6
37-e
71

BIBLIOTHECA CLERR. REGG. S. PAULI
COLLEGII SS. BLASII ET CAROLI DE URBE

PLUT. B. LOCULUS V. NUM.

6-37-e-91.

Ex Libris Leonis,

1786

Lettere

LETTRES CHOISIES DE Mr FLECHIER

ÉVÊQUE DE NISMES:

AVEC

UNE RELATION DES FANATIQUES DU VIVAREZ;

ET DES REFLEXIONS

SUR LES DIFFERENS CARACTERES DES HOMMES.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, ruë saint Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à la Vertu.

M. DCC. XV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LETTRES
DE
M. FLECHIER,
EVEQUE DE NISMES.

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

LETTRE CXCIV.

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Caumartin la douairiere.

MADAME,

Je vous souhaite, à ce renouvellement d'année, tout ce qui peut contribuer à votre sanctification & à votre repos. Notre vie s'écoule insensiblement, & il ne nous reste de ce tems qui passe, que les momens qui nous seront comptés pour l'E-

ternité. Nous ne devons désirer de vivre que pour accomplir ce que Dieu demande de nous, & la tranquillité de la vie doit être regardée comme une grace & une benediction de douceur qu'il répand sur nous, & qui nous engage à le servir avec plus de fidélité. Vous avez raison, Madame, de nous feliciter de l'état paisible où nous sommes présentement dans nos Diocèses. Il est difficile de s'assûrer pour l'avenir de gens aussi corrompus & aussi furieux que l'étoient ceux ci ; cependant ils paroissent appaisés, ils ne tuent plus, ils ne brûlent plus, ils se remettent au travail, & sont bien aises de dormir dans leurs maisons, & de manger en paix le païn qu'ils ont gagné dans la journée. Nous avons vû paroître ici tous leurs Chefs, plus fous & plus gueux les uns que les autres, qui se disoient pourtant Evangelistes, Prédicateurs, Prophétes, qui sont partis pour aller porter leurs extravagances dans les païs étrangers. M. le Maréchal de Villars a conduit cette affaire fort prudemment, & l'a calmée sans répandre du sang, ce qui nous a été fort agréable. Ne cessez pas de prier le Seigneur pour nous, & de me croire aussi parfaitement qu'on le peut être, Madame, votre, &c.

A Montpellier ce 8. Janvier 1705.

LETTRE CXCV.

De felicitation ſur une grace reçue du Roi, à M. le Maréchal de Montrevel.

L'Interêt que je prends, Monſieur, à tout ce qui vous regarde, m'a fait apprendre avec plaiſir la grace que le Roi vient de vous faire en vous donnant le Cordon de ſon Ordre. C'eſt un honneur que votre naiſſance, vos ſervices & l'eſtime particuliere que S. M. a toujours eûe pour vous, vous ont attiré, & qui ſervira d'ornement à toutes les dignités dont vous êtes déja revêtu. Je ſouhaite, Monſieur, que toutes les années commencent auſſi heureuſement que celle-ci, & qu'à l'occaſion des nouvelles faveurs que vous recevez, je puiſſe en vous en témoignant ma joie, vous renouveller ſouvent le ſincere & reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 8 Janvier 1705.

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

LETTRE CXCVI.

De civilité pour le commencement de l'année, & de nouvelles sur les affaires publiques, à M. de Frejus.

APrès vous avoir rendu, Monseigneur, vœux pour vœux, souhaits pour souhaits à ce renouvellement d'année, agréez que je vous témoigne la joie que nous avons d'être tranquilles, & le chagrin où nous sommes de voir partir M. le Maréchal de Villars. Il a pour lui la satisfaction de laisser la Province calme. On ne tue plus, on ne voit plus de gens armés; on voïage sans danger & sans escorte; & quoiqu'on ne puisse répondre de l'avenir dans un païs aussi variable que celui-ci, on peut esperer présentement que nous jouirons de ce repos comme vous nous le souhaitez. Les gens de la campagne commencent à ouvrir les yeux, & paroissent résolus de manger leur pain, & de dormir à leur aise dans leurs maisons. Les Rebelles mêmes sont las de mener une vie si difficile & si dangereuse, & se rendent à tous momens. Nous avons vû paroître ici tous leurs Prédicateurs & leurs Prophétes, plus gueux & plus fous les uns que les autres, qui sont allés heu-

reuſement porter dans les Païs étrangers leurs extravagances & leurs miſeres; ainſi M. le Maréchal de Villars a ſujet d'être ſatisfait d'avoir ſauvé la vie à une infinité de Gens de bien, & d'avoir même épargné le ſang de tant de Rebelles. Les Etats lui ont fait un préſent de douze mille livres, & à Madame la Maréchale un de huit mille, avec tous les éloges qu'ils ont mérités, car ils ont gagné le cœur de tout le monde. Je ſuis perſuadé, Monſeigneur, que cela vous fera plaiſir. Nous aurions bien deſiré qu'il eût commandé l'Armée ſur la Moſelle, où il auroit pû briller davantage; mais qui ſait ce qu'il faut deſirer dans l'état où ſont nos affaires? Vous allez à Paris, j'y irois bien volontiers auſſi, mais je crains & je ne doute preſque pas que le Troupeau n'ait encore beſoin du Paſteur. En quelque endroit que je ſois, je ſuis avec un attachement & un reſpect très-ſincere, Monſeigneur, votre, &c.

A Montpellier ce 8 Janvier 1705.

LETTRE CXCVII.

Compliment à M. de Villeneuve, Capitaine de Grenadiers du Regiment de Courtz Suiſſe.

QUoique vous ſoïez, Monſieur, nouveau venu dans mon Diocèſe, votre pieté & votre zéle pour la Religion vous y donnent tous les droits d'ancienneté. Les Ouailles les plus cheries ne ſont pas toujours celles qui ſont dans le troupeau depuis plus long-tems, mais celles qui ſont plus attachées au Paſteur, & qui l'écoutent & le ſuivent plus fidélement. J'ai appris les bontés que vous avez témoignées à ma Paroiſſe de Milau en ma conſideration; votre prudence y maintiendra la paix & la Religion. Je n'ai pas douté que toute votre famille n'ait paſſé les dernieres fêtes dévotement. Elle a des exhortations & des exemples domeſtiques, & de bonnes inclinations & intentions de ſon côté. Je vous ſouhaite à tous une année ſainte & heureuſe, & ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 9 Janvier 1705.

LETTRE CXCVIII.

De pieté & d'inſtruction à la ſœur Angelique du Saint-Eſprit.

J'Ai reçû votre lettre, ma chere Sœur, depuis quelque-tems, avec beaucoup de plaiſir d'apprendre de vos nouvelles, & j'y aurois déja répondu ſi les affaires de la Province dont nous ſommes chargés dans ces commencemens d'Etats, ne nous avoient entierement occupés. Je me ſers donc de mon premier loiſir pour vous témoigner l'interêt que je prends à tout ce qui vous regarde, & le deſir que j'aurois de pouvoir contribuer à votre ſanctification & à la tranquillité de votre eſprit, connoiſſant les bonnes intentions que vous avez de vous perfectionner dans l'état que vous avez ſi génereuſement & ſi pieuſement embraſſé. Le P. Picot en paſſant à Niſmes, après la viſite de votre Monaſtere, me parla de vous, à la verité d'une maniere qui me donna beaucoup de conſolation, louant votre zéle pour la Religion, votre exactitude dans les obſervances de la Regle & votre patience dans vos maladies. Il me fit entendre que vous aviez quelques peines d'eſprit, & que vous n'étiez pas aſſiſtée comme il l'au-

roit ſouhaité dans ces petites inquiétudes ſpirituelles qui troublent pourtant votre repos, & préjudicient même à votre ſanté. Il ne s'expliqua pas davantage, & je ne voulus pas pénetrer plus avant dans des ſecrets de conſcience. Ainſi je vous écrivis en géneral qu'il falloit ſervir Dieu en ſimplicité de cœur, qu'il étoit à propos de recourir ſouvent à ſa miſericorde avec confiance, de le regarder comme un pere qui aime ſes enfans avec leurs défauts mêmes, quand ils ne ſont pas volontaires; & qu'il n'y a rien qui ſoit ſi contraire à la ſolide dévotion, que ces troubles & ces tentations de ſcrupules mal fondés. Il faut corriger ce qu'il y a de défectueux & de trop humain en nous. Du reſte, il faut ſe donner la paix à ſoi-même. Vous aimez votre Superieure, & pourquoi non? elle le mérite par ſa vertu, par les ſoins qu'elle a de vous porter à Dieu par ſes diſcours, par ſes exemples, par ſes ſecours. Quand vous m'en direz davantage, je vous donnerai mon conſeil, & ſerai toujours avec une affection paternelle, ma chere Sœur, entierement à vous, &c.

A Montpellier ce 10 Janvier 1705.

LETTRE CXCIX.

Compliment à Madame de Marbeuf, Préſidente à Rennes.

IL ne ſe trouve gueres, Madame, d'auſſi bons cœurs que le vôtre, qui ſoit à l'épreuve du tems & de l'éloignement. Toutes les années votre bonté & votre amitié ſe renouvellent ; & comme il ſuffit d'avoir eu l'honneur de vous avoir connue une fois pour vous honorer toujours, on peut s'aſſûrer auſſi quand on a eu quelque part à votre eſtime, d'un conſtant & durable ſouvenir. Les Lettres obligeantes que je reçois de vous de tems en tems me donnent cette conſolation. Les vœux que vous faites pour moi au commencement de chaque année, me font eſperer que je la paſſerai plus tranquillement & plus ſaintement, & il n'a pas tenu à vos charitables ſouhaits que cela ne ſoit arrivé juſqu'ici. Préſentement nous jouiſſons, graces au Ciel, de quelque repos. Nos Fanatiques ſe ſont enfin deſabuſés ; plus touchés des maux qu'ils ſouffroient, que de ceux qu'ils faiſoient, ils ont eu recours à la clémence du Roi. Les Chefs ſe ſont rendus & ſont paſſés dans les Païs étrangers, où ils ſont allés porter leurs im-

pietés & leurs extravagances ; & quoique les eſprits ſoient encore bien gâtés par tout au ſujet de la Religion, nous avons pourtant la conſolation qu'on ne tue plus, qu'on ne brûle plus, & que les terres ſe cultivent inſenſiblement. Dieu veuille que la mauvaiſe diſpoſition des affaires publiques ne donne point lieu à réveiller les mauvaiſes intentions qui cauſent ces troubles particuliers dans notre Province. Vos prieres, Madame, nous détourneront ces malheurs, auſſi-bien que celles de Mademoiſelle Deſcartes. Son nom, ſon eſprit, ſa vertu la mettent à couvert de tout oubli ; & toutes les fois que je me ſouviens d'avoir été en Bretagne, je ſonge que je l'y ai vûe, & que vous y étiez. Après avoir ſouhaité pour vous que cette année fût remplie de bonheur & de benediction, j'ai ſouhaité pour moi qu'elle fût ſemblable à celle où j'ai eu l'honneur de vous voir & de vous aſſûrer qu'on ne peut, Madame, vous honorer plus que je fais, &c.

A Montpellier ce 15. Janvier 1705.

LETTRE CC.

Des avantages de la Retraite, & de la vanité du monde, à Madame la Marquiſe de Senectere.

L'Heureux commencement d'année pour moi, Madame, puiſque je reçois des marques de votre ſouvenir & de la confiance dont vous m'avez toujours honoré ! Je comprens par votre Lettre, que votre ſanté eſt bonne, que vous êtes toujours unie d'une étroite amitié avec une Dame qu'on ne ſauroit aſſez aimer & eſtimer ; & qu'aïant eu chacune votre part des tribulations de la vie, vous vous ſervez de conſolation l'une & l'autre dans vos ſolitudes, & dans les exercices d'une pieté commune. Je ne puis que louer le deſſein que vous avez pris de vous retirer. Il y a long-tems que je vous ai vûe deſabuſée & dégoûtée du monde, auſſi-bien que votre amie ; les traverſes & les agitations rudes & longues vous ont aſſez fait ſentir ſes vanités & ſes inconſtances, & comme vous êtes plus capables de réflexions, & plus attentives à votre ſalut que d'autres, vous avez auſſi plus ſouvent connu les motifs, & cherché les moïens de faire un heureux & ſolide re-

veniez de rendre, portoit assûrance du bon accueil, esperance même de récompense. Toute justice a été accomplie, & vous voilà, Monsieur, Commandeur des Ordres du Roi, & Duc en fort peu de jours. Sa Majesté s'est fait un plaisir de vous donner cette derniere dignité, & ne sauroit croire le plaisir qu'elle a fait à toute cette Province qui vous honore & qui vous doit sa tranquillité. Comme il n'y a aucun Prélat à qui vous aïez témoigné plus de bonté & de confiance, il n'y en a point aussi qui s'interesse plus que moi à votre élevation & à votre gloire, & qui soit avec un plus sincere & plus respectueux attachement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

A Montpellier ce 23 Janvier 1705.

LETTRE CCII.

De pieté & d'instruction à M. l'Abbé Flechier son neveu.

JE reçois avec plaisir, mon cher neveu, les vœux que vous faites pour moi au commencement de cette année. J'en ai fait à mon tour pour vous qui vous seront très-avantageux si Dieu les exauce. Je suis bien aise de voir par vos Lettres le plaisir que vous avez d'être dans le Seminaire, &

d'y recueillir les instructions & les exemples qu'on vous y donne. Pratiquez-y toutes les regles qui y sont prescrites, apprenez-y la Loi de Dieu & la Doctrine saine qu'on y enseigne : affermissez-vous dans le bien, & rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres ; éclairez la pieté par la science, & purifiez la science par la pieté. Choisissez-vous des amis, dont la societé vous serve pour votre sanctification, & suivez les conseils des personnes qui vous conduisent dans les voies de la verité & de la sagesse. Votre frere m'a écrit que son affaire étoit conclue, qu'on lui donnoit une Lieutenance de Dragons dans un vieux Corps, & qu'il esperoit profiter de la bonté & de la protection de M. de Chamillart. Dieu veuille qu'il ne se confie pas trop aux enfans des hommes, où le salut ne se trouve point. M. l'Abbé Robert lui fournira ce qu'il faut pour son petit équipage.

Il me semble qu'il seroit tems que vous prissiez les petits Ordres, & même le premier Ordre sacré quand il conviendra. Mandez-moi si c'est votre dessein, & croïez-moi, mon cher neveu, tout à vous, &c.

A Montpellier ce 1 Février 1705.

LETTRE CCIII.

Compliment à Madame de Guenegaud.

J'Apprends avec beaucoup de joie, Madame, que le Roi vient de vous donner une penſion de ſix mille livres. Quoique votre courage, & plus encore votre pieté vous aient miſe au-deſſus de la fortune, & vous aient appris à ſavoir jouir de beaucoup & vous ſatisfaire de peu ; il vous doit être pourtant agréable qu'on vous faſſe les graces que vous méritez, ou qu'on vous rende la juſtice qu'on vous doit. Je m'intereſſe d'autant plus à ce qui vous arrive d'heureux, que je ſai qu'étant devenue infirme, & compatiſſant comme je fais à vos maux, je me trouve plus ſenſible aux conſolations que Dieu vous envoie. Il ſeroit à ſouhaiter que vos amis puſſent vous donner la ſanté comme le Roi vous donne du bien. Mais il faut ſupporter les peines de cette vie mortelle, & au défaut de la ſanté, demander au Seigneur la réſignation & la patience. Je voudrois bien que les affaires de nos Diocèſes qui ſont préſentement aſſez tranquilles, puſſent me permettre de m'approcher de votre retraite, & de vous y aller dire encore quelquefois que perſonne ne vous honore plus & n'eſt plus parfaite-

ment que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 7 Mars 1705.

LETTRE CCIV.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

VOus êtes à nous, Monſieur, & notre Diocèſe eſt ſous votre direction: ce n'eſt pas vous qu'il faut feliciter ſur cela, c'eſt nous; votre conduite ſage & paiſible, contribuera beaucoup au repos du Diocèſe & au mien; & le plaiſir de vous voir quelquefois me ſera d'une grande conſolation. Je vous ſuis obligé de m'avoir appris votre ſort, & plus encore au Mylord Barwic de l'avoir reglé comme il l'a fait. Je ſuis, Monſieur, très-parfaitement, votre, &c.

A Niſmes ce 31 Mars 1705.

LETTRE CCV.

De remercîment & de civilité au R. P. Dom Mabillon, ſur l'Oraiſon funébre de M. le Cardinal de Furſtemberg, prononcée par M. l'Abbé le Prevoſt, qu'il lui avoit envoiée.

J'Ai reçû de votre part, mon Reverend Pere, l'Oraiſon funébre de M. le Cardinal de Furſtemberg, prononcée dans vo-

tre Egliſe de ſaint Germain des Prés, par M. l'Abbé le Prevoſt. Quand ce preſent n'auroit d'autre avantage que d'être une marque de votre ſouvenir, il me ſeroit infiniment précieux; mais par lui-même il a ſon prix. Je trouve dans cet ouvrage, qui avoit ſes difficultés, du feu, de la délicateſſe & des aſſaiſonnemens qu'il n'étoit pas naturel d'eſperer d'un homme qui n'a, dites-vous, que vingt-huit ans, ſi même il les a. Voilà un coup d'eſſai des plus hardis & des plus heureux. De quel païs, je vous prie, nous vient cet Orateur précoce, & à quoi ne nous prépare-t-il pas? Je vous remercie, mon Reverend Pere, d'avoir penſé à moi en cette rencontre. Il n'en eſt aucune en matiere de ſcience & de pieté, où vous ne me ſoïez preſent, avec ce fonds de Religion & d'érudition qui vous diſtingue, & qui m'oblige d'être avec les ſentimens de la plus ſincere vénération, mon Reverend Pere, votre, &c.

A Niſmes, ce 20. Avril 1705.

LETTRE CCVI.

De compliment & de félicitation à M. Fieſchi Nonce Extraordinaire auprès de S. M. nommé à l'Archevêché de Genes.

J'Apprends avec beaucoup de joie, Monſeigneur, que S. S. a nommé votre Excellence à l'Archevêché de Genes. Quoique cette nouvelle dignité vous éloigne de nous, & nous ôte l'eſperance de vous revoir auſſi ſouvent que nous l'aurions ſouhaité, il eſt juſte de vous en feliciter, puiſqu'elle vous remet dans le ſein de votre Patrie, joignant à la grandeur de votre naiſſance celle de l'autorité ſpirituelle. Votre République eſt heureuſe de ſe fournir à elle-même des Prélats d'auſſi grand mérite; & vous êtes heureux auſſi, Monſeigneur, d'être deſtiné à conduire vos Citoyens de la Terre à la Jeruſalem Celeſte. Je vois dans la grace que le S. Pere vous a faite, l'eſtime & la conſideration qu'il a pour votre Excellence. Il ſemble qu'il veuille vous approcher de lui, pour vous mettre plus à portée d'en recevoir de plus conſiderables qu'il vous prépare. Je puis vous aſſûrer, quoique je n'aie pas l'honneur de vous le dire ſouvent, que perſonne ne s'intereſſe plus à votre élevation, & ne peut être avec plus de vénéra-

tion que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 20. Avril 1705.

LETTRE CCVII.

Sur une conſpiration nouvelle des Fanatiques découverte.

VOus prenez trop de part, Monſieur, aux affaires de ce païs, pour ne pas vous faire ſavoir ce qui s'y paſſe. Je n'ai jamais oſé vous mander que la révolte fut finie. Les eſprits des Villes & de la campagne ont été ſi gâtés par les derniers troubles, & les Chefs miſerables & ſcelerats étoient partis d'ici ſi obſtinés dans leur malice, que j'ai toujours bien crû que le petit calme dont nous jouiſſions étoit plûtôt une ſuſpenſion qu'une ceſſation de nos malheurs. Nous apprenions depuis quelque-tems que pluſieurs de ces honnêtes gens étoient rentrés dans cette Province, qu'ils enrôloient ſecretement beaucoup de jeuneſſe, qu'ils ramaſſoient des armes, & qu'ils ſe diſperſoient dans nos Dioceſes, pour y faire quelque mouvement à l'ouverture des campagnes. Le ſecret étoit bien gardé; il ne manquoit pas pourtant de gens indiſcrets parmi eux qui prédiſoient un ſoulevement prochain, & des avantures plus triſtes que les préce-

dentes. Tout étoit preſque prêt, poudre, armes, recrûes, lorſque Meſſieurs de Barv. & de Bav... ont eu des avis certains de ce qui ſe tramoit preſque à leur porte. On a fouillé dans la nuit les maiſons ſuſpectes à Montpellier; on y a trouvé les Chefs, ſur-tout un Dragon de Fimarcon déſerteur, revenu des païs étrangers avec la confiance des Alliés, qui a été tué en ſe défendant, dont on a pris les papiers, ſur leſquels on a arrêté pluſieurs perſonnes mal-intentionnées. On a ſû que les plus méchans étoient dans Niſmes. On y a pris par le plus grand bonheur du monde Ravanel, Catinat & quelques autres de ces Rebelles dont on a découvert les intrigues : quelques Marchands de notre Ville s'y trouvent enveloppés. M. de Barv. & M. de Bav. ſe ſont tranſportés ici, & ce dernier vient d'en juger quatre; deux à être brûlés vifs, pour ſacrileges, rebellion, meurtres, &c. deux autres à être rompus. Demain on en jugera d'autres. Ils prétendoient une révolte prête dans le Languedoc, Dauphiné & Vivarais qu'ils vouloient avoir l'honneur de commencer. Ils avoient deſſein de mettre le feu dans pluſieurs endroits de Niſmes & Montpellier, & pendant qu'on s'occuperoit à l'éteindre, ſe ſaiſir des Corps de garde & des armes, & faire mouvoir au même-tems

leurs gens de la campagne, eſperant que les Catholiques laſſés de la Capitation ſe joindroient à eux, & qu'on ſeroit obligé de faire venir ici les troupes de Savoie. La flotte ennemie, le nom de M. de Miremont qu'ils nomment le dernier Prince fidele à Dieu de la Maiſon de Bourbon, étoient les motifs de leurs eſperances.

Voilà leurs folies & leurs viſions. Cependant ce ſont des folies & des viſions dangereuſes. J'eſpere que cette conſpiration ſera étouffée dans le ſang de ces ſcelerats. Mais il eſt bien ennuïeux d'être toujours dans les appréhenſions de voir une guerre ſanglante & plus que civile.

A Niſmes ce 21. Avril 1705.

LETTRE CCVIII.

Sur le même ſujet.

VOus avez bien raiſon, Monſieur, de regarder comme un effet de la Providence de Dieu, la découverte de la conſpiration qui ſe tramoit en ce païs, & qui étoit ſur le point d'éclater. Les Emiſſaires d'Angleterre & de Hollande, les ſcelerats chaſſés d'ici, & revenus furtivement, Chefs autrefois des Fanatiques, & quelques malheureux Bourgeois de Niſmes & de Montpellier conduiſoient cet ouvrage de tenebres. Les enrôlemens de la jeuneſſe

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

gâtée, l'amas de poudre, d'armes, de balles, &c. ſe faiſoient dans les Villes & dans la campagne ſecretement; les eſperances des ſecours étrangers de Meſſieurs de Miremont & de l'Abbé de la Bourlie leur paroiſſoient prochaines & aſſurées. On devoit commencer par Meſſieurs de Barv. & de Bav. nous n'étions pas oubliés. Un avis eſt venu comme du Ciel. On a arrêté quelqu'un de ces ſouffleurs de ſédition, qui en a découvert d'autres; ceux-là, d'autres; quelques-uns étourdis du coup & portant leurs crimes ſur leur viſage, ſe ſont comme livrés à la juſtice ſans y penſer, & nous eſperons que Dieu ne permettra pas que les mauvais eſprits qui reſtent accompliſſent leurs mauvais deſſeins. Priez le Seigneur pour nous, & croïez, &c.

A Niſmes ce 1. Mai 1705.

LETTRE CCIX.

Conſolation Chrétienne à une Religieuſe, ſur la mort d'une Abbeſſe.

J'Ai été, Madame, également ſurpris & touché de la mort de Madame l'Abbeſſe de Saint Geniés, & je ne doute pas que vous n'en ayez été fort affligée. Votre Profeſſion & la ſienne vous tiennent toujours préparées à ſuivre les ordres de Dieu,

ſoit qu'il vous laiſſe dans cette vie, ſoit qu'il vous appelle à une meilleure. Votre ſéparation du monde eſt une eſpece de mort qui doit vous diſpoſer à l'autre, & la foi & la Religion ont déja commencé en vous, ce que la nature & la défaillance du corps y acheveront. Cette conſideration doit être un motif de ſoumiſſion & de conſolation dans les afflictions que le Seigneur nous envoie. La nature ne laiſſe pas d'y être ſenſible, & c'eſt pour cela que je compatis à votre douleur, & que je vous aſſure que je m'intereſſe à tout ce qui vous regarde, & que je ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 7. Mai 1705.

LETTRE CCX.

Compliment à Monſieur le Maréchal Duc de Villars.

J'Ai déja fait, Monſieur, mes complimens à Madame la Maréchale ſur votre expedition par de-là la Sarre. Agréez que je vous les faſſe à vous-même. Si ce païs-là avoit été auſſi chaud & auſſi ſec que le nôtre, quelque perte que les ennemis aient faite, ils n'en auroient pas été quittes à ſi bon marché. Vous avez jetté la frayeur & le déſordre dans leurs quartiers. Vous en avez battu, vous en avez

fait plusieurs prisonniers, & si le Ciel ne s'en fut pas mêlé, & que les pluies & les rivieres eussent favorisé votre dessein, peu d'Allemans auroient échappé à la valeur des Troupes Françoises sous les ordres d'un tel General. Quoi qu'il en soit, Monsieur, voilà un beau prélude de Campagne, vous remettez nos gens sur le train de superiorité & de victoire, & vous apprenez aux ennemis à vous craindre & à fuir devant vous, dès que vous paroissez. Je m'imagine que votre armée sera bientôt assemblée, & que vous agirez bientôt. Je souhaite pour votre gloire que tout le poids de la guerre tombe sur vous qui pouvez mieux le soutenir; & la seule crainte que j'ai, c'est qu'on ne vous craigne trop, & qu'on n'aime mieux avoir à faire à d'autres qu'à vous.

Je ne vous parle point de la conspiration de nos Fanatiques, de leurs projets, de leurs folies, de leurs intrigues, de leurs supplices; on vous en a sans doute écrit le détail. Je me contente de vous assûrer que personne ne fait des vœux pour vous de meilleur cœur, & ne peut être avec un plus sincere & plus respectueux attachement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

A Nismes ce 10. Mai 1705.

LETTRE

LETTRE CCXI.

Compliment à M. l'Abbé Baſtide, ſur le Panegyrique de S. Hilaire, dont il lui avoit fait préſent.

LEs affaires fâcheuſes qui ſont arrivées en ce païs, Monſieur, m'ont mis en état de profiter de la lecture du Panegyrique de ſaint Hilaire, dont vous avez bien voulu me faire part ; mais elles m'ont empêché de vous en faire plûtôt mon remercîment. L'exemple de ce grand Saint, dont vous avez recueilli les vertus avec des réflexions morales ſi agréables & ſi utiles à tout le monde, doit toucher particulierement ceux, qui comme nous, ſont chargés de la conduite des Fidéles, & engagés par le malheur des tems à ſoutenir la Religion contre les erreurs & les violences des Heretiques. Il m'a ſouvent paru comme à vous, connoiſſant la Doctrine, la pieté & le zéle Apoſtolique de ce Pere de l'Egliſe, qu'on n'en faiſoit pas aſſez ſouvent l'éloge dans les chaires. Vous faites voir, par la maniere dont vous avez traité un ſi beau ſujet ce que la plûpart des Prédicateurs devroient faire. Je ne puis que vous louer, vous remercier de

votre préſent, & vous aſſûrer que je ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 15 Mai 1705.

LETTRE CCXII.

De condoleance à M. de Montauban, ſur la mort de M. ſon Frere.

QUe je vous plains, Monſeigneur, d'avoir perdu un frere que vous aimiez, & qui étoit eſtimé de tout le monde! Il eſt difficile que les perſonnes de ſon courage & de ſon application au ſervice, échapent toujours aux dangers d'une guerre auſſi vive & auſſi longue que celle-ci. Leur vie eſt ſi précieuſe à l'Etat, que leur mort eſt une perte publique, & le regret univerſel pourroit ſervir de conſolation particuliere. Mais il y a des douleurs que la Religion ſeule peut ſoulager, & vous ne pouvez tirer que de vous-même & du fonds de votre ſageſſe & de votre pieté, le ſacrifice que vous faites de votre affliction. Je ne puis qu'y compatir, que vous offrir mes petites prieres, & vous renouveller dans cette triſte occaſion l'attachement & le reſpect ſincere avec lequel je ſuis, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes ce 5 Juin 1705.

LETTRE CCXIII.

Compliment au Pere de la Rue, ſur l'Oraiſon funebre de M. de Meaux.

J'Ai reçû, mon Reverend Pere, quatre exemplaires de votre derniere Oraiſon funebre, dont vous avez voulu me païer l'attente avec uſure. Je l'ai relûe avec mon admiration d'autrefois, mais ce me ſemble, avec une affection nouvelle, comme l'éloge d'un illuſtre ami; votre ouvrage eſt préſentement mon bien. Je ne vous dirai pas en particulier les endroits qui m'ont le plus touché, & dans le ſujet & dans le diſcours: vous connoiſſiez les liaiſons que j'avois avec les grands Hommes que vous louez, & vous ſavez mieux que moi les fineſſes de l'art que vous avez emploïées à les louer auſſi noblement que vous l'avez fait.

Je vous ſupplie de vouloir bien témoigner à Monſeigneur l'Evêque d'Avranches la reconnoiſſance que j'ai de l'honneur de ſon ſouvenir, & l'aſſûrer du reſpect que je conſerve toujours pour lui. Il eſt vrai que j'ai en original la ſeconde partie du Poëme de la Pucelle de feu M. Chapelain, écrite de ſa main. Nous en avons fait autrefois quelques lectures en-

ſemble, d'un côté trop peu, de l'autre trop réjouiſſantes. Si les affaires de ce païs nous laiſſoient quelque ſolide tranquillité, j'irois faire un dernier voïage à Paris, & j'y porterois ce manuſcrit.

Nous avons ſouvent parlé de vous ce Carême avec le Pere Gilbert, fort de vos amis, très-honnête homme, & qui nous a très-bien prêchés. Il vous dira peut-être un jour l'attachement particulier avec lequel je ſuis, mon Reverend Pere, votre, &c.

A Niſmes ce 12 Juin 1705.

LETTRE CCXIV.

De pieté à la Sœur Angelique du Saint-Eſprit.

VOtre Lettre, ma chere Sœur, m'a fort conſolé. Il y avoit long-tems que je n'avois appris de vos nouvelles, & je craignois que quelque indiſpoſition, après les auſterités du Carême ne vous eût réduite à l'infirmerie. Cependant je vois par votre Lettre que vous vous portez bien, autant que votre complexion & votre genre de vie pénitent le permettent, & que votre zéle & les ſoins charitables de votre bonne Abbeſſe vous ſoutiennent dans toutes vos infirmités. Vous avez ſi

bien pris l'esprit de la Regle que vous avez embrassée, que rien ne vous fait de la peine dans les mortifications du corps. Il seroit à souhaiter que votre esprit fût aussi en repos sur les réflexions scrupuleuses qui vous agitent : c'est souvent une tentation que ce chagrin qu'on a contre soi-même & contre ses imperfections. Pouvons-nous prétendre de servir Dieu comme nous le devons, & comme il le mérite ? Y a-t'il rien de plus fragile que nos cœurs, & nos volontés ? Notre occupation continuelle doit être de reconnoître nos foiblesses, de nous humilier, d'implorer le secours du Ciel & de se confier en la bonté & en la misericorde Divine. Vous aurez vû sans doute M. Begault qui vous aura donné de nos nouvelles. J'apprends qu'on vous a donné pour Confesseur le Pere Justin, qui est fort connu & fort honoré. Personne ne souhaite plus votre salut & votre repos que moi. Je salue avec beaucoup d'affection votre Reverende Mere & la Mere de Sorges ; & suis, ma chere Sœur, à vous de tout mon cœur, &c.

A Nismes ce 15 Juin 1705.

LETTRE CCXV.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

VOus nous avez quittés, Monſieur, bien bruſquement : on vous tire d'un païs où vous étiez utile, & où vous êtes fort regreté, pour vous envoïer dans un autre où l'on vous croit néceſſaire : Je ſouhaite que vous y ſoïez auſſi tranquille qu'ici. M. de Grandval a déja pris poſſeſſion de votre contrée ; tout y eſt en mouvement, Archers, Fuſiliers, Dragons ; lui le premier, tout eſt ſous les armes, comme ſi l'ennemi étoit par tout ; cela s'appelle veiller. Je ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

Du 18 *Juin* 1705.

LETTRE CCXVI.

De civilité à une Demoiſelle, ſur ſa maladie.

LEs Dames de Sommieres, Mademoiſelle, m'ont appris votre maladie, & même votre rechûte. Vous jugez bien que comme elles en étoient fort touchées, je l'ai été auſſi. J'avois toujours compté juſqu'ici parmi les dons que vous aviez reçûs du Ciel, celui d'une ſanté toujours égale. Il faut croire qu'il veut exercer vo-

tre vertu, & éprouver votre patience, ou que vous ôtant cette douceur de la vie, il vous en prépare d'autres. Pour moi qui m'intereſſe plus que perſonne à tout ce qui vous regarde, je compatis à tous vos maux. Je vous ſouhaite toutes ſortes de conſolations. J'attens impatiemment des nouvelles de votre convaleſcence. Je vous offre tous les ſecours qui peuvent dépendre de moi; & je vous prie de croire qu'on ne peut être plus parfaitement, ni de meilleur cœur que je le ſuis, Mademoiſelle, votre, &c.

A Niſmes ce 25 Juin 1705.

LETTRE CCXVII.

Recommandation pour un homme accuſé d'un crime, à Madame la Préſidente Druillet.

IL n'y a qu'à commencer, Madame, comme vous voïez. Une ſollicitation attire l'autre, & pour peu que vous nous mettiez en honneur auprès de vous, aucun plaideur ne voudra partir d'ici ſans être muni d'une de nos Lettres, & vous pouvez vous attendre à ſouffrir une perſecution qui ne ſera peut-être pas toujours pour la Juſtice. Pour moi, Madame, je m'en juſtifie par avance, & je déclare que j'aime mieux manquer de diſcretion que de charité. Après cet exorde, je viens au

fait. Celui qui aura l'honneur de vous demander votre protection, eſt de ſa profeſſion Maître d'Ecole. Il n'eſt pas autrement ſavant, mais il s'eſt trouvé brave. Il a défendu plus d'une fois le clocher de ſon Village contre une troupe de Fanatiques ; il a pourſuivi & battu ces gens-là en pluſieurs rencontres ; il en a tant tué, qu'un meurtre s'étant fait dans ſa Paroiſſe, on a voulu croire que c'étoit lui qui l'avoit fait. On l'a arrêté, mis en Juſtice, abſous, déclaré innocent, & abſous par le Préſidial. Il s'agit d'être innocent au Parlement. C'eſt votre protection qu'il vous demande, & moi l'honneur de me dire, Madame, votre, &c.

A Niſmes le 2 Juillet 1705.

LETTRE CCXVIII.

Conſolation Chrétienne à Madame de l'Iſle-bonne, ſur la mort de M. le Prince d'Elbœuf ſon neveu.

SEnſible comme je vous connois, Madame, je ne doute pas que vous n'aïez pleuré la mort du jeune Prince votre neveu, à qui le Ciel avoit donné toutes les qualités aimables & nobles, & ſur qui le monde avoit droit de fonder de grandes eſperances. Mais vertueuſe comme vous êtes, vous avez rappellé votre cœur à

Dieu en adorant ſes volontés & ſes jugemens dans cette triſte conjoncture, & lui faiſant un ſacrifice volontaire de votre douleur & de votre perte. Vous avez appris en mourant au monde religieuſement à ſupporter les afflictions que vous cauſent ceux qui y meurent malheureuſement. Je ſai que le Seigneur a jetté pluſieurs pareilles amertumes ſur votre vie au ſujet de votre famille ou de vos amis, dont les morts ou les diſgraces vous ont ſenſiblement touchée. Perſonne ne vous a plaint plus que moi, quoique je ne me ſois pas empreſſé de vous le témoigner, mais j'ai crû que vous cherchiez vos conſolations au pied des Autels, & que vous aviez en vous-même des reſſources de pieté qui vous adouciſſoient devant Dieu toutes les tribulations qu'il vous envoïoit. Vous ſavez auſſi, Madame, les malheureuſes ſituations où nous avons été dans les guerres furieuſes des Fanatiques, & par la conſpiration qu'ils avoient depuis peu faite contre nous. Chacun a ſes peines à ſupporter & ſa pénitence à faire dans ſon état. Il eſt de l'amitié & de la charité Chrétienne de s'entr'aider mutuellement par les conſeils & par les prieres, à porter le fardeau les uns des autres. Que je ſerois heureux, ſi je pouvois aller encore une fois vous dire moi-même com-

bien veritablement je m'intereſſe à tout ce qui regarde votre ſanctification & votre ſatisfaction même, & avec quel ſincere attachement en Notre Seigneur, je ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 14 Juillet 1705.

LETTRE CCXIX.

De civilité & de nouvelles ſur les affaires publiques, à M. l'Archevêque de Saragoſſe.

LEs grandes affaires que nous avons eûes en ce païs-ci, Monſeigneur, & celles qui occupent ſans doute votre Excellence en Aragon, m'ont fait paſſer un aſſez long intervale de tems ſans lui renouveller mes profonds reſpects & mes ſinceres obéïſſances. Lorſque nous penſions avoir éteint le feu de la Rebellion des Fanatiques, & que nous croïions être en repos, des Emiſſaires d'Angleterre & de Savoïe ſont venus rallumer le flambeau fatal, ont fait rentrer dans le Roïaume ceux que la crainte des ſupplices ou les ordres du Roi en avoient fait ſortir, & ont formé des deſſeins cruels qui auroient deſolé cette Province & les perſonnes qui la gouvernent. Dieu, par une protection particuliere, fit découvrir la conſpiration dans le tems qu'elle alloit éclater. Tous les

Chefs furent arrêtés, convaincus, punis, & nous jouiſſons préſentement d'une aſſez grande tranquillité. Nous apprenons avec douleur les conſpirations qui ſe forment auſſi par les factions de quelques Grands, qui ſuivant les conſeils & les projets de l'Amirante, méditent des choſes vaines contre le Seigneur & contre ſon Chriſt. Nous ſommes trop touchés de la gloire de votre nation & de la réputation de fidélité qu'elle s'eſt acquiſe, Monſeigneur, pour croire que la Nobleſſe & les Peuples d'Eſpagne aient quelque part à ces mouvemens de Rebellion. Votre Excellence a été heureuſement choiſie pour contenir le Roïaume d'Aragon dans les Loix de l'obéïſſance, dont elle lui donne les regles & les exemples. Je prie le Seigneur qu'il répande ſes benedictions de douceur & de paix ſur tant de Nations inquietes qui s'élevent contre les autres & contre elles-mêmes. Cependant, Monſeigneur, la Campagne n'a pas mal commencé. Les grands deſſeins de Mylord Marleboroug ont échoué. M. le Maréchal de Villars a forcé les Lignes de Veiſſembourg. M. le Duc de Vendôme va au-devant du Prince Eugéne pour le combattre. Le ſiége de Chivan ſe continue, & bientôt celui de Thurin. L'Armée de Flandres eſt auſſi forte que celle des enne-

mis. Les Mécontens de Hongrie ſont plus animés que jamais. Vos Troupes ſont en quartier de rafraîchiſſement, & ſe fortifient tous les jours, & j'eſpere que les ennemis de nos Rois n'auront pas ſujet de ſe réjouir. Vos prieres, Monſeigneur, vos conſeils ſont d'un grand ſecours. Je vous ſouhaite pour l'honneur de l'Egliſe & pour le bonheur des Peuples que vous gouvernés, une parfaite ſanté; & ſuis avec une profonde véneration, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 15 Juillet 1705.

LETTRE CCXX.

Conſolation Chrétienne à Madame de Seneotere, ſur la mort de ſa fille.

LA mort de Madame de Florenſac, Madame, m'a ſurpris & affligé tout enſemble. Je me confiois à ſon âge & à ſa ſanté, & je ne croïois pas qu'elle dût ſi-tôt nous faire regretter ſa perte. Mais qu'y a-t'il de certain & de ſolide dans la vie? Dans le deſſein que vous aviez de paſſer le reſte de vos jours dans la retraite, Dieu a peut-être voulu rompre les ſeuls liens qui pouvoient encore vous attacher au monde, & réunir en lui l'affection qui vous reſtoit encore pour une fille que

vous aviez toujours tendrement aimée. Je ne doute pas que vous ne ſoïez ſenſiblement touchée, & je compatis à votre douleur. Il faut faire au Seigneur un ſacrifice volontaire des maux inévitables qui nous arrivent, & faire de ces peines une partie de notre pénitence. Ce qui vous doit conſoler en cette occaſion, c'eſt la réſignation & la patience Chrétienne avec laquelle on me mande que Madame votre fille eſt morte. Il faut nous préparer au même paſſage par nos bonnes œuvres, & prier Dieu qu'il nous y prépare par ſa grace. Je vous ſouhaite les conſolations qui viennent de l'Eſprit conſolateur, & ſuis parfaitement, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 15 Juillet 1705.

LETTRE CCXXI.

De civilité & de nouvelles à un Officier.

IL y a peu de gens, Monſieur, auſſi fidéles que vous à leur parole; vous vous ſouvenez que vous m'avez promis de m'apprendre des nouvelles de vos Côtes, & vous le faites d'une maniere fort obligeante. Voici le tems où les affaires de la mer vont devenir plus importantes; & quoique vous n'aïez peut-être rien à craindre, vous ne laiſſerez pas d'être in-

trigués, & d'être obligés de vous précautionner ſur les contre-coups qui pourroient arriver. La flotte ennemie tient la mer ſans oppoſition ; l'armement de Toulon n'eſt pas prêt ; celui de Breſt n'oſeroit ſortir : le bruit eſt que cette flote après avoir eſſuïé quelques orages va prendre le Prince d'Armſtat à Gibraltar pour venir enſuite ſur les Côtes d'Eſpagne favoriſer la révolte des Catalans, ou du côté de Villefranche ſecourir le Duc de Savoye, ou ſe partager pour faire l'un & l'autre tout enſemble. Que je plains ce jeune Roi d'Eſpagne : conſpiration ſur conſpiration ! tout infidéle ; tout ſuſpect ; copie d'Angleterre, ſi Dieu n'y met ordre.

Ce païs-ci eſt entierement tranquille, point de meurtre, point d'accident, plus de Fanatiques qui paroiſſent ; on n'y penſe préſentement qu'à la récolte, après quoi je crains bien qu'on ne penſe à la flote. Les actions ont ceſſé, les mauvaiſes volontés ne ceſſent point : il ſe prépare une belle foire de Beaucaire. M. Planque vient de partir pour veiller à tout : il a cent Suiſſes ſous lui. M. de Montpezat doit arriver dans le mois d'Octobre. Gardez bien vos Côtes, & croïez-moi parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 18 Juillet 1705.

LETTRE CCXXII.

De civilité au P. Vignes.

J'Aurois beaucoup de joie, mon Reverend Pere, de vous voir ici, ſi vous aviez ſuivi votre deſſein de venir à la foire de Baucaire ; mais je ſai que vous avez été arrêté par vos PP. d'Avignon pour remplacer votre Prédicateur des Dominicales qui eſt tombé malade. Je vous renvoïe le livre du P. Hercule : ce ſont des fragmens de quelque Carême qu'il avoit prêché, qui ne laiſſent pas d'être beaux & éloquens : vous en aurez apparemment recueilli quelques fleurs. Je vous ſouhaite une bonne ſanté, & ſuis de tout mon cœur, mon Reverend Pere, votre, &c.

A Niſmes ce 20 Juillet 1705.

LETTRE CCXXIII.

Compliment ſur la mort d'une Dame.

UN mal d'yeux obſtiné, Monſeigneur, m'a privé de l'honneur de vous écrire juſqu'ici ; mais il ne m'a pas empêché de vous plaindre & de reſſentir la perte que vous avez faite d'une Dame en qui le Ciel avoit mis toutes les qualités aimables & vertueuſes, & dont le mérite ſolide en ſingulier vous étoit mieux connu

qu'à d'autres. Tous ceux qui l'avoient honorée durant ſa vie, ou l'avoient en vûe ſans l'honorer, ont pleuré ſa mort. Le Seigneur qui vous afflige depuis quelque tems, ſemble choiſir les endroits les plus ſenſibles de votre famille, & vous avez beſoin de toute votre vertu dans des occaſions de douleur auſſi vives & auſſi réïterées. Je ne puis, Monſeigneur, que vous offrir les regrets qu'on donne à ceux qui meurent, les ſecours qu'on procure à ceux qui ſont morts, & la compaſſion qu'on réſerve pour les vivans : car pour les conſolations vous les trouvez en vous-même, dans le fond de votre ſageſſe & de votre Religion. Il ne me reſte, auſſi-bien qu'à vos autres amis, qu'à vous prier de vous conſerver, & de me croire avec autant d'attachement & de reſpect que je le ſuis, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes ce 29 Août 1705.

LETTRE CCXXIV.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

J'Ai peine à croire, Monſieur, que les ennemis réuſſiſſent dans leurs projets de Catalogne, ſi le Viceroi a bonne intention & bon courage, Barcelone ſe ſoutiendra; c'eſt un ſiége informe fait par

des troupes débarquées dans une saison avancée, qui n'ont pas le tems de forcer par de longs travaux & des attaques continuées une place comme celle-là qui voudra bien se défendre. Pour les peuples que le Prince d'Armstat séduit, s'il paroît des Troupes du Roi, ils seront aussi faciles à ramener qu'ils ont été prompts à se révolter : l'Amirante n'est plus ; la Noblesse est assez bien disposée pour Philippe V. nous verrons le succès. Monseigneur l'Evêque d'Agde m'a fort exhorté de ne point prendre d'idées de cette affaire que celles que vous m'en donnerez : j'en suis d'avis. J'ai félicité ce Prélat du plaisir qu'il a de vous voir souvent : il faut bien que je l'honore & que je l'aime, pour ne pas lui envier ce bonheur. J'espere que votre armée ne se fatiguera pas beaucoup. Je vous souhaite une bonne santé sur vos Côtes, & je suis parfaitement, Monsieur, &c.

A saint Privat ce 17 Septembre 1705.

LETTRE CCXXV.

De civilité à Madame de Montfalcon.

JE me suis soigneusement informé, Madame, depuis que je suis ici, de la santé de M. de Montfalcon, qui m'est fort chere : Je suis bien fâché que sa guérison

ne ſoit pas auſſi prompte que nous le ſouhaiterions. Je prens, je vous aſſure, beaucoup de part à votre peine. Je ſouhaiterois de pouvoir diminuer par quelque endroit la douleur que vous reſſentez.

J'approuverai le P. R. pour faire la fonction d'Aumonier au Château, étant perſuadé de ſa capacité, & qu'il pourra vous être utile, ſachant d'ailleurs qu'il convient à M. le Gouverneur. Il faut qu'il me repreſente la permiſſion de ſes Supérieurs pour cela, afin d'ôter toute difficulté. Je vous prie de faire mes complimens à M. de M... & d'être perſuadés l'un & l'autre que je ſuis toujours très-parfaitement votre, &c.

A ſaint Privat ce 9. Octobre 1705.

LETTRE CCXXVI.

De civilité & de pieté à la ſœur Angelique du Saint-Eſprit.

JE vous ſuis obligé, ma chere Sœur, de la part que vous avez priſe à la perte que nous avons faite de mon Neveu. Il étoit tout formé, tout établi, l'aîné de ſa famille, & propre à s'avancer dans le ſervice. Dieu l'a appellé, il a eu le tems de ſe reconnoître. Il n'a plus beſoin que de nos prieres. Je vous demande les vôtres. Je ſuis bien-aiſe que votre Pere Pro-

vincial ait fait la visite de votre Monastere. Je ne doute pas que vous n'en ayez reçû beaucoup de consolation, & vous me faites plaisir de croire que j'y ai quelque part, car personne ne souhaite plus que moi votre salut & votre repos dans la vie austere que vous avez embrassée. Le désir que vous avez de remplir les devoirs de votre vocation, & la grande charité que vos Meres ont toujours eue pour vous, vous doivent aider à porter le joug du Seigneur avec courage. Je vous offre souvent à Dieu dans mes prieres, & je vous assure qu'on ne peut être plus veritablement que je le suis, ma chere Sœur, votre, &c.

Recommandez-moi bien aux prieres de votre Réverende Mere Abbesse, & de la Mere de Sorges, & faites-leur mes complimens.

A Nismes ce 17 Octobre 1705.

LETTRE CCXXVII.

De civilité & de nouvelles publiques à M. l'Archevêque de Sarragosse.

NOus apprenons avec beaucoup de douleur, Monseigneur, les malheureux progrès que font les Heretiques & les Rebelles dans la Catalogne. Barcelonne prise, la foi de la Capitulation vio-

lée, le Viceroi & les autres Generaux pillés impunément & détenus priſonniers contre toute ſorte de droit. La Garniſon jointe aux Rebelles par force ou par corruption. Girone rendue, & l'Evêque indignement traité, parce qu'il a été conſtament fidele. Toute cette Province enfin injuſte & déreglée nous cauſe beaucoup d'inquiétude & de chagrin, & nous fait craindre des ſuites encore plus fâcheuſes, ſi Dieu n'arrête le cours de ces malheurs. Nous apprenons d'un autre côté les ſoins & les mouvemens que votre Excellence ſe donne, non-ſeulement pour contenir les Peuples qu'elle gouverne dans la fidelité qu'ils doivent à leur Souverain, mais encore pour lever des Troupes & des Milices du païs contre les autres qui ſe révoltent. Ce qui nous fait eſperer que le torrent de la ſédition, s'il déborde vers vos frontieres, ſera retenu par les digues qui lui ſeront oppoſées. J'ai un grand plaiſir, Monſeigneur, de voir dans ce Roïaume la confiance qu'on a en la prudence & la fermeté de votre Excellence, dont le mérite eſt connu par tout. On ſait que c'eſt elle qui anime les Communautés & les Particuliers, qui inſpire l'attachement & le zele pour le ſervice du Prince & de la Patrie, & qui en donne l'ordre & l'exemple tout enſemble. Il faut avouer qu'il y

a eu quelque négligence à pourvoir les Places de Catalogne de garniſons & de munitions néceſſaires pour leur défenſe; on s'eſt un peu endormi ſur la difficulté des projets. L'Eſpagne n'a pas aſſez appréhendé la guerre, la France l'a portée en tant d'endroits, qu'elle a peine à ſuffire à tous. Les ennemis des deux Couronnes ont cherché les foibles, & ſe ſont appliqués à profiter de notre peu de ſoin ou de notre peu de prévoïance; & ne pouvant vaincre les Peuples par la force, ils les ont corrompus par leurs artifices. Cependant avec les ſecours du Ciel, nous viendrons à bout de tout. On va lever des Milices, on va convoquer la Nobleſſe, & la rébellion & l'hereſie ſeront confondues.

Je prie le Seigneur qu'il conſerve votre Excellence pour le bien de l'Etat & de la Religion, & qu'il me donne des occaſions de lui témoigner par mon reſpect & par mes obéiſſances, qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 28. Octobre 1705.

LETTRE CCXXVIII.

Compliment à Madame la Marêchale Ducheſſe de Villars.

J'Ai vû, Madame, dans une Lettre à Madame de Nouy, la bonté que vous avez de vous ſouvenir que vous avez été quelque-tems ma Dioceſaine, & que j'ai été votre Evêque. Je n'ai pas oublié non plus les ſoins que vous preniez d'adoucir le Troupeau feroce, & de conſoler le Paſteur affligé. Nous jouiſſons, graces à Dieu, de la paix que vous nous avez laiſſée en ce pays-ci depuis que vous en êtes partie; mais depuis la priſe de Barcelonne & des autres Places de Catalogne, qui peut s'aſſûrer de tant d'eſprits mal intentionnés & naturellement remuans? Pour vous, Madame, vous tenez à Straſbourg votre Cour pleniere. Vous voyez la guerre de vos fenêtres, & vous n'en ſentez pas l'incommodité. L'Armée eſt aſſez bien poſtée pour ne pas craindre les ennemis, & aſſez près de vous pour vous fournir bonne compagnie, & vous n'avez d'autre chagrin que la part que vous prenez à celui de M. le Maréchal, à qui l'on ôte les moyens de vaincre. Vous aviez bien voulu vous charger de nous faire ſavoir ce qu'il feroit en Allemagne. Et que n'au-

roit-il pas fait ? Mais le ſort ou l'état des affaires, nous a fait perdre le fruit des belles actions qu'il avoit projettées, & la bonté que vous auriez eu de nous les apprendre, qui auroient été deux grands plaiſirs pour nous. Ce ſera pour la Campagne prochaine. Vous ne ſongez préſentement qu'à paſſer l'Hiver à Paris où je voudrois bien pouvoir vous aller aſſûrer, Madame, qu'on ne peut vous honorer plus parfaitement que fait votre, &c.

A Niſmes ce 3 Novembre 1705.

LETTRE CCXXIX.

De civilité à une Demoiſelle.

J'Avois toujours attendu, Mademoiſelle, que M. l'Abbé de Merez s'en retournât à Alais, pour le charger de tous les remercîmens de votre ſouvenir & de toutes les aſſurances du mien. Mais je ne voi pas qu'il ſoit prêt à partir, & je ne crois pas pouvoir ni devoir differer davantage à vous témoigner le plaiſir que j'ai de parler ſouvent avec lui de tout ce que nous connoiſſons en vous de vertueux & d'eſtimable, & nous n'y connoiſſons que cela. Je ſuis revenu ici de la campagne, où j'ai demeuré deux mois, ſoit pour me tirer des grandes chaleurs de l'Eté, ſoit

pour reſpirer un air plus pur que celui de la Ville, ſoit enfin pour jouir de quelque repos & me mettre à couvert pour quelque-tems des importunités des petites affaires journalieres. J'étois dans le Château de ſaint Privat ſur la route de Bagnols, où l'on m'avoit fait eſperer que vous paſſeriez, & où j'aurois eu grand plaiſir de vous recevoir. Mais les devoirs domeſtiques ne vous laiſſent pas cette liberté. Je voudrois bien qu'ils vous permiſſent de venir à Sommieres, où j'ai réſolu d'aller dans ſept ou huit jours faire ma viſite de la Paroiſſe & du Couvent. J'ai vû à mon retour le Pere de Rouſſi Jeſuite, & je lui ai dit que vous me l'aviez recommandé avec affection & avec éloge, & que puiſqu'il avoit mérité votre eſtime, il y avoit apparence qu'il ſeroit bien eſtimé de moi. Il me paroît un homme ſage & un bon Religieux. Faites-moi la grace de croire que je ſerai toujours bien aiſe de vous témoigner que perſonne ne connoît mieux & n'eſt plus touché de votre vertu que moi, & ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, Mademoiſelle, votre, &c.

A Niſmes ce 5. Novembre 1705.

LETTRE

LETTRE CCXXX.

De civilité à Madame de Monfalcon, qui lui avoit recommandé un Eccleſiaſtique, & quelque autre affaire.

J'Ai fait ſoigneuſement, Madame, ma ſollicitation à Monſeigneur l'Evêque d'Uſez en faveur de M. l'Abbé d'O... Il avoit déja diſpoſé du Benefice vacant que vous ſouhaitiez; mais j'ai connu qu'il avoit de très-bonnes intentions de faire du bien à un ſujet qu'il eſtime digne de le recevoir. Je n'ai encore aucune habitude avec M. le Roi; mais ou je lui parlerai, ou je lui ferai parler par M. de Bas... Je plains bien M. le Lieutenant de Roi, affligé de ſon mal & de ſes remédes. Vous n'êtes gueres moins à plaindre. Je lui ſouhaite une prompte guériſon, & à vous une vie heureuſe & tranquille, étant auſſi parfaitement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Montpellier ce 16 Decembre 1709

LETTRE CCXXXI.

De civilité & de nouvelles publiques, à M. l'Archevêque de Saragoſſe.

LA tribulation où vous vous trouvez, Monſeigneur, par le malheur des tems & par la rebellion des Peuples de votre voiſinage, dont le mauvais exemple a porté ſa contagion juſques chez vous, m'engage à vous ſouhaiter avec plus d'ardeur les bonnes & heureuſes Fêtes de la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. Je n'ai pas douté que votre Excellence ne ſe ſervît de tous les moïens que ſon autorité, ſa vigilance, ſa Religion & ſon zéle pour le ſervice du Roi lui fourniroient, pour arrêter ces déreglemens populaires. Mais je ſai par experience les dérangemens & les déſordres que cauſent dans un païs l'irreligion & la révolte, & la difficulté qu'il y a d'éteindre un feu que l'infidélité & l'hereſie ont allumé; & je juge de vos inquiétudes, Monſeigneur, durant les courſes & les violences des Rebelles qui vous ont troublé, par celles que nous ont donné les Fanatiques, quoique nous n'euſſions qu'un pouvoir ſubordonné, & que nous ne fuſſions chargés que de la conduite ſpirituelle de nos Diocèſes. J'ai donc

compati à toutes les peines qu'a eues votre Excellence, & je commence à concevoir de grandes eſperances des conſolations qu'elle aura bientôt. Les Catalans, à ce que nous apprenons, ſuivant leur inconſtance naturelle, commencent déja à s'ennuïer de la domination qu'ils ont ſouhaitée. Les contributions qu'on leur demande, le mépris qu'on a pour eux, la diviſion & le peu d'intelligence qui eſt entr'eux mêmes, la rudeſſe des Anglois & des Hollandois, les profanations des Egliſes, & les ſcandales que l'hereſie & la rebellion traînent après elle, leur ont déja fait naître les premiers repentirs de leur perfidie. Le Roi Catholique apparemment marche à la tête de ſon Armée. Nous voïons paſſer ici les Troupes qui vont s'aſſembler dans le Rouſſillon. Roſe eſt préſentement en état de défenſe. Il y a déja neuf ou dix vaiſſeaux de Toulon ou de Cadix qui vont ſe joindre. On fait en ces quartiers de grands magaſins de vivres & de munitions. Le Château de Nice que M. de Barwik aſſiége ſera bientôt pris, & toutes les Troupes du ſiége marcheront vers la Catalogne. L'Archiduc pourra bien ſe trouver embarraſſé, ſi toute cette machine ſe remue avec diligence. Je prie le Seigneur qu'il conſerve votre Excelleuce pour le bien de l'Etat &

pour l'honneur de ſon Egliſe ; & je ſuis avec toute la vénération poſſible, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 20 Décembre 1705.

LETTRE CCXXXII.

Au R. P. Mourques, ſur un établiſſement de Sœurs griſes retardé.

VOus verrez, mon Reverend Pere, par la Lettre du Pere Général des Prêtres de la Miſſion, que nous ne pouvons avoir encore les Sœurs griſes que nous lui demandions. J'aurois bien voulu que cet établiſſement eût pû commencer avec l'année, & que nous euſſions eu la ſatisfaction de donner à nos Dames ce ſecours de charité ; mais il faut attendre le tems que Dieu a marqué pour cela, garder nos bonnes intentions & ſuppléer par le redoublement de notre zéle pour l'aſſiſtance des pauvres, aux ſoins que ces bonnes filles ne peuvent pas encore en prendre. Je me recommande à vos prieres, & ſuis entierement, mon Reverend Pere, votre, &c.

A Montpellier ce 27 Décembre 1705.

LETTRE CCXXXIII.

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Boucard Superieure des Urſulines de Sommieres.

JE vous ſuis obligé, Madame, des vœux & des ſouhaits que vous faites pour moi au commencement de cette année. La confiance que j'ai en vos prieres me fait eſperer qu'elle ſera heureuſe pour moi, j'entens pour ma ſanctification plûtôt que pour ma ſanté, l'un étant beaucoup plus important que l'autre. En vain les années ſe renouvellent pour nous, ſi nous ne penſons à nous renouveller nous-mêmes. La longue vie ne ſert de rien, ſi elle n'eſt bonne, & Dieu ne nous prolonge nos jours que pour les rendre pleins par nos œuvres ſolides & vertueuſes. Il eſt honteux pour nous d'avancer notre courſe, ſans enviſager notre fin qui n'eſt peut-être pas éloignée, & de croître en âge ſans croître en ſageſſe & en pieté. J'ai beaucoup de joie d'apprendre que votre Communauté ſe rend tous les jours plus réguliere, plus détachée du monde, & plus appliquée à ſuivre les devoirs & les obſervances de la Religion. L'affection particuliere que j'ai toujours eue pour vo-

tre Monaſtere, m'en fait ſouhaiter avec plus d'ardeur la ſanctification. Je ſuis bien aiſe que le Pere Agricol ſe porte mieux. Je vous ſalue, & ſuis à vous, Madame, parfaitement.

A Montpellier ce 2 Janvier 1706.

LETTRE CCXXXIV.

De civilité à une Demoiſelle, qui lui avoit ſouhaité une heureuſe année.

C'Eſt un heureux préſage pour moi, Mademoiſelle, en commençant cette année, que vous me la ſouhaitiez heureuſe. Je connois votre vertu, & j'ai lieu d'eſperer que le ciel vous accordera pour moi ce que vous lui demanderez dans vos prieres. Je vous rends ſouhaits pour ſouhaits, avec toute l'affection & toute la reconnoiſſance poſſible. Quoique je paroiſſe peu empreſſé, ne croiez pas que je ſois indifferent, ſur-tout en ce qui vous regarde. Je m'informe de votre ſanté, à laquelle je m'intereſſe plus que perſonne. Je me fais redire vos occupations, vos divertiſſemens, ſi vous en avez, vos bonnes œuvres. Je recueille les louanges qu'on vous donne; & je m'apperçois que j'ai beaucoup de plaiſir, de l'honneur qu'on vous fait; & que votre réputation & l'ef-

time que j'ai pour vous croiſſent enſemble tous les ans. Je ne ſai pourquoi je m'étois flatté que nous pourrions vous voir ici, & que vous deviez, durant la tenue des Etats, un pélerinage annuel à Montpellier. C'eſt apparemment parce que je l'aurois deſiré. Mais vos devoirs vous retiennent; & ce qui ſeroit contrainte à d'autres, fait votre ſatisfaction. Je ne puis qu'approuver votre conduite, & vous aſſûrer que votre lettre m'a fait commencer agréablement cette année; que j'eſpere que le ciel vous en continuera des longues, & que ſi je ſouhaitois d'en pouvoir vivre encore pluſieurs, ce ſeroit pour vous voir jouir du bonheur que vous méritez, & pour vous conſerver plus long-tems cette tendreſſe paternelle avec laquelle vous voulez bien que je ſois, Mademoiſelle, votre, &c.

A Montpellier ce 10 Janvier 1706.

LETTRE CCXXXV.

De remercîment & de compliment à M. l'Abbé de Maulevrier Aumônier du Roi, Agent géneral du Clergé de France.

JE reçois, Monſieur, avec un plaiſir extrême les marques que vous me donnez de votre amitié au commencement

de cette année. Il ne s'en eſt paſſé aucune depuis notre ancienne connoiſſance, où je n'aïe fait des vœux au Ciel pour la continuation de votre ſanté, & pour l'avancement de votre fortune. Je vous prie de croire que perſonne ne s'y intereſſe plus ſincerement que moi, & n'eſt avec un plus cordial attachement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 13 Janvier 1706.

LETTRE CCXXXVI.

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame la Préſidente de Marbœuf.

LEs affaires que nous donnent les Etats de notre Province, Madame, qui ne ſont pas moins chargés ni moins embaraſſés que les vôtres, m'ont empêché juſqu'ici, non pas de vous ſouhaiter d'heureuſes années, car les deſirs n'ont pas beſoin de loiſir, & partent du cœur au milieu des occupations, mais de vous écrire que perſonne ne s'intereſſe plus que moi à votre ſanctification premierement, & puis à la douceur & au repos de votre vie. Je ſai bien que vous y travaillez toujours également, & que toutes vos années ſe reſſemblent ſur ce ſujet. Mais il y

a toujours auſſi quelque choſe à renouveller en nous au commencement de chaque année, & il ſeroit fâcheux de ne point croître en ſageſſe à meſure que nous croiſſons en âge, & de ne pas mettre à profit le tems & les graces que Dieu nous donne pour notre avancement ſpirituel.

Nous ſommes preſque enfermés ici par le débordement de toutes les rivieres, les moindres ruiſſeaux ſont devenus des torrens affreux. Il n'y a preſque plus de chemins, & les Couriers ou ſe noient, ou ne marchent plus. Nous apprenons par des bruits confus, que les tempêtes & les inondations n'ont pas fait moins de ravage chez vous. Tout cela marque bien que le monde eſt perverti, & que le Seigneur eſt irrité.

Nous ſommes, graces à Dieu, aſſez tranquilles en ce païs : quoique les intentions n'y ſoient pas meilleures, on n'y fait plus de ſi méchantes actions. Ils n'ont pas perdu la volonté de nuire, mais on tâche de leur en ôter la commodité. Les guerres de Catalogne leur donnent beaucoup de courage, & cette Rebellion voiſine leur fournira peut-être les moïens de faire renaître leur Fanatiſme.

Nos Etats vont finir dans huit ou dix jours, & n'auront pas duré plus que les vôtres. Le Roi a grand beſoin d'argent, les peuples commencent à n'en pouvoir

plus donner... Priez pour nous, & croïez-moi autant qu'on le peut être, Madame, votre, &c.

A Montpellier ce 16 Janvier 1706.

LETTRE CCXXXVII.

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année à Madame de Liſlebonne.

JE ne puis, Madame, aller plus avant dans cette année ſans vous la ſouhaiter heureuſe, compoſée de jours de ſalut, comblée de benedictions du Ciel, remplie même de ces conſolations & de ces douceurs de la vie qui font avancer gaiement dans les voies de Dieu. Je ſai par la connoiſſance que j'ai de votre bon cœur, & des tribulations arrivées dans votre famille, qu'il s'eſt paſſé pour vous d'aſſez fâcheuſes années, peut-être ne ſeront-elles pas les moins utiles à votre ſanctification par le bon uſage que vous en avez fait. A cela près, j'en demande au Seigneur qui vous ſoient auſſi ſalutaires, mais qui vous ſoient plus agréables, où vous puiſſiez être dans le calme de la Religion, plus à couvert des orages & des accidens du monde, & où vous ſatisfaſſiez à tous vos devoirs de pieté, ſans qu'il en coûte tant à la nature. Ce n'eſt pas que

je croie qu'on puiſſe en quelque condition qu'on ſoit, vivre aujourd'hui dans une grande tranquillité. Le ſiécle eſt devenu ſi pervers ou ſi malheureux, qu'il ſemble qu'une partie des hommes ne ſoit faite que pour affliger & pour détruire l'autre, & que la principale fonction des perſonnes Religieuſes ſoit de gémir devant Dieu des déſordres & des malheurs publics qu'elles connoiſſent, & même qu'elles reſſentent dans leur retraite. Mais il faut s'enveloper dans ſa vertu, & chercher ſa conſolation dans l'accompliſſement des ordres de Dieu. Le Pere de la Rue vous dit tout cela mieux que moi. Je me contente, Madame, de vous demander ſi votre ſanté ſe ſoutient, ſi votre eſprit conſerve ſon agréable vivacité, ſi ceux que vous honorez de votre bienveillance ne perdent rien par le tems & l'éloignement, & ſi vous n'oubliez pas dans vos prieres ceux qui prient pour vous avec affection. Je ſuis de ce nombre, & je puis vous aſſûrer que perſonne ne s'intereſſe plus veritablement à votre ſanctification & à votre repos que moi; & qu'encore que je ne vous le rediſe peut-être pas aſſez ſouvent, je ſens qu'on ne peut pas être plus parfaitement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Montpellier ce 28 Janvier 1706.

LETTRE CCXXXVIII.

Compliment aux Dames de Tornac Religieuſes, ſur la mort de leur pere.

J'Ai voulu, mes cheres Filles, vous laiſſer quelques jours à vous-même après la mort de M. votre Pere, pour rendre à Dieu, & même à la nature, le premier tribut de vos larmes, & pour demander à l'Eſprit conſolateur les premiers adouciſſemens de votre douleur. Je vous témoigne préſentement la part que j'y ai priſe, tant par le regret que j'ai eu de perdre un ami, que par la peine que j'ai reſſentie de vous ſavoir affligées. Il ſemble que Dieu, pour éprouver votre vertu, & pour vous détacher pleinement du monde, ait voulu vous faire voir de près cette mort dont vous deviez être ſi touchées. Quoique ſon âge fût avancé, ſa ſanté pouvoit vous donner des eſperances d'une plus longue vie. Il revenoit des Etats content de tout le monde & de lui-même. Il paſſoit avec plaiſir pour voir dans votre Monaſtere la plus grande & la plus heureuſe partie de ſa famille. Un accident imprévû l'arrête & l'enleve preſque ſous vos yeux. Vous avez, ſans doute, tiré vos inſtructions des cauſes de votre triſteſſe. Vous avez vû mourir un Pere que vous

aimiez ; mais vous l'avez vû mourir en Chrétien, ſouffrant ſes douleurs avec patience, s'offrant au Seigneur en ſacrifice, ſe réſignant à ſes volontés, & ſortant du monde avec la même conſtance avec laquelle vous y avez renoncé. Ce doit être une grande conſolation pour vous. On diroit que la Providence vous l'avoit amené pour vous laiſſer ces bons exemples. Je ſuis perſuadé qu'au milieu de votre triſteſſe vous avez fait toutes les réflexions qui peuvent vous porter à remplir tous les devoirs de votre état, à profiter de tous les momens d'une vie qui eſt ſi fragile & ſi courte, & qui a tant de relation à l'autre qui eſt éternelle. Je vous ſouhaite toutes ſortes de benedictions ; & ſuis avec affection, mes cheres Filles, entierement à vous, &c.

A Niſmes ce 22 Février 1706.

LETTRE CCXXXIX.

A Mademoiſelle de Monclare la Fare, ſur la mort de M. de Tornac ſon oncle.

VOus avez perdu, Mademoiſelle, M. le Marquis de Tornac votre oncle. Il ne s'étoit jamais mieux porté qu'à ces derniers Etats, où il rempliſſoit exactement tous ſes devoirs. Il avoit encore toute ſa vigueur, & ſa ſanté lui promet-

toit plus de vie que ſon âge. Cependant peu de jours après il eſt emporté par un accident imprévû. Vous êtes fille à réflexions, & je m'aſſûre que ſur tous les évenemens qui vous peuvent regarder, vous penſez toujours ce qu'il faut. Les bonnes Filles de Sommieres ont vû mourir leur pere ſous leurs yeux, & Dieu ſemble leur avoir réſervé ce triſte ſpectacle pour leur faire voir de plus près la fragilité du monde qu'elles ont quitté, & les en détacher plus parfaitement.

J'ai appris des nouvelles de votre ſanté par M. votre Frere, par M. de Vence, & par quelques autres perſonnes. Chacun parle de vous comme je le puis ſouhaiter. Il ſemble qu'on s'eſt donné le mot pour me dire du bien de vous. Mais comme ils ne ſavent pas tout l'interêt que je prends à votre réputation, & que d'ailleurs on ne peut avoir un ſi grand nombre de flatteurs, je ne puis douter qu'ils ne diſent la verité. Je les croi, & j'aime à les croire. Le Pere de Rouſſi Jéſuite a bien répondu à la bonne opinion que vous nous aviez donnée de lui. Il prêche bien, il ſait vivre, il eſt honnête homme & bon Religieux. Je vous prie de nous donner ſouvent de vos nouvelles, comme il convient à une amitié filiale; & d'être perſuadée de l'affection veritablement paternelle avec la-

quelle je ſuis, Mademoiſelle, votre, &c.

A Niſmes ce 22 Février 1706.

LETTRE CCXL.

De civilité & de pieté à la même.

NOus vous envoïons, ma chere Fille, puiſque vous voulez-bien que je vous donne ce nom, dont j'ai déja l'amitié depuis long-tems, le Pere Rouſſi Jéſuite, votre Prédicateur & le nôtre. Il me paroît qu'il va vous voir auſſi volontiers que vous le verrez. Il vous dira que dans les entretiens qu'il peut avoir avec moi, il eſt toujours fait quelque agréable & honête mention de vous; & que c'eſt par ces ſortes de converſations que je me délaſſe du ſoin d'une infinité d'affaires plus embaraſſantes que difficiles. Je m'imagine que Madame de la Lande & vous avez fait le projet de ce péletinage de dévotion que ce bon Pere va faire à Alais, où il prendra la direction de vos innocentes conſciences durant le cours de cette ſainte Semaine. Ne vous prendra-t-il jamais envie auſſi aux ſolemnités de ce païs-ci. Il y a des Prédicateurs & des Directeurs qui auroient grand ſoin de votre ame. Je vous prie du moins de dire à Dieu quelque choſe de moi dans vos prieres, ſur-tout dans ces prieres du cœur, qui ſe font

avec affection, & qui ſont preſque toujours exaucées. Je ferai mes vœux de mon côté pour tout ce que je ſai que vous deſirez & tels qu'il convient à une fille comme vous, & à un Pere comme moi, qui eſt votre, &c.

A Niſmes ce 26 Mars 1706.

LETTRE CCXLI.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier, ſur la Tranſlation de M. ſon fils à Orleans.

J'Ai appris, Monſieur, la nomination de M. l'Evêque d'Angers à l'Evêché d'Orleans, comme j'apprends tout ce qui vous regarde avec la ſatisfaction que vous en pouvez avoir vous-même. Quoique je ſois perſuadé que ni vous, ni lui n'avez pas eu grand'part à cette tranſlation, & que la chair & le ſang ne l'ont pas revelée, je n'ai pas laiſſé de m'y intereſſer & de croire que la Providence avoit voulu le tirer de ſon Egliſe pour lui donner lieu de faire de plus grands fruits dans une autre. L'empreſſement qu'on a eu à le choiſir & à publier ce choix, l'envie de le voir, l'ordre de preſſer ſon départ ſans avoir égard à ſon indiſpoſition, marquent aſſez qu'on a eu quelque deſſein ſur lui, & ce ne pouvoit être que pour la gloire de Dieu & pour l'utilité de l'Egliſe. Je ne me ré-

jouis donc pas avec vous, Monſieur, comme je ferois avec un autre qui regarderoit cette diſtinction comme une eſpece de fortune, qui verroit approcher un fils du reſte de ſa famille, & multiplier du moins en ſa perſonne les honneurs & les dignités Eccléſiaſtiques. Quoique cette nouvelle élection n'ait rien qui ne paroiſſe canonique, & qu'il n'y ait ni plus de revenu ni plus de grandeur, je m'imagine aiſément que ces ſortes de changemens ne ſont pas de votre goût ; que M l'Evêque d'Angers vous paroiſſoit aſſez bien placé, & que vous aimeriez mieux le voir ſuivre ſon premier établiſſement que d'en fonder un nouveau, & faire valoir en repos un champ qu'il cultive depuis long-tems, que d'aller entreprendre un nouveau travail, & faire, pour ainſi dire, un ſecond marché avec le Pere de famille. Agréez, Monſieur, que je vous diſe ainſi mes ſentimens, & que je devine les vôtres ; & que je vous aſſure que perſonne ne vous honore & n'eſt plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 3. Avril 1706.

LETTRE CCXLII.

Compliment à M. d'Uſez, ſur la nomination de M. ſon Neveu à l'Evêché d'Angers.

JE ſouhaitois depuis long-tems, Monſeigneur, que Dieu & le Roi nous donnaſſent M. l'Abbé Poncet pour Confrere. Il le meritoit. Il l'eſt dans un Siege fort honorable, aſſez près de Paris : hélas ! un peu loin d'ici. Bon air, bon pays, honnête revenu. Ce ſont de tels choix qui font honneur à ceux qui les font, qui ſont utiles à l'Egliſe, & qui réjouiſſent tout le monde. Perſonne ne prend plus de part que moi à l'élevation du Neveu & à la ſatisfaction de l'Oncle, étant depuis long-tems ami, voiſin, Confrere, & avec un ſincere & reſpectueux attachement, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes ce 11. Avril 1706.

LETTRE CCXLIII.

Compliment à M. l'Abbé Poncet, nommé à l'Evêché d'Angers.

VOus voilà, Monſeigneur, où je vous ſouhaitois, & où vous deviez être depuis long tems, tout jeune que vous êtes. Les qualités que Dieu vous a don-

nées pour remplir les fonctions de l'Epiſcopat, les talens que vous avez exercés, ſoit dans le miniſtere de la parole, ſoit dans la conduite d'un Dioceſe, & les ſervices que vous avez rendus à l'Egliſe dès que vous y êtes entré, nous donnoient le deſir & l'eſperance, & à vous le droit d'y être élevé comme vous l'êtes. Perſonne ne vous l'envie, perſonne ne demande pourquoi ? Pareils choix réjouiſſent tout le monde, & moi ſur-tout qui ſuis avec une ancienne amitié & un reſpect encore plus tendre, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes ce 11. Avril 1706.

LETTRE CCXLIV.

De civilité à une Demoiſelle.

MOnſieur l'Abbé.... ma chere Fille, m'a fort réjoui par les nouvelles qu'il m'a données de votre ſanté, à laquelle vous ſavez qu'on ne peut s'intéreſſer plus tendrement que je le fais. Il avoit couru quelque bruit que vous aviez été indiſpoſée, & j'ai été bien-aiſe d'être conſolé là-deſſus. Il eſt vrai que Madame Boucaud eſt bien malheureuſe d'être toujours en danger de perdre les yeux & de devenir inutile à ſon Monaſtere, elle qui y eſt très-néceſſaire. Il y a long-tems que cette fluxion la menace, & je la plains. Je

lui ai envoyé une permiſſion d'aller à Balaruc, quoiqu'elle ne me l'eût pas demandée; & plus elle a eu de diſcrétion, plus j'ai eu de condeſcendance. Les Religieuſes, ſur-tout celles qui le ſont le moins, tirent avantage des graces qu'on fait à d'autres qui en ont plus de beſoin & qui le méritent mieux qu'elles. Chacune prend ſes raiſons & ſes prétextes mêmes, pour des néceſſités & des conſéquences. De-là vient qu'elles s'inquiétent, qu'elles s'empreſſent, qu'elles ſe plaignent, qu'elles importunent plus par relâchement & par ennuis, que par un véritable beſoin de remedes. C'eſt ce qui m'a rendu difficile pour ces ſorties de Couvents. Je voi préſentement tous les Evêques dans ce goût de réforme-là. Je ſai que vous avez pour le Pere... votre Prédicateur d'Alais, de l'eſtime, & que vous ſeriez bien-aiſe qu'il vînt prêcher à Niſmes. Le portrait qu'on m'en a fait, & le deſir que vous avez de l'approcher plus près de nous, ſont des motifs preſſans pour moi, pour le demander à ſes Supérieurs, s'ils veulent bien me l'accorder. Vos choix ſont bons, & je me fierai toujours à votre goût. Je vous prie de faire mes très-humbles complimens à Madame la Marquiſe de la Lande, & de me croire autant que je le ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes ce 3. Mai 1706.

LETTRE CCXLV.

De pieté à Madame de Marbeuf, ſur la retraite de ſa fille au Calvaire.

J'Apprens par votre Lettre, Madame, la réſolution que Mademoiſelle votre fille a priſe d'oublier ſon Peuple & la maiſon de ſon pere, & de s'éloigner du monde, & même de vous, qui êtes ſans doute ce que le monde a de plus cher & de plus agréable pour elle. Dieu l'a inſpirée, les hommes de Dieu l'ont conſeillée, elle s'eſt long-tems & ſérieuſement éprouvée elle-même, & vous ne pouvez ſoupçonner dans ſa vocation ni précipitation, ni foibleſſe. Elle embraſſe une Regle auſtere pour cacher ſa vie en Jeſus-Chriſt, & non-ſeulement demeurer en lui, mais encore ſe crucifier avec lui. On ne peut être plus édifié, ni plus touché que je le ſuis d'un auſſi ſaint & auſſi genereux deſſein... Je ne laiſſe pas de ſentir la peine que vous doit cauſer cette ſéparation, quoique je ſache bien que votre eſprit & votre cœur ſont ſoumis à Dieu, & que la chair & le ſang ne vous revelent rien contre ſa volonté qui vous eſt connue. Il n'eſt pas poſſible que vous ne ſoyez attendrie & même attriſtée de la privation d'une fille à qui vous avez donné la ſageſſe avec la

naiſſance, que vous avez formée à la pieté par vos inſtructions & par vos exemples, qui vous eſt unie depuis ce tems autant par les liens de la charité chrétienne, que par ceux d'une amitié naturelle; compagne de vos dévotions, confidente de vos bonnes œuvres, aſſidue auprès de vous, attentive à vous plaire, & d'autant plus aimée de vous, qu'elle mérite de l'être. J'entre dans vos ſentimens, & je ne vous blâme pas de ſentir que vous êtes mere. Mais après tout, Madame, je ne puis que louer Mademoiſelle votre fille. Elle entend la voix du Seigneur, elle la ſuit. Voudriez-vous la retenir lorſque Dieu l'appelle? Dans le tems qu'elle ſonge à ſe ſeparer de vous, ſongez à vous ſéparer de vous-même. Voïez où elle va, & non pas d'où elle ſort: refléchiſſez ſur ce qu'elle gagne, non pas ſur ce que vous perdez, & ne vous faites point une peine de ce qui doit faire ſon bonheur. Il eſt vrai qu'elle pouvoit choiſir une profeſſion plus douce, & vous l'auriez deſiré ainſi; mais Jeſus-Chriſt nous enſeigne que ce n'eſt pas nous qui le choiſiſſons, mais que c'eſt lui qui nous choiſit. Il n'y a pour nous de voïes de ſalut que celles qu'il nous a marquées. Mademoiſelle votre fille eſt deſtinée à plus de perfection que vous n'aviez crû. Elle ne veut que la Croix pour partage, le Cal-

vaire pour retraire, Jesus-Christ souffrant pour modele. Les austerités de la vie ne la rebutent pas, elle n'a point pitié d'elle-même. Plaignez-la si vous voulez par tendresse, mais reconnoissez qu'elle est plus heureuse & qu'elle a plus de courage que vous, ce qui vous doit être d'une grande consolation. J'avoue que c'auroit été un adoucissement considerable que de l'avoir toujours auprès de vous, & peut-être Dieu vous réserve-t-il cette satisfaction sensible. Mais elle se donne à la Providence pour peu qu'elle ait besoin de sa présence ailleurs. Vous l'aimerez tendrement en Dieu, vous la verrez par la foi, vous apprendrez les graces qu'elle reçoit de son époux, vous sentirez l'efficace de ses prieres, & si elle ne fait pas le plaisir, elle fera la bénédiction de votre famille.

C'est à vous en partie, Madame, que vous devez attribuer l'embarras où elle vous jette; la bonne éducation que vous lui avez donnée lui a fait un fonds de religion qu'elle a bien cultivé dans la suite, & les semences de pieté que vous aviez fait croître dans son cœur ont fructifié plus que vous n'esperiez, & presque plus que vous ne vouliez. Je prie le Seigneur qu'il vous fortifie, & je vous assure que personne ne prend plus de part à la satisfaction spirituelle de la mere & de la fille,

Madame, que votre très-humble, &c.

A Niſmes ce 5. Mai 1706.

LETTRE CCXLVI.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle.

QUand je vous ai écrit, ma chere Fille, ſur les inquiétudes de quelques Religieuſes, cette plainte ne retomboit point ſur celles qui vous ſont connues, moins encore ſur celle que vous appellez votre amie. Elle avoit raiſon de vous faire connoître que les ſorties des Couvents ſans une extrême néceſſité, n'étoient pas de mon goût, comme étant contraires à la régularité de leur état, & à celle de notre conduite. J'ai permis à Meſdames Boucaud d'aller à Balaruc plus ſouvent qu'à d'autres, tant par l'eſtime que j'ai toujours eue de leur vertu, que par la connoiſſance que j'avois de leurs maux & de leurs beſoins. J'ai permis à votre amie de paſſer quatre ou cinq mois hors de ſon Monaſtere. Cela ſe fait une fois. J'ai bien voulu que Madame de Boucaud vînt paſſer deux ou trois mois au Couvent de Niſmes. Cela eſt encore bon une fois. Elle voulut par reconnoiſſance attirer la Superieure de Niſmes à Sommieres. Je louai ſon honnêteté, mais je louai encore plus la ſageſſe de l'autre, qui ſacrifia ſon

ſon inclination à ſa Religion, & connut bien qu'il y avoit dans ſes viſites réciproques une civilité qui tenoit un peu des bienſéances ſéculieres. Quoi qu'il en ſoit, ma chere Fille, les facilités ne ſont pas toujours ſelon la Regle, & portent ſouvent préjudice à l'Ordre. Je ſouhaite fort d'être à portée de vous voir pour vous aider, ſi je puis, de mes petits conſeils, pour vous témoigner la part que je prends à la réputation de prudence & de pieté que vous vous êtes acquiſe, pour être témoin des progrès que vous avez faits dans les pratiques de la vertu, & pour vous aſſûrer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes ce 10 Mai 1706.

LETTRE CCXLVII.

De civilité à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, ſur ſon arrivée dans cette Ville.

AGréez, Monſeigneur, que je joigne mes acclamations à celles d'Avignon & de tout votre Diocèſe. Nous avons appris ici la joie que ces peuples ont eûe de votre arrivée, & nous l'avons reſſentie, tant par la part que nous prenons au bonheur de nos voiſins, que par l'eſ-

perance que nous avons de profiter des lumieres & des exemples d'un Prélat auſſi ſage & auſſi éclairé que vous. Je n'ai rien à offrir à votre Excellence qui ſoit digne d'elle, qu'un cœur toujours porté à l'honorer. La proximité de nos réſidences me donnera peut-être lieu de mériter l'honneur de ſa bienveillance, & de lui témoigner le reſpect ſincere & le parfait attachement avec lequel je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 16 Mai 1706.

LETTRE CCXLVIII.

Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, ſur ſes heureux ſuccès.

J'Avois bien toujours crû, Monſieur, que vous alliez ouvrir à votre ordinaire, une brillante Campagne, & que les ennemis ne tiendroient pas devant vous. Nous apprenons en effet que les Allemands fuient à votre approche, qu'ils ne ſe croient pas en ſûreté dans leurs Places, qu'ils abandonnent leurs Lignes, qu'ils coupent leurs ponts de peur d'être pourſuivis, & que le Rhin ne leur paroît pas une aſſez bonne barriere pour les mettre à couvert de l'Armée du Roi que vous commandez. On nous fait eſperer que vous n'en demeurerez pas là, & l'on ne ſait où vo-

tre courage & votre fortune vous meneront. Vous ſavez, Monſieur, que perſonne n'eſt plus attentif que moi, ni plus ſenſible à tout ce qui regarde votre ſatisfaction & votre gloire. Il s'en faut bien que les conquêtes de ces quartiers-ci n'aillent ſi vîte que les vôtres. Le ſiége de Barcelonne nous tient dans de grandes inquiétudes. Le Montjouy pris, nous comptions que la Ville ſeroit bientôt forcée de ſe rendre ; cependant nous apprenons la retraite de M. le Comte de Toulouſe à Toulon, l'arrivée de la Flote ennemie, le débarquement de quelques bataillons Anglois & Hollandois, notre Armée étonnée, les attaques molles, la réſiſtance plus vigoureuſe, les Troupes rebelles groſſies & encouragées par les ſecours prochains ; notre artillerie mal ſervie, beaucoup de malades, peu de vivres. Nous ne doutons pas que la premiere nouvelle qui viendra de-là, ne ſoit la levée du ſiége. Dieu veuille que ce ne ſoit que cela, & que le Roi d'Eſpagne ſoit du moins heureux dans ſa retraite. Dans le malheur de cette expédition, Monſieur, nous nous conſolons par le bon ſuccès des vôtres, & nous allons demain chanter le *Te Deum* à votre intention. Nous ſavons de plus qu'Haguenau s'eſt rendu, & que ſi l'on vous croit, le miſerable Landau eſt en

grand danger. Je prie le Seigneur qu'il vous continue ſes benedictions ; qu'il commande à la victoire de vous ſuivre toute cette Campagne, & qu'il nous donne lieu de lui rendre de fréquentes actions de graces ſur votre compte. Je vous prie de croire que perſonne ne s'acquittera plus volontiers que moi de cette eſpece de Religion, parce que perſonne n'eſt avec un plus ſincere & plus reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 16 Mai 1706.

LETTRE CCXLIX.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

JE ſuis bien-aiſe, Monſieur, de voir renouveller notre commerce dans ce triſte renouvellement d'affaires en Catalogne ; vous reprenez l'empire de la mer ; c'eſt à vous à bien uſer de votre trident, & à calmer ou émouvoir les flots pour la ſûreté de nos côtes. Je ne croi pas qu'il y ait de grands dangers, mais il ne faut pas moins veiller que s'il y en avoit. J'ai eu une veritable joie de l'arrivée de M. votre fils, & plus encore de l'amitié qu'il veut bien avoir pour mon Neveu. Je vous prie de lui faire connoître que vous m'honorez de la vôtre, & qu'on ne

peut être plus parfaitement que moi, votre, &c.

Ce 27 Mai 1706.

LETTRE CCL.

De pieté à Mademoiſelle de Monclar Lafare, ſur ſa vocation aux Hoſpitalieres.

VOus ſavez bien, Mademoiſelle, le deſir ardent que j'ai toujours eu de vous voir ſolidement heureuſe. Vous êtiez faite pour vous faire vous-même votre bonheur par votre ſageſſe à quelque état que vous fuſſiez deſtinée ; mais vous avez mieux aimé le chercher en Dieu & le tenir de lui, en ſuivant ſes inſpirations & les mouvemens de ſa grace, que de le recevoir des hommes, ou de le partager avec eux par les engagemens avantageux & honorables que le monde vous a ſi ſouvent propoſés. Quoique la réſolution que vous avez priſe de vous conſacrer à Dieu, ne me fût pas encore connue, je n'ai pas laiſſé d'entrevoir en vous depuis pluſieurs années, au milieu de tant de partis que vous refuſiez, le parti que vous aviez pris. Vos incertitudes me rendoient certain, & je trouvois toujours dans toutes les affaires ſur leſquelles vous vouliez bien me conſulter, qu'il manquoit quelque choſe à vos deſirs & à mes conſeils.

Vous voilà donc, Mademoiſelle, déterminée, & qui plus eſt déclarée pour un Inſtitut où l'on s'emploie entierement au ſervice de Dieu, & à celui des pauvres malades. Grande charité, grand mérite; mais auſſi grand dégoût & grand rebut pour la nature. Il eſt bon de vous éprouver & de connoître ſi vous allez où le Seigneur vous appelle, & s'il vous a donné autant de force que de courage pour ſoutenir une Regle moins auſtere dans ſes ſouffrances, que deſagréable dans ſes fonctions. Venez donc examiner & voir ce que c'eſt qu'une Hoſpitaliere. Vous verrez ſi vous ſerez ſatisfaite de leur charité, de leur régularité & même de leur gaieté. Je vous attends avec impatience, & ſuis avec une affection particuliere, Mademoiſelle, votre, &c.

A Niſmes ce 29 Mai 1706.

LETTRE CCLI.

De civilité au P. Vignes.

JE m'étois déja attendu dès l'année derniere, mon Reverend Pere, au plaiſir que j'aurois eu de recevoir chez moi Madame de Villefranche à ſon paſſage allant à Balaruc, & ſi j'avois été informé du jour qu'elle arriva ici, je n'aurois pas manqué de l'aller voir & de lui offrir ma

maiſon. Quel plaiſir n'auroit-ce pas été pour moi d'y recevoir M. le Marquis de Villefranche, & de l'y garder juſqu'au retour de Madame ſon Epouſe ? J'aurois recueilli avec joie les marques de l'amitié dont il m'a toujours honoré, & lui aurois témoigné combien cherement je conſerve celle que je lui ai vouée.

J'ai fait faire une envelope au troiſiéme tome des Ouvrages du Pere Hercule, on y a mis votre adreſſe & on le remettra au Frere Roman pour vous le rendre, ou à ſon défaut à quelqu'autre commodité aſſurée. J'eſpere que vous me ferez part du recueil que vous voulez faire de ce que vous pourrez déchiffrer de ces Ouvrages, & que vous voudrez bien continuer vos prieres pour ma ſanctification, étant toujours, mon Reverend Pere, très-cordialement à vous, &c.

A Niſmes ce 4 Juin 1706.

LETTRE CCLII.

Compliment à M. le Cardinal Gualtiery, ſur ſa promotion.

J'Ai appris, Monſeigneur, avec beaucoup de joie, la juſtice que ſa Sainteté vous a rendue, que nous vous avons ſouhaitée, & que vous avez méritée il y a long-tems. Les affaires du ſaint Siége

que votre Excellence a ſi ſagement & ſi honorablement traitées, l'approbation qu'Elle a eûe des Peuples qu'elle a gouvernés, du Roi auprès duquel elle a été envoïée, du Pontife qu'elle a ſervi, lui ont attiré la dignité dont elle jouit comme une récompenſe de ſes vertus & de ſes ſervices. Elle doit avoir cette ſatisfaction particuliere, qu'elle a l'agrément & les ſuffrages de tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. Pour moi, Monſeigneur, j'ai toujours attendu cette promotion de tant de Cardinaux, comme ſi elle n'eut regardé que vous, croïant qu'on ne pouvoit aſſez vous approcher de la premiere place de l'Egliſe, & ſentant qu'on ne peut être avec plus de veneration que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 15 Juin 1706.

LETTRE CCLIII.

De pieté à une Demoiſelle, ſur ſa vocation à l'état de Religieuſe Hoſpitaliere.

J'Avois toujours attendu, ma chere Fille, la viſite que vous m'aviez annoncée de M. l'Abbé Poquelin en qui vous avez confiance, de qui j'aurois appris plus particulierement vos diſpoſitions préſentes, & à qui j'aurois dit plus préciſément mes

penſées. Mais puiſqu'il ne vient pas, je ne puis differer de vous répondre à vous-même ſur ce que vous ſouhaitez, comme m'intereſſant avec toute l'affection poſſible à tout ce qui regarde votre ſalut & votre repos.

Je ne puis pas douter, ma chere Fille, que vous ne ſoïez appellée de Dieu, puiſque vous ſentez votre vocation & que vous l'avez rendue certaine par vos bonnes œuvres, par le mépris du monde, par le goût que vous avez pris pour la retraite, & par le deſir ardent que Dieu vous a donné depuis long-tems de vous conſacrer à lui. Je ne doute pas non plus que votre réſolution n'ait été bien éprouvée & bien affermie, puiſque vous avez tant fait que de la déclarer; je connois votre cœur qui n'eſt pas capable de ſe démentir, & j'eſpere que le Seigneur qui fait naître les bonnes intentions, fera fructifier les vôtres. Les oppoſitions que vous trouvez dans votre famille ne doivent pas vous étonner. Il n'y a point d'entrepriſe de pieté qui ne ſoit traverſée quelquefois, même par les perſonnes qui devroient le plus les favoriſer. Les hommes ſe conſiderent plus eux-mêmes que Dieu. Une fauſſe tendreſſe ou une fauſſe pitié leur prend quand ils voient une jeune fille renoncer au monde, dont ils aiment

les plaiſirs, & dont ils ne connoiſſent ou ne craignent pas les dangers. Il faut un peu de patience, tous ces obſtacles ceſſeront, & vous ſerez plus confirmée dans votre pieux deſſein par la grace que Dieu vous aura faite d'y perſeverer. Je ſuis bien aiſe que vous aïez choiſi la profeſſion des Religieuſes Hoſpitalieres, & que vous ſentiez en vous un attrait particulier pour le ſervice des pauvres. Votre ſanté ne ſoutiendroit pas une regle auſtere. La ſolitude entiere ne conviendroit pas à votre eſprit, qui demande un peu d'action. Le ſervice des pauvres a ſon mérite, ſon occupation, ſon utilité & même ſon auſterité. Je voudrois que vous euſſiez vû nos filles de l'Hôtel-Dieu de cette Ville, avec quel zéle, quelle pieté & quelle gaieté même elles rempliſſent les devoirs les plus rebutans de leur Inſtitut. Je vous prie de croire qu'on ne peut vous ſouhaiter plus de benedictions ni faire des vœux plus ardens pour vous, que je fais. Donnez-nous ſouvent de vos nouvelles, & croïez qu'on ne peut être avec plus de zéle, ni plus paternellement que je le ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

Notre Croix eſt en grande véneration en ce païs. Grand concours de peuple de par tout. Beaucoup de miracles vrais ou faux. Le veritable & qui m'eſt le plus

connu, eſt une dévotion très-édifiante.

A Niſmes ce 25. Juin 1706.

LETTRE CCLIV.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

JE ſuis fort aiſe, Monſieur, que vous aïez reçû vos Lettres de Service pour l'Armée du Rouſſillon; il étoit juſte qu'on vous tirât de votre repos, & qu'on vous emploïât à d'autres choſes qu'à garder des Côtes & gouverner des Milices & des ſignaux : il n'y a que M. l'Evêque d'Agde qui perde à cela ; je le plains. M. le Maréchal de Teſſé paſſa hier ici, il me dit beaucoup de louanges de vous. J'y répondis avec plaiſir, & j'y ajoûtai, que j'étois très-parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 26. Juin 1706.

LETTRE CCLV.

Sur la Croix de S. Gervaſi, à M. l'Evêque de Montpellier.

PUiſque vous deſirez d'apprendre l'hiſtoire de notre Croix, la voici, Monſeigneur. Un Berger de Provence paſſant dans notre Diocèſe de tems en tems pour quelque commerce, remarqua dans la Pa-

roiſſe de ſaint Gervais à deux lieues de Niſmes, une petite montagne comme une eſpece de petit Calvaire, où il jugea qu'on pourroit dreſſer une Croix, & réparer en quelque façon dans un canton Catholique les profanations & les outrages que les Fanatiques avoient faits à la Croix en tant d'endroits où ils avoient été les maîtres. Il me communiqua ſon deſſein, je l'approuvai. La Croix fut faite, benite, poſée ; les Paroiſſes voiſines y vinrent en foule, & je ne ſai pourquoi ni comment il ſe forma en ce lieu-là tout d'un coup une dévotion qui s'échauffa, ſe multiplia, s'étendit. Il parut qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire : les malades s'y firent porter, pluſieurs ſe ſentirent ſoulagés, quelques-uns ſe crurent guéris. Des perſonnes ſages & dignes de foi le témoignent, le bruit s'en répand dans les Provinces voiſines ; de celles-là dans les plus éloignées. Le concours de Peuple ne ceſſe point : Dieu veut peut-être ſe faire glorifier dans un païs où il a été ſi offenſé. Le ſang de tant de Martyrs peut avoir obtenu grace, non ſeulement pour leurs freres, mais encore pour leurs meurtriers. Ce qui eſt de vrai & de conſolant, & que je regarde comme le veritable miracle, c'eſt la ferveur, la vénération, le ſilence, l'ordre qui s'obſerve

dans ces multitudes de gens de païs differens. Il y a eu juſqu'à ſix ou ſept mille perſonnes en un jour. Juſqu'ici je n'ai rien voulu décider. Je n'ai fait que retrancher quelques abus, & louer la pieté. Je ſuis votre, &c.

A Niſmes ce 2. Juillet 1706.

LETTRE CCLVI.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle.

J'Ai appris avec déplaiſir, ma chere Fille, que vous avez été malade, & même dangereuſement, & que vous commenciez à vous remettre. Qu'eſt devenue cette ſanté qui paroiſſoit à l'épreuve de tout ? Je crois que pour la conſerver, il faut vous tirer le plutôt que vous pourrez de l'état d'inquiétude où vous êtes. Un grand deſſein dans l'eſprit, les raiſonnemens du monde qu'on veut quitter, les oppoſitions d'amitié ou de bienſéance, tout cela forme une agitation de cœur qui fait impreſſion même ſur le corps. Il faut rompre tout d'un coup ſes liens, & venir goûter le repos & la liberté dans la maiſon de Dieu. M. l'Abbé Poquelin vous aura inſtruite de tout, il connoît les lieux. Je vous attends & ſuis à vous, ma chere fille, plus que jamais, &c.

A Niſmes ce 16. Juillet 1706.

LETTRE CCLVII.

De pieté & de civilité à une Demoiſelle.

J'Ai ſû, ma chere Fille, les embarras où vous avez été durant la maladie de M. votre pere. Sa bonne conſtitution, malgré ſon grand âge, le tire juſqu'ici de tous les dangers. Il ne doit pas pourtant ſe donner ſur cela trop de confiance. Après tant de perils échapés, il en vient un qui finit tout; & le plus ſûr eſt de ſe préparer à cette fin, d'où dépend le bonheur ou le malheur de l'autre vie. Le deſſein que vous avez de vous donner vous-même à Dieu, marque bien le peu de cas que vous faites de tout ce qui ne vous eſt pas néceſſaire pour aller à lui. Je ne doute pas, ma chere Fille, qu'avec les ſentimens de raiſon & de Religion que vous avez, vous ne ſoïez bien dégoûtée du monde. Le peu de droiture, de juſtice & de verité qu'on y trouve, donne beaucoup de mépris pour lui. Quittez-le le plutôt que vous pourrez avec bienſéance, & allez goûter les douceurs de la paix & de la charité dans la ſolitude. Je vous y attends, & je ſuis de tout mon cœur, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes ce 10. Août 1706.

LETTRE CCLVIII.

De civilité à M. le Chevalier de N..... Il y est parlé des affaires publiques du tems.

J'Ai eu, Monsieur, un très grand plaisir de recevoir de vos nouvelles. Nous ne savions où vous êtiez, & nous craignions que vous ne fussiez enveloppé dans quelqu'un des malheurs qui nous fatiguent depuis quelque-tems. Cependant, bonne santé, bon Régiment, bonne esperance pour l'avenir : que peut-on vous souhaiter de plus ?

Il est vrai que cette malheureuse bataille (*a*) & les suites fâcheuses qu'elle a eues nous avoient tous consternés. Personne n'osoit plus écrire des nouvelles, personne n'osoit plus en demander. Il n'y avoit plus ni vigueur ni confiance Françoise. M. de Vendôme vient relever la gloire de la Nation, & la remettre dans son émulation & dans son habitude de vaincre. J'espere tout de l'Armée qu'il vient commander, & je ne saurois m'empêcher de craindre un peu pour celle qu'il a quittée, quelque sage & vaillant que soit le Prince qui lui succede : ce jeune Scipion (*b*) ne connoît pas

a Bataille gagnée en Flandres par Marlborough, contre M. de Villeroy.

b Monseigneur le Duc d'Orleans.

aſſez les ruſes de l'Annibal (*a*) qu'il a pour adverſaire. Nous apprenons que le ſiege de Turin prend un bon train, & que Menin fait une vigoureuſe réſiſtance. Dieu nous a humiliés, parce que nous étions trop orgueilleux : les ennemis le ſont devenus, ils auront ſans doute le même ſort.

Nous ſommes ici, graces au Seigneur, dans une grande tranquillité, contens que Cavalier ſoit embarqué dans la flotte Angloiſe. Ce vaiſſeau perira ſans doute, étant chargé de tant de crimes ; quelque orage imprévû ſe levera & le briſera contre quelque effroïable rocher : auſſi-bien ce ſcelerat ſeroit-il venu perir ici ſur une roue.

Tous nos amis ſe portent bien. Faites-nous ſavoir votre deſtinée, & mandez-nous ce qui ſe paſſera en vos quartiers. On ne peut, Monſieur, être à vous plus que je le ſuis, &c.

A Niſmes ce 15. Août 1706.

LETTRE CCLIX.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

VOus avez très-bien fait, Monſieur, d'éviter le ſervice qu'on vous propoſoit. Il vaut mieux être Brigadier en

(*a*) Le Prince Eugene.

Languedoc, que General d'Armée en Rouſſillon. Il n'y a pas grands lauriers à cueillir d'un côté ni d'autre; & faute de gloire, il faut chercher la commodité. Monſeigneur d'Agde eſt bien heureux de paſſer de belles journées à Montpellier, & Monſeigneur de Beziers d'être revenu victorieux de Toulouſe. Il eſt vrai que notre Croix fait grand bruit, & qu'on crie miracle de tous côtés; il y a un concours extraordinaire de peuple qui croît tous les jours. On y vient de pluſieurs Provinces, & beaucoup d'infirmes ou de malades diſent qu'ils ont été guéris ou du moins ſoulagés. Je ſouhaite que Madame votre Epouſe reſſente les effets de ſa Foi, & que notre Croix lui ſoit favorable. Je ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

De Niſmes ce 23. Août 1706.

LETTRE CCLX.

Compliment à M. le Pelletier, ſur la mort de M. l'Evêque d'Orleans ſon fils.

LA mort de M. l'Evêque d'Orleans, Monſieur, eſt une perte que l'Egliſe a faite auſſi-bien que vous. Les principes que vous lui aviez donnés pour ſa conduite & pour celle d'un Dioceſe, lorſque Dieu l'y eut appellé, joints à ſon application &

à ſon experience, & au zele que le Seigneur lui avoit donné pour la converſion des Peuples, doivent le faire regretter de tous ceux qui connoiſſoient ſes bonnes intentions. Il a bien combattu, il a achevé ſa courſe, il a conſervé ſa fidelité. Il faut eſperer qu'il aura reçu la couronne de Juſtice. Agréez, Monſieur, qu'en cette triſte occaſion, je vous renouvelle les aſſurances de l'attachement reſpectueux avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 26. Août 1706.

LETTRE CCLXI.

Compliment à M. de San-Vitale, nommé Aſſeſſeur du S. Office.

SI je ne me ſuis pas preſſé d'écrire à vôtre Excellence, Monſeigneur, ſur la Charge honorable que ſa Sainteté lui a donnée dans Rome, c'eſt que je ne ſavois ſi elle avoit quitté Florence. J'avois toujours bien crû, Monſeigneur, que le ſaint Pere ne vous tiendroit pas éloigné de lui; que vos lumieres & vos exemples devoient briller dans la plus ſainte Cour du monde, & que ſi vous n'êtiez pas appellé à la dignité que tous les Gens de bien vous ſouhaitoient, vous en ſeriez du moins approché. Perſonne ne pouvoit avec plus de

raiſon & de ſageſſe, préſider aux fonctions du ſaint Office, ni rendre des Jugemens plus équitables en matiere de ſcience & de verité. Rien ne convient tant à votre Excellence, que de veiller à la pureté de la Religion qu'elle connoît & qu'elle pratique depuis long-tems avec tant d'édification. J'eſpere qu'elle ne demeurera pas dans ce degré inférieur à ſon mérite, quoique glorieux, & que l'impatience de ſa Sainteté vous élevera à un honneur dont vous devriez déja être revêtu. Comme on ne peut être plus touché que je le ſuis de l'eſtime de vos vertus, on ne peut auſſi déſirer plus ardemment de les voir couronnées, ni être avec plus d'attachement & de reſpect que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 5 Septembre 1706.

LETTRE CCLXII.

De nouvelles ſur les affaires publiques, à Madame de Marbeuf.

J'Ai déja eu l'honneur, Madame, de vous mander que cette flotte ſi terrible, qui jette la fraïeur depuis ſi long-tems ſur nos côtes, ſuivant toutes les apparences, va ſecourir les Portugais qui ſe ſont engagés mal à propos en Eſpagne, & qui ont ſuivi

trop legerement les conſeils téméraires des Anglois. M. le Duc de Barvvick nous mande qu'il croit les tenir, & qu'il eſpere faire perir cette Armée dépourvue & dépaïſée. Le bruit court déja qu'ils ont été rudement battus. Le Roi de Portugal ſe trouve ſans Troupes, ſe plaint, & il faut aller l'aſſiſter, ou du moins le conſoler. Ainſi il vous en aura beaucoup coûté pour vous fortifier, mais vous aurez eu le plaiſir de vous être mis en ſûreté contre les malheurs qui pouvoient vous arriver.

Pour nous, Madame, nous vivons aſſez doucement. Il s'éleve pourtant de petites troupes de nouveaux ſcelerats qui ont déja tué deux ou trois Prêtres. On veille, on punit. Mais ſi le Duc de Savoie & le Prince Eugene faiſoient lever le ſiege de Turin, nous ne ſerions pas long-tems en paix. Dieu eſt le maître, il faut l'appaiſer par notre ſoumiſſion & par nos prieres.

Je vous renvoie la Lettre de M.... que j'avois heureuſement gardée, & ſuis plus que perſonne, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 8. Septembre 1706.

LETTRE CCLXIII.

De civilité à S. E. Monſeigneur le Cardinal de Janſon, Evêque de Beauvais, Grand Aumonier de France.

LA Lettre que votre Eminence, Monſeigneur, nous a fait l'honneur de nous écrire dans nos Dioceſes en faveur des pauvres freres aveugles de l'Hôpital Roïal des Quinze-vingt, a trouvé, ſans doute dans tous les Evêques les diſpoſitions qu'elle ſouhaitoit. Pour moi, j'ai toujours été perſuadé de la néceſſité & du mérite de cette bonne œuvre. J'ai permis toutes les publications qu'on m'a demandées pour en procurer les aumônes, & pour aider ceux qui ſont commis pour les recueillir. Les Déclarations des Rois, les Bulles des Papes autoriſent cette eſpece de charité pour des gens privés, non-ſeulement des biens de la fortune, mais encore de la lumiere du jour; & votre recommandation, Monſeigneur, m'engage auſſi fortement à leur être favorable en tout ce qui dépend de moi, & par l'honneur qu'ils ont d'être ſous la protection de votre Eminence, & par celui que j'ai d'être depuis long-tems avec un très-profond reſpect, Monſeigneur, de votre Eminence, le, &c.

A Niſmes ce 29. Septembre 1706.

LETTRE CCLXIV.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier.

J'Ai vû, Monſieur, par votre derniere Lettre les peines que vous avez eues de la part des hommes, & les afflictions que Dieu vous a envoïées, & je ne doute pas qu'il ne vous ait fait la grace de ſupporter les unes & les autres avec réſignation & patience. Je ne crois pas troubler le repos de votre Solitude en vous communiquant une Lettre Paſtorale au ſujet d'une Croix plantée depuis quelques mois, ſur le débris, pour ainſi dire, de tant d'autres abattues auparavant par les Fanatiques. Il a été néceſſaire d'inſtruire les peuples, d'édifier les Catholiques, & d'empêcher ceux qui ne le ſont pas, de ſe ſcandaliſer de la Croix de J. C. Cette dévotion va croiſſant. Toutes les Provinces voiſines y abordent, & Dieu veut peut-être en tirer ſa gloire. Je joins à cette Lettre un Mandement pour des prieres publiques dans les conjonctures du tems. Il eſt juſte qu'étant honoré de votre amitié, je vous rende compte de certaines occupations de mon Epiſcopat, qui ne peuvent cauſer que des diſtractions convenables à votre état de Solitaire. Si j'étois ſuſceptible de quelque tentation d'aller à

Paris, ce ſeroit le plaiſir de paſſer avec vous quelques heures de ſolitude qui me tenteroit; mais le tems & les affaires ſont ſi triſtes, nos peuples ſont ſi vifs & ſi portés à s'échapper, qu'il faut être auprès d'eux pour les contenir. J'ai perdu tant de bons amis, je ſuis ſi peu propre à faire ma cour, je ſuis ſi perſuadé de mes devoirs, quoique je les accompliſſe mal, que je n'ai plus qu'à vieillir chez moi, & à me préparer comme vous à bien mourir, en vous aſſurant de tems en tems que perſonne ne peut être plus parfaitement que moi, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 16. Octobre 1706.

LETTRE CCLXV.

Compliment à Monſeigneur de San-Vitale; Aſſeſſeur du S. Office.

L'Eſtime que j'ai toujours eue pour les vertus de votre Excellence, Monſeigneur, & les marques d'amitié que j'en ai reçues, m'obligent à lui faire part des petites occupations de mon Miniſtere. C'eſt par ce motif de la juſtice que je vous rends, Monſeigneur, & de la reconnoiſſance que je vous dois, que je vous envoie cette Lettre Paſtorale au ſujet d'une Croix nouvellement élevée dans mon Dioceſe, ſur le

débris de tant d'autres que les Fanatiques ont abattues. Dieu y a répandu une si grande benediction, que les peuples qui y accourent de tous côtés, déclarent qu'ils y ressentent une dévotion particuliere; plusieurs même de toute sorte de sexe & de condition publient avoir été guéris miraculeusement de leurs infirmités spirituelles & corporelles. Comme mon Dioceſe est composé de Catholiques anciens & de nouveaux Convertis mal convertis, j'ai été engagé à faire aux uns & aux autres une instruction qui leur fasse connoître la Foi de l'Egliſe sur le sujet de la Croix, & leur explique la doctrine du Concile de Trente.

J'ajoute à cette Lettre un Mandement ou une Indiction de prieres publiques dans mon Dioceſe pour la prosperité des armes du Roi, & pour l'avancement de la Paix, dont tout le monde a si grand besoin. Rien ne doit la faire esperer davantage que les larmes affectueuses, les desirs ardens, les prieres efficaces & les puissantes sollicitations du Souverain Pontife qui la demande à Dieu, qui seul peut la donner au nom de toute l'Egliſe dont il est le Chef. Je suis avec tout le respect possible, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Nismes ce 22 Octobre 1706.

LETTRE

LETTRE CCLXVI.

De civilité à la Sœur Angelique du Saint-Esprit.

JE reçûs il y a deux jours, ma chere Sœur, la Lettre que vous m'écrivîtes par votre Pere Définiteur, datée du 18. d'Octobre. J'aurois été bien-aise de le voir, & d'apprendre de lui l'état de votre santé, de votre repos & des progrès que vous faites dans les voies de Dieu, à quoi vous devez croire que je m'intéresse toujours également. Quoique j'aie appellé ici une de mes Niéces dans le Couvent de sainte Ursule où vous étiez, je ne vous ai point oubliée ; il me semble au contraire qu'elle y tient votre place & que je vous y vois. Vous êtes beaucoup mieux, & je voudrois bien que le Seigneur lui fît la même grace qu'à vous, & qu'elle voulût aller représenter dans votre saint Monastere notre bonne Sœur la Mere Agnès de la Croix, dont la mémoire m'est toujours chere. Je me réjouis de vous savoir affectionnée à vos saints Exercices, & aux austerités de votre état, & je vous remercie des prieres que vous faites pour moi, & vous prie de remercier aussi votre Reverende Mere Abbesse, & la Mere de Mafres & de Gajan, & de

me croire très-attaché aux interêts ſpirituels & temporels de votre Communauté, & toujours, ma chere Sœur, entierement à vous, &c.

A Niſmes ce 13. Novembre 1706.

LETTRE CCLXVII.

De compliment à Madame de l'Iſlebonne.

J'Ai crû, Madame, qu'après avoir été touchée des malheurs arrivés dans mon Diocèſe par la fureur des Fanatiques, vous ſeriez édifiée d'une dévotion qui vient de s'y établir en l'honneur de la Croix pour la conſolation des Catholiques. Vous verrez par la Lettre Paſtorale que j'ai l'honneur de vous envoïer, ce que c'eſt que cette Croix, qui par une Providence particuliere de Dieu, réveille la pieté des Peuples, étonne les ennemis de la Religion, & attire la véneration & les hommages de toutes les Provinces voiſines. J'ajoûte à cette Lettre un Mandement pour des prieres publiques, afin que vous connoiſſiez par mon exactitude à vous faire part de mes occupations, celle que je mérite dans votre ſouvenir & dans vos prieres, étant plus parfaitement que je ne puis vous le dire, Madame, votre, &c.

A Montpellier ce 28 Novembre 1706.

LETTRE CCLXVIII.

De civilité & de pieté à Mademoiſelle de Montclar la Fare.

SI vous avez eu, ma chere Fille, quelque conſolation dans notre entrevûe de Sommieres, je n'ai pas eu moins de joie de vous y trouver dans des ſentimens de Religion, d'honneur & de prudence tels que je vous ai toujours ſouhaité, & que j'ai toujours reconnus en vous. J'aurois bien voulu avoir un peu plus de tems à vous donner, mais il faut s'en tenir chacun à ſes devoirs & aux ordres de la Providence. Il y a deux ſortes de tribulations dans la vie; l'une des maux qu'on ſouffre, l'autre des biens dont on eſt privé. Cette derniere n'eſt gueres moins ſenſible que la premiere: il faut pourtant s'y accoûtumer pour ſon repos. Vous avez eu le plaiſir de voir Madame de N. & de lui déclarer comme à une ſage & fidéle amie la ſituation de vos affaires, & des projets que vous avez faits. Nous nous en ſommes entretenus avant ſon départ, & nous ſommes convenus que vous êtiez à plaindre, juſqu'à ce que Dieu rompît vos liens, & vous fît trouver dans l'exécution de ſa ſainte volonté, le repos que vous eſperez. Nous ſommes occupés ici de vi-

ſites, de complimens, de cérémonies & autres inutilités qui ſont devenues des bienſéances néceſſaires. Priez le Seigneur qu'il nous ſanctifie, & croïez que perſonne ne s'intéreſſe plus veritablement à tout ce qui regarde votre ſatisfaction & votre ſalut, & ne peut être plus cordialement que je le ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

A Montpellier ce 29 Novembre 1706.

LETTRE CCLXIX.

De civilité & de compliment à M. le Prieur d'Aubort.

VOus m'avez fait plaiſir, Monſieur, de m'apprendre l'excellence & le bon ſuccès du premier Sermon du Pere Bontous. Vous y avez aſſiſté. Il vous a plû, vous êtes connoiſſeur, & il vous faut croire ; vous ne pouvez m'en donner une plus grande idée, qu'en m'aſſûrant qu'il a fait pleurer beaucoup de ſes auditeurs, même des Prêtres & des Chanoines. C'eſt un bon préſage pour la ſuite de ſon Avent. Je ſouhaite qu'à mon retour je trouve tout le monde converti. Je voudrois bien que votre ſanté vous permît de faire ici vos voïages ordinaires, mais j'eſpere que les Etats ne ſeront pas longs, & je pourrai vous dire bientôt que je ſuis, Monſieur, entierement à vous.

A Montpellier ce 6 Decembre 1706.

LETTRE CCLXX.

De compliment & de felicitation, à M. le Vice-Legat d'Avignon.

JE n'ai pas voulu, Monſeigneur, interrompre le plaiſir que vous donnoient les acclamations & les hommages empreſſés de la Province que vous venez gouverner. Je ne puis non plus attendre que l'aſſemblée de nos Etats ſoit finie, & que je ſois de retour à mon Diocèſe, ſans témoigner à votre Excellence la joie que j'ai de ſon heureuſe arrivée. Nous apprenons déja la ſatisfaction que les Peuples reſſentent d'une domination que la bonté, la juſtice, la ſageſſe rendent auſſi agréable qu'elle eſt utile. Ces commencemens leur donnent de grandes eſperances pour l'avenir. Pour moi, Monſeigneur, qui me trouve dans le voiſinage, & qui m'intéreſſe particulierement au bonheur & au repos du païs de ma naiſſance & à votre gloire, j'écouterai curieuſement ce que la renommée m'apprendra de vos vertus & de vos exemples, je joindrai mes louanges à la voix publique, & j'aurai l'honneur de vous aſſûrer quelquefois de l'attachement & du reſpect ſincere avec lequel je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 8 Decembre 1706.

LETTRE CCLXXI.

Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, ſur ſon heureuſe Campagne.

VOus voilà, Monſieur, heureuſement arrivé de votre Campagne glorieuſe pour vous, honorable & utile pour le Roïaume. La fortune qui ſemble avoir voulu abandonner nos autres Généraux, n'a oſé vous être infidéle, & vous ſeul revenez content d'elle & de vous. Je ne doute pas que vous n'aïez été reçû du Roi comme il convient à ſa bonté & à vos ſervices. Parmi les plaiſirs de la ſocieté que l'aſſemblée des Etats nous procure, un des plus ſenſibles pour moi eſt de me ſouvenir des marques d'amitié que vous m'y avez autrefois données, d'en parler avec M. de Baſville, & de pouvoir vous témoigner la ſincere & reſpectueuſe reconnoiſſance avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 23. Decembre 1706.

LETTRE CCLXXII.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

MOnſieur le Duc de Roquelaure, Monſieur, m'apprit il y a quelques jours que vous étiez rétabli dans votre emploi au ſervice de cette Province : il n'y a rien de plus utile pour le Roi, ni de plus commode pour vous que de vous donner des troupes à commander dans un païs que vous connoiſſez, & qui vous connoît. Vous ſavez la part que je prens à tout ce qui vous touche, & vous pouvez juger du plaiſir que j'ai eu d'apprendre cette nouvelle. J'eſperois que nous aurions la ſatisfaction de vous voir ici durant les Etats, & de vous y aſſûret qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 26 Decembre 1706.

LETTRE CCLXXIII.

De civilité & de compliment, à M. Moreau.

LE ſéjour, Monſieur, que M. Bayard a fait ici, m'a été d'autant plus agréable, qu'il m'a donné lieu de parler ſouvent de vous avec lui. J'ai renouvellé dans mon eſprit le ſouvenir de ces heureuſes

années où nous trouvions au milieu même de la Cour des heures de repos & de solitude. J'ai appris avec plaisir que vous n'aviez pas oublié vos anciens amis, & que tout éloignés qu'ils sont, ils ne vous sont pas devenus indifferens. Je n'ai pas eu moins de joie de répandre un peu mon cœur sur les sentimens d'estime & d'affection que je conserve toujours pour vous. Les affaires qui sont arrivées en ce païs-ci, m'ont obligé depuis que vous y avez passé, à une exacte résidence : il ne convenoit pas d'abandonner des ouailles affligées. Les troubles des Fanatiques ont passé, & nous jouissons, graces au Seigneur, d'une assez grande tranquillité de ce côté-là : mais les malheurs du tems, l'inquiétude des peuples, le soin qu'il faut avoir de les consoler, de les adoucir, de les assister dans nos Diocèses, rendent la présence du Pasteur nécessaire à de tels Troupeaux. D'ailleurs l'âge qui appesantit, la tristesse qui regne par-tout, font que chacun se tient où il est & où il doit être. Ces raisons ont souvent arrêté l'envie que j'avois d'aller faire ma cour à nos Maîtres, & d'aller comme recueillir les restes de nos amis. Je vous assûre que vous avez toujours été des premiers dans mon intention, & que personne n'est avec un plus sincere & plus parfait attachement

que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 1 Janvier 1707.

LETTRE CCLXXIV.

Compliment aux Dames de Tornac Religieuſes, ſur la mort d'une Belle-ſœur.

IL ſemble, Meſdames, que Dieu vous prépare tous les ans quelque ſujet d'affliction nouvelle. Vous pleurâtes l'année paſſée un Pere que vous aimiez & que vous honoriez uniquement, & vous venez de perdre une Belle-ſœur que vous regardiez comme l'eſperance & l'agrément de votre famille. La mort qui revient ſouvent devant vos yeux vous doit faire connoître de plus en plus le néant du monde, & vous attacher plus fortement au Seigneur à qui vous vous êtes conſacrées, & qui ſeul demeure éternellement. Dans les tribulations qui vous arrivent, vous devez recourir à celui qui vous les envoie pour votre ſanctification. C'eſt une eſpece de pénitence forcée qu'il vous impoſe pour vous ramener à lui, & pour vous détacher de vous-mêmes. Profitez de ces avertiſſemens redoublés, cherchez votre conſolation dans votre ſoumiſſion aux ordres du Ciel, & dans l'exactitude à ſuivre vos Regles. Je compatis cependant à votre douleur. Je ſou-

haite que le bon uſage que vous en ferez vous ſoit une ſource de benedictions ſpirituelles ; & ſuis, Meſdames, à vous entierement en Notre-Seigneur, &c.

A Montpellier ce 12 Janvier 1707.

LETTRE CCLXXV.

Réponſe Chrétienne à un compliment pour le commencement de l'année, aux Dames de Boucard.

QUoique je ſache, Meſdames, qu'en tout tems vous faites des vœux pour moi, & que je ſente même dans mes jours heureux l'efficace de vos prieres, je ne laiſſe pas de recevoir avec une ſatisfaction particuliere les ſouhaits que vous renouvellez au commencement de chaque année. Nous nous avançons à tout moment vers l'éternité, ſans nous en appercevoir. Notre vie s'écoule comme l'eau. La mort de nos amis nous avertit ſans ceſſe de la nôtre. Nous ſerions bien malheureux & bien coupables, ſi nous ne penſions à nous détacher de ce monde, qui n'eſt qu'une figure qui paſſe. Je vous ſouhaite à mon tour & à toute votre Commmnauté des jours pleins, & une vie pure, afin que vous abondiez en toute œuvre religieuſe, & que vous alliez au-devant de l'Epoux avec vos lampes allumées, lorſ-

qu'il ſera prêt à vous recevoir. Je ſuis avec affection en Notre-Seigneur, Meſdames, tout à vous, &c.

A Montpellier ce 13 Janvier 1707.

LETTRE CCLXXVI.

De pieté à une Demoiſelle, ſur la mort d'une amie.

VOs Lettres ne m'ont pas été fidélement rendues, ma chere Fille, mais j'ai deviné tout ce que vous avez ſouhaité pour moi au commencement de cette année, & je me ſuis dit tout ce que vous pouviez m'avoir écrit. De mon côté j'ai demandé pour vous au Ciel ce que je lui demande tous les jours, votre ſanté, votre repos, votre ſatisfaction, & par deſſus tout votre ſanctification. J'ai bien crû que vous auriez été touchée de la mort de Madame votre couſine. Vous l'avez aſſiſtée durant ſa maladie, & vous n'avez oublié aucun office de charité dans le beſoin qu'elle en a eu. C'eſt un aſſez triſte ſpectacle de voir une jeune, vertueuſe & malheureuſe Dame mourir dans le ſein de ſa famille, dans les premieres années de ſon mariage, & rendre à Dieu une ame occupée de ſon mal & des eſperances flateuſes de guériſon. Je ne doute pas

que votre bon eſprit ne vous ait fait faire de ſolides réflexions ſur la fragilité des choſes humaines, ſur la néceſſité de ménager dans les maladies tous les momens qui peuvent ſervir au ſalut, & ſur les fauſſes compaſſions de ces foibles amis, qui diſſimulent aux mourans les dangers d'une mort prochaine. Il n'y a rien qui doive tant deſabuſer du monde que ces ſéparations imprévûes des perſonnes que nous aimons. On les pleure & on les oublie bientôt après... Je ſuis bien-aiſe que vous ſoïez contente du voïage que vous avez fait à Sommieres, que vous ſoïez tranquille chez vous, & que vous aïez cette année les mêmes intentions que l'autre. Lorſque Dieu rompra vos liens, vous vous ſauverez dans la ſolitude. Je le prie tous les jours qu'il vous conſole dans vos peines, qu'il vous affermiſſe dans vos deſſeins, & qu'il vous conduiſe dans les voies qu'il vous a marquées. Nous voilà à la fin des Etats, je m'en retourne à Niſmes dans peu de jours. Donnez-moi ſouvent de vos nouvelles, & croïez-moi autant que vous le pouvez ſouhaiter, & plus que je ne puis vous le dire, ma chere Fille, votre &c.

A Montpellier ce 15 Janvier 1707.

LETTRE CCLXXVII.

De civilité & de compliment, au General des Chartreux.

LE Pere Tournu, mon très-Reverend Pere, a bien voulu se charger de vous présenter de ma part une Lettre Pastorale & un Mandement que j'ai fait publier dans mon Dioceſe, à l'occasion d'une Croix miraculeuse, & des prieres ordonnées pour la prosperité des Armes du Roi. Il n'a pas manqué d'accompagner ce petit présent de quelques témoignages d'estime & de consideration que je lui avois confié, afin qu'il les fît passer jusqu'à vous. Je n'ai pas mérité, mon très-Reverend Pere, la reconnoissance que vous me marquez. J'ai crû que tout ce qui porte le titre de Croix, de dévotion & de priere, avoit droit d'aborder dans vos solitudes, & que personne ne pouvoit mieux que vous autoriser auprès de Dieu, le soin que nous prenons de le faire connoître aux Peuples. La vénération que j'ai toujours eue pour votre saint Ordre, m'a fait regarder ceux qui le composent, & plus encore ceux qui le gouvernent comme des Hommes spirituels, en qui toutes les vertus évangéliques se rassemblent, & qui sont separés du monde pour en éviter les dangers, & pour en

déplorer les miſeres. Bien que l'approbation que vous avez la bonté de donner aux deux petits imprimés que j'ai eu l'honneur de vous envoïer, viennent du fond de votre charité, je ne laiſſe pas de ſentir le plaiſir qu'il y a d'être honoré de votre eſtime. Je vous ai fait dreſſer un petit mémoire de quelques Ouvrages que j'ai rendus publics en divers tems. Le nombre n'en eſt pas grand, le merite encore moins, & rien ne peut leur attirer plus de réputation, que la place honorable que vous leur deſtinez dans votre bibliotheque. Si j'étois en lieu où je puſſe les trouver bien conditionnés, je ne vous donnerois pas la peine de les chercher. Je vous prie de m'accorder quelque part en vos prieres, & de croire qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, mon très-Reverend Pere, votre, &c.

A Montpellier ce 15. Janvier 1707.

LETTRE CCLXXVIII.

De civilité à la Sœur Angelique du Saint-Eſprit.

JE ſuis en peine, ma chere Sœur, ſur votre ſanté, n'aïant point reçu de vos nouvelles depuis long-tems. J'attribue ce ſilence aux longues & fréquentes retraites que vous faites, perſuadé que vous perſe-

verez toujours dans votre premiere ferveur, pour mériter les graces du Seigneur & le bonheur éternel. Je vous envoie la Lettre Paſtorale que j'ai faite ſur la Croix de ſaint Gervaſi, & mon Mandement pour la proſperité des Armes du Roi, qui pourront remplir quelques momens de votre loiſir par la lecture que vous en ferez. Donnez-nous de tems en tems de vos nouvelles, comme vous faiſiez ci-devant. Je ne doute pas que vous ne vous ſoïez ſouvenue de moi dans vos prieres au commencement de cette année. Je vous en demande la continuation, ma chere Sœur, étant toujours très-parfaitement à vous, &c.

A Montpellier ce 24 Janvier 1707.

LETTRE CCLXXIX.

De Compliment, à M. le Maréchal Duc de Villars.

DUſſai-je, Monſieur, interrompre pour quelques momens les projets glorieux que vous méditez pour la Campagne prochaine, je ne puis m'empêcher de vous témoigner le deſir que j'ai qu'on vous les laiſſe exécuter. La mort du Prince de Bade, l'obſtination des Mécontens de Hongrie, les mouvemens du Roi de Suede, & la Ligue qui paroît formée contre

l'Empereur, pourront vous donner lieu de venger les Manes d'Hoſtect, d'abattre l'orgueilleuſe pyramide qu'on y a dreſſée, d'abolir la honte de notre Nation, & de renverſer les trophées étrangers dans un païs où vous avez droit de maintenir & de remettre les vôtres. Quoiqu'il en ſoit, je ne doute pas que de quelque côté qu'on vous emploie, vous ne ſoïez un des principaux Acteurs ou de la Paix ou de la Guerre.

Le repos que vous avez procuré à ces quartiers-ci continue toujours. De tant de ſcelerats qui ont eu l'honneur de vous voir & de vous connoître, il n'en reſte plus que trois ou quatre qui traînent leur malheureux ſort dans des rochers inacceſſibles, juſqu'à ce que le moment de leur ſupplice ſoit arrivé.

J'attends que votre deſtination ſoit déclarée, & je ſuis avec un ſincere & reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 11 Février 1707.

LETTRE CCLXXX.

De civilité & de compliment à Madame la Maréchale Ducheſſe de Villars.

J'Ai appris, Madame, par les Lettres qu'on m'écrit de Paris, & je vois par celles que vous écrivez ici, qu'il vous reſte encore quelque ſouvenir d'un Evêque qui avoit eu l'honneur de vous recevoir le premier dans cette Province, & de vous adopter pour ſa Dioceſaine. Les grands titres de Maréchale, de Ducheſſe, pourroient vous avoir fait oublier celui-là, ſi vous n'aviez autant de modeſtie & de bonté que vous en avez. Je ſai qu'encore que vous ſoïez ſenſible aux honneurs que le monde donne au mérite, vous n'y êtes point attachée, & que la gloire qui vous vient de tous côtés, peut vous cauſer quelque plaiſir, mais ne peut produire en vous aucune eſpece de vanité. Je me confie donc, Madame, qu'un païs où vous avez été ſi honorée n'eſt pas effacé de votre mémoire, non plus que ceux que vous y avez honorés de votre bienveillance. Montpellier où vous avez paſſé les Etats il y a deux ans, ſe loue encore du ſejour que vous y avez fait, & Niſmes ſe glorifie tous les jours de vous avoir plus longue-

ment poſſedée. Vous voilà preſentement dans les divertiſſemens de la Cour, que je crois pourtant, dans l'état où ſont les affaires, aſſez médiocres. La naiſſance de M. le Duc de Bretagne doit avoir un peu égaïé la ſcene. La paix acheveroit de nous réjouir. En quelque tems, & en quelque lieu que nous ſoïons, je vous prie de croire que perſonne n'eſt plus parfaitement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 11 Février 1707.

LETTRE CCLXXXI.

Compliment à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, ſur une perte conſiderable.

J'Ai appris, Monſeigneur, avec beaucoup de regret, la perte que vous avez faite de trois à quatre cens louis, pris ſur un vaiſſeau où vous les aviez confiés, & qu'un impitoïable Corſaire a enlevés avec les effets les plus précieux de M. le Card. Gualterio. Je ne ſai ſi cette nouvelle eſt auſſi certaine qu'on me l'a aſſurée, mais elle eſt très-déſagréable. Ce n'eſt pas que je ne connoiſſe que votre Excellence eſt au-deſſus de pareilles pertes, & que pareils accidens ne peuvent l'inquiéter, non pas même l'incommoder, ne manquant ni de moïens ni de reſſources dans ſes affai-

res. Mais je ſai auſſi les dépenſes exceſſives qu'on fait dans un nouvel établiſſement, quelques biens ou quelques ſecours qu'on puiſſe avoir, ſur-tout quand on vit noblement, & qu'on fait les honneurs d'une Ville comme vous les avez faits de la vôtre. Pardonnez-moi, Monſeigneur, ſi j'entre ainſi dans ce détail, & ſi j'oſe offrir à votre Excellence, comme ſon ſerviteur & ſon voiſin une ſomme pareille à celle qu'elle ait perdue en attendant qu'elle ait reparé ce dommage, & rétabli ſes affaires. Ce ne ſeroit point elle, ce ſeroit moi qui lui ſeroit obligé, ſi elle vouloit accepter ma bonne volonté qui ſeroit bientôt executée, & reconnoître en cela ma confiance, & le ſincere reſpect avec lequel je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 12. Février 1707.

LETTRE CCLXXXII.

De civilité au même, en lui envoïant dequoi remplacer la perte conſiderable qu'il avoit faite.

J'Envoie à votre Excellence, Monſeigneur, ce qu'elle me fait l'honneur de me marquer dans ſa lettre. Elle a peut-être voulu croire que c'eſt un plaiſir que je lui fais, je la prie de ſe déſabuſer, & d'être

perſuadée que c'eſt moi qui le reçois, & que la principale obligation eſt celle que j'ai à ſa confiance. J'aurois eu, Monſeigneur, un ſenſible regret qu'un autre m'eût été préferé, tant parce que j'avois déja mon droit acquis ſur cette affaire, que parce que perſonne ne peut vous honorer plus parfaitement que moi, ni être avec un attachement, ni un reſpect plus veritable, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 17. Mars 1707.

LETTRE CCLXXXIII.

De civilité Chrétienne à Madame de Boucard Religieuſe.

C'Eſt un bonheur, Madame, que vous vous portiez bien toutes dans ce tems d'auſterité & de pénitence. Je m'imagine que vous le paſſez dans une grande régularité. J'apprens de pluſieurs endroits que le Prédicateur du Carême eſt fort ſuivi. Nous verrons à la fin le fruit qu'il aura produit. Je ne doute pas que vous ne vouluſſiez l'entendre quelquefois, mais puiſque votre Egliſe eſt trop petite, il faut vous dédommager du Sermon par quelque lecture ou méditation pieuſe, & prier le Seigneur qu'il vous prêche intérieurement & efficacement en vous faiſant connoître & pratiquer ſa ſainte volonté ſuivant les

Regles de votre vocation. Continuez-moi vos prieres, Madame, & celles de votre dévote Communauté dans ce tems de Jubilé que j'ouvrirai Dimanche prochain, &c.

A Niſmes ce 3. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXIV.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

JE reçus, Monſieur, avec beaucoup de joie l'agréable nouvelle que vous veniez commander dans mon Dioceſe, & que vous aviez Sommieres pour le ſiege de votre empire, & tout ce canton-là pour votre partage; j'apprens que vous y êtes déja arrivé, que vous commencez à vous y établir, qu'on y eſt déja fort content des prémices de votre domination, & qu'on eſt perſuadé que ce païs ſera tranquille, parce qu'il ſera bien gouverné. J'eſpere avoir bientôt l'honneur de vous voir ici & de vous y aſſurer qu'on ne peut être plus parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 3. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXV.

De civilité & de nouvelles, au même.

J'Ai été auſſi fâché que vous, Monſieur, que M. votre Abbé n'ait pû ſe loger avec le nôtre. Le voïage qu'ils ont fait enſemble les a ſi fort liés d'eſtime & d'amitié, que je ne doute pas qu'ils n'aïent eu quelque peine à ſe ſéparer; mais ils ſont ſi voiſins & ſi fort à portée de ſe voir, qu'ils ont dequoi ſe conſoler, ſans compter l'eſperance de ſe réunir.

Il eſt vrai que vous n'êtes pas fort occupés ſur vos Côtes, & nous n'avons d'autres nouvelles à eſperer de vous que celles de vos précautions : la flotte ennemie a bien des affaires ailleurs ; je vous envoie les dernieres relations que nous avons reçûes de Toulon, on y a repris courage & l'on commence à croire qu'on forcera le Duc de Savoie à lever le ſiege & à s'en retourner s'il peut avec ſon armée. Nous ne craignons plus Cavalier, tout eſt tranquille en ce païs : gardez-bien le vôtre, & croïez-moi parfaitement, Monſieur, votre, &c.

Du 13. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXVI.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle.

JE reçois toujours, ma chere Fille, de nouvelles marques de votre amitié, & par le ſoin que vous avez de vous informer de ma ſanté, & par le plaiſir que vous me témoignez d'apprendre qu'elle eſt, graces à Dieu, fort bonne. Nos années s'écoulent; le compte de nos jours s'accomplit inſenſiblement. La figure du monde paſſe pour nous, & nous paſſons auſſi pour le monde. Vous voïez bien que je parle pour moi. Priez le Seigneur qu'il me diſpoſe par ſa grace, à regler ſelon ſa volonté la conduite de ma vie & celle des ames qu'il m'a confiées.

Pour vous, ma chere fille, vous ne faites preſque que commencer votre carriere. Il n'y a qu'à courir dans les voies du ſalut, & remplir avec ſageſſe & pieté ce grand nombre de jours que votre jeuneſſe ſemble vous promettre. Eſperances raiſonnables, mais pourtant incertaines.

Je ne ſai ſi on a publié le Jubilé pour la paix dans votre Dioceſe. Nous l'avons ordonné ici depuis le Dimanche de la Paſſion. La dévotion augmente tous les jours. Nos Dames ont fait leur retraite ordinaire

de trois ou quatre jours, après lesquels elles sont allées faire pour conclusion leur Communion à saint Gervais. Cette Procession a été très-édifiante, & il n'y en avoit pas eu encore de si belle ni de si nombreuse à la Croix de ce lieu-là. Il y avoit près de quinze cens femmes de toute condition, que je vis passer à leur retour deux à deux, chacune un cierge allumé à la main, chantant les Litanies ou les Hymnes de la Croix, après des Prêtres rangés par intervalles, les yeux baissés & d'une maniere fort touchante.

Quoique le Mandement que j'ai fait pour exhorter le peuple à demander la Paix, & à la demander comme il faut, ne soit imprimé que pour mon Diocese, j'ai crû devoir vous l'envoïer, vous regardant toujours comme ma Diocesaine, & comme ma fille en Notre-Seigneur, & m'étant réservé dès votre enfance la qualité de votre Evêque & de votre Pere.

A Nismes ce 17 Avril 1707.

LETTRE

LETTRE CCLXXXVII.

De compliment á M. le Maréchal Duc de Villars.

COmme je crois, Monſieur, que le tems de votre départ pour l'ouverture de la Campagne approche, & que l'Armée que vous devez commander s'aſſemble inſenſiblement ſur le Rhin, je ne puis m'empêcher de vous ſouhaiter & de vous augurer même une continuation de gloire & de proſperité militaire. Quand vous auriez en tête le Prince Eugéne avec ſes meilleures Troupes, l'Allemagne n'en ſeroit pas pour cela mieux défendue ; & en quelque païs que le Service du Roi vous appelle, & que votre valeur & votre fortune vous conduiſent, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là, quoique nous aïons un peu perdu de notre ancienne habitude de vaincre. Il me ſemble que le Roi de Suéde ne nous promet pas tout ce qu'on s'imaginoit qu'il nous faiſoit eſperer. Je le quitterois volontiers de tous ces grands projets que les politiques lui attribuoient : ſa véritable gloire, ſeroit de nous donner la paix ; les Peuples en ont autant de beſoin ici qu'ailleurs. Ce qui me le perſuade, c'eſt qu'on n'entend que plainte, qu'on ne voit que miſere parmi

eux, & qu'actuellement ils prient Dieu, à l'occaſion d'un Jubilé, de meilleur cœur qu'auparavant, & ſont devenus dévôts pour tâcher d'obtenir la paix. Je vous envoie, Monſieur, le Mandement que je leur ai fait pour les exhorter & pour leur apprendre à la demander efficacement. Je ſai bien que ce n'eſt pas là un Imprimé qui doive aller plus loin que mon Diocèſe, mais c'eſt une marque de ma confiance & de la reconnoiſſance que j'ai de toutes vos bontés autant que du reſpect ſincere avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 17 Avril 1707.

LETTRE CCLXXXVIII.

Compliment de condoléance à M. l'Abbé Boſſuet, ſur la mort de M. de Meaux ſon Oncle.

J'Ai été ſenſiblement touché, Monſieur, de la mort de M. l'Evêque de Meaux votre oncle. La perte que vous avez faite & la douleur que vous en avez, vous ſont communes avec nous qui l'avons particulierement aimé & reſpecté pendant ſa vie, & avec tous ceux qui aiment l'Egliſe, dont il a été très-fidéle & très-zelé défenſeur. On peut dire qu'une grande lumiere eſt éteinte en Iſraël. Ses mœurs étoient auſſi pures que ſa doctrine, & je

ne puis me ſouvenir de cet air de candeur & de verité qui accompagnoit ſes actions & ſes paroles, & qui le rendoit ſi honnête & ſi agréable, que je ne regrette le tems que j'ai paſſé loin de lui. La Religion avoit encore beſoin de ſon ſecours, mais il avoit conſumé ſa vie à travailler pour Elle, & il étoit tems qu'il reçût la récompenſe de ſes travaux. Je ne puis que prier le Seigneur pour lui, & vous aſſûrer que ſa mémoire me ſera toujours précieuſe, que je vous plains, & que je ſuis avec un ſincere & parfait attachement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 23 Avril 1707.

LETTRE CCLXXXIX.

Compliment Chrétien à M. le Pelletier, ſur la nomination de M. ſon fils à la Charge de premier Préſident.

QUoique je ſois perſuadé, Monſieur, que vous ne penſez dans votre retraite qu'à votre propre ſanctification, & que les honneurs & les biens du monde ne vous touchent plus, je crois pourtant que vous n'avez pas été tout-à-fait inſenſible à la grace que le Roi vient de faire à M. votre fils, en le nommant Premier Préſident du Parlement de Paris. Les bien-

faits du Prince doivent être reçûs comme des choix & des inſpirations de la ſageſſe de Dieu, quand ils tombent ſur des Sujets qui le méritent, & de qui le Public peut attendre de grands ſervices pour l'adminiſtration de la Juſtice & pour le reglement des mœurs. Les vûes & les eſpérances des Chrétiens doivent être ſpirituelles, parce qu'ils doivent chercher ſur-tout le Roïaume de Dieu & ſa Juſtice ; mais le Seigneur veut bien quelquefois les favoriſer auſſi de ſes benedictions temporelles, & il y a dans la Loi nouvelle des Patriarches comme dans l'ancienne. Il faut demander pour ce grand Magiſtrat cette ſageſſe qui aſſiſte devant le Trône de Dieu, afin qu'elle ſoit avec lui, & qu'elle travaille avec lui, ſur-tout en ce tems qu'on peut bien appeller malheureux, dont vous voïez mieux qu'un autre les maux paſſés & préſens, & ceux qui nous menacent encore, ſi par des évenemens miraculeux, ou par une paix prompte & ſolide le Ciel n'en arrête le cours. Je prends la liberté de vous envoïer le Mandement que j'ai fait publier dans mon Diocèſe à l'occaſion du Jubilé, & je vous aſſûre en même-tems de l'attachement & du reſpect particulier avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 26 Avril 1707.

LETTRE CCXC.

Compliment à M. le Pelletier, ſur ſa nomination à la Charge de Premier Préſident.

AGréez, Monſieur, que je prenne part à la joie publique, ſur le choix que le Roi a fait de vous pour être premier Préſident du premier Parlement de France. La réputation de votre ſageſſe, de votre droiture, de votre équité avoit déja prévenu les eſprits en votre faveur, & vous ſembliez être fait pour cet auguſte Tribunal de la Juſtice. Sa Majeſté vous y a placé, les Peuples s'en réjouiſſent par l'eſtime qu'ils ont pour vous, & par la protection qu'ils en eſperent, & moi par le reſpectueux attachement avec lequel je ſuis à M. votre pere & à vous, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 26. Avril 1707.

LETTRE CCXCI.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

VOtre Lettre, Monſieur, eſt venue tout à propos pour me délaſſer de la fatiguante journée des corrections

& des Ordonnances Synodales, & s'il eſt bon comme vous penſez au ſujet de M. le Préſident de Maniban, que chacun meure dans les fonctions de ſa charge, j'aime mieux mourir en ordonnant des Prêtres qu'en les réformant. Je vous prie de vouloir bien faire mes remercîmens à Madame de Villeneuve de l'honneur de ſon ſouvenir. Je les ferois allé faire moi-même demain, mais j'attens ici M. l'Archevêque d'Avignon, après quoi j'irai conſoler les Dames languiſſantes, & feliciter la Dame reſſuſcitée. Je ne ſai pas bien quand je ſerai aſſez libre pour aller à Caveirac, ni quel jour je pourrai partir pour Montpellier, mais je ſai qu'en tout tems & en tout lieu je ſuis, Monſieur, votre, &c.

De Niſmes ce 13 Mai 1707.

LETTRE CCXCII.

De compliment à M. le Maréchal Duc de Barvvik, ſur la Victoire d'Almanza.

LA victoire, Monſieur, que vous venez de remporter, a donné une grande joie à toutes les perſonnes qui vous honorent comme moi. Elle eſt glorieuſe dans ſes circonſtances, & ſera ſans doute avantageuſe dans ſes ſuites. Vous avez re-

levé le cœur des Troupes, ruiné l'Armée des ennemis, affermi l'Etat & la Religion par le gain de cette bataille, & je ne doute pas que cet heureux évenement ne ſoit un renouvellement de proſperités, & un acheminement à la paix, qui vaut encore mieux que les victoires. La joie a été génerale, ſur-tout en ce païs, non-ſeulement par l'interêt qu'on a aux progrès des Armes des deux Couronnes, mais encore par la part qu'on y prend à votre gloire. Je prie le Seigneur qu'il continue à benir votre prudence & votre valeur. Perſonne ne le ſouhaite plus, Monſieur, & n'eſt avec plus de reſpect que moi, votre, &c.

A Niſmes ce 17 Mai 1707.

LETTRE CCXCIII.

De civilité au même.

J'Appris ici, Monſieur, votre maladie dans le tems qu'elle commençoit à diminuer, & j'en fus affligé & conſolé tout à la fois : Meſdames de Caſtres & de Villeneuve vous plaignoient beaucoup d'être éloigné de leurs ſecours. M. le Duc de Roquelaure a reçû vos ordres, vous ſerez avec nous, & vous remettrez la paix à Sommieres & dans la Province. Je vou-

lois vous aller voir d'ici, mais on m'a fait peur des chemins. Je vous ſouhaite une ſanté parfaite, & ſuis, Monſieur, parfaitement, votre, &c.

A Montpellier ce 22 Mai 1707.

LETTRE CCXCIV.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle.

MAdame de la Lande, ma chere Fille, dont vous connoiſſez la vertu, & qui de ſon côté connoît la vôtre, veut bien ſe charger de vous rendre elle-même cette lettre. Je reçûs celle que vous eûtes la bonté de m'écrire à votre retour à Alais, pleine d'amitié & de regret d'avoir fait ſi peu de ſéjour dans un païs où vous aviez été ſi deſirée, & où vous paroiſſiez avoir eu quelque deſſein & même quelque inclination à paſſer du moins encore un jour. J'ai fait depuis ce tems-là un voïage à Montpellier : on m'y a retenu huit jours ; j'en ai demeuré trois à Caveirac, où M. le Duc & Madame la Ducheſſe de Roquelaure m'ont fait l'honneur de me venir voir. Je vous fais cette relation de mes pélerinages, afin que vous ſachiez que ce n'eſt ni indifference, ni manque d'attention, ſi je ne vous ai plûtôt répondu.

C'auroit été une aſſez bonne occaſion que le voïage de Madame de la Lande, ſi

M. votre pere n'eût été incommodé. On ne peut trouver mauvais que vous vous attachiez à ces premiers & principaux devoirs que la nature, la raiſon & la Religion vous inſpirent. C'eſt un attachement qui réjouit le pere & qui fait honneur à la fille. La Providence regle ainſi nos occupations & nos jours, & rien n'eſt ſi Chrétien que de ſe ſoumettre à toutes les petites ſujettions qu'elle nous impoſe. Il faut ſe faire une eſpece de plaiſir d'une obligation d'Etat, quand même il en couteroit quelque choſe à notre amour propre.

M. de Merez qui eſt ſur le point de s'en retourner vous dira les nouvelles de notre Chapitre, & vous aſſûrera auſſi-bien que Madame de la Lande, qu'on ne peut être plus à vous, ma chere Fille, que je le ſuis, &c.

A Niſmes ce 1 Juin 1707.

LETTRE CCXCV.

De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars.

JE m'étois toujours bien attendu, Monſieur, que vous feriez parler de vous, mais je ne croïois pas que ce fut ni ſi promptement, ni ſi hautement. A peine êtes-vous arrivé, que vous avez entre-

pris une affaire qu'on n'avoit gueres oſé tenter, & qu'on avoit quelquefois vainement tentée. Il n'y a point de barriere ſi impénetrable que vous ne forciez, & l'Allemagne a beau vous oppoſer des rivieres & des lignes qui ſemblent la mettre à couvert de toutes les forces étrangeres, vous paſſez tout, vous forcez tout dès l'entrée de la Campagne. On vous craint, on fuit devant vous. Soldats, Officiers, Géneraux ſe ſauvent comme ils peuvent, & vous finiſſez une grande action ſans aucune perte. Vous voilà donc, Monſieur, à Raſtat dans le palais du feu Prince de Bade, ou pour mieux dire, dans le vôtre, bien tranquille & bien à votre aiſe, prêt à vous promener dans le Virtemberg, & peut-être à paſſer juſqu'aux rives du Danube pour aller abattre la ſuperbe pyramide d'Hocſtet, & remettre les marques de votre ancienne victoire peut-être par une nouvelle. Le Roi de Suéde n'a qu'à marcher, vous lui avez applani les voies, s'il veut rétablir ſes couſins. J'eſpere que les ſuites de cet heureux commencement ſeront glorieuſes. Je vous en felicite par avance par l'interêt ſincere que je prens à tout ce qui vous regarde, & par l'attachement & le reſpect particulier avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 3 Juin 1707.

LETTRE CCXCVI.

De civilité à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Depuis ces heureux jours que j'ai eu l'honneur de paſſer avec votre Excellence, je ſai qu'elle a fait quelques petits voïages dans ſes terres. J'en ai fait quelqu'un auſſi à Montpellier pour aller dire adieu à Madame la Ducheſſe de Roquelaure, qui a bien voulu me venir voir depuis à Caveirac. J'appris avec plaiſir, Monſeigneur, de vos nouvelles par deux Dames qui paſſérent ici pour aller prendre les bains de Balaruc. Elles ſe trouverent en grand danger d'être mal ſogées, mal nourries, mal couchées, mauvais préparatifs pour les remédes qu'elles vont faire, & pour la ſanté qu'elles vont chercher. Sur la lettre que vous leur avez accordée, & ſur l'honneur de votre amitié dont elles ſe ſentent fort honorées, elles auroient dû venir deſcendre chez moi : avec de tels paſſeports, qu'avoient-elles à craindre & à ménager ? Je fûs aſſez heureux pour les tirer à peu près de la miſere

où elles étoient. Elles vous divertiront, Monſeigneur, du recit de leurs premieres avantures. Je les attends à leur retour, perſuadé qu'elles en auront d'autres toutes agréables à vous raconter. J'ai reçû la lettre de votre Excellence au ſujet de votre vaſſal de ſaint Laurent des Arbres : il ne parle point de ſon engagement, que nous n'aurions pas beaucoup de peine à rompre, ſi les choſes ſont comme il les dit, mais il ſe trouve redevable de bien des procédures. Je lui ai dit de venir à moi quand il faudra parler & agir pour lui... J'ai été fort en peine de vos fluxions : elles ont ſans doute paſſé. J'embraſſe de tout mon cœur le petit aimable neveu, & j'aſſûre de mes reſpects M. le Comte Gros & toute votre compagnie. M. l'Abbé de N... aſſûrera auſſi votre Excellence de l'attachement ſincere & de la parfaite vénération avec laquelle je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 10 Juin 1707.

LETTRE CCXCVII.

De civilité au même.

MONSEIGNEUR,

Vos Dames ont fait leur voïage ſous les auſpices de votre Excellence, aſſez agréablement, ce me ſemble. On les a reçûes pat tout comme des perſonnes que vous honorez de votre eſtime, méritant de l'être. Elles joignent à beaucoup d'eſprit, beaucoup de douceur & de politeſſe, & ſont les dignes ouailles d'un tel Paſteur. Je ne ſai ſi elles ont eu toute la ſatisfaction qu'elles eſperoient des eaux qu'elles étoient allées chercher ; mais il paroît qu'elles en rapportent une bonne ſanté. Je reconnois, Monſeigneur, la grace que vous m'avez faite de me procurer leur connoiſſance. Elles auront le plaiſir de vous raconter agréablement leurs avantures toutes agréables, mais ſachant la bonté que vous avez pour moi, & aïant bien connu l'attachement & le reſpect que j'ai pour vous, elles auront bien ſoin de vous dire, que perſonne n'honore plus parfaitement votre mérite, & n'eſt avec plus de vénération, Monſei-

gneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 17 Juin 1707.

LETTRE CCXCVIII.

De pieté à la Sœur Angelique du Saint-Eſprit.

LE Pere Picot votre Provincial, ma chere Sœur, m'a rendu votre lettre, & m'a fort conſolé par tout le bien qu'il m'a dit de vous. Vous ne m'en dites pas tant vous-même, ſoit que vous vous défiïez de votre vertu, vous ſentant imparfaite, ſoit que vous vouliez me la cacher, étant humble comme vous devez l'être. Je m'ennuïois, il eſt vrai, de ne point recevoir de vos nouvelles : vous ſavez l'interêt que j'ai toujours pris à tout ce qui vous regardoit, & vous ne devez pas douter que je n'en prenne encore plus à tout ce qui vous ſanctifie, votre ſalut m'étant encore plus cher que votre ſatisfaction. J'ai toujours demandé à Dieu qu'il vous fît oublier le monde, qu'il vous inſpirât ce que vous deviez faire pour lui, qu'il vous fortifiât dans votre vocation, & qu'il vous conduisît dans ſes voies avec beaucoup de douceur & de paix. C'eſt ce repos que je vous ſouhaite ſur toutes choſes, étant plus que

perſonne du monde, ma très-chere Sœur, tout à vous, &c.

A Niſmes ce 20 Juin 1707.

LETTRE CCXCIX.

Compliment à Monſeigneur l'Archevêque de Saragoſſe.

MONSEIGNEUR,

Quel bonheur ! quelle joie pour moi de revoir votre aimable caractere, & de penſer que voilà préſentement les chemins ouverts à notre commerce. J'ai eu l'honneur d'écrire quelquefois à votre Excellence dans les commencemens de la révolte de vos peuples, mais j'ai bien jugé que mes Lettres n'avoient pû pénetrer juſqu'à Saragoſſe, & que des gens qui n'étoient pas fidéles à vous honorer, ne ſeroient pas fideles à vous les rendre. J'ai appris depuis par divers endroits les mouvemens de votre zéle pour la Religion & pour le ſervice du Roi, la conſtance que vous avez eu à ſouffrir perſécution pour la Juſtice, ſoutenant vos Diocèſains opprimés par vos ſecours & par vos conſeils, & refuſant de fléchir le genouil devant des Dieux étrangers, & d'entre-

tenir les Héretiques & les Rebelles des dépouilles du Sanctuaire. Je ne puis aſſez vous témoigner la douleur que j'ai eûe de vous ſavoir entre les mains d'une populace ingrate & indigne d'un ſi ſage & ſi ſaint Paſteur.

Vous avez eu raiſon, Monſeigneur, de réprimer l'audace des Prêtres & des Religieux, qui contre les Regles de leur Ordre & de leur Sacerdoce, ſe ſont élevés contre le Seigneur & contre ſon Chriſt. Vous réduirez tout à la fidélité & à l'ordre. Je me réjouis de vous voir préſentement en état de repos & de paix, & je ſuis avec tout le reſpect & la vénération poſſible, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 26 Juin 1707.

LETTRE CCC.

Compliment de condoleance à Meſdames de Toiras & de Bernis, ſur la mort de leur mere.

VOus perdez, Meſdames, la meilleure Mere du monde. Je perds la meilleure amie, & le ſiecle perd la plus vertueuſe Dame qu'il eût. Je ne reconnus en elle aucun défaut, & j'y trouvai toutes les vertus. Autant de bonté que de ſageſſe, autant de religion que de raiſon. Quoique ſon âge nous dût préparer à ſa mort, elle vivoit ſi bien, elle avoit ſi bien vécu, qu'on ne pouvoit s'empêcher de ſouhaiter qu'elle vécût beaucoup davantage. Dieu a voulu l'appeller à lui, elle eſt ſainte, elle eſt heureuſe. Profitons des exemples qu'elle nous laiſſe; regrettons enſemble la perte que nous faiſons. Je ſouhaite que le Seigneur vous conſole, & que vous me croïiez, Meſdames, auſſi parfaitement que je le ſuis, votre, &c.

A Niſmes le 28 Juin 1707.

LETTRE CCCI.

De civilité & de nouvelles à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Vos Dames ſont les plus obligeantes du monde, votre Excellence leur a inſpiré des ſentimens d'une reconnoiſſance que je n'ai pas méritée. Elles m'ont fait l'honneur de m'écrire des Lettres honnêtes, agréables, telles qu'elles ſeroient ſi vous les aviez dictées. Mais quoiqu'elles m'aïent fait plaiſir par leur politeſſe, leurs remercîmens n'ont pas laiſſé de me cauſer quelque confuſion. L'affaire que votre Excellence a eu la bonté de me recommander qui regarde un jeune homme de cette Ville qu'on pourſuit criminellement, eſt aſſez difficile à accommoder. Des coups de bâton donnés à un homme glorieux & bien apparenté ne ſe pardonnent pas ſi tôt, ni ſi aiſément. Il faut laiſſer un peu châtier l'inſolence de l'un & calmer les reſſentimens des autres, après quoi je m'en mêlerai. J'ai déja pris quelques meſures pour cela... Pour les réflexions morales & politiques, Monſeigneur, ſur les conjonctu-

res préſentes des guerres & des diviſions de l'Europe, c'eſt une matiere bien ample & bien triſte. Le Duc de Vendôme & Mylord Marleboroug ſe regardent : chacun voudroit, mais aucun n'oſe. Le Maréchal de Villars parcourt & ravage une partie de l'Allemagne, tout cela tend conjointement avec le Roi de Suede à rétablir les Electeurs de Baviere & de Cologne. M. le Duc d'Orleans & le Maréchal de Barwick aſſiegent Lerida, & prétendent réduire la Catalogne & ramener le Portugal. Ces guerres-là ſont des acheminemens à la paix... Ce qui nous touche le plus & de plus près, ce ſont les projets du Duc de Savoie & du Prince Eugene : deux Generaux braves, ruſés, portés par inclination à nous nuire. Ils l'auroient fait plus ſurement, s'ils euſſent commencé plûtôt. Tout étoit conſterné, mais je voi par les nouvelles que j'apprends que tout ſe raſſure. Nous ſaurons bientôt à quoi il faudra nous en tenir : on ſe prepare par tout... Pour ce qui regarde les déſordres que les Allemans font dans Rome & aux environs, vous en ſavez, ſans doute, plus de nouvelles que nous. Le ſaint Pere a toujours été ſi bon, ſi indulgent, ſi attentif à éviter la partialité & à ménager les droits des Couronnes. Sa dignité & ſa ſageſſe, jointes à ſa pieté devoient lui attirer plus de veneration &

de repos. Pluſieurs croient qu'on n'auroit pas mal fait de ſe précautionner coutre ces paſſages de troupes feroces, & que des contributions qu'on a levées pour elles, on auroit pû lever de bonnes troupes pour les arrêter. Pardonnez-moi mes raiſonnemens, & croïez-moi avec tout l'attachement & le reſpect poſſible, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes ce 8 Juillet 1707.

LETTRE CCCII.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle.

IL y a bien long-tems, ma chere Fille, que vous n'avez reçu des marques de mon ſouvenir, quoique vous me ſoïez toujours préſente dans mon affection & dans mes prieres. J'ai eſſuié depuis ce tems-là beaucoup de fatigues, tant pour remplir les devoirs de la vie, que pour accomplir les fonctions de mon miniſtere, mais nous ne ſommes hommes ni Evêques que pour cela. Ce qui me conſole, & qui ſans doute vous fait plaiſir par l'amitié que vous avez pour moi, c'eſt que ma ſanté n'a point été alterée, & que Dieu par ſa grace me l'a conſervée, ſans que j'aïe pris aucun ſoin de la conſerver moi-même.

Nous ne ſommes remplis ici que de triſtes idées. Cette maiſon de Caurriſſon que nous avions vûe ſi floriſſante, eſt preſque perdue. Le Comte mort ſubitement, l'Abbé quelques mois après, ſans préparation, ſans confeſſion, quelles morts! mille dettes, mille procès, mille chagrins. Y a-t-il rien de plus triſte & qui marque plus le néant & la fragilité des choſes humaines? Nous avons auſſi perdu Madame de Bernis, une des plus ſages & des plus vertueuſes femmes que j'aïe connues. Elle eſt morte dans la paix du Seigneur, après une aſſez longue vie toute remplie de vertus & de bonnes œuvres juſqu'à la défaillance de la nature. Ce ſont des nouvelles qui doivent donner un grand dégoût du monde.

Toute la Provence eſt menacée d'une terrible irruption du Duc de Savoie. Il nous fera tout le mal qu'il pourra, non pas peut-être tout celui qu'il voudroit; mais qu'eſt-ce que d'avoir un peu de religion; on regarde tous ces évennemens comme des effets ou de la juſtice de Dieu qui nous punit, ou de ſa miſericorde qui nous avertit & nous appelle à pénitence, ou de ſa Providence qui nous fait voir les vanités de toute eſpece la plûpart du tems confondues.

Je vous envoie, ma chere Fille, une hi-

ſtoire de Theodoſe que vous aviez eu deſſein de lire, en deux petits volumes, juſqu'à ce que j'aie pû vous en faire relier un autre plus proprement. Les chaleurs ſont grandes, conſervez-vous, & me croïez, ma très-chere Fille, bien cordialement à vous, &c.

A Niſmes ce 16 Juillet 1707.

LETTRE CCCIII.

De civilité à M. le Comte Gros.

A Quoi pouvez-vous, Monſieur, attribuer le ſouvenir qu'on a de vous qu'à vous-même, & à l'eſtime qu'on a de vous quand on a l'honneur de vous connoître ? Tous ceux qui ſont attachés à Monſeigneur l'Archevêque ne peuvent manquer d'être vertueux ou de le devenir auprès de lui, & j'ai interêt qu'on croie que ceux qu'il honore de ſon amitié la méritent. Je ſuis bien confus de n'avoir pas encore pû aller rendre mes reſpects à ſon Excellence : certaines affaires imprévûes me menerent juſqu'aux chaleurs, & je craignis moins d'être incommodé, que d'être incommode à notre illuſtre Prélat. Dès que la ſaiſon ſera plus temperée, & le bruit de la guerre finie, j'irai m'acquiter du plus juſte & du plus

agréable de mes devoirs. C'eſt alors que je pourrai vous dire que perſonne n'eſt plus parfaitement que moi, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 29 Juillet 1707.

LETTRE CCCIV.

A M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, ſur un bruit déſavantageux qu'on avoit répandu contre lui.

MONSEIGNEUR,

J'ai appris avec chagrin les mauvaiſes impreſſions que des gens mal-intentionés ou mal informés ont voulu donner de la conduite de votre Excellence en faveur du Duc de Savoie contre les interêts de la France. J'en ai parlé à M. le Duc de Roquelaure & à M. de Baſville, qui logerent hier chez moi, d'une maniere à leur ôter tout ſoupçon d'une partialité factieuſe ni même indiſcrete, & je les ai trouvés entierement prévenus de votre zele pour le bien public, & de votre ſageſſe pacifique. Auſſi je puis vous aſſurer qu'ils n'ont aucune part aux lettres qu'on a écrites à la Cour là-deſſus. Je leur ai fort repréſenté, Monſeigneur, que vous n'êtiez

capable ni de tenir des diſcours, ni de former des deſſeins qui ne fuſſent convenables à votre Epiſcopat, dont vous rempliſſez ſi dignement toutes les fonctions: Qu'il ne faudroit pas s'étonner ſi étant né ſujet du Duc de Savoie, vous aviez pour lui quelque affection particuliere, mais que cela n'alloit ni à vous mêler de ſes guerres, ni à porter préjudice au païs ni aux Princes qu'il veut attaquer: Que vous n'avez que des penſées de paix, & que votre caractere, autant que je l'ai pû connoître, eſt un caractere de douceur & de prudence apoſtolique. Je ſuis aſſuré que tout Avignon leur dira la même choſe. Ils ont pourtant des ordres de la Cour qui feront peut-être quelque peine à ceux qui gouvernent. Je ſuis perſuadé que tout cela s'adoucira. Le ſiege de Toulon n'avance point. Nos troupes ont eu le tems de s'aſſembler. La Ville eſt bien munie, & réſoluë à ſe bien défendre. La guerre ceſſera, & nous n'aurons plus tous ces embarras, dont il faut eſperer que la miſéricorde de Dieu nous délivrera. Je prie votre Excellence d'être perſuadée de la part que je prends à tout ce qui la regarde, du deſir que j'aurois de la ſervir, & du reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 11 Août 1707.

LETTRE

LETTRE CCCV.

De compliment, & de nouvelles, à M. le Maréchal Duc de Villars.

J'Aurois eu l'honneur, Monſieur, de vous écrire quelquefois durant le cours de votre glorieuſe Campagne : mais vous étiez ſi loin de nous que nous vous avions preſque perdu de vûe. Il eût fallu vous faire tous les jours nouveaux complimens, & vous aviez bien d'autres occupations que de lire des Lettres inutiles. Vous ſavez d'ailleurs que perſonne ne s'intereſſe plus que moi à votre gloire. Je laiſſe-là vos grands & heureux ſuccès, & me réjouis avec vous, Monſieur, du don que le Roi vient de faire à Madame votre Sœur de l'Abbaïe de Chelles, Sœur que je ſai que vous aimez tendrement ; Abbaïe poſſedée autrefois & préſentement même deſirée par des Princeſſes. Mais dans l'état des affaires préſentes, vous êtes un dangereux concurrent, & les graces du Roi ne peuvent plus raiſonnablement tomber que ſur vos ſervices.

Le Duc de Savoye après nous avoir fait peur, a eu peur auſſi ; il a décampé la nuit du vingt-un au vingt-deux, ne pouvant prendre Toulon ; pour ſa conſolation il

l'a bombardée, & n'étant pas en état de faire le mal qu'il vouloit, il a fait celui qu'il a pû. S'il fût venu huit jours plûtôt, nous étions mal dans nos affaires, mais il a donné le tems aux précautions & au renforcement des troupes, & faute de diligence & de bonnes meſures, il a manqué ſon coup. M. de Medavi ſuit cette armée dans ſa retraite. Je ſai bien que pareille armée iroit bien vîte devant vous, & qu'il lui en couteroit pour le moins ſon arriere-garde. On nous dit ici que vous n'êtes pas loin des ennemis, cela nous fait eſperer quelque victoire. Je vous la ſouhaite, & ſuis avec un veritable & reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 24 Août 1707.

LETTRE CCCVI.

De compliment & de felicitation à Madame la Maréchale Ducheſſe de Villars.

LE Roi, Madame, ne pouvoit donner à Madame votre Belle-ſœur un plus noble & plus digne préſent que l'Abbaïe de Chelles ; des Princeſſes l'ont poſſedée, des Princeſſes peut-être l'ont deſirée, & vous l'avez heureuſement obtenue. Cette grace vous doit être d'autant plus agréable, qu'elle approche de vous une perſonne qui vous eſt chere, & qu'elle fait voir l'eſtime & la conſideration que ſa Majeſté a pour les ſervices du Frere, & pour la vertu de la Sœur. Je vous prie de croire que perſonne ne prend plus de part que moi à votre ſatisfaction, & ne peut être plus reſpectueuſement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 25 Août 1707.

LETTRE CCCVII.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle, ſur la mort de M. ſon pere.

J'Apprens, ma chere Fille, que vous avez perdu M. votre Pere, & je ne doute pas que vous n'en aïez été fort touchée, quoique ſon âge, ſes infirmités & ſa propre réſignation dûſſent vous y avoir préparée. Vous avez vû durant long-tems devant vos yeux l'image des foibleſſes & des fragilités humaines, & je m'imagine que vous en avez profité. A quoi ſert une vie longue, qu'à nous rendre plus reſponſables à Dieu du tems que nous en avons paſſé ſans le ſervir ! Ces ſortes de morts laiſſent d'ordinaire à des familles auſſi nombreuſes que la vôtre, outre l'affliction qu'elles cauſent, certains embarras inévitables qu'il faut eſſuïer. Vous vous dites à vous-même tout ce que je pourrois vous dire de raiſonnable ; votre bon eſprit reglera les ſentimens de votre bon cœur, & vous trouverez dans le fond de votre pieté les conſolations qui viennent de Dieu, & qui ſeules ſont ſolides & veritables. Je fais, ma chere Fille, toutes les réflexions que je dois ſur votre état. Vous voilà préſen-

tement preſque libre. Je vous offre tout ce qui peut dépendre de moi pour votre repos ou pour votre ſanctification, & ſuis plus que jamais, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes ce 3. Septembre 1707.

LETTRE CCCVIII.

De pieté à Madame d'Arnaud.

JE ne puis que louer, Madame, les bonnes diſpoſitions où vous êtes de vous détacher de tout ce qui peut vous retenir encore au monde, & de penſer ſerieuſement à votre ſalut. Les embarras que cauſent les affaires, les dégoûts qu'elles attirent, les paſſions qu'elles excitent, les occaſions qu'elles donnent d'offenſer Dieu, ou du moins de l'oublier, ſont des motifs de converſion & de retraite qu'il ne faut pas négliger lorſque le Ciel nous les fait ſentir. Il eſt juſte que vous terminiez votre procès, & que vous mettiez ordre à vos affaires domeſtiques, afin que dans une parfaite tranquillité d'eſprit & de cœur, vous puiſſiez, libre de toute affection mondaine, & toute occupée de l'Eternité, vous conſacrer au Seigneur, ſi vous en avez l'inclination & le courage. Eprouvez-vous, Madame,

priez, demandez à Dieu la grace de vouloir ce qu'il veut de vous, & celle de l'accomplir. Si vous avez quelque vûe de vous deſtiner au ſervice des pauvres, accoutumez-vous à exercer la charité par les aſſiſtances que vous leur donnerez. Quand vous aurez bien affermi votre vocation, & que le tems ſera venu de l'exécuter, vous voudrez bien m'en donner avis, afin que je ſache ce que je puis contribuer de ma part à cette bonne œuvre.

Ce n'eſt pas tant à vous qu'à la verité que j'ai rendu le témoignage dont vous me remerciez. Madame la Préſidente de M... me paroît bien intentionnée à vous rendre ſervice ; pour moi, je ſuis veritablement, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 22. Septembre 1707.

LETTRE CCCIX.

De civilité à une Demoiſelle qui avoit perdu Monſieur ſon pere, & qui ſongeoit à ſe retirer.

JE ne ſai pourquoi, ma chere Fille, la lettre que je vous écrivis ſur la mort de Monſieur votre Pere, vous a été rendue ſi tard. Je connois aſſez votre cœur pour croire qu'il a été vivement touché de la perte que vous avez faite, & vous connoiſſez aſſez le mien pour être aſſûrée que je vous plains ſincérement, & que je compatis à toutes vos peines. Je vois bien qu'il vous faut quelque tems pour vous conſoler dans votre famille, & pour mettre quelque ordre aux affaires domeſtiques qui vous regardent, mais après cela il ſera tems de rompre des liens qui vous péſent depuis quelques années, & de réſoudre de quelle maniere vous voulez vous donner à Dieu. J'ai appris que malgré votre affliction, votre ſanté étoit aſſez bonne. Conſervez-la pour l'emploïer au ſervice de celui qui vous la donne. Comptez toujours que perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à tout ce qui peut contribuer à votre conſolation & à votre ſanctification, & que je ſuis à vous, ma

chere Fille, avec une affection toute paternelle, &c.

A Niſmes ce 25. Septembre 1707.

LETTRE CCCX.

Compliment à M. le Maréchal Duc de Barvvik, Grand d'Eſpagne.

QUelque plaiſir, Monſieur, que nous ait fait la retraite du Duc de Savoye, je lui ai ſû mauvais gré de ne vous avoir pas donné le tems de venir du moins juſqu'à Niſmes. Ce qui me conſole, c'eſt de ſavoir que le Roi d'Eſpagne vous attendoit pour vous faire toutes les graces, je ne dis pas que vous méritez, mais qu'il eſt en état de vous faire, en reconnoiſſance des ſervices importans que vous lui avez rendus. Comme vous ſervez deux Rois en même-tems, Monſieur, nous eſperons que S. M. Très-Chrétienne ſuivra bientôt l'exemple de S. M. Catholique, & par des bienfaits qui ſeront plus conſiderables & qui vous approcheront plus de nous, vous marquera l'eſtime qu'il fait de votre pieté, de votre valeur, de votre ſageſſe. Je prie le Seigneur, que la paix à laquelle vous aurez beaucoup contribué vous ramene dans ces Provinces, & nous donne lieu de vous renouveller,

au moins à votre paſſage, le ſincere & reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 1. Octobre 1707.

LETTRE CCCXI.

De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Viani, Prieur de Saint Jean d'Aix.

VOus avez encore, Monſieur, tout le feu de votre jeuneſſe, & l'on diroit que vous avez paſſé votre vie à faire des vers. Ce que je trouve de plus louable, c'eſt que vous choiſiſſez de bons ſujets pour faire de beaux vers. Le mérite ne peut échaper à votre eſtime. Vous ne pouvez ſouffrir que le monde ignore ce qu'il doit honorer, & vous vous chargez de faire valoir les vertus Civiles & Eccléſiaſtiques qui ſont d'une grande utilité ou d'un grand exemple. M. Arnoux & M. l'Evêque de Toulon ſont deux caracteres qui vous font honneur auſſi-bien qu'à eux. Vous avez fait grand plaiſir à Madame de Baſville. Faites-moi celui de me croire auſſi parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 2. Octobre 1707.

LETTRE CCCXII.

De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Baſtide.

J'Ai reçu, Monſieur, votre Livre de l'incrédulité des Deïſtes confondue par Jeſus-Chriſt. M. Jurieu a toujours eu des opinions extraordinaires, & ſe croïant inſpiré de Dieu, lors même qu'il s'abandonnoit à ſon imagination déreglée; il s'eſt fait divers ſyſtêmes de Religion que ceux de ſon parti même n'ont pû approuver. Il ne lui reſtoit plus après avoir ſoutenu ſes viſions & celles des Fanatiques, qu'à favoriſer celles des Juifs ſur la venue du Meſſie. Vous êtes louable, Monſieur, d'avoir armé votre zéle contre une ſi pernicieuſe doctrine qui dément tous les témoignages ſacrés, qui ſe mocque des Prophéties, qui ſous de vaines eſpérances couvre l'accompliſſement des veritables promeſſes, qui détruit les myſteres de Jeſus-Chriſt, qui tend enfin à annuler le traité de ſa nouvelle alliance, & à ruiner l'Egliſe chrétienne juſqu'au fondement. Vous avez eu dequoi emploïer toute votre érudition pour la défenſe de tant de verités combattues. Les Prophétes, les Apôtres, Jeſus-Chriſt même

vous ont fourni des armes invincibles. Vous avez éclairci les anciens Oracles, rendu les Prophétes intelligibles, fait valoir le nouveau Teſtament par l'ancien, & l'ancien par le nouveau, & vous avez fait connoître aux incrédules Deïſtes, s'ils ont voulu l'entendre, que Jeſus-Chriſt eſt le Fils du Dieu vivant. Je ne doute pas que Jurieu ne ſoit reconnu pour tel qu'il eſt avec ſon opinion des Millenaires miſerablement renouvellée. Je vous rends mille graces de votre ſouvenir & de votre préſent, & ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 8. Octobre 1707.

LETTRE CCCXIII.

De compliment & d'éloge à M. l'Abbé du Jarry.

ON m'a rendu ſoigneuſement, Monſieur, un exemplaire de la belle Diſſertation que vous avez faite ſur les Oraiſons Funebres. Elle eſt remplie de pieux enſeignemens, & de réflexions judicieuſes qui ramenent cette eſpece d'éloquence à ſon veritable point, qui eſt la religion & la raiſon dont elle ſortoit quelquefois. Vous avez fort bien raiſonné ſur les regles qu'il faut obſerver, & ſur les qua-

lités qu'il faut avoir pour ſe ſoutenir dans ces éloges ſinguliers où l'on veut honorer les morts, édifier les vivans & rendre à Dieu comme un tribut des louanges & des fragilités humaines. Si j'avois encore été dans ces ſortes d'occupations, j'aurois été fâché que vous euſſiez ainſi découvert tous les ſecrets de notre art. Je dis notre art, car vous l'avez fort noblement exercé, & vous pouviez bien, au lieu des exemples que vous avez cités de nos Ouvrages, en mettre raiſonnablement des vôtres. Vous avez ſuivi votre modeſtie & votre amitié dans cette Diſſertation. Je l'ai lûe avec plaiſir & avec pudeur, & je ne puis vous dire combien j'ai été touché des marques de tendreſſe & d'eſtime que vous y avez répandues ſur mon ſujet. Je vous prie de me les conſerver, & de croire que perſonne ne ſouhaite plus de vous voir en l'état où votre mérite vous devoit avoir mis il y a longtems, & n'eſt plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 28. Octobre 1707.

LETTRE CCCXIV.

De civilité au Pere Vignes, ſur la mort de M. le Marquis de Villefranche.

VOus avez eu raiſon, mon Reverend Pere, de croire que je ſerois touché de la perte de M. le Marquis de Villefranche, lorſque vous m'avez écrit ſa mort. Je l'honorois ſi parfaitement, & il avoit tant de bonté & d'amitié pour moi & pour ma famille, que quoique je dûſſe être préparé à recevoir une auſſi fâcheuſe nouvelle, par le triſte état où je l'avois vû, je n'ai pas laiſſé d'être penetré de la perte d'un ſi bon & veritable ami, que je regrete beaucoup; la ſeule conſolation qui nous reſte, c'eſt la réſignation que vous marquez qu'il a eue à la volonté de Dieu, & la mort chrétienne qu'il a faite. Je ne puis aſſez louer la généroſité & la reconnoiſſance de M. le Comte de Villefranche envers Madame ſa belle-Sœur. Cela ne m'a pas ſurpris, connoiſſant depuis long-tems le bon cœur de cette famille. Je partirai dans ſept ou huit jours pour les Etats. Je me recommande toujours à vos bonnes prieres. Je ſuis très-veritablement, mon Reverend Pere, votre, &c.

A Niſmes ce 13. Novembre 1707.

LETTRE CCCXV.

A M. de B... pour le prier d'empêcher l'établiſſement d'une Confrérie de Pénitens.

IL a pris ici à nos gens, Monſieur, une nouvelle eſpece de folie, dont vous allez être ſurpris. Nous en avons vû de Fanatiques : d'autres ont vécu & vivent encore en Athées ; en voici qui veulent à quelque prix que ce ſoit, ſe faire Penitens blancs. Il y a quelques années, dans le tems même des troubles, on me fit preſſentir ſi je voulois établir une Confrérie de Penitens ; qu'il étoit honteux que Niſmes n'eût pas des gens de cette dévotion & de cet habit. Que cet Ordre étoit fort du goût des nouveaux Convertis. Qu'au reſte, en faveur de mon nom, on les appelleroit les Confreres du Saint-Eſprit. Comme c'étoit alors la mode des imaginations & des fantaiſies, je pardonnai celle-là, & je me contentai de leur dire, que des aſſemblées de nouvelle inſtitution, & des Proceſſions maſquées n'étoient gueres de ſaiſon en ce païs-ci. J'avois crû que l'affaire finiroit-là. J'appris dans la ſuite que la ferveur de ces gens de bien ne faiſoit que croître ; qu'ils tâchoient ſourdement de s'attirer des camarades ; qu'ils avoient retenu la Chapelle du Préſidial ;

qu'ils ſollicitoient une Bulle à Rome, & qu'ils eſperoient que le ſaint Pere auroit pitié de la Ville de Niſmes, & lui accorderoit pour la rendre ſainte, une Compagnie de Penitens. J'écoutois encore ces diſcours comme des contes faits à plaiſir, lorſque je vis venir chez moi cette venerable troupe deſtinée à réparer par ſa pieté tous les pechés commis par les Heretiques, & même par les Catholiques. Les deux Chefs de ces Meſſieurs étoient, M.... qui portoit la Bulle & qui me la préſenta, homme qui n'avoit jamais donné de ces eſperances de Religion, qui n'a pas laiſſé d'avoir ſes avantures ſcandaleuſes, & dont la vie auroit à la verité beſoin d'être pénitente. L'autre eſt le ſieur... qui n'aïant pû vivre en repos dans la Confrérie du Saint-Sacrement, dont il étoit, voudroit ſe faire fondateur d'une autre, dont il fût le maître. Ils m'expliquerent leurs deſirs, & je leur répondis, qu'on s'étoit paſſé ſi longtems dans Niſmes de ces ſortes de Congrégations; qu'il y avoit tant d'autres moïens de ſe ſanctifier; qu'ils avoient leurs Paroiſſes, où ils pouvoient aſſiſter aux ſaints Offices; que le nom de Penitent n'étoit rien, ſi l'on ne faiſoit pénitence, & que pour ſe diſpoſer à la pénitence, il falloit quitter les mauvaiſes habitudes & les mauvais commerces qu'on avoit; qu'à

l'égard de la Compagnie qu'ils vouloient établir, je croïois que cet établiſſement ne convenoit ni à la Religion de mon Dioceſe, ni peut-être aux affaires préſentes de la Ville & de la Province. Je pris la Bulle où le Pape leur accorde ce qu'ils ont demandé pour l'érection de leur Confrérie; je la leur rendis, & leur conſeillai de n'y plus penſer. Depuis ce tems-là, ils ont eu l'inſolence de me faire faire trois ſignifications, dont je me ſuis moqué. Mais enfin ce dernier acte que j'ai l'honneur de vous envoïer, m'a paru aller un peu trop loin. Je ſai bien que ni le Pape ni le Parlement ne me peuvent obliger d'établir une Confrérie dans mon Dioceſe malgré moi. Mais les tracaſſeries ſont toujours déſagréables, & je crois que vous aurez la bonté d'arrêter ces fous par autorité: citer inceſſamment devant vous le ſieur... & ceux qui ſont nommés dans l'acte, faire entendre que vous vous informerez des autres, leur faire une bonne réprimande, leur ordonner de me venir faire ſatisfaction, & de ſe déſiſter de cette folle prétention. M. le D. de R... voudra bien, ſi le cas y écheoit, leur faire auſſi ſa petite correction. Je ſuis, &c.

A Niſmes ce 17. Novembre 1707.

LETTRE CCCXVI.

De civilité & de compliment à M. le Maréchal Duc de Villars.

J'Ai ſû, Monſieur, que vous êtes arrivé à la Cour, que vous y avez été reçû comme vos ſervices le méritoient, & que vous avez pris quelque-tems comme de raiſon, pour vous délaſſer des fatigues de votre derniere Campagne. Je ne vous crois pas fort en repos pourtant. La gloire que vous avez acquiſe ne vous occupe point, vous ſongez à celle que vous voulez acquerir, & je ſuis fort trompé ſi vous n'avez déja fait les projets que vous devez executer le Printems prochain. Les Allemans ont beau prendre des réſolutions de diligence, je compte que vous les préviendrez, & qu'ils ſeront encore dans leurs maiſons, que vous ſerez ſur les bords du Rhin. Nous ſommes ici tenans les Etats de la Province. Vous ſavez nos occupations. Harangues, viſites, affaires, don de trois millions, & autres commiſſions aſſez ennuïeuſes. Ce qui nous fait plaiſir, c'eſt de parler ſouvent de vous avec M. de Baſville, qui peut vous aſſurer de l'attachement & du reſpect ſincere avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 4. Decembre 1707.

LETTRE CCCXVII.

De civilité & de compliment à M. l'Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

C'auroit été pour moi une agréable surprise de voir arriver votre Excellence, & ç'auroit été une grande joie pour tous nos Etats assemblés de voir un Prélat dont on connoît déja le mérite, & qui gagne toujours beaucoup à se montrer. Mais nous ne pouvons qu'être édifiés de l'application que vous donnez à vos fonctions Episcopales, & nous sacrifions notre plaisir à votre zele. Vous aurez, Monseigneur, plus de loisir, & nous plus de bonheur une autre année. Vous verrez alors combien vous êtes honoré de tous ceux qui ont l'honneur d'être vos Confreres, & principalement de celui qui est avec tout l'attachement & tout le respect possible, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 6. Decembre 1707.

LETTRE CCCXVIII.

De civilité & de nouvelles ſur les affaires publiques, à M. l'Archevêque de Saragoſſe.

MONSEIGNEUR,

En arrivant il y a quelque-tems en cette Ville où les Etats Generaux de la Province de Languedoc ſont aſſemblés, je reçus la Lettre de votre Excellence auſſi polie & auſſi aimable que toutes celles qui me viennent de ſa part, qui me donne des aſſurances de ſa ſanté & des marques de ſa précieuſe amitié. Nous avions déja appris que le Château de Lerida s'étoit rendu, que nous n'y avions perdu que fort peu de monde, & que cette conquête nous ouvroit le chemin à d'autres qui ſeront plus faciles, & ne ſeront pas moins avantageuſes. Nous en avons chanté le *Te Deum* avec beaucoup de ſolemnité, & nous eſperons que nous en chanterons encore l'année prochaine. M. le Duc de Noailles a paſſé ici, portant à la Cour de grands projets de Campagne qu'il s'offre d'executer, moïennant quelques Troupes qu'il demande, & fort peu d'argent. Notre Aſſemblée a donné au Roi trois millions de Don gratuit, &

deux millions de Capitation. Les ennemis ſuivant toutes les apparences, ont deſſein de ſecourir puiſſamment l'Archiduc, dont ils ſentent la foibleſſe & la perte inévitable, s'ils ne preſſent leurs armemens. Mais celui à qui les vents & la mer obéiſſent, ſera pour nous, & nous ſommes à portée de prévenir leurs mauvaiſes intentions. Quand eſt-ce, Monſeigneur, que Dieu touché des miſeres de tant de Peuples, voudra bien leur accorder cette bienheureuſe Paix, après laquelle nous ſoupirons depuis ſi long-tems ? Les vœux & les prieres de votre Excellence dans ces Fêtes de la Naiſſance du Sauveur que je lui ſouhaite très-heureuſes, pourront bien avancer le retour au monde. Pour moi, je prierai le Seigneur en ce ſaint tems qu'il conſerve à ſon Egliſe un Prélat qui obſerve & fait obſerver ſi exactement ſes regles, qui exerce ſi dignement ſes Miniſteres, & que j'honore infiniment, étant avec toute la veneration poſſible, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 10. Decembre 1707.

LETTRE CCCXIX.

Conſolation Chrétienne à Mademoiſelle de Monclar.

COmbien d'images de mort, ma chere Fille, ont paſſé depuis peu ſous vos yeux dans votre famille ! Pere, ſœur, oncles en moins d'un mois. Vous avez bien appris comment on meurt, & vous avez connu par-là l'importance de bien vivre. Je vous fais ſur toutes ces pertes mes complimens, & vous laiſſe faire vos réflexions. Comme vous ne tenez gueres au monde, & que ſes biens ni ſes vanités ne vous touchent point, vous rendez vos devoirs à tous vos proches mourans ſans interêt & ſans eſperance, & vous n'avez en vûe que de gagner le Ciel par les offices de charité que vous exercez à leur égard. Il ne faut pas auſſi que par fatigue ou par affliction vous affoibliſſiez votre ſanté. Elle vous eſt néceſſaire pour les deſſeins que vous avez, & ce doit être une partie de votre pieté que de vous maintenir en état de la pratiquer quand vous arriverez où Dieu vous appelle.

Je vous ſuis obligé, ma chere Fille, du ſoin que vous avez pris du don qu'on a fait à la Croix de ſaint Gervaſi. Nous

avons concerté M. D. & moi les moïens d'être païés de ce legs pieux. Nos Etats avancent, & je ſuis toujours avec le même zele, ma chere Fille, votre, &c.

A Montpellier ce 16. Decembre 1707.

LETTRE CCCXX.

De civilité à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Agréez qu'après vous avoir ſouhaité des Fêtes heureuſes, ſaintes & ſanctifiantes pour votre Peuple par les miniſteres de l'Epiſcopat que vous exercez ſi dignement, je vous félicite d'avoir fini la viſite de votre Dioceſe. Votre Excellence après le cours de ſes travaux Apoſtoliques eſt revenue en bonne ſanté dans les lieux de ſon repos, où il eſt juſte qu'elle ſe délaſſe par des occupations moins fatiguantes. Je ſai la joie qu'on a eu de la revoir à Avignon. Je ſuis bien fâché d'avoir diſpoſé des ſtations de mon Dioceſe pour le Carême prochain. Je les diſtribue d'ordinaire aux Ordres Religieux qui ont des maiſons dans Niſmes, tant pour leur donner de l'occupation, que pour leur four-

nir quelque ſecours & quelques moïens de ſubſiſter. Si je puis trouver quelque place pour le Pere Raymond, il verra ce que peut votre recommandation, & avec quel reſpect & quelle déference je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 20. Decembre 1707.

LETTRE CCCXXI.

De remercîment & de compliment à M. de Sandricourt, Gouverneur de Niſmes.

JE ne pouvois, Monſieur, commencer plus agréablement cette année que vous avez la bonté de me ſouhaiter heureuſe, que par la nouvelle que vous me donnez de votre arrivée à Paris dans une parfaite ſanté. La longueur du voïage & le mauvais tems nous avoient donné quelque crainte, & nos vœux vous ont accompagné juſqu'au lieu de votre repos. Nous les avons renouvellés au commencement de cette année, & je puis vous aſſurer que perſonne ne s'intereſſe plus que moi à tout ce qui peut regarder votre ſatisfaction. Je vous rends très-humbles graces des offres obligeantes que vous me faites pour le païs où vous vous trouvez. Je voudrois de mon côté pouvoir vous être de

quelque uſage en celui-ci, & vous témoigner par mes ſervices le ſincere & parfait attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 4. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXII.

De compliment à Madame la Préſidente de Marbeuf.

ÊTre aſſuré de votre ſanté, Madame, avoir de nouvelles marques de votre ſouvenir c'eſt un aſſez bon commencement d'année. S'il ſuffiſoit de vous la ſouhaiter heureuſe, ou que j'euſſe en main les bénédictions que je vous ſouhaite, vous n'auriez rien à deſirer.

J'ai vû par le mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoïer, la triſte ſituation d'affaires où vos Etats ſe ſont trouvés. Vous jugez-bien que les nôtres ne ſont pas moins agités. Impôts, création de Charges, ſuppreſſion d'autres, Billets de Monnoies, emprunts exceſſifs & autres fâcheuſes & inévitables ruines nous affligent fort, & nous font faire des vœux très-ardens pour la paix.

Vous voulez bien, Madame, que je vous demande des nouvelles de votre chere fille du Calvaire..... Ce n'eſt pas ſi elle eſt auſſi

auſſi fervente cette année-ci que l'autre, ſi elle porte gaiement ſa Croix, ſi elle a rompu tous les liens qui peuvent attacher au monde : je ſuppoſe tout cela ; mais ſi elle ſe porte bien, ſi elle prie le Seigneur pour nous, ſi elle eſt prête à conſommer ſon Sacrifice. Je demande au Ciel pour elle la perſéverance, & je ſuis très-parfaitement, Madame, votre, &c.

A Montpellier ce 6. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXIII.

De civilité à Madame de Montfalcon, qui lui avoit recommandé des priſonniers étrangers.

JE vous ſuis bien obligé, Madame, des vœux & des ſouhaits que vous faites pour moi dans cette nouvelle année ; ceux que je fais pour votre ſanté & pour votre bonheur, ne ſont pas moins ſinceres, je vous aſſûre.

J'ai fait de mon mieux auprès de M. de Roquelaure & de M. de Baſv. pour procurer un peu de liberté aux priſonniers étrangers que vous avez au Fort ; deux deſquels doivent, je crois, avoir le Fort pour priſon. A l'égard de M. le Marquis & de M. le Chevalier, Monſieur le Duc de Roquelaure m'a fait eſperer qu'il leur

donnera la permiſſion d'aller dans la Ville accompagnés d'un Lieutenant ou d'un Sergent ; peut-être même qu'ils ſe reſſentiront encore mieux de mes recommandations dans quelque tems d'ici : M. de Roquelaure aïant écrit à M. Amelot Ambaſſadeur en Eſpagne, pour ſavoir les raiſons pour leſquelles ces Meſſieurs ſont détenus. Je ſuis très-parfaitement, Madame, votre, &c.

A Montpellier ce 6. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXIV.

De civilité & de recommandation à M. de Villegli, Conſeiller au Parlement de Toulouſe.

JE me conſole, Monſieur, d'être forcé d'avoir un procès, depuis que je ſai que vous ſerez mon Rapporteur. Quelques-uns de vos amis & des miens qui ſont ici m'en ont felicité, & m'ont offert même leurs recommandations auprès de vous, mais je les en ai remercié, & j'ai crû qu'il valoit mieux vous laiſſer tout entier à votre équité & à votre juſtice naturelle. Je vous prie pourtant d'avoir égard aux chicanes qu'on me fait, & de me croire très-parfaitement, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 7. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXV.

Compliment à M. le Comte de Grignan, Lieutenant Géneral en Provence.

JE vous dois, Monſieur, & je vous fais avec plaiſir mon compliment ſur le choix que le Roi a fait de M. l'Abbé de Rochebonne pour l'Evêché de Noïon. L'acquiſition que l'Egliſe fait d'un digne Sujet, & la ſatisfaction que vous avez de le voir placé dans un des plus honorables Sieges de France, m'obligent à vous en témoigner ma joie. Il eſt ſorti de votre Famille tant d'illuſtres Prélats qui ont ſagement gouverné de grands Diocèſes, & fait honneur à leur dignité, que nous eſperons que celui-ci ne ſera pas moins édifiant ni moins utile à l'Egliſe que les autres. Je ſouhaite que tout le cours de cette année continue à vous être heureux, & que je puiſſe ſouvent vous témoigner l'interêt que je prends à tout ce qui vous regarde, & le ſincere & reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 14. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXVI.

De condoléance à M. le Prieur d'Aubort.

J'Apprends, Monſieur, la perte que vous avez faite de M. votre frere le Conſeiller. Je ſai que vous l'avez aſſiſté dans ſa maladie ; vous le deviez, & je vous en loue. Il faut aider à bien mourir ceux même avec qui nous avons eu peine à bien vivre. Vous avez toujours le cœur bon quand la Religion ou la nature le demandent, & je m'aſſûre que vous avez plaint ce bon Magiſtrat, & que vous priez le Seigneur pour lui. Vous l'avez pleuré comme frere, il auroit été à ſouhaiter qu'il vous eût obligé de le regreter comme ami. Je ſuis, &c.

A Montpellier ce 15. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXVII.

De compliment & de félicitation à la Sœur Agnès de la Croix, de Rennes.

JE ne ſuis pas moins attentif que vous, ma chere Sœur, à ce qui peut contribuer au bonheur que vous ſouhaitez, & que le Seigneur vous prépare. Je voi dans le cours de cette nouvelle année un jour heureux qui mettra le ſceau à votre vocation, & conſommera votre ſacrifice. Vous ne vivrez plus que pour Dieu, & vous ne compterez plus que ſur les années éternelles. Je vous prie de vous ſouvenir de moi dans ces momens favorables, où vous conſacrant toute entiere, vous ferez des vœux utiles pour vous & pour les autres. Pour moi, je leverai les mains au Ciel, ma chere Sœur, & j'aſſiſterai en eſprit à la céremonie à laquelle vous vous préparez, & qui fera tout le bonheur de votre vie.

A Montpellier ce 18. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXVIII.

A M. Gonthieri Archevêque d'Avignon ; ſur la mort de Madame ſa Belle-ſœur.

MONSEIGNEUR,

Je ne doute pas que votte Excellence n'ait été ſenſiblement touchée de la mort de Madame la Marquiſe de Cavaillac ſa Belle-ſœur ; ſa naiſſance, ſa pieté, ſon application à tous ſes devoirs, ſa tendreſſe pour ſa famille, & ſon attention à tout ce qui vous regardoit, Monſeigneur, perſonnellement. Tout ce mérite qui vous l'a fait eſtimer de ſon vivant, vous fait ſentir plus vivement la douleur de l'avoir perdue. Comme perſonne ne s'intereſſe plus que moi à tout ce qui peut arriver d'heureux ou d'agréable à votre Excellence, perſonne ne compatit auſſi plus que moi à ce qui l'afflige. Elle n'a beſoin ni de nos réflexions, ni de nos conſeils, & les plus ſolides conſolations ſont en elle-même. Vous avez raiſon, Monſeigneur, de vouloir honorer autant qu'il convient cette illuſtre Dame. Il eſt dans l'ordre de faire prendre le dueil aux gens de votre maiſon. Pour ce qui eſt de faire draper le ca-

roſſe, cela n'eſt pas fort ordinaire pour une Belle-ſœur. J'ai vû pourtant de nos Evêques qui l'ont fait ; parmi nous cela eſt aſſez arbitraire, & chacun ſuit aſſez ſes raiſons & ſes inclinations. Vous en pouvez uſer de même ; le rang que vous tenez à Avignon, la conſideration & le reſpect d'une auſſi noble alliance, la reconnoiſſance des ſoins que cette Dame a pris de votre famille & des obligations particulieres que vous lui avez, peuvent bien autoriſer toutes les marques d'honneur & de regret que vous ferez paroître en public. Dans les dueils particuliers, quand on eſt touché, & qu'on a donné part de ſa perte & de ſa douleur aux perſonnes de diſtinction, un peu trop ſeroit plus ſupportable que trop peu. Voilà, Monſeigneur, quelle eſt notre uſage en France. Vous avez plus de ſageſſe que moi, mais on ne peut avoir plus d'attachement & plus de reſpect pour vous, ni être plus veritablement que je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 18. *Fevrier* 1708.

LETTRE CCCXXIX.

Compliment à M. l'Evêque de Marſeille, nommé à l'Archevêché d'Aix.

MONSEIGNEUR,

Vous ne m'avez pas crû indifferent ſur la nouvelle dignité que le Roi vous a donnée. Vous voilà Archevêque dans une Province que vous aimez & qui vous aime, où vous êtes déja connu & honoré, & où vous exercerez, ſoit pour l'Egliſe, ſoit pour l'Etat, une autorité ſage & gracieuſe. Je ſai le regret qu'a votre Troupeau de vous perdre, mais vous ne vous en éloignez pas beaucoup, & il aura la conſolation de vous voir au-deſſus de lui, & de vivre encore preſque ſous vos yeux. Perſonne ne prend plus de part que moi à votre élevation, & ne peut être avec plus d'attachement & de reſpect que je le ſuis, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes ce 22. Fevrier 1708.

LETTRE CCCXXX.

Sur un faux bruit qui avoit couru d'un differend entre M. de Montpellier & lui.

J'Ai appris, Madame, par la lettre que j'ai l'honneur de vous envoïer, qu'on diſoit à Paris que nous avions eu M. l'Evêque de Montpellier & moi, une querelle fort vive au ſujet de l'opera ; que l'affaire avoit été pouſſée aſſez loin, avec aigreur de ſa part & de la mienne. Je ne ſai qui a compoſé, ou pour mieux dire, inventé cette hiſtoire. M. votre Frere ne m'a jamais parlé de l'opera qu'indifferemment & ſans reproche ; nos ſentimens conviennent aſſez là-deſſus : je ne le favoriſe ni ne l'approuve non plus que lui ; il le ſouffre quand il le faut, auſſi-bien que moi, peut-être un peu moins patiemment que moi ; mais il n'a jamais blâmé ma tranquilité, comme je n'ai jamais blâmé ſon zéle. Vous pouvez être aſſûrée, Madame, & aſſûrer qu'il ne s'eſt rien paſſé entre M. de Montpellier & moi qui puiſſe bleſſer tant ſoit peu l'amitié dont il m'a toujours honoré, & que j'ai toujours cultivée. Je pardonne preſque à ces fauſſes relations, puiſqu'elles me donnent lieu de vous témoigner le veritable reſpect.

avec lequel je ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 8. Mars 1708.

LETTRE CCCXXXI.

Sur un procès où il avoit été condamné à Toulouſe, à M. l'Abbé de N....

VOus ſavez, Monſieur, l'averſion que j'ai toujours eûe pour les procès. Je les avois heureuſement évités juſqu'ici, aïant d'ailleurs des occupations plus convenables à mon Miniſtere & à mon humeur. Il a fallu que j'aïe trouvé un homme, qui ſans honnêteté, ſans raiſon, ſans interêt ni avantage pour ſa cauſe, étant mon Diocèſain, veut me faire conduire à la vûe de tout mon Diocèſe au travers d'une foule de plaideurs, pour jurer ſur une choſe dont il ſait bien que je n'ai aucune connoiſſance, & qui n'a rien de commun avec le fond de l'affaire, de laquelle je ne me ſuis point mêlé juſqu'alors; & qu'il ſe trouve des gens ſages qui le ſoutiennent. Cette affectation de m'attirer à l'Audience, cet appel de l'offre que le Juge fait de venir recevoir le ſerment de ſon Evêque, après mille ſortes de chicanes précedentes, cette variation de moïens, par laquelle il ſe vante d'avoir rendu le Parlement Juge & partie, ne méritoient gueres d'être ap-

prouvés. Je ne connoiſſois pas encore toutes les raiſons que J. C. & ſaint Paul ont eûes de nous défendre de plaider. S'il n'eût été queſtion que de mon interêt ou de mon honneur particuliers, je les aurois ſacrifiés à mon repos, & Meſſieurs de Toulouſe n'auroient pas eu la peine de me juger & de ſe partager leur jugement. Si ma partie gardant quelque bienſéance pour la dignité, m'eût propoſé d'aller dans la maiſon du Juge, je ne ſai ſi je n'aurois pas doucement & ſans bruit acquieſcé à ſa demande, quoique contraire aux exemples de mes Prédeceſſeurs. Mais c'eſt la dignité commune qu'il vouloit avilir dans la mienne, peut-être ſans y penſer. On dit que les Evêques ont trop d'autorité : ils n'en ont pas trop s'ils en uſent bien ; & ce n'eſt jamais une raiſon de Droit, moins encore de Religion de vouloir les abaiſſer comme Evêques. Quoiqu'il en ſoit, il faut prendre patience. J'ai d'abord penſé comme vous qu'il falloit tout laiſſer là, & vous en revenir ici. Mais on m'a conſeillé auſſi d'eſſuïer encore ce ſecond jugement, ſi vous connoiſſez qu'il puiſſe être plus favorable, &c.

A Niſmes ce 9. Mars 1708.

LETTRE CCCXXXII.

De condoléance à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

VOus avez perdu depuis peu M. votre pere, Monſieur, âgé de cent ans, plein de ſanté & de mérite. Il n'a connu ni les maux, ni les remédes qui nous font paſſer de ſi triſtes jours; il a conſervé juſqu'à la fin ſa raiſon & ſa pieté; il a vécu en homme de bien, & il eſt mort au milieu de ſa famille comme mouroient autrefois les Patriarches. Il ne faut donc pas tant regreter de ne l'avoir plus, que louer Dieu de l'avoir gardé ſi long-tems. Sa vie ſi ſage vous laiſſe de grands exemples, & ſa vieilleſſe ſi ſaine vous laiſſe de grandes eſperances. Je ſai les beaux jours que vous avez paſſé à Agde avec nos deux aimables Prélats. Je ſuis ravi que M. votre fils vienne réſider à Niſmes. Il y tiendra votre place. Il ſait combien je l'eſtime, & il pourra vous faire ſavoir ſouvent qu'on ne peut être plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 13. Mars 1708.

LETTRE CCCXXXIII.

Compliment à Madame la Préſidente de Marbeuf, ſur la Profeſſion de ſa fille au Calvaire.

JE loue Dieu, Madame, de la grace qu'il a faite à notre ſainte fille de l'avoir conduite enfin juſqu'au ſommet du Calvaire, & d'avoir accepté en union de ſon adorable ſacrifice, celui qu'elle lui a fait d'elle-même. La voilà Profeſſe, c'eſt-à-dire, au comble de ſes ſouhaits, ne tenant plus au monde par aucun endroit, & reçûe au nombre de ces Vierges ſaintes qui ſuivent l'Agneau par tout où il va. J'ai grande confiance aux prieres qu'elle a bien voulu faire pour moi dans ces heureux momens de ſa conſécration, où le Ciel n'avoit rien à lui refuſer ni pour elle, ni pour ſes amis. Je prends part à ſa joie & à la vôtre. M. l'Evêque de ſaint Malo parle en ſaint & ſage Prélat de l'élevation de M. Deſmarets ſon frere. Le Roi en le chargeant de l'adminiſtration de ſes Finances, ne pouvoit en ce tems-ci lui impoſer un plus peſant fardeau. Il faut fournir de quoi ſoutenir une guerre ſanglante & ruineuſe au dépens de la vie & de la ſubſtance des Peuples, & ſe faire une

eſpece de juſtice ſauvage, d'épuiſer les forces de l'Etat pour le défendre, & d'affliger les riches & les pauvres par des Loix dures, quoique néceſſaires. On eſt à plaindre dans ces places, & devant Dieu & devant les hommes. Je ſuis bien aiſe que Monſeigneur de Rennes ait le plaiſir de voir établir Mademoiſelle de B. agréablement. Je vous prie de vouloir bien le faire quelquefois ſouvenir de moi, & ſur-tout de me croire auſſi parfaitement que je le ſuis, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 20. Mars 1708.

LETTRE CCCXXXIV.

Réponſe à une recommandation de M. Gonthieri Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

On me croit plus puiſſant & plus accrédité que je ne ſuis ; mais je ne ſouhaite jamais tant de l'être que dans les affaires que votre Excellence me fait l'honneur de me recommander. Je me ſerois volontiers emploïé pour le jeune déſerteur d'Avignon ; mais j'appris preſque auſſi-tôt qu'on m'eut rendu votre lettre, que M. le Duc de Roquelaure lui avoit accordé ſa grace. Le Lieutenant de Roi & le Major m'étant venu voir, je leur demandai ſi cette affaire étoit finie, ils me répondirent que non, & que M. de Roquelaure avoit bien écrit de mettre ce garçon en liberté, mais que c'étoit à condition que ce qu'on lui avoit repréſenté fût veritable, ce qu'ils ne croïoient pas. Je m'apperçûs qu'on diſputoit l'âge de quatorze à quinze ans, & qu'on alloit former des difficultés. Je dis à ces Meſſieurs la part que je prenois à cette affaire, & les priai de ne point former

d'obſtacles, ce qu'ils me promirent. Je ſuis bien-aiſe que ce jeune homme ait obtenu ſa liberté ; j'aurois voulu que ç'eût été par moi pour mieux marquer l'attachement & le reſpect très-ſincere avec lequel je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 22 Mars 1708.

LETTRE CCCXXXV.

De civilité à Madame la Ducheſſe de Roquelaure.

DEpuis mon retour des Etats, Madame, j'ai été ſi accablé d'affaires plus pénibles & ennuïeuſes, qu'importantes, que mes petits devoirs m'ont preſque ôté les moïens de remplir les grands. Ce n'eſt pas que je les aie oublié. M. le Duc a eu la bonté de me faire ſavoir de vos nouvelles & vous aura ſans doute mandé l'empreſſement que j'ai eu d'en apprendre. Vous ſavez, Madame, combien je m'intereſſe à votre ſanté, à votre repos, à votre gloire, à tout ce qui vous regarde... On ne vous a pas laiſſé ignorer les ſolemnités du mariage d'une de vos amies, les divertiſſemens, les fêtes, les préſens, la joie & la ſatisfaction mutuelle des mariés. Madame la Douairiere auroit pû les rendre plus ri-

thes, mais non pas plus heureux qu'ils le ſont, & qu'apparemment ils le ſeront l'un & l'autre par leur ſageſſe. Pareilles nouvelles ſont les grandes de ce païs. Nous laiſſons au vôtre les grands évenemens, les mouvemens des Roïaumes, le rétabliſſement des Rois, le dérangement de tous nos ennemis, les eſperances d'une floriſſante Campagne, & plus encore d'une paix prochaine. Je vous ſouhaite, comme on fait ici, les bonnes fêtes, & ſuis avec tout l'attachement & tout le reſpect poſſible, Madame, votre, &c.

A Niſmes ce 3. Avril 1708.

LETTRE CCCXXXVI.

De civilité & de piété à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Il faut ſuivre la Coutume quand elle s'accorde avec notre inclination & ſouhaiter à votre Excellence les bonnes Fêtes. Ses fonctions & les miennes dans des jours auſſi ſaints & auſſi occupés que ceux-ci, ne me permettent pas de paſſer les regles préciſes du devoir, & d'y ajouter aucun compliment. Je ſouhaite donc que

votre Excellence ſoutienne avec ſanté toutes les fatigues de l'Epiſcopat, ſachant qu'elle ne s'en épargne aucune, & qu'elle ait la bonté de ſe ſouvenir de me donner quelque part dans ſes prieres, & de venir ſe délaſſer quelques jours après ſa viſite de Provence, dans la ſolitude de Caveirac. Je ſuis avec tout le reſpect & tout l'attachement poſſible, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 6. Avril 1708.

LETTRE CCCXXXVII.

D'honnêteté & d'affaires à M. de Valernot, Abbé de S. Æuf.

JE ſuis bien aiſe, Monſieur, de vous avoir prévenu au ſujet de la Cure D.... Connoiſſant, comme je fais, le zele que vous avez pour l'Egliſe en general & pour votre Ordre en particulier que vous gouvernez ſi ſagement, j'ai crû que je devois me confier entierement à votre choix pour le Sujet à qui vous voudrez remettre la conduite d'une Paroiſſe qui vous appartient, & que je regarde comme une des principales de mon Dioceſe. C'eſt un Peuple aſſez docile, & qui déferant volontiers à celui qui le gouverne, mérite d'être bien gouverné. Les deux Religieux que

vous me propoſez les premiers me paroiſſent d'un bon caractere ; celui de Bourgogne & celui de Niſſe. Le ſavoir, la pieté, le zele accompagné de prudence & de charité, ſont les qualités d'un bon Paſteur. Je recevrai avec plaiſir celui que vous aurez choiſi des deux. J'écris à M. A... de préparer ſa démiſſion. Heureux d'avoir pû faire quelque choſe qui ait pû vous plaire, & vous témoigner le ſincere & parfait attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 30. Avril 1708.

LETTRE CCCXXXVIII.

Conſolation Chrétienne à M. de Colonde, ſur la mort de ſa femme.

JE ſuis ſenſiblement touché, Monſieur, de la mort de Madame votre Epouſe. Perſonne n'a tant mérité d'être honorée pendant ſa vie, perſonne ne mérite tant qu'on la regrette. Elle étoit faite pour pratiquer la vertu & pour l'inſpirer aux autres. Il n'y a point eu de bonnes œuvres commencées ou rétablies de ſon tems à Montpellier, où elle n'ait eu part, & dont elle n'ait pris ſoin dans la ſuite. Sa pieté a été ſolide & perſéverante. Elle laiſſe de grands exemples à cette Ville & à

ſa famille ; vous qui la connoiſſiez mieux, Monſieur, & qui avez été non-ſeulement le témoin, mais encore le compagnon de la plûpart de ſes dévotions, & qui d'ailleurs êtiez uni depuis tant d'années avec elle par des liens d'une ſainte & douce ſocieté, vous avez plus de raiſon de ſentir votre perte & de vous en affliger. Mais auſſi vous avez plus de ſujet de vous conſoler, dans l'eſperance que le Seigneur l'a reçûe & récompenſée des peines qu'elle a priſes, & des charités qu'elle a exercées en ce monde. Je ne perdrai pas la mémoire dans mes prieres, de l'amitié qu'elle m'a toujours témoigné, & je m'eſtimerois heureux ſi je pouvois vous faire connoître à vous & à toute votre famille le parfait attachement, & la conſideration particuliere avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 7. Mai 1708.

LETTRE CCCXXXIX.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

VOus avez quitté Sommieres bien promptement, Monſieur. Falloit-il interrompre ſitôt le plaiſir qu'on avoit de vous y avoir ? car j'eſpere que vous y reviendrez. Voilà ce que c'eſt que d'être néceſſaire en pluſieurs endroits. Nous vous ſouhaitâmes fort dans notre partie de Caveirac. Je vous plains d'être comme relegué ſur des côtes preſque ſauvages, où votre politeſſe aura beaucoup à ſouffrir. Au reſte mon neveu l'Abbé eſt réſolu de partir d'abord après les Fêtes de la Pentecôte. Envoïez-nous M. votre fils l'Abbé inceſſamment, & croïez-moi très-parfaitement, Monſieur, votre, &c.

De Niſmes ce 13. Mai 1708.

LETTRE CCCXL.

De remercîment à M. Sartre, Seigneur de Caveirac.

JE ne puis assez vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de me prêter votre belle & délicieuse maison. J'ai joui de toutes les douceurs & de tous les agrémens d'une Campagne agréable & bien cultivée. Tout y est propre, tout y est fleuri ou verdoïant. Les Fêtes me rappellent à Nismes, & comme mon premier soin en entrant ici a été de reconnoître & de sentir le plaisir que vous me faisiez, le dernier en sortant sera de vous en témoigner ma reconnoissance, en vous assurant qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

A Caveirac ce 24. Mai 1708.

LETTRE CCCXLI.

De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi.

JE ſuis bien aiſe, Monſieur, que notre Croix faſſe des miracles chez vous; c'eſt une marque qu'il y a de la foi & que votre pieté ſe communique par vos exemples à tous ceux qui vous appartiennent. Ce bonhomme que vous m'avez recommandé, marchoit avec un grand courage; il revient de ſa dévotion fort conſolé & fort édifié. Je vous eſtime heureux de paſſer vos jours auprès de Meſſeigneurs les Evêques d'Agde & de Beziers : je voudrois bien pouvoir vous en dérober quelques heures, ou m'aſſocier avec vous, & me ſatisfaire ſans vous faire tort. Les ſuccès de la Campagne ſont encore dans les mains de la Providence : les préparatifs ſont grands, les apparences ſont belles : ſi la benediction du Seigneur vient là-deſſus, que ne devons-nous pas eſperer ? Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

Du 10 *Juin* 1708.

LETTRE CCCXLII.

D'affaire particuliere & de nouvelles publiques, à M. l'Abbé Ménard.

SI M. l'Evêque de Montauban paſſe par ici, Monſieur, je plaiderai votre cauſe avec raiſon & avec affection. J'en connois toute la juſtice, & je crois qu'il la connoîtra auſſi, quand il en jugera par lui-même. C'eſt ſe faire honneur que de proteger un homme comme vous, & ce n'eſt pas aſſez de lui rendre juſtice, il faut ſe piquer de lui faire grace.

Il eſt vrai qu'on doit être dans une grande attente de cette Campagne. Une belle & nombreuſe armée, nos premiers Princes pour Generaux, braves Soldats, bons Officiers, Superiorité ce ſemble en tout; cependant il faut tout craindre de ces grandes actions qui peuvent être glorieuſes, & qui pourroient auſſi être ruineuſes. Je voudrois qu'on eût gagné une grande victoire, mais je ne voudrois pas qu'on donnât une grande bataille. Je ſouhaite ſur tout la Paix : Dieu ſait quand il voudra nous la donner. Je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 15. Juin 1708.

LETTRE

LETTRE CCCXLIII.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle.

NE ſoïez point en peine de ma ſanté, ma chere Fille, elle eſt auſſi bonne que je puis la ſouhaiter. Les chaleurs ne m'ont pas beaucoup incommodé. J'ai ſupporté les médiocres par la patience, le repos, le ſouterrain ; les bains m'ont aidé à moderer les grandes. Nous en voici bientôt à la fin. Pour vous qui agiſſez ſans ceſſe, & que Dieu a douée d'un temperament plus vif que le mien, vous devez avoir plus ſouffert que moi. Nous ſommes faits pour toutes les ſaiſons. Le Ciel nous doit toujours également porter à ſervir & à louer notre commun Créateur ; & les Hivers & les Etés qui ſe ſuccédent, ſi nous les paſſons à nous ſanctifier, compoſent notre éternité. Je ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes ce 24 Août 1708.

LETTRE CCCXLIV.

De civilité & de nouvelles à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Votre Excellence ne ſe repoſera-t-elle jamais ? De viſite en viſite, de Miſſion en Miſſion, après avoir inſtruit les peuples tranquilles de votre Diocèſe, vous allez exhorter les Troupes qui en ſortent, & rien n'échape à votre ferveur & à votre zéle. Je ne doute pas que le Comtat, cette région de paix, ne ſoit étonné de ſe voir tout d'un coup en armes, & ne ſe reſſente à la fin des incommodités que cauſe la guerre. Mais l'Egliſe toute douce & patiente qu'elle eſt, doit quelquefois ſoutenir ſes droits avec courage ; & ſaint Pierre prit l'épée & frapa même dans l'occaſion. Je m'imagine pourtant que Dieu calmera bientôt cet orage. Il y en a de plus difficile à diſſiper en Flandres, où cent mille hommes de chaque côté ſont prêts à ſe détruire, preſque ſans ſavoir pourquoi les uns les autres. Ce ſeront de grands ſujets de réflexion, quand ces heureux jours ſeront venus, que vous

voudrez vous délaſſer de vos fatigues Apoſtoliques. M. le Comte Gros que nous avons vû ici avec un extrême plaiſir, aura dit à votre Excellence combien elle eſt honorée ici. Mon Neveu a fait ſon coup d'eſſai aſſez heureuſement, à ce que ſes amis & les miens lui ont dit, ou pour l'encourager, ou pour le flater. Je le renvoie à Paris pour achever ſes études de Sorbonne. Ce ſera M. votre Neveu, Monſeigneur, qui remplira vos eſperances, par les conſolations qu'il vous donnera. J'ai grande envie de le voir & de l'embraſſer, après vous avoir aſſûré qu'on ne peut être avec un plus ſincere attachement & un plus profond reſpect que je le ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Niſmes ce 24 Août 1708.

LETTRE CCCXLV.

De civilité à M. l'Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

J'avois eu des eſperances agréables de l'honneur de voir votre Excellence dans la délicieuſe retraite de Caveirac. J'y ai paſſé quelques jours tranquilles dans le Printems, où rien ne manquoit pour les plaiſirs & les douceurs de la campagne, qu'une Compagnie exquiſe, qui répondît aux agrémens du lieu & de la ſaiſon. Mais vous êtiez, Monſeigneur, dans la ferveur de vos fonctions Apoſtoliques, dont le bruit venoit juſqu'à nous. J'ai appris même qu'après avoir porté le poids du jour & de la chaleur, vous avez été quelque-tems incommodé de vos fatigues, & que votre ſanté vous eſt revenue avec le repos. J'ai eu du moins aſſez ſouvent la conſolation d'ouir parler & de parler moi-même de votre Excellence. Meſſieurs & Dames, Dévots & autres, Séculiers & Réguliers, tout la loue, tout l'honore également. L'Automne approche, Caveirac ſera peut-être libre, les jours plus beaux & temperés, les pro-

menades plus commodes, & je pourrai vous y réïterer les assûrances de l'attachement sincere & du profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Nismes ce 24 Août 1708.

LETTRE CCCXLVI.

De civilité Chrétienne aux Dames de Boucard.

JE reçûs à B... Mesdames, la lettre que vous m'adressâtes à N... par laquelle je connus ce que j'ai toujours bien crû, la part que vous prenez à ma santé. Dieu, par sa grace, me l'a donnée assez bonne pour soutenir le travail de l'Episcopat, que le déreglement des mœurs & les miseres du tems rendent tous les jours plus difficile. J'espere trouver ma consolation dans la visite que je me propose de vous rendre devant ou après les Etats, où je serai témoin des bonnes intentions de votre Monastere, de sa régularité, de son union & de son attachement fidéle à l'avancement spirituel de toutes en géneral, & de chacune en particulier. J'aurai grand plaisir aussi de trouver toute la Communauté dans une santé parfaite. Je suis, Mesdames, entierement à vous, &c.

A Nismes ce 30 Septembre 1708.

LETTRE CCCXLVII.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier.

Bien loin, Monſieur, de s'excuſer d'avoir été long-tems ſans avoir eu l'honneur de vous écrire, le reſpect qu'on a pour votre retraite veut qu'on s'excuſe quand on vous écrit. Comme ce n'eſt pas mon intention d'abuſer du privilege que vous avez eu la bonté de me donner, je ne veux pas auſſi la laiſſer perdre. Quoique le Seigneur m'ait attaché à ce Diocèſe par des liens de Religion & de charité, & qu'il ait répandu ſes bénedictions ſur ma réſidence, mes penſées vont aſſez ſouvent du côté de votre ſolitude, & je m'imagine quelquefois, quand je paſſe ici de beaux jours, qu'ils ſeroient encore plus beaux auprès de vous. Ce païs-ci eſt devenu tout d'un coup tranquille. On n'y voit plus aucune trace de nos émotions paſſées, la paix y regne, mais la Foi n'y fait pas tout le progrès que nous ſouhaitons. La fureur a ceſſé, mais l'erreur reſte encore & ne finira dans la plûpart de ces eſprits préoccupés, que lorſque la fin de la guerre leur ôtera toute eſperance de ſe rétablir. Cependant les mœurs, même des Catholiques, ſe relâchent. Vous ver-

rez, Monſieur, par le Mandement que j'ai l'honneur de vous envoïer, que je n'ai pû diſſimuler les déſordres que produiſoit l'opera dans cette Ville en un tems où nous avions ordonné par ordre même du Roi, des prieres publiques, dans l'attente d'un grand & terrible évenement. J'ai eu ſujet d'être ſatisfait de la docilité de mes Diocèſains, & je ne crois pas qu'on redreſſe ici des theâtres, & qu'on y rapporte de tels exemples & de telles occaſions de débauches. Agréez que je le ſoumette à votre jugement, & que je vous renouvelle ici l'attachement ſincere & reſpectueux avec lequel je ſuis, Monſieur, &c.

A Niſmes ce 30 Septembre 1708.

LETTRE CCCXLVIII.

De condoléance à Monſeigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris.

MONSEIGNEUR,

Agréez que je témoigne à votre Eminence, la part que je prends à la perte qu'Elle a faite de M. le Maréchal ſon frere. Cette Province qu'il a gouvernée long-tems & qu'il a toujours protegée, le regrette géneralement, & ſe reſſouvient de ſa pieté, de ſa ſageſſe & de ſa juſtice. Pluſieurs perſonnes y ſont reconnoiſſantes de ſes bienfaits ou des marques de ſon amitié, dont ſa mort a renouvellé la mémoire. J'ai été, Monſeigneur, un de ceux qui l'ont le plus honoré, & pour qui il a eu plus de bonté. Je ne puis qu'offrir à Dieu pour lui mes prieres, & lui demander pour vous ſes conſolations, en vous aſſûrant de la vénération particuliere avec laquelle je ſuis, Monſeigneur, de votre Eminence, le, &c.

A Niſmes ce 14 Octobre 1708.

LETTRE CCCXLIX.

Compliment Chrétien au General des Chartreux.

J'Ai crû, mon très-Reverend Pere, que je devois vous faire part d'un Mandement que j'ai fait depuis peu dans mon Diocèſe, contre ce qu'on appelle l'Opera. Tout ce qui porte le jugement du monde vous appartient, à vous qui l'avez jugé, qui l'avez fui, & qui le condamnez tous les jours par votre vie retirée & pénitente. Comme nous ſommes perſuadé que vous priez ſans ceſſe pour la converſion des hommes, il eſt bon que vous connoiſſiez que nous y travaillons de notre côté, & que nous combattons tandis que vous tenez les mains levées. Je vous prie de demander à Dieu pour nous, la force de ſoutenir notre Miniſtere, & de me croire avec autant d'eſtime & d'attachement que je le ſuis, mon très-Reverend Pere, votre, &c.

A Niſmes ce 19 Octobre 1708.

LETTRE CCCL.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle.

VOus avez raiſon, ma chere Fille, de croire que je ne vous oublie pas, & que dans votre éloignement vous m'êtes encore préſente par l'attention que j'ai & l'interêt que je prens à votre repos & à votre ſanctification. Les mouvemens que vous ſavez que donnent les Etats de cette Province, ſur-tout dans leur commencement, m'ont empêché de répondre plûtôt à votre derniere lettre, par laquelle je voi que vous avez fait votre voïage fort agréablement, que vous êtes heureuſement arrivée, que vous avez été reconnoître les lieux que vous pouviez choiſir pour votre retraite ; que le Carmel vous avoit paru un peu trop rude, après avoir connu que vos forces ne répondoient pas à votre courage ; que vous avez porté ailleurs vos vûes. Il n'importe gueres où vous ſoïez, ma chere Fille, pourvû que vous ſoïez où Dieu vous veut. Il y a differentes demeures dans la maiſon du Pere céleſte. Vous ne pouvez qu'être heureuſe, quand ce ſera lui qui vous placera. Tous les Ordres Religieux ſont établis pour la ſanctification des perſonnes qui s'y enga-

gent ; les plus auſteres ne conviennent pas toujours, mais chaque Regle a ſa perfection quand on l'a choiſie & qu'on l'obſerve exactement. Jeſus-Chriſt & ſa Croix ſe trouvent par tout.

Madame de Liſlebonne, dont vous connoiſſez le bon cœur & le bon eſprit auroit bien voulu vous attirer auprès d'elle, & vous devez être bien-aiſe qu'elle ſoit un peu jalouſe de Madame de Lamoignon. Je vous prie, ſi vous la voïez, de lui témoigner le deſir que j'aurois d'aller paſſer encore quelques heures dans quelque parloir de ſon Monaſtere.

Nous parlons ſouvent de vous avec des perſonnes qui s'intereſſent à votre bonheur ſpirituel, mais je vous aſſûre, ma chere Fille, qu'on n'y prendra jamais plus de part que moi. Mille remercîmens à Madame de Lamoignon de l'honneur de ſon ſouvenir.

A Montpellier ce 25 Novembre 1708.

LETTRE CCCLI.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année.

COmme il ne nous reſte pas, Monſieur, ſelon les apparences, beaucoup d'années à paſſer au monde, nous pouvons, lorſqu'elles commencent, nous les ſouhaiter heureuſes. Heureuſes, c'eſt-à-dire, ſaintes, occupées de Dieu, de ſes volontés, des graces qu'il nous a faites & de celles que nous avons beſoin qu'il nous faſſe. Vous ne connoiſſez que ce bonheur, vous qui avez renoncé à tout ce que les hommes appellent ainſi, & qui dans une douce & pieuſe retraite, travaillez à l'œuvre de votre ſalut, déplorant les agitations & les miſeres du ſiécle. Nous parlons quelquefois avec M. de Baſville de cette précieuſe tranquillité qu'on ne peut s'empêcher de louer & d'envier en même tems. Nous ſommes ici depuis un mois entre les beſoins de l'Etat & ceux de la Province; prêts à remplir deux ſortes de devoirs qui ſemblent preſque incompatibles, & ne faiſant des vœux comme vous que pour les affaires publiques. L'année où nous entrons ne reſſemble pas à celle que nous venons de

paſſer. Je prie le Seigneur qu'il vous comble de ſes bénédictions de douceurs ; & je ſuis toujours avec un ſincere & reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 24. Decembre 1708.

LETTRE CCCLII.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle.

VOtre lettre du dix-huit, ma chere Fille, m'a tiré de la peine où j'étois ſur votre ſanté & ſur vos affaires. J'avois appris que vous faiſiez une retraite de dix jours dans le Monaſtere où vous êtes, pour vous diſpoſer à paſſer ſaintement les Fêtes, & pour conſulter le Seigneur loin du bruit & de la communication des hommes, & connoître les deſſeins qu'il a ſur vous, & les graces qu'il vous prépare. Je n'ai oſé vous écrire en ce tems-là, de peur d'interrompre votre dévotion & d'attirer ſur moi quelques momens de cette attention que vous aviez comme réſervée à Dieu ſeul. Préſentement je vous crois un peu plus libre, & je le ſuis un peu plus auſſi. Je vous ſouhaite au commencement de cette année, cette ſageſſe & cette docilité que Salomon demandoit au Seigneur pour connoître ſes volontés & pour les ſuivre. Il n'y a point d'état dans le monde

& dans la Religion même où l'on ne doive s'attendre du moins à des petites tribulations. Il faut les ſupporter avec patience. Madame de Liſlebonne vous pourra faire de bonnes leçons là-deſſus. Je vous prie de lui faire rendre ma lettre, & de me croire autant que je le ſuis, ma chere Fille, votre, &c.

Je remercie Madame de Lamoignon de l'honneur de ſon ſouvenir, & lui demande part à ſes prieres.

A Montpellier ce 26 Decembre 1708.

LETTRE CCCLIII.

Compliment Chrétien à Madame de C... pour le commencement de l'année.

QUand je vous ſouhaite, Madame, au commencement de cette année une longue ſuite de jours heureux, j'entends des jours de ſalut & de benedictions ſpirituelles. Les années finiſſent ſitôt & les proſperités humaines valent ſi peu, qu'elles ne méritent pas nos premiers vœux, ni notre principale attention. Ce n'eſt pas que je ne demande pour vous au Seigneur ce repos qui fait qu'on le ſert plus tranquillement, cette joie qui eſt le fruit d'une bonne conſcience, ces biens qui ſont la matiere de vos charités, & toutes les douceurs de la vie qui peuvent contribuer à votre ſanctification. Je ne puis mieux répondre aux bontés que vous me témoignez, ni vous marquer plus efficacement la reconnoiſſance & l'attachement avec lequel je ſuis, Madame, votre, &c.

A Montpellier ce 26 Decembre 1708.

LETTRE CCCLIV.

De civilité & de remercîment au P. Annat, General de la Congrégation des Peres de la Doctrine Chrétienne.

LE Pere Vignes, mon Reverend Pere, m'a rendu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'avois ſouhaité dans le tems du Chapitre de Beaucaire, qu'il fût élû Superieur de mon Seminaire, tant par la confiance que j'ai en lui, & par la déférence qu'il a pour moi, que par la connoiſſance que j'ai de ſa doctrine & de ſa prudence pour l'éducation des Eccléſiaſtiques de mon Dioceſe. Vos Peres eurent d'autres vûes, dont je n'ai pas voulu m'informer. Vous avez bien voulu les redreſſer par votre ſageſſe, mon Reverend Pere, dont je vous ſuis très-obligé. Je ſerois fâché plus qu'un autre d'avoir ſujet de me plaindre d'une Congrégation que j'ai tant de raiſon d'aimer & d'eſtimer. Cela ne peut arriver ſous un General qui la gouverne comme vous, & dont je ſuis ſi parfaitement, mon Reverend Pere, &c.

A Montpellier ce 3 Janvier 1709.

LETTRE CCCLV.

De civilité pour le commencement de l'année.

IL y a long-tems Monſieur, que je jouis de la ſincerité & de la conſtance de votre amitié. Sur cela les années finiſſent comme elles ont commencées, & commencent comme elles ont fini. Je ſuis pourtant bien aiſe qu'il y ait un jour où vos vœux ſe réuniſſent, & où votre cœur s'ouvre tout entier. J'en connois tous les ſentimens, & j'aime à les entendre renouveller. Je vous ſouhaite à mon tour une ſanté parfaite, un doux repos & des proſperités plûtôt agréables qu'utiles, telles que je crois que vous les deſirez vous-même. Votre fille eſt en droit de m'écrire comme auparavant; elle a des ſuperiorités qu'elle ne perd point, & elle eſt plus eſtimable par ſa vertu qu'elle ne l'étoit par ſa charge. Je vous prie de la ſaluer de ma part, & de me croire autant que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 3. Janvier 1709.

LETTRE CCCLVI.

Compliment au P. Chifflet.

J'Ai toujours bien crû, mon Reverend Pere, que votre amitié que vous voulez bien appeller reconnoiſſance, ne dépendoit point du tems ni du changement des années. J'ai été pourtant bien aiſe de voir au commencement de celle-ci les mêmes ſentimens & le même cœur que je reconnoiſſois en l'autre. Si de mon côté je vous ai témoigné quelque conſideration particuliere, lorſque vous êtiez avec nous; ce n'étoit pas tant un avantage pour vous qu'un plaiſir pour moi, & par l'approbation generale dont vous jouiſſez, vous pouvez bien juger qu'il n'y a pas grand mérite à vous eſtimer. Je ne ſuis pas ſurpris que vous ſoïez content de votre Auditoire, parce que je ſai que votre Auditoire doit l'être de vous. Par tout où vous prêcherez & où l'on aura du goût pour la parole de Dieu bien annoncée, vous devez vous attendre à une foule nombreuſe & choiſie d'Auditeurs. Vous aurez fait votre voiage de Pernes, dont je ſouhaite que vous ſoïez ſatisfait. Nos Etats vont finir. Le Carême approche. Je ſuis de tout mon cœur, mon R. P. votre, &c.

A Montpellier ce 9. Janvier 1709.

LETTRE CCCLVII.

Compliment à un Prédicateur, ſur un Sermon qu'il devoit prêcher & qu'il lui avoit communiqué.

LEs affaires, Monſieur, qui nous retiennent ici depuis plus de deux mois & les diſſipations inévitables qui les accompagnent, m'ont empêché de vous renvoïer plûtôt votre cahier. Je voi avec plaiſir la noble occupation que vous vous donnez. Vous ſortirez de votre Cloître comme un Prophête, pour aller annoncer au Roi les vérités Evangeliques, & prêcher l'humilité aux Grands du monde. J'ai lû plus d'une fois cette premiere partie de votre Sermon, que vous avez bien voulu me communiquer. Je l'ai trouvée fort propre pour la ceremonie du jour & pour l'Auditoire du païs où vous prêcherez. Ce que vous leur direz les inſtruira & ne les effarouchera point. L'humilité ne leur paroîtra pas impraticable avec les temperamens raiſonnables que vous avez pris; & je ſuis perſuadé qu'on ſera ſatisfait de vous, & que pluſieurs ſe reconnoîtront dans les portraits que vous faites d'eux.

Je n'ai fait que quelques petites ratures par-ci par-là; & comme je n'avois en main

que cette premiere partie, je n'ai pû juger si elle n'étoit pas un peu trop longue, & j'ai présumé que quelques endroits ou quelques circonstances du Mystere ou de la cérémonie de la Cene que j'aurois souhaité voir entre-mêlés, sont dans la seconde partie. Pardonnez ma liberté, & croïez-moi très-parfaitement, Monsieur, votre, &c.

A Montpellier ce 17 Janvier 1709.

LETTRE CCCLVIII.

De pieté à une Demoiselle.

VOtre lettre du commencement de cette année, ma chere Fille, ne m'a été rendue que depuis peu. La rigueur de la saison a tout dérangé jusqu'aux Couriers. Je vous aurois déja remercié de tant d'heureux jours que vous m'avez souhaités & que j'aurois sujet d'esperer sur des vœux & des prieres comme les vôtres, si je les passois aussi utilement & aussi régulierement que vous pensez. La vie est devenue si triste, par le peu de bien qu'on y fait, & par une infinité de maux qu'on y voit, que ne pouvant être agréable ni importante, on ne doit pas la desirer longue. Pour vous, ma chere Fille, qui vous disposez à mourir au monde, & à cacher

votre vie en J. C. il faut demander au Seigneur qu'il vous faſſe vivre pour lui, & qu'il renouvelle votre ferveur toutes les années. J'avois ſû par votre famille, que vous aviez enfin pris votre parti, que vous aviez commencé à vous eſſaïer & à ſuivre les exercices de la Communauté, & que vous vous regardiez déja comme ſéparée du monde & comme initiée aux Myſteres de la Religion. Vous me donnez le même avis dans votre lettre, & je voi avec plaiſir la joie que vous reſſentez dans votre retraite. Dieu vous fera d'abord goûter les douceurs d'un repos que vous n'auriez pû trouver dans le ſiecle. Les ſoins, les affections, les inquiétudes que cauſe la chair & le ſang, les bienſéances & les diſſipations inévitables dans les devoirs de la ſocieté & dans l'embarras des affaires, & même des bonnes œuvres, ne vous troubleront pas. Vous paſſerez des jours tranquiles dans votre Solitude interieure. Mais il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait que des onctions dans l'état que vous embraſſez, il y a des croix qui ſe trouvent de tems en tems. Je ne ſai quelles épines croiſſent parmi ces fleurs. On s'ennuie de certaines Obſervances qui répugnent au propre ſens, ou qui donnent trop de contrainte à l'eſprit humain. Plus on ſe croit raiſonnable, plus on a du dégout. Il faut

réduire ſon entendement ſous l'obéiſſance de J. C. & ſe perſuader qu'il n'y a rien de bas dans ſa Religion. Je ne vous en dis pas davantage pour cette fois. Je ſuis à vous, ma chere Fille, parfaitement, &c.

A Montpellier ce 22 Janvier 1709.

LETTRE CCCLIX.

De nouvelles à M. l'Abbé Menard.

J'Ai reçû depuis deux jours, Monſieur, votre lettre du premier de ce mois. Elle eſt reſtée à Montpellier après mon départ des Etats. Me voici préſentement à Niſmes, où le froid ſurprenant de la ſaiſon a fait, comme par tout ailleurs, de grands ravages. Nous avons accordé au Roi tout ce qu'il nous a demandé. Les miſeres ſont grandes, les beſoins de l'Etat le ſont auſſi. Il eſt difficile & pourtant néceſſaire d'accommoder l'un avec l'autre. Il n'eſt pas vrai que nos Fanatiques remuent : ſi des Etrangers ne s'en mêlent, ceux du païs vivront en paix. J'ai fait depuis quelques mois un Mandement contre l'Opera apparemment vous l'aurez vû. Aimez-moi toujours, & croïez-moi, Monſieur, parfaitement à vous, &c.

A Niſmes ce 20. Février 1709.

LETTRE CCCLX.

De civilité à M. Maboul, nommé Evêque d'Alet, ſur une de ſes Oraiſons funebres.

MONSEIGNEUR,

M. l'Abbé Guillot ne m'a rien appris ſur votre ſujet, dont je ne fuſſe déja bien perſuadé; quand il m'a écrit du bien de vous, il vous a fait moins d'honneur qu'il ne s'en eſt fait à lui-même, & vous pouvez lui être obligé de ſon amitié, mais non pas de mon eſtime. L'Oraiſon funebre de Madame de Puberland, dont vous avez bien voulu me faire part, m'a paru ſi noble dans ſes ſentimens, ſi juſte dans ſes expreſſions, ſi judicieuſe dans ſes louanges, qu'encore que nous l'euſſions lûe en bonne compagnie aux Etats de Montpellier, j'ai eu un plaiſir nouveau de la relire & d'en faire connoître ici les beautés que j'y connoiſſois. Vous avez donné l'éclat qu'il falloit à des vertus qui d'elles-mêmes n'étoient pas brillantes. Vous avez tiré de la vie d'une Religieuſe toute la gloire que la Religion pouvoit attirer ſur elle; & quoique vous me flattiez d'avoir laiſſé dans le genre d'écrire à ceux qui viendront après moi, quelque bon exemple, je ſens bien

que je n'ai fait que vous préceder, & que vous ne pouvez trouver en cet art de meilleur maître que vous-même. J'attens avec impatience, Monſeigneur, la ſatisfaction de vous voir dans cette Province avec M. l'Abbé Guillot votre ami & le mien. Comme je ſuis le premier de vos Confreres ſur votre paſſage, je ſerai le premier à vous recevoir, & le plus porté à vous témoigner l'attachement & le reſpect avec lequel je ſuis, Monſeigneur, votre, &c.

A Niſmes ce 12. *Mars* 1709.

LETTRE

LETTRE CCCLXI.

Sur la néceſſité d'aſſiſter les Pauvres, plûtôt que de bâtir des Egliſes.

J'Ai reçû votre Lettre, mon Reverend Pere. Je vous accorde la permiſſion que vous ſouhaitez d'abſoudre un cas réſervé, & de benir les deux Chapelles de votre nouvelle Egliſe, dont l'une eſt dédiée à S. François, & l'autre à S. Antoine de Padoue.

Quant au ſecours que vous me demandez, on n'eſt pas en état de vous le donner; les aumônes de l'aſſiette ſont réduites à ſi peu de choſes, & la miſere du tems eſt devenue ſi grande, qu'il ne s'y peut rien ôter aux pauvres. Je conviens que c'eſt une bonne œuvre de bâtir des Egliſes, mais les Pauvres qui ſont les Temples vivans du Saint-Eſprit, ſont préferables. Vous ne ſavez pas apparemment que du tems de Monſeigneur de Seguier, les aumônes de l'aſſiette étoient conſiderables. Les Etats les ont retranchées. On retiroit encore une penſion du Dioceſe, moi je n'en retire point.

Pourquoi vous piquez-vous de la gloire d'avoir achevé votre Egliſe? David laiſſa le Temple à bâtir à Salomon. Un autre le

fera auſſi-bien que vous. Quelle imagination de croire ou de vouloir faire croire que vous mourrez cette année ! Laiſſez votre vie entre les mains de la Providence de Dieu. Craignez qu'il n'entre dans votre deſſein autant d'amour propre que de zéle pour le ſervice de Dieu. Laiſſez cette année aſſiſter les Pauvres, & leur procurer du pain. Je ſuis, mon Reverend Pere, tout à vous, &c.

A Niſmes ce 23 Mars 1709.

LETTRE CCCLXII.

Sur la mort de M. le Prince de Conti.

JE ſai, Monſieur, que vous avez été ſenſiblement touché de la mort de M. le Prince de Conti. Toute la France l'a regreté avec raiſon & avec juſtice, & vous l'avez pleuré par reconnoiſſance & par amitié. Il étoit tombé dans un état ſi triſte & ſi languiſſant, qu'il étoit difficile que ſa ſanté ſe pût rétablir. Son grand mérite lui a été long-tems à charge, & je ne ſai ce qu'on doit plaindre davantage, ou que ſes jours ſoient ſitôt finis, ou qu'ils aïent été ſi peu emploïés. Ses années auroient été peut-être plus longues, ſi elles avoient été plus heureuſes. Mais enfin Dieu a voulu le ſauver par les adverſités & les infirmités de ce monde; & ſa patience, ſa réſignation & les autres vertus Chrétiennes qu'il a pratiquées en mourant, lui valent mieux pour ſon ſalut, que les grandes actions qu'il auroit pû faire pour ſa gloire pendant ſa vie. Je ſuis votre, &c.

Environ Mars 1709.

LETTRE CCCLXIII.

De pieté à une Demoiſelle, ſur ſon entrée aux Carmelites.

LEs ſoins fâcheux & continuels, ma chere Fille, que nous donnent depuis quelque tems la diſette du bled, & l'inquiétude des peuples dans nos Dioceſes, m'ont empêché de vous témoigner auſſi promptement que j'aurois voulu, la joie que j'ai de vous ſavoir dans les Carmelites. Il m'avoit toujours paru que c'étoit-là que vous vouliez, & où, ſelon toutes les apparences, Dieu vous vouloit. Les réflexions & les expériences que vous avez faites ailleurs, ne vous ſeront pas inutiles pour vous affermir dans cette paiſible & ſainte vocation. Vous avez aſſez connu le monde pour le mépriſer & pour deſirer d'en être entierement ſéparée. Vous trouverez parmi ces vertueuſes Religieuſes, des pratiques qui vous ſanctifieront, & des exemples qui vous conſoleront & vous ſoutiendront dans vos peines. Je crois que vous ſentez dans votre retraite cette paix de Dieu qui eſt au-deſſus de tout ſentiment. Je ſouhaite que le Seigneur vous la conſerve. Je n'écris point à la Mere Superieure, ni à la

Mere Louiſe de la Miſericorde. Je les felicite ſeulement de ce que la Colombe eſt revenue dans l'Arche. Je connois leur charité, & rien ne vous recommandera tant auprès d'elles que votre humilité & votre obéiſſance. Je vous prie de me recommander à leurs prieres, de me donner part aux vôtres, & de me croire autant que je le ſuis en Notre-Seigneur, ma chere Fille, votre, &c.

A Niſmes ce 24 Avril 1709.

LETTRE CCCLXIV.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le remercier d'un de ſes Livres.

J'Attendois, Monſieur, avec impatience, & j'ai reçû avec plaiſir le Livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoïer. Il m'accompagnera auſſi-bien que vous dans les jours avancés de mon pélerinage, & m'apprendra les devoirs d'une ſainte & ſage vieilleſſe. Dieu veuille que j'en profite au milieu de mes occupations comme vous le faites dans le ſein de votre ſolitude : car encore que nos miniſteres ſoient fondés ſur la charité, & que notre ſolicitude regarde le ſalut des ames, il ne laiſſe pas de naître de ces ſoins extérieurs une diſſipation preſque inévitable

dans ces tems d'agitation, ou une triſte laſſitude dans l'âge où nous ſommes. Ce païs-ci eſt fort affligé. La perte des bleds que l'Hiver a étouffés dans la terre, & des oliviers qu'il a deſſechés juſqu'à la racine, a déſolé toute cette Province, que les charges publiques avoient déja bien fatiguée. Cette miſere particuliere, qui eſt devenue génerale dans tout le Roïaume, nous doit bien faire ſouhaiter & demander au Ciel cette paix ſi néceſſaire au monde, & que Dieu ſeul peut lui donner. Je ne doute pas, Monſieur, que du port où vous avez heureuſement abordé avant les tempêtes, vous ne voïez avec douleur les troubles & les malheurs d'un Etat, que nous avons vû ſi floriſſant. Le Seigneur le veut ainſi. Il nous humilie, il nous punit. Le Roi & ceux qui gouvernent ſous lui ſont bien à plaindre. J'ai envoïé à M. de Baſville l'exemplaire de votre Livre qui lui étoit deſtiné. Il l'a reçû, & vous recevrez ſon remercîment preſqu'auſſi-tôt que le mien. Sa goute & ſon travail le vieilliſſent plus que ſes années. Vous avez été des premiers à connoître & à faire valoir ſon mérite. Perſonne ne ſert le Roi avec plus de capacité, plus d'affection & plus de ſuccès que lui. Nous voudrions bien pouvoir nous rendre Solitaires pour quelques jours avec

vous, & nous remplir des réflexions que vous faites à loisir dans votre retraite; mais nous sommes liés également à nos emplois quoique differens. Je prie le Seigneur qu'il vous conserve ce que l'âge donne de vénerable, & qu'il vous adoucisse tout ce qu'il peut avoir d'incommode. Je suis toujours avec un respectueux attachement, Monsieur, votre, &c.

A Nismes ce 28. Avril 1709.

LETTRE CCCLXV.

De pieté à une Demoiselle.

J'Ai eu, ma chere Fille, une sensible joie d'apprendre par vous même, que vous commencez à goûter les douceurs du Carmel, que la grace de la vocation & la charité de vos Sœurs vous adoucissent tout ce qui pourroit y avoir d'austere, & que par le repos de votre esprit & par le desir ardent que vous ressentez de vous offrir à Dieu, & de l'adorer toute votre vie sur cette sainte Montagne, vous connoissez que c'est-là que vous êtes appellée. Je ne doute pas que vous ne répondiez aux desseins que le Seigneur a sur vous, & qu'encouragée par l'exemple de tant de saintes Vierges, vous ne suiviez par tout l'Agneau avec elles. Je voudrois-bien, ma

chere Fille, être à portée d'assister à la cérémonie après laquelle vous soupirez. Je prendrois volontiers pour moi l'emploi que vous avez la bonté de proposer à mon Neveu. Il est entierement occupé de ses études, & il ne vous faut pas un Novice pour une action comme celle-là. J'ai bien regretté la perte que vous avez faite de votre Mere Prieure, mais vous êtes dans un Monastere où toutes les morts sont précieuses devant Dieu, & où l'on ne peut perdre de vûe aucune vertu qui ne se puisse remplacer incontinent. Vous serez heureuse de tomber sous la direction de la Mere de Maulevrier, qui vous sera d'un grand secours, par ses instructions, par ses conseils & par la bonté même qu'elle a pour vous. La mort de la Sœur de Bethune m'a d'autant plus touché, qu'elle se souvenoit encore que j'avois prêché à sa Vêture, & qu'elle me donnoit part à ses prieres. Procurez-moi celles de la Mere Louise de la Misericorde, & de toute la sainte Communauté. Tout ce païs est dans une grande misere, & vous jugez bien que le sort est presque égal de ceux qui souffrent ou qui compatissent. Demandez à l'Esprit saint, qu'il console les uns & les autres, & croïez que personne n'est plus à vous en Notre-Seigneur, ma chere Fille, que votre, &c. *A Nismes ce 18. Mai 1709.*

LETTRE CCCLXVI.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier.

J'Ai appris, Monſieur, dans le beau Livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoïer, que la vieilleſſe ne doit pas être pareſſeuſe, moins encore dans les Evêques que dans les autres hommes; parce qu'étant chargés de la conduite des Fidéles, ſujet à miſeres, à foibleſſes, à ignorances, à déreglemens, ils doivent ſans ceſſe, ou les conſoler ou les inſtruire, ou les corriger. La diſette qui fait gémir aujourd'hui preſque toute la France, a tenu tout ce païs-ci, par la perte des bleds & des oliviers, & par la mortalité même des beſtiaux, dans une déſolation & dans une inquiétude particuliere. Les pauvres, c'eſt-à-dire, les peuples, ont beaucoup ſouffert par l'avarice des uſuriers, & par la crainte de la famine. Nous nous ſommes donnés de grands mouvemens. M. de Baſville a pris & prend encore beaucoup de peine, & juſqu'ici le pain n'a pas manqué, & les petits grains dans ſix ſemaines mettront le monde en repos. Qu'eſt devenu, Monſieur, ce Roïaume que nous avons vû ſi floriſſant? J'ai crû être obligé pour l'inſtruction &

pour la consolation de mes Diocesains, & de ceux qui sont dans le même cas, de faire imprimer la Lettre Pastorale que je prends la liberté de vous envoïer. La Paix pourroit nous faire esperer l'abondance. Il faut l'attendre du Ciel. Je suis toujours avec un tendre & respectueux attachement, Monsieur, votre, &c.

A Nismes ce 31. Mai 1709.

LETTRE CCCLXVII.

D'affaires publiques, à M. l'Abbé Menard.

VOilà, Monsieur, de grands changemens dans le Ministere. Tous ceux qui n'étoient pas contens de M. Chamillard, esperent tout de M. Voisin. Ceux qui étoient de ses amis le plaignent; quelques-uns même croient qu'un nouveau Ministre au commencement d'une Campagne, se trouvera un peu embarrassé, & s'imaginent qu'on l'a changé un peu trop tôt ou un peu trop tard. Pour moi qui ne me pique pas de politique, je plains l'ancien, je felicite le nouveau. Je suis persuadé que le Roi fait bien tout ce qu'il fait, & je prie Dieu qu'il benisse tout. Je vous aurois envoïé un exemplaire d'une Lettre Pastorale que j'ai faite sur la disette du tems, mais il faudra attendre une com-

modité qui ne coute rien. Aimez-moi toujours, & croïez-moi, Monſieur, parfaitement à vous, &c.

A Niſmes ce 16. Juin 1709.

LETTRE CCCLXVIII.

De pieté à une Demoiſelle.

J'Avois déja ſû, ma chere Fille, que vous aviez ſolemnellement renoncé au monde & à ſes vanités ; & que ſous les voiles d'une humble Carmelite, vous en pratiquez les vertus. J'avois auſſi loué le Seigneur qui vous a inſpiré ce deſſein, & qui vous a fait la grace de l'accomplir. J'ai reſſenti une nouvelle joie, quand j'ai appris par votre Lettre que vous avez fait votre ſacrifice ſans peine ; que vous connoiſſez que ce que vous avez quitté, ne vaut pas ce que vous avez acquis ; que vous commencez à goûter la paix que Dieu reſerve aux ames qu'il a aimées & qu'il a choiſies pour lui, & que dans l'état où il vous a miſe, vous êtes heureuſe, & vous ſentez votre bonheur.

En effet, ma chere Fille, rien ne vous manque pour cela dans la ſainte maiſon où vous êtes ; les regles qu'on y ſuit, les exemples qu'on y donne, la ſolitude qu'on y trouve & les bénedictions du

Ciel qui tombent abondamment ſur votre ſainte Montagne.

Je vous aurois volontiers envoïé ma Lettre Paſtorale ſur les miſeres du tems, & je vous envoierois encore un Mandement que je viens de faire au ſujet des prieres publiques pour la proſperité des armes du Roi. Mais les commodités ſont rares, & les frais de la Poſte ſont grands & ne conviennent gueres aux Communautés.

Je me flate toujours que j'aurai quelques parts à vos bonnes prieres, & que vous m'en attirerez auſſi d'autres.

Pour moi, quoiqu'éloigné & ſéparé de vous, je vous ſerai préſent en eſprit. Je prendrai part à l'accroiſſement des graces que Dieu vous fera, & je ſerai toujours, ma chere Fille, également à vous, &c.

A Niſmes ce 15 Juillet 1709.

LETTRE CCCLXIX.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier, ſur le recouvrement de ſa ſanté.

J'Appris, Monſieur, votre guériſon plûtôt que votre maladie, & je priai le Seigneur qui vous conſervoit, que ce fût pour votre ſanctification autant que pour la conſolation de ceux qui vous honorent comme je fais. Votre retraite du monde vous en a ſans doute non-ſeulement ſeparé, mais encore détaché. Vous goûtez depuis pluſieurs années les douceurs d'une ſolitude Chrétienne : Dieu vous aïant fait la grace de vous tirer des horreurs d'un ſiecle qui devoit être auſſi malheureux & auſſi corrompu que celui-ci. L'âge avançant toujours, & la pieté croiſſant avec l'âge au milieu de votre repos, vous vous préparez à bien mourir. Les maladies mêmes dont vous êtes quelquefois affligé, & que vous ſupportez avec tant de réſignation, ſont comme des eſſais d'une mort qui ne peut gueres être éloignée. Rien ne peut vous faire regretter ce que vous avez quitté. L'état où vous voïez les affaires préſentes ne donne envie à perſonne d'y avoir part ; & la ſeule tentation que vous pouvez avoir dans votre deſert, c'eſt d'être

trop ſenſible aux malheurs de la République. Mais tant que nous vivons nous ſommes Citoïens de la Jeruſalem terreſtre. Nous devons être touchés de tout ce qui bleſſe la gloire du Roi, à qui nous ſommes ſi redevables, ou la douceur & la tranquillité d'un Etat que nous avons vû ſi floriſſant. C'eſt une triſteſſe qui eſt ſelon Dieu, pourvû que la pieté civile ne trouble pas la Chrétienne, & qu'elle retienne dans le cœur la réſignation & la confiance.

M. le Duc de Roquelaure & M. de Baſville ont paſſé ici au retour de leur expédition du Vivarez. Ils ont étouffé dans ſa naiſſance une rébellion qui alloit devenir très-dangereuſe. La diſette du bled donne de grandes inquiétudes aux peuples, & celle de l'argent donne de grands embarras aux Riches.

Je prends la liberté de vous envoïer encore un Mandement fait depuis peu, à l'occaſion des Prieres pour la proſperité des armes du Roi après la rupture de la Paix. Je vous prie de croire que je penſe ſouvent au promenades & aux converſations de Villeneuve, & que j'ai eu quelquefois d'aſſez fortes tentations de vous y aller renouveller le reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 1. Août 1709.

LETTRE CCCLXX.

A M. Portalés, pour le diſſuader de ſe faire Prêtre.

VOtre lettre, quoique longue, Monſieur, ne m'a pourtant pas ennuïé. J'ai lû toutes vos avantures, & j'y ai fait toutes les réflexions que vous pouvez ſouhaiter. Il me ſemble que tout ſe réduit à ſavoir ſi vos parens vous aïant voué à l'Egliſe & au Sacerdoce, & vous de tems en tems vous y croïant appellé, vous devez prendre ce parti & vous y diſpoſer, quoique dans un âge déja avancé, par des études convenables. Si vous me demandez mon avis, je vous dirai que vous n'y êtes pas obligé, & que même il ne vous convient pas à préſent de vous faire Prêtre. Le vœu de vos parens ne vous engage à rien. Il faut que les vœux ſoient volontaires & perſonnels. La vocation doit venir de Dieu, non pas des hommes. D'ailleurs ces parens-mêmes qui vous avoient deſtiné pour l'Egliſe, ne s'en ſouvinrent plus, & ne vous donnerent pas une éducation conforme à cet état ; ainſi vous ne devez avoir ſur cela aucun ſcrupule. Outre cela, vous êtes dans un âge où il vous ſeroit difficile d'acquerir les capacités ne-

ceſſaires. Votre Evêque a été d'avis que vous demeuraſſiez dans vos petits emplois, où vous pouvez vous ſanctifier en vous appliquant à l'inſtruction d'une petite jeuneſſe que vous porterez à la pieté, & gagnant ainſi votre vie ſelon l'ordre où la Providence vous a mis : car pour des penſions ou des gratifications de la Cour, le tems ne permet ni d'en eſperer, ni d'en demander. Si j'avois quelque occaſion de vous ſervir & de vous emploïer utilement dans mon Dioceſe, je le ferois avec plaiſir, vous aſſurant que je ſuis veritablement, Monſieur, tout à vous, &c.

Je me charge de faire dire les trois Meſſes à S. Gervaſi.

A Niſmes ce 13. Août 1709.

LETTRE CCCLXXI.

De nouvelles à M. l'Abbé Menard.

LE Ciel n'eſt pas encore bien pour nous, Monſieur, la derniere affaire auroit pû être heureuſe, ſi le General n'eût été bleſſé, & ſi le nombre n'eût enfin prévalu ſur la valeur. On peut dire que nous n'avons pas perdu la bataille, mais que nous ne l'avons pas gagnée. Les ennemis ont plus ſouffert que nous. Nous avons pris de leurs drapeaux : ils ont été chargés pluſieurs fois ; mais enfin ils ſont demeurés maîtres du champ de bataille, & nous nous ſommes retirés ſous nos Places comme vaincus, après d'aſſez grandes pertes. Je ſuis fort touché de la bleſſure de M. le Maréchal de Villars, ſoit par le beſoin qu'on a de lui, ſoit par l'amitié qu'il a pour moi. Je vous prie de me faire ſavoir les nouvelles que vous apprendrez de ſa bleſſure, & de me croire autant que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 20. Septembre 1709.

LETTRE CCCLXXII.

Compliment à M. de Baſville, ſur la mort de M. de Lamoignon ſon frere.

J'Ai appris, Monſieur, la mort de M. votre Frere; j'en ſuis touché pour lui & pour vous. Vous avez toujours vécu dans une ſi parfaite union de cœur & d'eſprit: vous faiſant dans les tems heureux un bonheur commun; dans les tems difficiles, vous ſervant de conſolation l'un à l'autre; toujours également amis, toujours également freres. Qu'il eſt aiſé de juger de votre douleur! On me mande qu'on ne peut pas être plus regretté qu'il l'eſt. Je n'en ai pas douté; il ne peut preſque mourir perſonne de votre nom que ce ne ſoit une perte publique. M. de Lamoignon ſurtout, qui s'étoit acquis depuis long-tems l'eſtime & l'amitié de la Cour & de la Ville, par cette droiture & cette bonté qui le faiſoient l'arbitre de tous les differends, & le rendoient agréable & utile à tout le monde. Ces ſéparations, Monſieur, ſont bien ſenſibles: mais à quoi ne doit-on pas être accoutumé dans la vie? Je voudrois bien pouvoir vous être de quelque uſage dans votre affliction, mais vous n'avez beſoin que de vous-même, & votre ſa-

geſſe vous en inſpirera plus que je ne ſaurois vous en dire. Il me ſuffit de vous aſſurer que je prens part à votre douleur, que je ſens la mienne, & que je ſuis, &c.

Environ Septembre 1709.

LETTRE CCCLXXIII.

De conſolation à M. le Pelletier, ſur les infirmités de la vieilleſſe.

LA viſite, Monſieur, que je viens de faire à M. le Duc d'Uſez, arrivé depuis peu dans cette Province, m'a empêché de répondre à votre lettre. Je vois que vous avez quitté votre ſolitude de Villeneuve avant que la ſaiſon de la campagne fût avancée. Il faut ménager une ſanté foible; l'air de Paris eſt moins ſubtil, les ſecours y ſont plus préſens; & quand on approche l'âge des Patriarches, il faut ſe mettre ſous les ſoins d'une famille, & recevoir de ſes enfans les fruits de la bonne éducation qu'on leur a donnée. La confidence que vous me faites de l'état où vous êtes & où vous réduit le poids des années, me toucheroit davantage ſi vous n'en parliez pas ſi bien, & ſi je ne voïois par-là encore tout votre eſprit dans votre lettre, & dans celles que M. de N... m'a communiquées. Mais enfin votre appréhen-

ſion eſt raiſonnable ; tout ce qui tend à ſa fin diminue néceſſairement ; la vigueur paſſe, les organes s'uſent, l'eſprit s'affoiblit avec le corps ; le feu qui nous anime s'éteint inſenſiblement, & la raiſon auſſi-bien que les ſens ſuccombent quelquefois ſous les infirmités de la vieilleſſe. Ceux qui comme vous ont mené une vie toujours occupée, qui ont été chargés de pénibles & importantes affaires, qui ont pris à cœur les interêts de l'Etat comme ceux de leur famille, qui ſont vivement touchés des malheurs préſens & des miſeres de la Patrie ; ceux-là, dis-je, ont à craindre que l'application & l'uſage qu'ils ont fait de leur eſprit, n'y cauſent enfin quelque défaillance. La nature ceſſe auſſi ſouvent d'elle-même. Il y a peu de ces vieilleſſes heureuſes qui ſe ſoutiennent juſqu'à la fin, & où le tems n'ôte à l'homme quelque partie de lui-même ; & cette bénédiction que Moïſe prononça : *Sicut dies juventutis tuæ, ita ſenectutis tuæ*, ne ſe renouvelle gueres depuis. Nous avons vû, vous & moi, Monſieur, des hommes dont on avoit eſtimé le jugement & la ſageſſe, après avoir rempli les premieres Charges & les premiers Emplois du Roïaume, traîner un reſte de vie dans une indolence pitoïable, ſans raiſonnement, ſans intelligen-

ce, oublier leur propre nom. J'avoue que cette eſpece de mort vivante eſt une humiliation quand on la ſent ou qu'on la prévoit. L'homme ne fait jamais plus de pitié que lorſqu'il commence à rentrer dans ſon néant. La mort naturelle eſt la peine du peché; la mort civile ou morale en eſt la penitence. Il faut s'y réſigner quand on la voit approcher, & dans le danger de ne pouvoir plus offrir à Dieu avec liberté le ſacrifice des bonnes œuvres & de la louange, lui en faire un de ſon inaction & de ſon ſilence. Après cela, il faut ſe conſoler de tout. L'Apôtre nous apprend que, ſoit que nous vivions ou que nous mourions, nous ſommes au Seigneur. Nous devons croire que toute affliction comme toute conſolation vient de lui, que c'eſt toujours un bien que ſa volonté s'accompliſſe en nous. En nous ôtant ce qui ſert à le connoître & à le ſervir, il nous ôte en même-tems ce qui peut induire à l'offenſer. Cet affoibliſſement que vous croïez remarquer en votre perſonne, eſt une marque de l'attention que vous avez vers vous-même. Il n'eſt pas étonnant que vous éprouviez quelque changement & quelque diminution de force, que votre imagination ſe réfroidiſſe, que votre application ſe relâche, que vos prieres ſoient moins

ferventes, que vos penſées & vos actions ſoient moins vives, que le corps qui ſe corrompt appeſantiſſe l'ame. Vous touchez ce terme fatal de la vie, dans lequel il n'y a plus que travail & douleur, ſelon l'Ecriture. La réflexion que nous avons à faire, Monſieur, car à deux ou trois années près, nous ſommes dans le même cas ; c'eſt de nous regarder ſur le déclin de l'âge comme des ſerviteurs qui vont devenir inutiles ; de mettre à profit les heures que Dieu nous laiſſe, avant que le tems vienne, où ſelon l'Evangle, il ne ſera plus libre de travailler pour le ſalut. Hâtons-nous de lui offrir des connoiſſances & des affections qui ſeront tous les jours plus uſées, & prions-le que s'il veut nous punir avant notre mort de la privation des douceurs temporelles & ſpirituelles de la vie, il conſerve du moins dans nos cœurs mortifiés un fonds de religion, de foi, d'humilité & de patience. C'eſt une grace & une bénédiction du Ciel pour vous, d'être au milieu de votre famille, aimé & honoré de vos enfans, qui adouciront vos peines, qui reſpecteront juſqu'à votre foibleſſe, & qui touchés de tendreſſe, de pieté & du deſir de vous prolonger un reſte de vie, auront les mêmes ſoins de votre vieilleſſe que vous avez eu de leur enfance. Quoique

je ſois perſuadé que vous n'avez pas beſoin de mes leçons, & qu'un eſprit ſolide & tranquille comme le vôtre ne ſoit pas ordinairement ſujet à de pareils dérangemens, j'ai bien voulu vous obéir, Monſieur, & vous témoigner avec quelle déference je ſuis votre, &c.

A Niſmes ce 9. Novembre 1709.

LETTRE CCCLXXIV.

Compliment à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, ſur la mort du Prince Pamphile qui avoit une penſion ſur l'Archevêché d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Vous voilà donc déchargé de mille cinq cens écus Romains de penſion ſur votre Evêché. Le Prince Pamphile ne pouvoit mourir plus à propos pour vos Hôpitaux. Quelque joie que m'ait donné cette nouvelle, parce que j'aime à voir groſſir vos revenus, j'ai crû après y avoir bien penſé, que vous n'en êtiez pas plus riche, que le bien qu'on vous laiſſe eſt un bien que vous donnez, & que ce ſont

vos pauvres qu'il faut féliciter & non pas vous. M. l'Evêque d'Uſez & M. l'Evêque de Montpellier vous en feront leur compliment. Je vous fais le mien, Monſeigneur, moins ſur l'acquiſition que vous faites, que ſur la diſtribution que vous en ferez. Agréez que j'aïe l'honneur de vous renouveller en même-tems tous les ſentimens de reſpect & de veneration avec leſquels je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 8. Decembre 1709.

LETTRE CCCLXXV.

De civilité au même.

MONSEIGNEUR,

On vous a dit vrai; nous ſommes ici ſouvent enſemble. On y voit un Concile de dix-huit Evêques travailler pour le bien public, & chercher les moïens de ſoutenir l'état & la Province. Des affaires d'elles-mêmes aſſez triſtes ont bien beſoin de quelques intervalles de gaieté: Nous en profitons; heureux ſi vous vouliez en profiter vous-même, & venir recevoir les complimens du Clergé de France, peut-être moins polis, mais peut-être auſſi

auſſi plus ſinceres que ceux d'Italie ſur le gain de votre penſion Pamphiliene. Je vous les réitere encore avec tous les ſentimens de reſpect avec leſquels je ſuis, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 12. Decembre 1709.

LETTRE CCCLXXVI.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année.

PArmi tous les embarras, Monſieur, où nous nous trouvons ici au ſujet des affaires de la Province, qui ſont à peu près comme celles du Roïaume, nous ne laiſſons pas de trouver quelques bons momens, M. de Baſville & moi, & ce ſont ceux où nous parlons de vous : nous repaſſons les differens états de votre vie, & nous ne croïons pas que vous aïez ſujet de regreter les ſoins que vous avez pris pour le Public & pour votre famille, qu'on a regardé de tout tems comme les plus nobles devoirs & les premieres eſpeces de charité des Peres & des Citoïens. Nous louons les miſéricordes de Dieu ſur vous, de vous avoir tiré des emplois difficiles & dangereux, & de vous avoir mis dans le port avant les tems de confuſion

& de trouble. Je vous avoue que nous vous envions quelquefois la douceur de votre retraite.

Je ne manquerai pas de faire votre repréſentation à ce digne Magiſtrat, au ſujet de ſes derniers diſcours à l'ouverture de nos Etats. Il écrivit à M. ſon Neveu de vous les communiquer, ainſi que faiſoit M. ſon Frere : ce que je crois déja executé.

Comme nos années, à meſure que nous vieilliſſons, nous doivent être plus précieuſes, & qu'aſsûrés de mourir bientôt, nous ſommes plus preſſés de bien vivre. Je vous ſouhaite pour cette prochaine année des bénedictions du Ciel plus abondantes, & ſuis avec un plus parfait attachement, Monſieur, votre, &c.

A Montpellier ce 29. Decembre 1709.

LETTRE CCCLXXVII.

Compliment chrétien à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, pour le commencement de l'année.

MONSEIGNEUR,

Je vous ſouhaite cette nouvelle année mille bénedictions ſpirituelles, telles que je dois vous les ſouhaiter, & mille bénedictions temporelles, telles que les pauvres vous les ſouhaitent. Votre charité ſe fortifie tous les jours; vous l'exercez par vos aumônes, vous la perſuadez par vos diſcours & par votre Lettre Paſtorale, où vous ramenez les Eccleſiaſtiques à l'origine & à l'adminiſtration primitive de leurs biens. Si chacun avoit un cœur comme le vôtre, il y auroit fort peu de beſoins ſans ſecours. Les Traitans de la contrebande ſont devenus ſourds à nos prieres trop ſouvent réiterées. Nous avons laſſé leur patience & ils ont laſſé notre charité. M. Rouſſet vient de me rendre la lettre de votre Excellence, & s'eſt incontinent retiré. Il fera tout ce qu'il voudra de moi, quand il me parlera de votre part, parce que perſonne n'eſt

avec plus de reſpect & de ſoumiſſion que moi, Monſeigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 1. Janvier 1710.

LETTRE CCCLXXVIII.

Compliment chrétien à Madame de C. pour le commencement de l'année.

ON n'a qu'à vous ſouhaiter des années, Madame, on eſt aſsûré qu'elles commencent, qu'elles finiſſent & qu'elles ſe paſſent heureuſement, je veux dire dans une ſuite continuelle de bonnes œuvres ; vous uſez du tems & de la ſanté que Dieu vous donne d'une maniere à vous en attirer la continuation. M. l'Evêque d'Agatopolis que j'attendois ici, n'y paſſera peut-être pas. Il m'a envoïé votre lettre, & m'a fait commencer cette année plus agréablement que je ne penſois... Nous ſommes ici tenans les Etats de la Province de Languedoc, entre les demandes du Roi, les beſoins du Roïaume & les miſeres des Peuples. Il eſt aſſez difficile de ſatisfaire à des devoirs ſi differens, & à concilier les deſirs avec la puiſſance. Tous nos vœux doivent tendre à prier le Seigneur qu'il veuille bientôt donner la Paix au monde, afin que

nous le ſervions plus tranquillement. Je vous demande toujours quelque part dans vos prieres, & je vous aſsûre que perſonne ne vous honore plus, & n'eſt plus parfaitement que moi, Madame, votre, &c.

A Montpellier ce 10 Janvier 1710.

AVIS.

Les Lettres Françoiſes qui ſuivent, s'étant trouvées ſans date d'année, & la plûpart ne renfermant aucuns faits qui aient pû leur ſervir d'époque certaine, l'on n'a pû mettre ces Lettres dans un meilleur ordre, qu'en laiſſant de ſuite celles qui ſont adreſſées à une même perſonne.

LETTRE CCCLXXIX.

De civilité & de remercîment à M. Benoiſt, Auditeur de Rote.

JE vous rends très-humbles graces, Monſieur, de la bonté que vous avez de m'offrir de me loger dans votre maiſon, ſi mes affaires me permettent de faire le voïage d'Avignon. Il eſt vrai que j'ai ſouvent pris la réſolution d'aller voir ce qui me reſte de parens & d'amis dans la Province, & de paſſer quelques mois dans mon païs, après en avoir été éloigné durant tant d'années. Je n'ai jamais trouvé de conjoncture favorable, & j'ai toujours été obligé de remettre la partie à un autre tems. Je n'eſpere pas que je puiſſe être plus heureux cet Eté. Monſeigneur le Dauphin marche avec la Reine vers la frontiere, & je doute fort que je puiſſe quitter la Cour. Ainſi, Monſieur, je vous remercie très-humblement des offres obligeantes que vous me faites. Je ſai bien que je ne trouverois nulle part ni plus de civilité, ni plus de bonté que chez vous; auſſi ne ſerois-je point ailleurs ni plus agréablement, ni plus volontiers. Mais ma deſtinée m'attache encore ici, & je ne crois pas trouver de

cette année, le peu de tems que j'avois deſtiné à ce voïage, où l'un de mes plus grands plaiſirs ſeroit de vous embraſſer & de vous aſsûrer qu'il n'y a perſonne au monde qui ſoit avec plus de zéle & de paſſion votre, &c.

A Paris ce 31. Mars.

LETTRE CCCLXXX.

De civilité au même.

JE vous rends mille graces, Monſieur, du ſoin que vous avez pris de faire la diſtribution des livres que j'avois pris la liberté de vous adreſſer, & de la bonté que vous avez eûe de rendre à Mademoiſelle de Montauban la lettre de M. de Montauſier. Je lui ai montré la vôtre pour lui faire voir la foibleſſe où l'âge réduit cette bonne femme, afin qu'il ne s'étonnât pas de la mépriſe qu'elle avoit faite, & qu'il ne ſoupçonnât pas qu'il y eût de la fraude. Cependant comme Madame de Doiſſans lui a écrit deux lettres pleines de reſſentiment, dont il a été piqué, & que je crains que la lettre qu'il écrit à cette Dame, ne ſoit un peu forte: je vous prie d'avoir la bonté de la lui rendre, enſorte qu'elle ne tombe pas en d'autres mains que les ſiennes. Je reçûs il y a quel-

que tems une de vos lettres pour M. Cramoiſy que je lui envoïai d'abord de ſaint-Germain ; & comme je lui ai écrit d'ici qu'il fît tout ce que vous ſouhaitiez très-promptement, il m'a répondu qu'il ne ſe ſouvenoit pas de l'avoir reçûe. Si j'étois à Paris ou à Saint Germain, j'envoierois faire un éclairciſſement là-deſſus ; mais parce que nous ſommes encore ici pour plus d'un mois, je vous prie d'avoir la bonté d'écrire encore une fois à M. Cramoiſy vos volontés, & je les lui ferai ſavoir. Je n'ai pas eu le tems de m'arrêter à Paris, pour vous envoïer la ſuite du Journal que vous m'aviez demandée, à la premiere occaſion après notre retour, je m'en ſouviendrai. Je vous prie de témoigner à M. de Salvador, que le petit préſent que je lui ai fait ne méritoit pas les remercîmens qu'il a eu la bonté de me faire, que je lui ſuis obligé de la maniere honnête avec laquelle il l'a reçû, & que je ſerois heureux ſi j'avois quelque choſe de plus précieux à lui offrir. Faites-moi la grace auſſi d'aſſurer tous mes parens & amis de mes très-humbles ſervices, & de croire que vous n'avez perſonne qui ſoit avec plus d'affection & de ſincerité que je ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Fontainebleau ce 29. Mai.

LETTRE CCCLXXXI.

De civilité, au même.

IL n'eſt pas vrai, Monſieur, que j'aie été nommé à l'Evêché de Toulon, & le bruit que vous dites qui en a couru dans votre Ville, n'a aucun fondement, ſinon la bonne opinion qu'on y a peut-être de moi. Je vous ſuis obligé des ſouhaits que vous faites pour moi là-deſſus. Je ſuis plus tranquille que vous ne ſauriez croire, & je me trouve ſi bien où je ſuis, que je crains preſque ce que mes amis me ſouhaitent. Je vous prie d'aſſûrer M. le Vicelegat de mes très-humbles reſpects. Je ne manquerai pas de lui envoïer les feuilles du Journal des Savans tous les mois, à meſure qu'elles paroîtront. Je n'ai pû envoïer à Paris depuis que j'ai reçû votre lettre; je ne laiſſerai pas de mettre dans ce paquet les feuilles du mois de Janvier que l'Auteur m'avoit données, & que vous me ferez la grace de préſenter à ſon Excellence. Si les autres n'ont pas plus d'étendue que celles-ci, je pourrai les envoïer par la poſte, afin que vous les receviez plûtôt. C'eſt une affaire de ſi peu de conſéquence, que la dépenſe que je ferai pour cela, que je prie ſon Excel-

lence de n'en être point en peine. Je voudrois trouver quelque occaſion plus conſiderable de lui témoigner la paſſion que j'ai pour ſon ſervice. Les Gens d'affaires de M. de Montauſier ne ſont pas ici préſentement ; ainſi je ne ſai ſi on a païé régulierement Mademoiſelle de Montauri, tante de M. le Baron d'Oiſſan. Je vous en rendrai compte au premier jour. Je vous prie cependant de faire rendre cette lettre à un Pere qui eſt Confeſſeur de cette bonne femme. On ne ſait pas l'Ordre dont il eſt : ainſi on ne peut pas la lui adreſſer directement. Par ſon titre, je juge qu'il doit être Carme-Déchauſſé. Je vous demande pardon de toutes les peines que je vous donne, & ſuis, Monſieur, &c.

A Verſailles ce 18. Février.

LETTRE CCCLXXXII.

Au même, pour s'excuſer de recommander l'affaire qu'il avoit à Rome.

JE reçûs à mon retour du voïage, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & vous pouvez penſer combien je vous ſuis obligé de l'honneur de votre ſouvenir. Toutes les bontés que vous avez pour moi me donnent un très-ſenſible déplaiſir de ne pouvoir vous ſervir comme je le voudrois dans l'affaire que vous avez à la Cour de Rome. Si j'avois trouvé les conjonctures favorables, je n'aurois pas attendu que vous m'en euſſiez écrit pluſieurs fois. Mais vous ſavez en quel état ſont les affaires, & le mécontentement de ces deux Cours. Les eſprits s'aigriſſent plûtôt que de s'accommoder, & les Miniſtres ne ſe veulent charger de rien. Je n'ai pas laiſſé de ſolliciter M. l'Evêque de Laon, neveu de M. le Cardinal d'Eſtrée, qui eſt de mes amis ; mais il m'a dit franchement, qu'il ne recommandoit pas même à M. ſon Oncle ſes propres affaires, & qu'on ne lui laiſſoit à faire que celles du Roi. Voilà où l'on en eſt, & je ne prévoi pas qu'il y ait ſitôt du changement. Ainſi,

Monſieur, contentez-vous de ma bonne volonté, & croïez que je ſuis plus mortifié que vous de ne pouvoir vous témoigner dans une affaire qui vous touche comme celle-là, avec quelle paſſion je ſuis, &c.

A Saint-Germain ce 28.

LETTRE CCCLXXXIII.

De civilité au même, qui lui avoit recommandé un de ſes parens.

JE reçûs il y a quelque tems, Monſieur, des mains de M. votre couſin le Prieur, une lettre, dans laquelle vous me faiſiez l'honneur de me le recommander, & de me renouveller en des termes fort obligeants ces témoignages d'amitié dont je vous ai toujours été ſi obligé. Vous pouvez croire, Monſieur, qu'il ne me ſauroit rien arriver de plus agréable ni de plus glorieux que de trouver quelque occaſion de vous rendre quelque ſervice. Vous l'éprouverez à votre égard & en la perſonne de vos amis, quand vous ou ma fortune m'en procurerez les moïens. Il ne faut que voir M. votre couſin, pour avoir bonne opinion de ſon eſprit & de ſa ſageſſe. Je ne l'ai vû qu'un moment, & j'en ſuis très-édifié. Il s'eſt promptement

renfermé dans ſon Seminaire, & moi qui releve d'une grande maladie, & qui rétablis tout doucement ma ſanté; je n'ai pû encore ſortir pour lui aller rendre viſite; à peine ai-je eu le loiſir de l'aſsûrer, que tout ce qui vous touche d'amitié ou de parenté, m'eſt très-cher & très-conſiderable, & que je fais tout le cas que je dois de ce que vous prenez la peine de me recommander, parce que je ſuis plus que perſonne du monde, Monſieur, vôtre, &c.

A Paris ce 12. Novembre.

LETTRE CCCLXXXIV.

De civilité au même, en lui envoïant une piece de Poëſie.

VOus voulez bien, Monſieur, que je prenne la liberté de vous offrir une petite Poëſie, que j'ai été obligé de rendre publique, & par la ſollicitation de mes amis & par l'ordre de perſonnes d'une autorité abſolue ſur moi. Je croirois manquer à ce que je dois à la bonté que vous m'avez témoignée, ſi je la faiſois paſſer par vos mains, ſans vous en préſenter un exemplaire. Je vous prie, Monſieur, de la recevoir, non pas comme un ouvrage digne de votre approbation, mais comme une marque d'eſtime

& de confiance, & de croire que ſi je ne ſuis fort bon Poëte, je ſuis parfaitement, Monſieur, votre, &c.

Ce 15. Novembre.

LETTRE CCCLXXXV.

Remercîment au même, pour la part qu'il avoit priſe à la mort d'un de ſes proches.

J'Ai reçû, Monſieur, dans toutes les occaſions des marques ſi ſinceres & ſi touchantes de votre amitié, & de la bonté que vous avez pour moi, que je n'ai pas douté que vous n'aïez pris part à l'affliction domeſtique que Dieu nous a envoïée. J'en ai été ſenſiblement touché; & quoique j'euſſe tâché de m'y préparer ſur les nouvelles que j'avois reçûes de l'extrêmité de ſa maladie, la nouvelle de ſa mort n'a pas laiſſé de m'affliger autant que ſi elle m'avoit ſurpris. Il faut chercher les véritables conſolations dans la ſoumiſſion aux ordres de la Providence de Dieu qui diſpoſe de nous comme il lui plaît, & recevoir avec reconnoiſſance les témoignages de bonté que nos amis nous donnent dans ces fâcheuſes rencontres. Je vous ſuis obligé de vos ſoins, & je vous ſupplie d'être bien perſuadé que perſonne n'eſt à vous avec plus de paſ-

ſion que j'y ſuis, ni plus ſincerement, &c.

A Verſailles ce 24. Octobre.

LETTRE CCCLXXXVI.

De civilité, au même.

JE viens de recevoir l'avis, Monſieur, par M. le Cardinal de Bonſy, que les Etats du Languedoc ſe tiendront cette année à Niſmes, & s'ouvriront le 17. du mois prochain. Je me ſuis réjoui de me trouver ſi proche de vous. Je profiterai de cette occaſion de voiſinage, & je ne puis m'empêcher de vous en avertir, parce que je ſai que vous m'aimez & que vous me regardez comme votre, &c.

A Revel ce 10. Septembre.

LETTRE CCCLXXXVII.

De remercîment & de civilité, au même.

IL y a long-tems, Monsieur, que je reçois des marques de votre amitié. Celles que vous avez la bonté de me donner au sujet du Sermon que j'ai fait à l'ouverture des Etats, ne me touche pas moins que toutes les autres. Elle me fait connoître que j'ai toujours quelque part à l'honneur de votre souvenir & de votre estime. Il n'est pas difficile de vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de moi. Votre inclination vous préoccupe pour le mérite, & vous croïez volontiers que j'ai fait tout le bien que vous desirez que je fasse. Je vous prie de me continuer cette bonté, & de me croire avec toute la reconnoissance possible, Monsieur, votre, &c.

A Montpellier ce 23. Novembre.

LETTRE CCCLXXXVIII.

De civilité au même, pour s'excuſer de ce qu'il n'avoit pû aller à Avignon.

JE pars de ce païs-ci, Monſieur, avec un extrême déplaiſir de ne pouvoir vous aller rendre la viſite que j'avois réſolu de vous rendre, & à tous nos amis d'Avignon. M. l'Evêque de Montpellier devoit être de ce voïage ; il s'eſt trouvé mal, & moi je me trouve ſi preſſé d'affaires importantes, qui me rappellent dans mon Dioceſe. La ſaiſon eſt avancée, les chemins ſont mauvais, j'ai un grand voïage à faire. Deux Evêques de mon voiſinage m'ont prié de les ramener chez eux dans mon carroſſe. M. de Baſville & M. le Cardinal de Bonſy m'arrêtent deux jours à Montpellier, & les Fêtes de Noël me preſſent. Voilà, Monſieur, ce qui fait mon déplaiſir. Je me flate que vous ne m'en aimerez pas moins, & je vous aſsûre que je prendrai l'année prochaine un mois d'avance, pour vous aſsûrer que je ſuis toujours également, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 3. Decembre.

LETTRE CCCLXXXIX.

De civilité au même, qui lui avoit ſouhaité les bonnes Fêtes.

JE viens de recevoir, Monſieur, les marques obligeantes de votre ſouvenir dans le ſouhait que vous me faites des bonnes Fêtes. Je ſuis ſi accoûtumé à toutes vos bontés, que je ne ſai plus quels remercîmens vous en faire. Je m'imagine que vous ne doutez pas de ma reconnoiſſance, & que vous êtes bien perſuadé, que je reſſens comme je dois toutes les graces que vous me faites. Ma ſanté eſt fort bonne, & le Carême ne m'a point affoibli. Je vous ſouhaite mille proſperités, & je ſuis avec toute l'affection & l'eſtime poſſible, votre, &c.

A Niſmes ce 13. Avril.

LETTRE CCCXC.

Remercîment au même, pour quelques nouvelles, & des Livres qu'il lui avoit achetés.

JE reçois toujours, Monsieur, des marques de votre amitié. J'ai reçû la Bulle du Pape contre la trop grande élevation des parens & des neveux, & j'ai été bien aise de voir ces belles & nobles expressions, dont sa Sainteté se sert pour faire paroître son zéle pour la discipline. Vous me promettez encore un Livre qui nous convient & que je n'ai pas. Je vous en suis très-obligé; mais il faudroit me mander ce qu'il vous coûte. Sur ce pied-là, je vous prirai de m'en chercher de pareils, & de me mander, si vous en rencontrez quelques-uns de bons, afin que, selon les matieres ou les usages que j'en puis faire, je les achete. Si j'en pouvois trouver ici quelques-uns de votre goût, vous vériez la reconnoissance que j'ai de toutes vos bontés, & l'attention avec laquelle je suis, Monsieur, votre, &c.

A Nismes ce 12. Mai.

LETTRE CCCXCI.

De civilité & de remercîment, au même.

VOus ne manquez, Monſieur, aucune occaſion de me témoigner votre amitié, & je n'en trouve aucune de vous témoigner ma reconnoiſſance. Le compliment que vous me faites ſur le Sermon qu'on m'a fait faire à l'ouverture des Etats, eſt une marque de votre bonté ordinaire. J'ai eu peut-être en cette rencontre un peu trop de déférence aux prieres & aux ordres d'une aſſemblée qui avoit trop bonne opinion de moi, & j'ai un peu hazardé ma réputation pour marquer mon obéiſſance. Le ſuccès a été heureux : car vous ſavez qu'il y a des témerités qui réuſſiſſent, & qu'il y a un mérite dans la ſurpriſe, qui fait paſſer les défauts mêmes pour des vertus. Je vous rends graces de tout le bien que vous penſez & que vous dites de moi, & vous aſsûre que perſonne n'eſt plus veritablement & plus cordialement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Narbonne ce 20. Decembre.

LETTRE CCCXCII.

De civilité & de remercîment, au même.

LA bonté que vous avez, Monſieur, de me ſouhaiter tous les ans les bonnes Fêtes, me les fait paſſer agréablement, & le renouvellement des années m'eſt toujours heureux par le renouvellement de votre amitié. Ce qui me fait plus de plaiſir, c'eſt qu'en ces occaſions, ſoit que vous faſſiez des vœux pour moi, ſoit que vous m'offriez vos ſoins pour mes affaires, ce ne ſont pas des complimens ſteriles que produit la coûtume & la bienſéance; ce ſont des offices effectifs qui partent du cœur, & qui continuent dans les actions l'affection qui les a fait naître. Je vous prie de croire auſſi que ma reconnoiſſance eſt de même, que je m'eſtimerois heureux ſi je pouvois vous en donner des marques, & que j'ai toujours du moins le deſir de vous faire connoître par mes petits ſervices qu'on ne peut être plus que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 23. Decembre.

LETTRE CCCXCIII.

De conſolation à Madame l'Abbeſſe de S. Auſone, ſur la mort de M. ſon Frere.

L'Eſtime particuliere que j'avois pour M. votre Frere, Madame, & l'honneur qu'il me faiſoit de m'aimer, m'ont donné un grand regret de ſa mort, & m'obligent de vous témoigner, quoique je vous ſois inconnu, la part que j'ai priſe à votre affliction & à votre perte. ſa pieté, dont j'ai ſouvent été le témoin, doit être d'une grande conſolation à tous ceux qui le regrettent, & nous avons tous les ſujets du monde de croire que Dieu a couronné ſa vertu. Je lui avois fait une priere, Madame, il y avoit quelque-tems, que je croïois très-avantageuſe pour vous & pour votre Abbaïe. C'étoit de vous propoſer M. Robuſte.... La connoiſſance que j'ai de ſon habileté & de ſa ſageſſe, & l'experience de ſon deſintereſſement & de ſa probité, font que je vous fais la même propoſition. Je ſuis aſsûré que vous en aurez de la ſatisfaction, & que vous en tirerez de l'avantage. Je voudrois, Madame, contribuer de quelque autre choſe à votre repos & aux interêts de votre Maiſon, & vous témoigner par quelque

ſervice conſiderable, la conſideration & l'eſtime avec laquelle je ſuis, Madame, votre, &c.

A Lavaur ce 27. Decembre.

LETTRE CCCXCIV.

De civilité à M. Fieſchi, Archevêque d'Avignon, en lui envoïant l'hiſtoire du Cardinal Ximenez.

MONSEIGNEUR,

Je ſuis extrêmement ſenſible à toutes les marques de bonté que j'ai reçûes de votre part, & je ne ſerai ſatisfait qu'après avoir trouvé l'occaſion de vous en témoigner mes très-humbles reconnoiſſances. Je l'aurois déja fait, ſi les affaires d'un Dioceſe où la Foi de pluſieurs eſt encore infirme, & où le Troupeau a beſoin du Paſteur, ne m'euſſent empêché d'en ſortir. Juſqu'ici je me ſuis contenté, Monſeigneur de recueillir les bons exemples que votre Excellence ſeme dans tout le voiſinage, d'apprendre ce qu'elle fait & de lui ſouhaiter ce qu'elle mérite ; mais il me ſemble que ce n'eſt pas aſſez, & qu'il me reſte des devoirs à rendre & des conſolations à recevoir. Je chercherai avec

ſoin les occaſions d'avoir l'honneur de vous voir, & de ſatisfaire en même-tems à mes obligations & à mes devoirs. Cependant, Monſeigneur, je prens la liberté d'envoïer à votre Excellence l'hiſtoire du Cardinal Ximenez que j'avois compoſée quelques ſemaines avant mon Epiſcopat, & que j'ai laiſſée aller au public depuis peu de tems. Ce n'eſt pas un préſent que je vous fais, c'eſt un tribut que vous doivent tous ceux qui ſavent honorer l'eſprit & la vertu. La bonté que vous avez eue de prévenir de votre eſtime l'Auteur & l'Ouvrage, fait que l'un & l'autre vous ſont également redevables. Je vous prie de recevoir avec le même accueil favorable, le Livre que j'ai eu l'honneur de vous offrir, & le profond reſpect avec lequel je ſuis, de votre Excellence, le, &c.

LETTRE

LETTRE CCCXCV.

De civilité & de pieté, à la Sœur Angelique du Saint-Esprit.

IL me sembloit bien aussi, ma chere Sœur, qu'il y avoit long-tems que je n'avois reçû de vos nouvelles, & j'étois en peine de votre santé, car je ne doute ni de votre souvenir, ni de votre zéle à prier le Seigneur pour moi. Vous m'apprenez que vous allez entrer en retraite : quelle joie pour vous de donner ce tems à des réflexions salutaires, & à passer dix jours entre Dieu & vous, sans aucune communication avec les hommes. Je crois que vous emploïerez quelques heures de votre zéle à demander que la colere de Dieu s'appaise, & que sa misericorde revienne sur nous. Priez-le qu'il confonde les méchans, qu'il protege nos Eglises, qu'il réuniſſe le Troupeau, & sur-tout qu'il sanctifie le Pasteur. Je suis bien-aise que vous éprouviez toujours la charité de vos bonnes Meres, elles compatissent à vos infirmités, & vous devez par votre exacte régularité leur marquer votre reconnoissance. J'espere que j'aurai quelque occasion de vous revoir encore une fois, & de vous asſûrer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis en Jesus-

Chriſt, ma chere Sœur, votre, &c.

A Niſmes ce 29. Octobre,

LETTRE CCCXCVI.

Conſolation chrétienne à M. de Salvador, ſur la mort de ſon Epouſe.

LA part que je prends, Monſieur, à tout ce qui vous touche, me fait reſſentir la perte que vous avez faite de Madame de Salvador, & me la rend commune avec vous. Quoique ſes maladies frequentes vous euſſent fait craindre ce malheur depuis long-tems, je m'imagine qu'elle s'y étoit plus préparée que vous, & que vous en avez été frappé comme ſi vous ne l'aviez pas prévû. Vous avez pourtant la ſageſſe qu'il faut pour moderer votre douleur, & ſa pieté, ſa réſignation, ſa patience dans ſes maux, ſont des conſolations ſolides, qui touchent un eſprit pieux & raiſonnable comme le vôtre. Je ne manquerai pas de faire pour elle les prieres que vous ſouhaitez, & de lui en procurer de meilleures que les miennes. Si je pouvois d'ailleurs vous être de quelque uſage ou de quelque conſolation, je vous offre tout ce qui dépend de moi, & vous prie de croire que perſonne n'eſt plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

A Niſmes ce 11. Avril,

LETTRE CCCXCVII.

De recommandation à M. le Préſident de Riquet, ſur une Cure en litige.

AGréez, Monſieur, que je vous recommande le droit du ſieur d'Avrolle, & que je vous prie de lui rendre une prompte juſtice. Il a obtenu des proviſions en Cour de Rome pour m'aider à chaſſer d'une Cure de mon Dioceſe un Moine qui s'y étoit introduit, & qui n'avoit rien moins conſervé que ſa réforme. C'étoit un Religieux ſorti de l'Ordre, & condamné à y rentrer par un Arrêt du Parlement d'Aix. Un Abbé lui a conferé une Cure relevant de ſon Abbaïe ſans le connoître que par une mine trompeuſe. J'ai bientôt reconnu ce qu'il étoit. Les remontrances, les Seminaires réiterés n'ont pû le corriger. J'eſpere que vous aurez la bonté & la juſtice de m'en délivrer, & de me croire auſſi parfaitement que je le ſuis, &c.

LETTRE CCCXCVIII.

A Madame la Preſidente de Druillet, ſur le même ſujet.

VOici, Madame, une nouvelle eſpece d'affaire, à laquelle moi, mon Dioceſe & cet honnête Eccléſiaſtique qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre, ſommes également intereſſés. Nous plaidons contre un Moine autrefois réformé : il ne veut pas être Religieux & il l'eſt ; il veut être Curé & il ne peut l'être ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'il ne mérite d'être ni l'un, ni l'autre. Votre crédit ne ſera jamais mieux emploïé qu'à m'en délivrer. Dieu me garde pourtant qu'il paroiſſe devant vos yeux, vous le prendriez pour un Anachorete, & vous ſeriez pour lui contre moi. Son concurrent n'eſt pas ſi dévôt, mais il vous dira plus ſincérement à quel point je vous honore. Je ſuis, &c.

LETTRE CCCXCIX.

A Madame de C... ſur la mort de ſon mari.

QUe puis-je vous dire, Madame, & quelle conſolation puis-je vous donner dans l'affliction que Dieu vous envoie. Je ſens preſque autant que vous la perte que vous avez faite, & je juge par la douleur que j'ai de celle que vous avez eue dans la ſurpriſe de cette mort que vous appréhendiez tant. Il n'y a qu'à ſe tourner vers Dieu, qui eſt le Pere des miſéricordes, & le Dieu de toute conſolation : car les hommes, comme diſoit Job, ne peuvent être dans les peines qui nous arrivent, que des conſolateurs importuns. Quelque ſenſible que ſoit la perte & la ſéparation d'une perſonne qui nous étoit ſi chere, nous devons penſer que nous ne l'avons pas perdue, puiſque le Seigneur l'a appellée à lui, à qui nous ſommes tous également, ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourions. Les ſentimens de pieté & de religion qu'il lui avoit donnés & qu'il avoit augmentés ſur la fin, nous doivent être comme des gages de ſon bonheur, & de la miſéricorde qu'il lui a faite, & cette mort ſi touchante nous doit faire rentrer en nous-

mêmes dans l'attente de ſon jugement. Vous n'aurez pas manqué, Madame, de faire ces réflexions. J'ai fait faire ici des prieres qui ſont les ſeuls offices d'amitié que je puis lui rendre. Je m'y emploierai, & des gens meilleurs que moi, vous offrant dans cette occaſion tout ce qui dépend de moi, & fâché de ne pouvoir vous aller rendre tous les ſoins dont je pourrois être capable, & dont vous pourriez avoir beſoin dans le triſte état où vous êtes: car je vous prie de croire que perſonne n'eſt ſi véritablement ni ſi conſtamment que moi, Madame, votre, &c.

Permettez-moi, Madame, de témoigner ici à tous Meſſieurs vos enfans, la part que je prends à leur douleur & à leur perte.

A Mazamet ce 17. Mars.

LETTRE CCCC.

De conſolation.

J'Ai bien du déplaiſir, Monſieur, de la perte que vous avez faite de M. de Regis votre beau-pere. Vous avez raiſon de croire que j'y prendrai part, & que je ſerai touché de votre douleur & de celle de Madame votre Epouſe. La pieté de l'un & de l'autre vous ſervira de conſolation. Je voudrois pouvoir vous en donner quelqu'une, & vous témoigner efficacement la paſſion avec laquelle je ſuis, &c.

A Niſmes ce 16. Fevrier.

LETTRE CCCCI.

De recommandation pour un homme qui avoit une affaire.

UN de nos bons Marchands de Niſmes, Monſieur, a une affaire devant vous, qu'il croit juſte, & qui lui eſt de conſéquence. Comme il ſait l'amitié que vous avez pour moi, il croit que ma recommandation auprès de vous ne lui ſera pas inutile. Je vous prie, Monſieur, de lui rendre la juſtice qu'il vous demande, & de lui faire les graces qui accompagnent le bon droit, s'il l'a. Je vous en ſerai très-obligé. Je ſuis, Monſieur, avec une eſtime particuliere, votre, &c.

A Niſmes ce 1. Avril.

LETTRE CCCCII.

De civilité & de pieté à une Demoiſelle.

JE vous ſuis bien obligé, ma chere Fille, de l'inquiétude où vous êtes de l'état de ma ſanté à l'occaſion des fatigues que nous donnent en ces tems-ci les fonctions de notre Miniſtere. Je vous avoue que ſi je voulois m'écouter, & ſuivre mon inclination douce & tranquille, j'écarterois mille embarras de petites affaires ſouvent inutiles, toujours ennuïeuſes, qui me dérobent un tems que je pourrois peut-être emploïer plus agréablement pour moi & plus ſolidement pour d'autres. Mais que faire, ſommes-nous Evêques pour rien ? Les miniſteres de l'Egliſe, ſur tout l'Epiſcopat, ont été établis pour l'utilité des Peuples. Il faut écouter leurs plaintes, leurs beſoins, leurs doutes pour les conſoler, les aſſiſter & les inſtruire en toute patience & doctrine. Ce doit être là notre occupation. Que ſi nous nous trouvons accablés pour nous être rendus trop acceſſibles, il ne faut pas ſe rebuter des indiſcrétions & des importunités qui ſurviennent, & la même charité qui nous les attire, nous les doit faire ſupporter.

Quant aux Offices & à la Proceſſion..... qui vous avoient fait craindre pour moi, je m'en ſuis tiré, non pas ſans quelque peine, mais ſans aucune incommodité dans la ſuite. C'eſt en cette occaſion qu'il faut porter le poids du jour & de la chaleur dans nos fonctions.

Je ſuis bien fâché que vous ne trouviez pas chez vous toutes les facilités que vous auriez ſouhaitées. J'eſpere que Dieu par ſa grace applanira les voies qui vous doivent conduire au terme où vous aſpirez. Je ſuis de tout mon cœur, ma chere Fille, votre, &c.

LETTRE CCCCIII.

De civilité chrétienne aux Religieuſes de Sommieres.

J'Ai reçû, Meſdames, avec beaucoup de joie, les vœux que vous avez faits pour moi dans le cours de mon voïage, & au commencement de cette année. Je ſuis ſi perſuadé du zéle & de la bonté de votre cœur ſur mon ſujet, que je n'ai pas douté que vous n'aïez emploïé le crédit que vous pouvez avoir auprès de Dieu pour ma conſervation. J'aurois bien ſouhaité que la ſaiſon eût été moins rude, & les chemins plus praticables pour aller vous voir, & vous feliciter des progrès que vous pouvez avoir faits dans la vertu depuis mon abſence. Mais je n'ai pû ſatisfaire mon deſir, & je puis dire, mon impatience. Le tems ſe radoucira, j'irai paſſer quelques beaux jours auprès de vous; & ſi la viſite que j'ai à vous rendre, n'eſt pas ſi prompte, du moins ſera-t-elle plus longue. Faites que j'y trouve toutes les ſatisfactions que cherche un Paſteur dans la partie de ſon Troupeau, qui lui eſt plus chere, & que vous voïant touchées des devoirs de votre vocation, je vous regarde, ſelon les termes de ſaint Paul, com-

me ma couronne & ma joie. Je prie toute votre Communauté de me continuer toujours ſes prieres, & de me croire auſſi veritablement que je le ſuis, Meſdames, votre, &c.

A Niſmes ce 8. Janvier.

LETTRE CCCCIV.

De civilité à Madame de Theiran Religieuſe de Sommieres.

EN quelque endroit que je ſois, Madame, je reçois avec un même plaiſir, les marques de votre ſouvenir, & ſoit que vous me ſouhaitiez un heureux voïage, ſoit que vous vous réjouiſſiez de mon heureux retour chez moi, comme c'eſt toujours le même cœur de votre côté, c'eſt toujours du mien la même reconnoiſſance. Je ſuis bien aiſe que toute votre Communauté Religieuſe ſoutienne la rigueur de la ſaiſon, & qu'il y ait de la ſanté dans votre Monaſtere. Je me perſuade qu'on s'y perfectionne toujours dans la pieté, & qu'on y prie bien Dieu pour moi. Je me réjouis de l'heureux retour de vos Demoiſelles; elles portent, par tout où elles vont, les marques de la bonne éducation que vous leur donnez, & ſi elles vous font plaiſir, quand elles

reviennent, elles vous font honneur, quand elles sortent hors de chez vous. Je suis ravi que Madame votre sœur se porte bien. Je vous souhaite à toutes, mille benedictions, & suis de tout mon cœur, Madame, votre, &c.

A Nismes ce 7. Fevrier.

LETTRE CCCCV.

De civilité à la même.

JE ne suis pas fâché, Madame, que mon départ de S... vous ait donné quelque petit chagrin ; c'est une marque de votre amitié, que j'estime comme je dois, & dont je vous suis très-obligé. Les Automnes finissent, les Printems reviennent, & il faut s'accoûtumer à se revoir & à se séparer les uns des autres. Je perds une partie de mon repos quand je quitte la campagne. Les affaires s'accumulent dans la ville, & il faut les terminer avant les Etats. Mesdames M. sont arrivées. Les jours sont si courts, & leur voiture étoit si lente, qu'elles n'ont pû passer chez vous. Je salue toute votre Communauté réguliere & séculiere, & je suis de tout mon cœur, Madame, votre, &c.

A Nismes ce 4. Novembre.

LETTRE CCCCVI.

De civilité à la même.

JE ne puis assez vous témoigner, Madame, la douleur que j'ai d'apprendre l'état où se trouve Madame de B... Je la plains, je vous plains & toute votre Communauté. Vous avez bien fait de lui donner le Confesseur qu'elle souhaitoit. Comptez que pour le spirituel & pour le temporel, il n'y a point de consolation & de soulagement que je ne vouluſſe lui procurer. Si j'avois crû lui être utile, je serois allé moi-même l'assister. Mandez-m'en des nouvelles incessamment. Conservez-vous vous-même, & croïez-moi parfaitement, Madame, votre, &c.

A Nismes ce 20. Mars.

LETTRE CCCCVII.

Compliment sur le rétablissement de la santé, à Madame Boucaud Religieuse.

UN voïage que j'ai fait à Nismes, Madame, m'a empêché de répondre plûtôt à votre lettre. Vous savez assez combien je m'intereſſe à votre santé, pour croire que j'ai beaucoup de joie d'apprendre qu'elle se rétablit. Je sou-

faite que les infirmités du corps fortifient l'ame, & que le bon uſage que vous aurez fait de vos maladies, vous en procure une entiere guériſon. Je ſerai bien aiſe d'y avoir pû contribuer, & de vous avoir fait connoître que je ſuis véritablement, Madame, votre, &c.

A Sommieres ce 24. Août.

LETTRE CCCCVIII.

A M. d'Aldeguier, après la perte d'un procès où il avoit été pour lui.

MOnſieur l'Abbé..., Monſieur, que j'avois chargé de la pourſuite de mon affaire dans votre Parlement m'a fait connoître les bonnes intentions que vous avez eûes de me rendre, & de me procurer même la juſtice que j'avois lieu d'attendre de tout Juge auſſi peu prévenu & auſſi équitable que vous. J'ai toujours honoré la Magiſtrature, & j'étois perſuadé que les Magiſtrats honoroient de même l'Epiſcopat, & que la Juſtice & la Religion s'entr'aidoient enſemble. Vous avez agi, Monſieur, & vous avez parlé dans vos avis ſur ce principe, comme beaucoup d'autres. Dès que vous êtes devenu mon Juge, vous ne vous êtes plus regardé comme ma partie; vous n'avez

pas crû que ce fût un honneur pour vous d'humilier les Evêques, & vous avez ſoutenu le droit & les bienſéances de la dignité, ſans vous arrêter à je ne ſai quels mécontentemens qui ne me regardoient point, & qui étoient étrangers à mon affaire. Je ſai la bonté que ces Meſſieurs ont eue de dire du bien de moi en me condamnant. Je mérite moins les louanges qu'ils m'ont données, que la juſtice ou la grace qu'ils pouvoient me faire. Agréez donc que je vous faſſe ici mes remercîmens, & que je vous aſsûre qu'on ne peut être avec plus de reconnoiſſance ni plus parfaitement que je le ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CCCCIX.

Compliment à M. l'Evêque de Caſtres, ſur la mort d'un ami.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez appris la perte que nous avons faite d'un de nos meilleurs amis. Je n'avois jamais trouvé plus de probité & de bonne foi qu'en lui; & comme il n'y a guére de perſonnes que j'aie tant eſtimé, il n'y en a guére dont je doive tant regréter la mort. Je voi avec

beaucoup de peine tous mes anciens amis de la Cour mourir les uns après les autres, & j'aurois tort ſi ces exemples ne me détachoient du monde, & ne m'obligeoient à penſer à moi. Je compatis comme je dois à la douleur de M. N. & je lui ſouhaite toutes les conſolations dont elle a beſoin en cette occaſion. Je ne doute pas que vous ne lui ſoïez d'un grand ſecours dans ſon affliction, & c'eſt un bonheur pour elle & pour vous que vous ſoïez dans ſa maiſon. Je vous prie de vouloir bien témoigner à M. ſon fils, que je lui conſerverai l'amitié que j'avois pour M. ſon pere, & que j'eſpere qu'il voudra bien ſuccéder à celle qu'il avoit pour moi. J'ai une grande impatience de vous revoir & de vous aſsûrer que perſonne n'eſt, &c.

LETTRE CCCCX.

Compliment au même.

MONSEIGNEUR,

Je ſerois bien fâché que vous euſſiez trouvé à Paris des plaiſirs qui puſſent vous y retenir. Le monde y paroît avec plus de faſte & plus de grandeur ; mais

vous en connoiſſez l'inutilité & l'agitation, & je vous crois aſſez ſage pour préferer à la vie tumultueuſe des gens de Cour, la douce & commode tranquillité dont nous jouiſſons en ce païs-ci. Nous ſommes aſſemblés dans cette Ville depuis ſix ſemaines. Nous donnons au Roi des ſommes immenſes, & nous croïons qu'il eſt permis, pour aſſiſter l'Etat dans ſes beſoins, d'appauvrir un peu notre Province. Le zéle que nous avons pour le ſervice de S. M. & les eſperances de la Paix, qui n'a jamais paru plus prochaine, nous ſoutiennent encore, & laiſſent entrevoir aux Peuples un plus heureux avenir. Dieu veuille que ce que nous ſouhaitons nous arrive bientôt. Je ſuis bien aiſe d'apprendre que vous trouvez quelquefois ſur votre chemin des gens de bien qui ſe ſouviennent encore de moi, Quoique j'aie perdu de bons & illuſtres amis, il m'en reſte quelques-uns que j'honorerai toujours, & dont je ne voudrois pas être oublié. C'eſt la ſeule ambition que j'aie en ces quartiers-là. M. N. & Madame N. ſont de ce nombre. J'ai un extrême déplaiſir du triſte état où eſt réduit ce dernier, que j'ai toujours regardé comme l'ami le plus officieux, le plus droit & le plus fidéle qu'on pût trouver. Je plains bien Madame N. connoiſſant

comme je fais la bonté de ſon cœur & ſa tendreſſe pour ſon époux. Je vous prie de leur témoigner les ſentimens que j'ai pour eux, & de leur dire pour moi tout ce que vous ſaurez de plus touchant... Vous me faites plaiſir de me mander l'envie qui vous a pris d'écrire contre N... ce ſera une occupation pour vous, un profit pour le public & un honneur pour la Religion. Je crois bien que votre adverſaire n'eſt pas digne de vous, mais en réfutant ſes menſonges, vous éclaircirez des verités qui pourront édifier & convaincre des gens qui en ont beſoin. Je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXI.

Compliment chrétien à Mademoiſelle d'Aubijoux, ſur les cérémonies du Baptême qu'elle avoit reçûes.

VOus avez enfin reçû, Mademoiſelle, les cérémonies du Baptême. On vous a revêtue de la robe d'innocence : on vous a mis en main le flambeau de votre Foi. L'Egliſe vous reconnoît en tout pour ſa fille. Vous portez un nom qu'elle vous a donné, & vous voilà préſentement tout à fait Chrétienne. Vous avez ſans doute entendu, & M. N. vous l'aura bien expliqué, que vous devez renoncer

aux pompes du siécle, c'est-à-dire, n'avoir aucun attachement à ses vanités, ni à ses plaisirs ; & selon saint Paul, user du monde comme n'en usant pas. J'aurois bien voulu vous rendre moi-même cet office de Religion, qui vous rend plus parfaitement ma Diocesaine, mais Dieu me réserve peut-être à quelqu'autre fonction & à quelqu'autre céremonie de Sacrement. Croissez toujours en vertu, & croïez-moi votre bon Pasteur, &c.

LETTRE CCCCXII.

Compliment à M. de Riquet, sur la mort de son Epouse.

JE sai, Monsieur, à quel point vous êtes touché de la perte que vous avez faite de Madame votre Epouse ; il n'y en eut, jamais qui méritât davantage d'être pleurée. Sa douceur, sa piété, sa sagesse vous avoit uni avec elle par des liens aussi étroits que ceux de votre mariage, & vous regretez avec raison d'être privé d'une societé qu'un engagement mutuel, & plus encore une conformité d'humeur & de vertu vous avoit rendue si agréable. Mais vous savez, Monsieur, qu'il n'y a guére de bonheur durable, & que par des séparations sensibles & rudes, Dieu se

plaît quelquefois à récompenſer la vertu de ceux qu'il appelle à lui, & à mettre à l'épreuve celle de ceux qu'il laiſſe en cette vie ; il n'y a de conſolations ſolides dans ces rencontres que celles qu'on tire de la Religion, qui nous enſeigne à nous ſoumettre aux ordres de Dieu, à reſpecter ſes ſaintes volontés & à remplir de lui ces vuides qu'il fait dans notre cœur. Je vous ſouhaite toutes les conſolations que vous trouverez dans le fonds de votre piété, & vous aſsûre que perſonne ne compatit plus ſincerement à votre douleur, & n'eſt avec un plus parfait attachement que je le ſuis, &c.

LETTRE CCCCXIII.

Sur l'antiquité de l'Hiſtoire, & de ceux qui l'ont écrite.

DEpuis qu'on aime la gloire, Monſieur, on loue ceux qui l'ont cherchée, ou qui l'ont acquiſe par leurs vertus & par leurs actions, & l'Hiſtoire eſt auſſi ancienne que la valeur & le mérite. Il y eut des Ecrivains preſque auſſi-tôt que des Conquerans ; & dès qu'on eut appris l'art de remporter des victoires, on apprit l'art de les publier. Ceux qui s'étoient rendus illuſtres par leur courage, cher-

cherent une eſpece d'immortalité, & ſe voïant dans la néceſſité de mourir, voulurent vivre dans l'eſprit des hommes ; & ceux qui reſtoient après eux, trouverent des moïens de conſerver leur mémoire & de ſe conſoler de leur perte. Les premiers Hiſtoriens furent des peintres & des ſculpteurs ; les premiers mémoires furent en portraits & en figures. On apprenoit la vie des Heros en voïant leurs viſages, où elle étoit comme peinte en racourci ; & ces volumes de bronze & de marbre, furent les anciennes Hiſtoires des premiers Peuples. On trouva bientôt après l'art de dreſſer des arcs de triomphe, & d'élever des colomnes qu'on enrichit de quelques inſcriptions, qui furent comme des relations en abregé, & des commencemens d'Hiſtoires. Nous apprenons de Diodore, que dans l'un de ces magnifiques tombeaux que les Rois d'Egypte avoient fait bâtir avec tant de ſoins & tant de dépenſes, il y avoit un portique où leur guerre contre les Bactriens étoit repreſentée en belle ſculpture. Ces Princes avoient joint la pompe de leurs triomphes à celle de leurs funerailles ; & faiſant des images de leurs victoires les ornemens de leurs ſepultures, ils avoient affecté de ſe rendre immortels dans le lieu même où ils étoient morts. Euhemere, qui ſelon

les Auteurs prophanes & eccléſiaſtiques, fut un homme ſans religion, compoſa ſon hiſtoire d'une entretiſsûre de titres & d'inſcriptions ſacrées qu'il avoit recueillis dans les anciens Temples. Ænée fut ſurpris de voir les Combats & les Héros de Troye en peinture dans le Temple de Carthage naiſſante. Il vit brûler encore une fois ſon païs en effigie, & il auroit été bien aiſe de voir qu'on avoit repréſenté ſes malheurs paſſés, s'il n'eût été en état de ne penſer qu'aux préſens; & ſi ſes égaremens & ſes fatigues de la mer lui euſſent permis de ſe réjouir des actions qu'il avoit faites, & des dangers qu'il avoit échapés dans un ſiége de pluſieurs années. Valerius Meſſala donna le deſſein d'un tableau, où il fit exprimer tous les évenemens de la guerre qu'il avoit conduite contre Carthage & contre Jeron Roi de Sicile. L. Scipion fit expoſer dans le Capitole un tableau qui repréſentoit la victoire qu'il avoit remportée dans l'Aſie, & L. Oſtilius Mancinus, qui fut le premier qui paſſa juſqu'à Carthage, fit repréſenter la ſituation & le retour de cette Ville fameuſe; & montrant lui-même au peuple tous les endroits par où l'on pouvoit l'attaquer, il étoit l'interprête de ſon Hiſtoire, & donnoit des mémoires publics de ſon expédition, avec tant de gra-

ce & tant de civilité, qu'il gagna l'affection du peuple, & obtint le Conſulat à la premiere Aſſemblée. L'Empereur Severe, après avoir gagné la victoire ſur les Parthes, plûtôt par la lâcheté d'Artalan, que par ſa propre valeur, envoïa la relation de ſon combat & de ſa victoire au Senat par ſes lettres, & la repréſentation au peuple par des tableaux qu'il en fit faire. Enfin les arcs de Conſtantin & de Septimius, & les colomnes de Trajan & d'Antonin, n'ont-ils pas fourni des mémoires aux curieux, & ces livres de marbre n'ont-ils pas ſervi à enrichir les Hiſtoires.

Mais je ne m'arrête pas à cette maniere d'Hiſtoire; je parle de celles qui décrivent les grandes actions, non pas de celles qui les repréſentent; de celles qui ſont les ouvrages de l'eſprit, non pas de celles qui ſont les ouvrages de l'art; de l'hiſtoire en livres, non pas de l'hiſtoire en tableaux; qui inſtruit l'eſprit, & non pas qui frappe les yeux, & qui donne une vie aux Héros, qui eſt à l'épreuve du tems & de la violence. Il eſt mal aiſé de trouver la ſource & l'origine de cet art agréable de raconter les grandes actions. Les peuples Latins avoient eu ſi peu de ſoin de recueillir des mémoires, qu'il ne reſte aucun veſtige de relation de leur tems, & qu'ils ſemblent ou n'avoir rien fait de

mémorable

mémorable, ou l'avoir voulu cacher à la posterité. Denys d'Halicarnasse en fait sa plainte dans le premier livre de ses Antiquités Romaines. Il parut enfin une espece d'histoire dont les Pontifes avoient dressé le plan quelque tems après la fondation de Rome, comme remarque l'Orateur Romain.

Les Grecs qui avoient si bonne opinion de leur Nation, qu'ils prenoient tous les étrangers pour des barbares, & qui joignoient à l'usage des sciences, cet orgueil qui les accompagne ordinairement, se sont donnés toute sorte de préference dans la connoissance des Arts liberaux. Ils ont voulu passer non-seulement pour les maîtres, mais encore pour les inventeurs de tous les Ouvrages de l'esprit; & non contens d'avoir quelque ordre d'excellence au-dessus des autres, ils se sont encore attribués quelque ordre de temps, & se sont persuadés que ce n'étoit pas assez d'être les plus célebres, s'ils n'étoient aussi les plus anciens dans l'intelligence des disciplines humaines. Les Auteurs Hebreux soutenus par quelques Auteurs Ecclésiastiques, veulent que Moïse soit le premier Historien, & que les relations qu'il a écrites de la création du monde, soient les premieres écritures, & par l'ancienneté de leur sujet, & par celle de

leur Auteur. Ils reprochent aux Grecs ce que leur reprochoit autrefois le Vieillard d'Egypte en la perſonne de Solon, que les Grecs étoient encore dans leur enfance ; qu'ils ſavoient à peine ce qu'ils voïoient, & qu'ils n'étoient point inſtruits des myſteres des choſes paſſées. Ils diſent avec Tacite, que les Egyptiens ont introduit l'uſage des Hieroglifiques, & gravé ſur les marbres ces ſymboles myſterieux qui étoient comme des mémoires figurés des actions paſſées ; que les Pheniciens ont imité cette façon d'écrire l'Hiſtoire, & qu'ils l'ont enſeignée aux Grecs, dans la grande liberté qu'ils avoient d'entretenir avec eux toute ſorte de commerce.

Quoi qu'il en ſoit, il y a quelque apparence que Moïſe les a devancés dans la compoſition de l'Hiſtoire ; mais il n'eſt pas certain qu'il en ait été l'inventeur. Enoc qui fut le ſeptiéme deſcendant d'Adam, avoit écrit devant lui, s'il en faut croire les Peres de l'Egliſe après ſaint Jude, qui ſe ſert de l'autorité des paroles qu'il en a tirées dans ſon Epitre Catholique. Je ſai bien que ce Livre n'eſt reçû ni dans le Canon des Hebreux, ni dans celui des Chrétiens, & que l'Egliſe & la Synagogue le rejettent également. Les uns, parce qu'il contenoit des choſes tou-

chant le Meſſie, qui ne leur étoient pas favorables, ſelon la remarque de Tertullien ; les autres, parce que l'ancienneté du Livre faiſoit douter de la verité de l'Auteur, comme rapporte S. Auguſtin, ou parce que les Heretiques l'avoient dépravé, au ſentiment de Clement Evêque de Rome. Il eſt certain qu'il avoit donné ſujet à tous les premiers Peres de l'Egliſe de croire que les Anges avoient des corps ; qu'ils avoient eu commerce avec les filles des hommes, & qu'ils avoient produit les Geans. Mais bien qu'il ne fût pas canonique, il ne laiſſoit pas d'être utile & ne paſſoit pas pour condamné, parce qu'il n'étoit pas reçû. Il eſt à croire que Moïſe aïant été élevé dans la Cour du Roi d'Egypte comme s'il eût été Prince, avoit appris toute la ſageſſe des Egyptiens, comme ſaint Etienne le dit dans les Actes des Apôtres. Clement Alexandrin qui étoit natif d'Egypte, & Diodore qui avoit eu de grandes communications avec les Prêtres de cette region, nous apprennent, qu'on élevoit les enfans, premierement à écrire une lettre avec netteté & avec élegance ; qu'on leur donnoit enſuite le ſoin d'écrire l'Hiſtoire, & qu'on les appelloit *Scribæ Sacrorum* ; & que le dernier degré étoit d'être admis dans les myſteres de la ſcience hieroglifique, & dans l'inter-

prétation de leurs ſacrées cérémonies ; qu'enfin leur fonction principale, lorſqu'ils étoient élevés à la dignité du Sacerdoce, étoit de lire au Roi, pour ſon inſtruction, les anciens mémoires, qui contenoient les actions & les entrepriſes des grands Hommes. Ce qui peut convaincre qu'il y avoit des Hiſtoires écrites du tems de Moïſe ; comme ſaint Auguſtin a crû dans ſes Livres de la Cité de Dieu, & dans ſes queſtions ſur la Geneſe. Mais je n'en veux croire qu'à Moïſe même. Ne cite-t il pas dans le Livre des Nombres, l'Hiſtoire des guerres du Seigneur, qui furent celles du tems d'Abraham, ſelon Ugo de ſaint Victor ? Je ſai bien que les Hebreux donnent à ce paſſage un ſens prophétique, & qu'ils veulent que Moïſe ait cité des Livres qu'il prédiſoit, & des guerres qu'il avoit prévûes. Mais cette interprétation n'eſt pas fort ſûre. Joſeph nous veut faire croire que les enfans de Seth aïant appris par tradition de leurs ancêtres qu'Adam avoit prédit deux déſolations du monde ; l'une, par l'incendie, l'autre par le déluge, avoient fait dreſſer deux colomnes, l'une de pierre vive, l'autre de terre cuite, où ils avoient imprimé les mémoires & les traditions de leurs peres, qui devoient ſe conſerver en dépit des eaux & des feux ; mais je crains

que ces colomnes de Joſeph ne ſoient auſſi fabuleuſes que celles d'Hercule : quant à la vanité des Egyptiens, qui ſe vantoient de ſavoir l'aſtrologie depuis plus de cent mille ans, elle n'eſt fondée que ſur l'impunité de mentir, & ſur l'erreur qu'ils avoient de l'éternité du monde. Pour les Chinois, il eſt preſque verifié qu'ils ont des hiſtoires plus anciennes de plus de cinq cens ans que celle de Moïſe, écrites du tems d'Abraham. Voilà, Monſieur, bien de l'antiquaille. Croïez-en ce qu'il vous plaira, pourvû que vous croïez que je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXIV.

Sur les qualités de ceux qui écrivent l'Hiſtoire, & ſur l'eſtime qu'on en a fait dans toutes les Nations & dans tous les tems.

C'Eſt un emploi plus important qu'on ne penſe, Monſieur, que celui d'écrire l'Hiſtoire, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a dit, que ceux qui donnent l'immortalité, doivent la mériter eux-mêmes, & qu'il faut que celui qui décrit les grandes vertus, ſoit auſſi Heros en ſa maniere, que l'ont été ceux qui les ont pratiquées. Auſſi toute l'Antiquité n'a ſû réſoudre à qui ce ſoin devoit appartenir. Denys de

Thrace & Aſclepiade étoient d'avis que l'Hiſtoire étant une partie de la Grammaire, étoit l'ouvrage propre des Grammairiens. Catulus vouloit que cet emploi fût réſervé à l'Orateur, mais à l'Orateur parfait, tel qu'il étoit dans l'idée d'un de ſes amis. Un galant homme chez Lucien ſoutenoit, que c'étoit à faire aux Médecins, peut-être parce qu'étant fils d'Eſculape, ils avoient appris de lui l'art de faire revivre des morts, & de retirer du tombeau ceux que leurs vertus devoient avoir rendus immortels, ou parce qu'étant petits-fils d'Apollon, ils devoient ſavoir tous les ſecrets de l'éloquence. Mais un Sage lui diſputa ce droit, qu'il diſoit appartenir aux Philoſophes, parce que l'Hiſtoire étant un ouvrage de grand diſcernement, & de beaucoup de conduite, la ſageſſe devoit préſider dans l'eſprit de ceux qui la compoſoient, & que le même tempérament faiſoit les Hiſtoriens & les Philoſophes. Peut-être n'eſt-il pas moins veritable que les Capitaines & les hommes d'Etat ſont les Hiſtoriens nés de leurs actions, ou de celles de leurs ſemblables, puiſqu'ils ont droit de pénétrer les deſſeins des autres, ou de ſavoir les leurs, & qu'ils ont & la connoiſſance & l'uſage de la politique : faute de connoître l'importance de cet exercice, il s'eſt fait de grandes

entrepriſes ſur l'Hiſtoire : des Soldats & des Politiques, des Philoſophes & des Orateurs, des Médecins & des Grammairiens, des Religieux & des Dames mêmes, ſe ſont mêlés indifferemment d'écrire. Peut-être ſe ſont-ils imaginés que c'étoit un art ſans fineſſe ; qu'il ne falloit que ſavoir penſer & ſavoir dicter ; que tout homme étoit aſſez raiſonnable pour être Hiſtorien, & que nous naiſſions tous aſſez éloquens pour faire des relations & des mémoires. Je ſai bien qu'il n'eſt pas mal-aiſé de tracer de ces Hiſtoires qui ne ſont qu'un amas indigeſte d'évenemens, & qui n'aïant ni l'ordre ni le diſcernement néceſſaire, ne ſont pas beaucoup d'honneur ni à ceux qui les compoſent, ni à ceux qu'elles louent. Mais lorſqu'il s'agit d'entrer dans les ſecrets de la politique, de juger des conſeils, de faire des réflexions judicieuſes ſur la conduite des grands hommes, & d'écrire des hiſtoires qui vivent plus long-tems que leurs auteurs, & qui ſoient une poſſeſſion perpetuelle de gloire, ſelon les termes de Thucydide : je ſuis de l'avis de Lucien, qu'il n'eſt rien qui demande tant d'art, tant de ſoin & tant de prudence. Auſſi les Peuples les plus polis & les plus éclairés, n'ont donné cet emploi qu'à ceux qu'une prudence reconnue avoit élevés dans les

affaires, & qu'une dignité ſouveraine rendoit vénerables à leurs Républiques.

Lorſque le Peuple Hebreu, que l'Ecriture appelle, le Peuple aîné, le Peuple favori, le Peuple ſaint, étoit l'admiration ou la terreur des autres Peuples, Dieu qui répandoit ſur lui ſes faveurs, exigeoit auſſi ſa reconnoiſſance; il les faiſoit vaincre, mais il vouloit être reconnu pour l'Auteur de leurs victoires, & ne leur accordoit ſes bienfaits qu'à condition qu'ils en conſervaſſent la mémoire. Il leur ordonna d'abord d'en faire une tradition perpétuelle dans leurs familles; il voulut que les premieres inſtructions qu'on donneroit aux enfans fuſſent des révelations du ſecours de Dieu, & de la valeur de leurs peres; que les anciens racontaſſent à leurs neveux les merveilles de leurs Nations, comme des Hiſtoriens domeſtiques; & qu'il ſe fît parmi les Iſraëlites comme une hiſtoire vivante, & un recit continué par tous les degrés des générations... Après qu'il a voulu ſe communiquer au monde, & faire paroître au dehors les miracles de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe, il a choiſi Moïſe pour être l'Ecrivain de la création, il a voulu qu'il fît connoître à tous les ſiécles les premiers effets de ſa Providence viſible dans la naiſſance de la nature. Pour le diſpoſer à

cet emploi, il permit qu'il fût élevé en Prince, qu'il fût nourri dans la Cour du Roi, qu'il fût instruit dans son enfance de tous les arts & de toutes les disciplines d'Egypte, & choisit pour écrire l'Histoire de sa Puissance, celui qu'il avoit choisi pour être le Legislateur de son Peuple, le dompteur des tyrans, & comme le maître de la Nature. Josué qui lui succéda pour le gouvernement, fut aussi son successeur en matiere d'Histoire ; & depuis, ce soin fut donné à des Conquerans, à des Prophétes & à des Pontifes ; & Joseph même qui fut le dernier de leurs Historiens du tems de Tite & de Vespasien, descendoit des Prêtres & des Princes d'Israël, & méritoit son emploi par sa qualité & par les dignités de ses Ancêtres.

Les Egyptiens n'eurent pas moins de vénération pour ceux qui devoient écrire les Histoires de leur Nation. Diodore nous apprend, que la seconde dignité parmi eux, étoit celle du Sacerdoce, & que les Prêtres avoient l'honneur après les Rois, tant parce qu'ils étoient les Ministres des Dieux, que parce qu'ils étoient les premiers Conseillers du Prince, & les maîtres communs de toutes les sciences. Aussi étoit-ce une religion & un usage sacré de diviser en deux parties les revenus que

le Roi tiroit des entrées & des impoſitions publiques, dont la premiere étoit réſervée pour l'uſage des ſacrifices, & pour l'entretien particulier des Prêtres. L'autre entroit dans l'épargne du Prince, & étoit deſtinée à ſervir aux néceſſités de l'Etat. Ces hommes que leurs fonctions, leur dignité, & leur âge rendoient vénerables; qui par une grande connoiſſance des Aſtres, perçoient les voiles de l'avenir, & qui jugeoient par leurs ſacrifices, des bons & des mauvais ſuccès des entrepriſes de leurs Souverains; ces hommes, dis-je, avoient le ſoin de recueillir, de compoſer & de garder comme un dépôt ſacré, les mémoires publics, pour en tirer dans les occaſions des avertiſſemens & des exemples pour la conduite de leurs Princes. Ce fut ce qui obligea Herodote à paſſer en Egypte, & à viſiter les Prêtres de Vulcan, & ceux du Soleil pour apprendre pluſieurs ſecrets qu'il jugeoit néceſſaires pour l'ordre & la diſpoſition de ſon Hiſtoire.

Croïez-vous que les Perſes aient eu moins de curioſité & moins de vénération pour l'Hiſtoire? Le livre d'Eſther nous apprend que le Roi Aſſuere ne pouvant point dormir une nuit, ſe fit apporter les Annales & les Hiſtoires des ſiécles paſſés, ou pour adoucir ſes inquiétudes

par une lecture agréable, ou pour occuper un tems qu'il avoit deſtiné au repos, & retirer quelque fruit de ſa veille, comme le remarque Joſeph. Lorſque ce Prince eut découvert la conjuration des Eunuques, & qu'il eut pourvû & à la vangeance de leurs crimes, & à la ſûreté de ſa perſonne, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait inſerer cette entrepriſe dans les Hiſtoires ; il en fit dreſſer le mémoire en ſa préſence, & voulut l'écrire lui-même dans ſon Journal, emploïant ainſi à écrire les actes publics cette même main qui portoit le ſceptre, & qui remportoit des victoires.

Les Grecs ont été barbares ſur le ſujet de l'Hiſtoire, & Tatian leur reproche la négligence qu'ils ont eue à recueillir les mémoires de leur Nation. D'où vient que ceux qui ſe ſont aviſés depuis de nous expoſer leurs actions & leurs coûtumes, ne trouvant aucun fondement de verité, ont remplis leurs Livres de fables & de menſonges, & ont ſuivi leur imagination & leur caprice, n'aïant aucune autorité ni aucun témoignage à ſuivre. Les Romains ont été mieux policés ; ils ont connu que les grandes actions ſont des exemples pour tous les ſiécles ; que les deſcendans doivent s'inſtruire par les vertus de leurs Ancêtres, & qu'il eſt important pour la

prosperité des Etats de conserver une tradition publique des choses mémorables qui s'y passent. Aussi donnerent-ils la charge d'écrire les Annales à leurs Pontifes, qui les exposoient en public ; & par la fidélité qu'ils observoient dans leurs relations, & par la vénération qu'on avoit pour leur dignité souveraine, ces mémoires avoient presque la même autorité que celle qu'on donnoit aux choses sacrées. Beaucoup de personnes de qualité trouverent cette occupation digne d'eux, & Cornelius Nepos se plaint dans son Livre des illustres Rheteurs, qu'un Affranchi de Pompée eût osé prendre de lui-même un emploi qui n'étoit dû qu'aux plus grands & aux plus honnêtes Cytoïens de Rome.

L'Eglise qui étant inspirée du Saint-Esprit, a conservé dès sa naissance une sainte politique, a fourni d'abord des Historiens de la vie de J. C. a fait décrire les actions & les miracles de ses Apôtres, a nommé dans la suite des tems des Ecrivains pour recueillir les exemples de fidélité & de constance que ses Martyrs avoient donnés dans les persécutions des Tyrans. Ces Mémoires étoient gardés avec tant de religion, que saint Anthere aima mieux mourir que de les exposer aux Infidéles, & fut Martyr pour conser-

ver les Actes des Martyrs. Les Egliſes particulieres imiterent l'Egliſe de Rome, où les Notaires qui étoient les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, ont même précedé les Evêques juſqu'au tems de Pie II. Le Pape Leon X. réduiſit leur College au nombre de douze, de ſept qu'ils étoient, leur accorda de grands privileges & leur donna le rang qu'ils tiennent aujourd'hui dans la Cour Romaine, ou renouvellant en quelque façon leur ancien Miniſtere, ils aſſiſtent aux Congrégations de la Propagation de la Foi, & tâchent de l'établir dans les païs infidéles, & de la remettre dans les Roïaumes heretiques.

Voilà, Monſieur, la conſideration qu'on a toujours faite de ceux qui ont écrit l'Hiſtoire. Si l'on avoit aujourd'hui le même ſoin, nous ne verrions pas tant de Livres inutiles, tant d'Hiſtoires mortes & de Mémoires, qui comme des corps ſans ame, n'inſpirent aucun ſentiment genereux, & ne valent gueres mieux que ces Gazettes froides, & ces nouvelles ennuïeuſes qui ſont des perſécutions qui ſe font toutes les ſemaines. Je ſuis, &c.

LETTRE CCCCXV.

Compliment à M. de Furſtemberg Evêque de Paderborne. On y loue quelques vers de ce Prélat.

Illuſtriſſimo atque Excellentiſſimo Principi Furſtemburgio, Epiſcopo Paderbornenſi, Coadjutori Monaſterienſi, Spiritus Flecherius S. P. D.

QUibus ego verbis, Illuſtriſſime atque Excellentiſſime Princeps, meam in Scribendo tarditatem, excuſem, toties à te beneficiis, & honorificâ mei recordatione laceſſitus? Poëmata tua elegantiſſima ſummâ cum admiratione perlegeram. Quædam etiam è meis collegeram huc & illuc ſparſa, ut ſin minùs parem, ſaltem aliquam pro meâ tenuitate vicem rependerem. Gravibus tunc negotiis avocatus, curam omnem litterariam intermiſi. Urgebat me quidem prætermiſſi officii conſcientia, atque ubi primùm mihi ſum redditus & muſis, ad te Epiſtolam pietatis in te meæ teſtem deſtinaveram, cùm ecce percrebuit rumor, Cæſarianos à noſtris coërcitos ad Paderbornam divertiſſe, omnemque in te nihil tale meritum belli

molem recidere. Dolebam equidem læsam à tuis dignitatem tuam. Dolebam ea monumenta non tam vetustate suâ quàm politissimis tuis versibus commendata, barbari militis furoribus esse pervia. Nunc, quia omni curâ solutus metuque, otio tuo frueris, id mihi concedas velim, Princeps Excellentissime, ut tibi gratias, quas debeo quàm amplissimas, referam, & me tuorum carminum admiratorem profitear. Quàm nativus in iis nitor! Quàm molles aptique ubique numeri! Quàm ingenua & liberalis amœnitas! Quanta orationis integritas, morumque! Quanta ingenii felicitas! Quanta vis! Ego, dùm ea legerem unà cum Illustrissimo Duce Montauserio (nosti quàm peritus ille sit earum rerum & judex & artifex) multa nos subiit admiratio: in tuas identidem laudes erupimus: tota plausibus nostris insonuit Sereniſſimi Delphini Domus...

CÆTERA DESIDERANTUR.

I. Kal. Jannar. anno salutis M DCLXXII. Datum in Fano Sancti Germani.

LETTRE CCCCXVI.

De M. l'Evêque de Paderborne, à M. Flechier, pour le remercier de quelques Oraiſons funebres, qu'il lui avoit dédiées.

Ferdinandus Epiſcopus ac Princeps Paderbornenſis ac Monaſterienſis, viro Clariſſimo Spiritui Flecherio Abbati ſancti Severini S. P. D.

CAſus virorum illuſtrium non tantùm externo librorum cultu & Typographi induſtriâ, ſed novo amoris in me tui ſymbolo, & eruditi nominis ornamento multò quam anteà illuſtriores accepi, & ita hoc munere ſum gaviſus, ut oblata exemplaria me avidè inſpectantem jucundiſſimè detinuerint. Quantùm nitore atque elegantiâ editionis delectatus ſim, Bibliopola ipſe teſtatum faciet : ſed quali honore, quali voluptate inſignis hæc dedicatio me affecerit, explicare vix poſſum. Nihil tam placidè blanditur, nil humanis auribus tam ſuavè ſonat quàm veniens à laudato viro diſertæ laudis concentus. Hanc in tua fœcundia quæ in celebrandis heroum geſtis ſæpè exercetur,

facile eſt guſtare dulcedinem: Sed in me vix invenio, quæ tot Encomiis viam aperiant, & multa ex illis non meruiſſe me pudet. Tibi tamen, vir Clariſſime, præcipuas habeo gratias, quod amico ſtylo in Galliæ Luce gloriæ meæ conſulas, dum ipſi tribuis quæ mihi deſunt; & perfectos in re ſtatuariâ imitatus artifices, me effingas, non qualis ſum, ſed qualem me credi cupis, & qualis eſſe deberem. Hæc grata fateor, & decora ſunt, ſed ſi de me tantum ſcribas, me te tuaque amare ac mirari, me pietatem, eloquentiam, amicitiam, officia, ac monumenta tua plurimi facere, ac tibi, omnia fauſta ac magnifica optare, quæ felix ingenium & ubique celebrata virtus jam diu meruere, tunc vera de me prædicabis, & propter hæc in te juſtâ ſtudia ab univerſâ Galliâ jure laudabor. Vale interim & me ama ut ſoles, nobiſque interdum communica immortales vigilias tuas, quæ digniſſimam exteris quoque præbent te laudandi materiam.

Neuhuſii VI. Id. Januar. M DC LXXX.

LETTRE CCCCXVII.

Compliment à M. de Acevedo.

Clariſſimo Doctiſſimoque Domino DD. Antonio Emmanueli ab Acevedo & Tbañez Spiritus Epiſc. Nem. S. P. D.

TUas vir Clariſſime, litteras accepi, quibus quæ tua ſit in me animi ſtudiique propenſio, & quanti me, & qualeſcumque ingenii mei fœtus æſtimaveris, citra fucum, ut ais, ultra meritum, ut opinor, profiteris. Summo quidem honore, ſummoque gaudio me tua illa humanitas affecit, tùm ob eximias ingenii tui dotes, ſingularemque doctrinam ac ſapientiam, tùm ob præclara Illuſtriſſimi Antiſtitis avunculi tui merita, cujus neſcio, an dignitatem magis, an pietatem venerer. Eam ego famam, eas amicitias, quæ mihi apud vos feliciter contigerunt, non genio meo, ſed veſtræ in Cardinalem Ximenium reverentiæ tribuendas puto. Illius vitam olim cùm in aulâ Regiâ degerem, eâ, quâ potui, diligentiâ, conquiſitis etiam librorum veſtrorum auxiliis, ſcripſi & in lucem edidi. Prodiit iis temporibus, quibus Galli Hiſpanique, mu-

tuis inter ſe diſſentionibus, non tàm odio gentis, quàm æmulatione imperii, decertabant; qui nunc arctis æterniſque Regum Regnorumque fœderibus conjuncti Rebellium & Hæreticorum ſuperbiam conterent. Hiſtoriam hanc exteri hominis excepit Gallia pene ut ſuam, eoque experimento didici, eamdem eſſe apud omnes populos ſummarum virtutum æſtimationem, & viros Religione, prudentiâque in adminiſtratione Rerumpublicarum egregios, non unius regionis tantùm, ſed univerſi orbis exemplo natos eſſe. Nunc, quia tibi eruditiſſimo juris Pontificii Profeſſori Primario, totique Academiæ celeberrimæ, inſtitutoris veſtri geſtorum Gallica placuit enarratio, amplum operis mei fructum videor retuliſſe. Vale vir Clariſſime; quam mihi tàm officiosè, tàm comiter benevolentiam ſpondes ex animo perſolve, meque venerabili Academiæ, Collegioque inclyto ſtudiosè commenda.

LETTRE CCCCXVIII.

D'affaires particulieres, à M. l'Archevêque de Piſe.

Illuſtriſſime & Reverendiſſime Domine Colendiſſime.

LIteris Dominationis tuæ, Archipræſul admodùm venerande, eâ, quâ par eſt, diligentiâ reſpondiſſem, niſi abſentis. Nom... litteras ego etiam expectaſſem, tum ut caritati tuæ ſatisfacerem, tum ut illius voluntatem proprio teſtimonio comprobarem. Homo ille alioqui diligens ac induſtrius, relictâ, quam feliciter exercuerat, mercaturâ, variis ſeſe artibus & negotiis temerè implicans, poſt varios fortunæ caſus, Lugdunum ſe contulit, ubi ædificiis, itineribuſque publicis reficiendis præpoſitus, rem quoque ſuam reſarcire & augere nititur. Scripſi ad illum, Annam Catharinam Lodoiſiam. Nom... Fratris ſui, Liburni habitantis, filiam, fidem Catholicam, abjuratis erroribus, profeſſam, à Sereniſſimo Etruriæ Duce beneficè exceptam, tuis ſacris manibus conſignatam, in Monaſterium ſanctæ Marthæ adductam eſſe, ubi ſe votis ſolemni-

bus Deo dicare desiderat, verum à parentibus in odium susceptæ fidei neglectam, omnique ope atque auxilio destitutam, Patruum suppliciter orare, ut de suis, aut defunctæ Aviæ donis, velit religiosum propositum adjuvare. Neptis ad illum epistolam misi, pii operis meritum exposui, commendavi, hortatus sum: naturam, Religionem, Conscientiam interpellavi. Ex iis quæ rescripsit quid sperandum sit, Illustrissima Dominatio tua facilè intelliget. Cæterum gaudeo virginem hanc ab hæreseos sinu Cælesti gratiâ evocatam ad ovile tuum, imò ad monasterium sanctarum Virginum auspicatò tamquam ad portum salutis appulisse. Pastoris insuper in te boni pro tuendis alendisque ovibus sollicitudinem ac providentiam & miror & laudo. Mihi etiam gratulor hanc meæ in te observantiæ & venerationis significandæ occasionem oblatam esse postquam ... Nom ... Patruus in hanc Urbem redierit, coram alloquar, & si qua beneficii spes adfulserit, juvabo, monebo, meque tibi litteris meis iterum, Illustrissime ac Reverendissime Archipræsul, servum addictissimum & devotissimum profitebor.

Nemausii, III. Id. Mail an. M DCCIV.

LETTRE CCCCXIX.

De compliment au même, pour le feliciter ſur une dignité à laquelle le Roi d'Eſpagne l'avoit élevé.

Clariſſimo & ornatiſſimo Domino Emman. Ant. ab Acevedo & Ybañez. Spiritus Nemauſenſis Epiſcopus S. P. D.

JAmpridem optaveram, Clariſſime Domine, ut digna virtutibus, laboribus etiam tuis merces accederet. Sperabam propenſam in te Regis voluntatem, ſi quis eſſet beneficentiæ locus, non defuturam. Dignitatis quoque tibi proximè conferendæ neſcio quæ ad te præſagia nuper ſcripſeram, & penè mihi gratulor tibi præproperè eſſe gratulatum. Nunc gaudeo te ad Senatorios honores evectum, apertamque tibi deinde viam ad altiores Magiſtratus. Ea principum conditio eſt magnifica prorſus ac penè divina, ut ſelectorum hominum miniſterio, ſaluti & felicitati Populorum invigilent; dum enim eruditos, probosque viros juri dicundo, reique publicæ adminiſtrandæ honorificè addicunt, non tam eorum commodis, quam aliorum utilitati conſulunt; egentibus auxilia ſuppeditant, virtuti præmia conſtituunt,

consiliis imperium juvant, ingeniorum æmulationem accendunt, & sibi æquitatis & prudentiæ laudem comparant. Quod ad te attinet, nihil Regi Cath. opportunius quàm tuis consiliis uti, teque sui Fisci Procuratorem & Patronum in Senatu Pintiano instituisse. Fruere faustè, feliciterque dignitate quæ tibi sub his fortunæ initiis jucunda & commendabilis obtigit, donec merito quidem tuo, avunculi Patrocinio, Regis beneficiis cumulatior tibi honos accrescat. Vale, clarissime Domine, de novo rerum tuarum statu certiorem me facito cùm Pintiam perveneris, meque ubique terrarum, tui amantissimum existima.

Nemausi VI. Kal. Maii anno restit. sal. M DCCV.

Adresse de la Lettre.

Clarissimo, ornatissimoque Domino, D. Emmanueli Antonio ab Acevedo & Ybañez, Regi à consiliis & Fisci in Senatu Pintiano Procuratori & Patrono.

CÆSAR AUGUSTAM.

LETTRE CCCCXX.

Au Pape Clement XI. pour ſolliciter la Beatification de M. Vincent de Paul, dont on fait la vie & l'éloge en abregé.

Beatiſſimo Patri noſtro Clementi Papæ XI.

BEATISSIME PATER,

Virorum fide ac pietate illuſtrium virtutes ad ſanctæ ſedis ſolium deferre conſuetudo eſt & religio, ut ſummorum Pontificum judicio probati, & cœlitum faſtis adſcripti Eccleſiæ ornamento ſint & exemplo. Eo animo Vincentium, virum Evangelicum, congregationis Miſſionum inſtitutorem ad te, Beatiſſime Pater, ſuppliciter adducimus; ut cui in cœleſti patriâ coronam juſtitiæ juſtus Judex retribuit, eidem immortalem gloriam, ac venerationem in terrâ viventium Sanctitas veſtra decernat.

Nihil illi ad perfectam vitæ integritatem & laudem defuit: præcipua in illum à Patre luminum dona confluxerant. Fides in Deum firma, & ab omni novitatum ſuſpicione libera; ſapientia hominum utilitati & paci conſulens; ſingularis in rebus arduis

arduis pro animarum ſalute conſtantia ; omnis ambitionis expers humilitas ; mira in condonandis injuriis facilitas, in perferendis morbis patientia, in ſuſtinendis pœnitentiæ laboribus fortitudo. Iis acceſſerant animi candor ingenuus, prudens morum ſimplicitas, caſta & innocens converſatio, condita piâ hilaritate modeſtia, benefica in pauperes miſericordia præ ceteris, & promovendæ Religionis, illuſtrandique ſacerdotii ardens & continua ſollicitudo.

Ad eos uſus, Beatiſſime Pater, natus in Galliâ Vincentius difficillimis temporibus. Florentiſſimum imperium hæreſes, civiliaque bella infeſtaverant, multi à fide Catholicâ, & Regis obſequio deſciverant Principes populique ; diviſæ in factiones Provinciæ mutuis ſe cladibus adflixerant, ubi vicerant Calviniſtæ, templa diruta, disjectæ aræ, Sacerdotes vel fugati, vel interfecti ; ſacra aut ſpreta aut abolita, inter armorum, errorumque licentiam obſoleverat Religio.

Ut primùm ſacris ordinibus initiatus, ſtudiiſque Theologicis munitus vir Dei prodiit, defeciſſe ſanctos, & diminutas à filiis hominum veritates intelligens, Paſtorum incuriam, inſcitiam populorum increpans, exponendæ Eccleſiæ doctrinæ, diſciplinæ reſtituendæ incubuit.

Totum ſe Miſſionibus Apoſtolicis devovit. Quocumque illum divina providentia duceret, laborans in Evangelio, iniquos abducebat à vitiis; hæreticos ad fidem revocabat; ignaros docebat vias Domini; obvios quoſque ad pœnitentiam hortari ſolitus; exemplo ipſe præire; Sacerdotum zelum accendere, ſæpe etiam ſupplere, & miniſterium verbi omnibus charitatis officiis confirmare, adjunctis, ubi operi non ſufficeret, operariis, ſibi imputans, ſi quis divinam legem aut ignoraret, aut ſperneret.

Cùm audiſſet ruſticam plebem neglectam à Parochis in tenebris ambulare, continuo exarſit. Evangeliſare pauperibus miſſum ſe credidit, apud quos fides ſimplicior, uberior doctrinæ fructus, & purior docentis intentio. Exiit ergo in vicos & villas, in vias & ſepes, & aſpera rura indefeſſo labore percurrens, myſteriorum Chriſti, Sacramentorum Eccleſiæ fidem, Chriſtianæ vitæ præcepta diſſeminans, viles quidem mundo animas, at Redemptori pretioſas in domum Domini, & in ſpem regni cœleſtis induxit.

In Urbem regiam deinde vocatus, officiiſque majoribus intentus, quæ non pauperibus auxilia contulit? Nata eſſe & cum illo creviſſe viſa eſt miſeratio. In-

opum neceſſitates inquirens, divitum conſcientiam ſollicitans, omnem charitatem exercuit. Alendis confectâ ætate ſenibus, orphanis, atque incertæ nativitatis infantibus educandis, damnatis ad triremes remigibus à durâ ſervitute eximendis, civibus morbo ſimul & inopiâ laborantibus juvandis, curandiſque omnem operam ac diligentiam adhibuit. Oppreſſas bellis tum domeſticis tum externis familias, imò Provincias conquiſitis collectiſque opibus ſublevari, egenis Pariſios concurrentibus Xenodochia extrui, annuos cenſus ſuppeditari curavit. Nulla miſeriarum ſpecies quæ non illum miſericordem ſenſerit, & ne quid magnificis deeſſet operibus, ut corporum commodo, ita animarum ſaluti ubique proviſum eſt. Eleemoſinæ doctrina, vitæ auxiliis acceſſere Religionis documenta.

Ille eſt, Beatiſſime Pater, ex iis miſericordiæ viris quorum pietates non defuerunt, & quorum nomen extollere, & laudes nunciare gaudet Eccleſia.

Is etiam eſt qui in diebus peccatorum corroboravit pietatem. Chriſtianos originis ſuæ cœleſtis oblitos, & ſæculi negotiis & cupiditatibus implicatos ad rerum divinarum cogitationem & curam invitans, ſolitarias ac ſalutares Miſſionum domos aperuit. Qui priſtinam vitam

emendare, & conſcientiam humili accuratâque delictorum confeſſione detergere : qui vana & fragilia deſpicere, æterna meditari : qui abjuratis voluptatibus aſperas pœnitentiæ vias ingredi : qui ad perfectius vitæ genus vocati, vocationem explorare ac certam facere vellent, officiis, conſiliis, monitis, exemplis juvabantur. Spiritualia, ut vocant, decem dierum exercitia, ſolitudo, ſilentium, quies, cogitationes ſanctæ, pia colloquia, preces, orationes, lectiones aſſiduæ : procul ab omni hominum commercio quiſque Deo vacabat & ſibi. Iis paulatim ſucceſſibus pietas chriſtiana refloruit, iiſdem nunc etiam floreſcit.

Præcipua, Beatiſſime Pater, & quæ magis ad ſanctitatem veſtram pertinet, de reformando Clero, à quo Religio derivat in populos, Vincentii ſollicitudo, ordinandorum impoſitam ab Epiſcopis curam ſuſcepit. Continuo per ſe ſuoſque probare illos, hortationibus excitare, orationibus diſponere ; morum eis innocentiam commendare, ſcientiam Sanctorum infundere ; Eccleſiaſticæ vocationis gratiam, divini ſacrificii pretium recenſere, ut à peccatoribus ſegregati & Chriſto rite addicti ad cultum Altarium, vel ad opus Miniſterii, eâ quâ par eſt reverentiâ accederent.

Ut Presbyteros Episcopis, ita Ecclesiæ dignos parabat Episcopos. Annæ Austriacæ quæ tunc temporis Regnum administrabat à sacris Consiliis, Apostolicæ virtutis viros ad summas Præsulum sedes evehendos vel indicans vel mandans, suis aut testimoniis aut suffragiis, Clero Gallicano eum, quo nunc etiam præfulget, splendorem contulit.

Frequentes de inquirendis scripturarum sensibus, de adimplendis tum conversationis tum Evangelicæ Prædicationis officiis tractationes quid referam? quid seminaria in plerisque Regni Diœcesibus ab eo erecta, directaque: Plenus dierum obiit Vincentius viarum Domini scrutator, sectator bonorum operum, spirituum discretor, meliorum charismatum æmulator assiduus. At in congregatione quam instituit, filios reliquit post se suæ charitatis heredes, sui Sacerdotii successores, quorum alii tamquam Angeli veloces ad ministeria Missionum missi in omni patientiâ & doctrinâ ignaris & rudibus elementa fidei, peccantibus divina judicia, resipiscentibus pœnitentiæ leges, quærentibus Regnum Dei & justitiam ejus æternas remunerationes annunciant. Alii quasi Sanctuarii custodes, ne quis immundus præsumat ingredi, vigilantes, Clericos in Seminariis educatos, & ad

priſcam Eccleſiæ diſciplinam informatos per ordinum gradus ad Sacerdotii culmen religioſè perducunt.

Ignoſce, Beatiſſime Pater, noſtris in eum virum affectibus, cujus merita, cujus exempla hâc noſtrâ ætate mirati ſumus. Quod vidimus teſtamur, & ſcimus quia verax eſt teſtimonium noſtrum. Viget apud nos venerabilis Vincentii memoria. Spirat adhuc recens virtutum odor, quo totam Galliam perfuderat. Ejus vitæ ac laborum in regimine animarum, manentes adhuc fructus percipimus, Sanctitati veſtræ gratulaturi & nobis, ſi vota noſtra audierit, & illum beatificaverit in gloriâ. Id cum aliis Præſulibus, ô Beatiſſime Pater, ſuppliciter poſtulat, Sanctitatis veſtræ humillimus, & obſequentiſſimus filius.

Nemauſi XIII. Octobris anni M DCCIV.

LETTRE CCCCXXI.

De compliment & d'éloge, sur un Ouvrage de politique, composé par M. de Acevedo.

Amplissimo Domino Eman. Ant. de Acevedo & Ybañes, Spiritus Flechier Episc. Nemauſ. S. P. D.

LIbrum quem optaveram, quem postulaveram, amplissime Domine, scritum à te, jussu regio editum libenter accepi, libentiùs legi. Si qui ab Amanuensi aut à Librario errores irrepserint, Autoris famæ, dignitati operis nihil obstat. Novi quæ sit plerumque istorum hominum inscitia, quæ incuria, quæ litterarum verborumque inversio, quæ in editione librorum deformitas, nisi fideli oculo, manuque sollicitâ, continuò dirigantur. Tu, ne quid muneri tuo nitoris ac elegantiæ deesset, diligentiâ etiam tuâ correctum & mendis omnibus repurgatum ad me mittere voluisti. Tractatum ergo tuum, Vir amplissime, de jure Regum in bona Ecclesiasticorum perduellium temporalia, avidè attentèque pervolvi. Oeconomicam potestatem omni rationis atque eruditionis genere confirmas, autoritate legum

Doctorum placitis, decretis Principum, majorum exemplis ſententiam tuam promoves, & quidem efficaciter. Cujuſvis enim ordinis, vel dignitatis Eccleſiæ miniſtri ſint, Reipublicæ cives eſſe non deſinunt. In ſpiritualibus officiis Deum timere, in civilibus Regem honorificare eadem illis Religio, eadem ex Apoſtolorum præcepto conſcientia eſt. Quamlibet animarum poteſtatem exerceant, ſub poteſtate tamen conſtituti ſunt, cui nec licitè nec impunè reſiſtitur. Quæ igitur habenda eſt ratio eorum hominum qui ſacris addicti, pacemque Evangelicam profitentes, iniquis factionibus contra jus faſque omne ſe implicant, populorum animos ad ſeditionem incendunt, læſæ Religionis, & violatæ majeſtatis rei. Eorum, quia Regibus ſubditi ſunt, corrigendi atque privandi judicium apud Reges eſto. Ut exiliis perſonæ, ita æratiis facultates obnoxiæ ſunt. Cur enim propriis vitæ commodis fruantur, qui in publica commoda peccare audent? Hanc ſententiam cui nos aſſentimur, Vir ampliſſime, validè propugnas: eâ tamen prudentiâ, ut Eccleſiæ ſalvis immunitatibus, quod Dei eſt, Deo ſerves; quod Cæſaris, Cæſari tribuas.

Dertoſam expugnatam vobis nobiſque gratulamur. Aurelianenſis Catalauniam

versus progreditur.... Quid in Belgio evenerit non ignoras. Cogitaverat Burgundiæ Dux vi aut industriâ Gandavum occupare. Urbs erat Anglorum injuriis, & sacrilegiis offensa, modico præsidio munita, & in obsequium Philippi V. Principis sui propensa: obstabat hostilis exercitus, quem cum fictis itineribus, & simulatis expeditionum consiliis Dux longiusculè divertisset, nostri occisis aut delusis custodibus, civitatem ingressi, Anglos acclamantibus Populis expulerunt. Eodem penè tempore Brugæ à nostris etiam captæ. Inopinato deinde exercituum ad Aldernatam concursu initum à quartâ ad nonam post meridiem prælium, pari virtute & successu, licèt numero dispari..... capti cæsique utrimque multi. Ardens nationum æmulatio centena hinc inde hominum millia in mutuam perniciem, proh dolor! accendit. Vale, amplissime Domine, & me tui observantissimum, & amantissimum puta.

Prid. Kalend. Aug. anno salutis M DCC VIII.

LETTRE CCCCXXII.

Compliment au même, ſur la nomination de M. ſon Oncle à l'Archevêché de Tolede, & à la Charge d'Inquiſiteur.

Clariſſimo Doctiſſimoque DD. Antonio Emanueli ab Acevedo & Ybañes, Spiritus Epiſc. Nem. S. P. D.

ACcidiſſe novas Cæſar-Auguſtuno Archiepiſcopo Avunculo tuo dignitates, & gaudeo, & tibi gratulor. Supremus Inquiſitionis arbiter, Toletanæ Eccleſiæ Antiſtes electus omnibus præeſt religionis officiis. Tali egebat Inquiſitore Hiſpania olim intacta, & noſtrorum temporum erroribus inacceſſa, nunc ab Hæreticis ex parte oppreſſa, qui in Regnum Catholicum adducti rebelles animos, & in omnem pravitatem faciles, Doctrinæ vitæque ſuæ, ſi non veneno, ſaltem exemplo inficiunt. Quis vigilare poſſit attentiùs, ne qua labes priſcam ſinceramque Chriſti fidem deformet, ne quis ex tot inimicis hominibus bono ſemini furtim ſuperſeminet zizaniam? Talem Toletanæ Regioni Paſtorem Rex optimus præpoſitum voluit, ut ſumma eſſet in eo non ſolùm tuendæ, ſed etiam promovendæ pie-

tatis auctoritas. Ecclesiam ergo Hispaniarum primariam, tot sanctis Præsulibus, tot Consiliis, tot prærogativis ac juribus venerabilem reget, mites populos & potestatibus à Deo ordinatis obsequentes placido ducet imperio. Cardinalis Ximenii, quem singulari veneratione coluit, sedem implebit, illius successor, cujus se alumnum prædicaverat. Id tibi, amplissime Domine, tam jucundum esse debet, quàm illi honorificum est, quod eum nec ambitio, nec conquisita Procerum suffragia, sed summa in Deum pietas, humanitas in populos, præclara deinde in Regem & Rempublicam merita ad illum Ecclesiasticæ dignitatis apicem adduxerint. Id unum superest, ut Avunculi tui gloriam, tuâ etiam illustres, & cujus virtutes imitaris, honores quoque consequare.

XI. Kal. Nov. anno à rep. salute M DCCIX.

REFLEXIONS

REFLEXIONS
SUR LES
DIFFERENS CARACTERES
DES
HOMMES.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHAPITRE I.

De l'Envie.

L'Envie eſt de tous les vices celui que l'on pardonne le moins ; il marque une foibleſſe d'eſprit, & une lâcheté de cœur qu'on ne peut excuſer.

Ce vice, tout honteux qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être ſouvent le vice des plus grands hommes ; un Alexandre pleure quand il apprend les Victoires de ſon Pere, & il croit que c'eſt lui ôter une partie de ſa gloire, que de la partager avec lui.

(*a*) Un Saül ne peut souffrir que son peuple donne à David plus de louanges qu'il ne lui en avoit donné ; & le rang qu'il tient ne le peut satisfaire, quand il voit un de ses sujets plus estimé que lui.

Une Dame de qualité demanda un jour au Duc d'Albe, Gouverneur & Viceroi des Païs-bas, qui dans son sens étoit le premier Capitaine de son siécle ? Le Duc lui répondit, qu'il croïoit que le Marquis de Spinola étoit le second. Cette réponse étoit assûrément spirituelle & adroite ; mais étoit-elle une preuve de son envie ou de sa modestie, ou étoit-elle une preuve de l'une & de l'autre tout ensemble ? Il ne voulut pas dire qu'il étoit le premier, il aima mieux donner lieu à le penser ; mais il n'hesita pas à nommer Spinola pour le second, afin de ne se pas compromettre avec lui, & qu'on lui fît justice sur cette préference.

M. le Prince, c'est assez de le nommer pour en faire tout l'éloge qu'il mérite, avoit coûtume d'appeller le Comte d'Harcourt le Cadet la Perle. Il est vrai que ce Comte en portoit toujours une à l'oreille, & qu'il étoit cadet du Duc d'Elbeuf ; mais je crois que ses belles actions, & surtout ce qu'il avoit fait à Turin, ne contribuerent pas peu à le faire ainsi appel-

(*a*) 1. *Reg.* c. 10.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ler. Notre Heros n'étoit pas fâché de cacher ſous un nom de plaiſanterie, le nom d'un homme qui marchoit ſur ſes pas, quoiqu'il ne le ſuivît que de loin.

Il me ſouvient que ce Comte dans une rencontre en Guienne, aïant eu un avantage conſiderable ſur les Troupes que commandoit en perſonne M. le Prince, un Officier qui étoit dans la confidence de ſon Alteſſe & de ſes plaiſirs, lui dit en riant que le Cadet la Perle avoit fait des merveilles, & que M. le Prince lui répondit avec cette préſence, cette juſteſſe & cette vivacité d'eſprit qu'il conſervoit toujours, qu'il ne falloit plus l'appeller le Cadet la Perle; mais la Perle des Cadets.

Il en eſt des grands Capitaines à l'égard de la gloire, comme il en eſt des femmes bien faites à l'égard de la beauté. Deux belles femmes ſont peu amies, & s'accordent peu ſur leurs prétentions, chacune croit être en droit de ſe préferer, & chacune remarque des défauts dans ſa rivale, qui ne ſont point venus à la connoiſſance de celles qui ne ſont point intereſſées dans leur querelle.

Deux grands Capitaines s'étudient toujours ſur leur conduite, & quelque bonne & louable qu'elle paroiſſe aux yeux des autres, ils y trouvent ſans ceſſe à redire, & ne la ſauroient approuver. Tantôt on

devoit charger l'ennemi, & tantôt on devoit mieux disputer le terrein; tantôt on n'a pas sû profiter d'un avantage, & tantôt on s'est trop exposé voulant en profiter; tantôt la bravoure l'a emporté sur la prudence, & l'on s'est oublié que l'on étoit Capitaine pour faire le métier de Soldat, tantôt on a manqué une belle occasion par trop de sagesse & trop de circonspection.

Ainsi deux grands Capitainès ne sont jamais parfaitement contens l'un de l'autre; & la raison, c'est qu'ils sont tous deux grands Capitaines, & qu'ils savent tous deux qu'ils le sont; l'un nuit à l'autre, & ils se font tous deux une idée de ce qu'ils sont toute à leur avantage.

A entendre parler des Gens de guerre, ils ne sont point envieux les uns des autres, mais chacun croit avoir plus d'attachement à sa profession, aimer plus la gloire & mieux païer de sa personne que pas un autre.

Qu'un Officier d'un Regiment soit détaché pour une occasion, & qu'il y fasse au de-là de tout ce que l'on en pouvoit attendre, on voit peu les autres l'en louer; ils se contentent de dire qu'il a fait ce qu'il a dû, & qu'ils en auroient tous fait autant, s'ils avoient été commandés.

Il est étrange qu'une belle action soit re-

gardée avec des yeux ſi differens ; les Généraux approuvent hautement l'action de cet Officier, parce qu'ils le voient beaucoup au-deſſous d'eux, & qu'ils ne peuvent porter envie à ſa fortune ; ſes ſemblables ne la louent & ne la publient pas, parce qu'ils craignent que le mérite de cet homme ne le faſſe élever au-deſſus d'eux.

Il y a une ſorte d'envie qui eſt bonne & raiſonnable, & c'eſt ce que l'on appelle émulation. On voit dans un Seminaire trois ou quatre perſonnes, qui ſe diſtinguent par leur travail, par leurs belles inclinations & par leur vertu, on a envie de les imiter, rien n'eſt ſi louable. Un Gentilhomme eſt à l'Academie, & tout le monde jette les yeux ſur lui, parce qu'il eſt extrêmement adroit & fort porté au bien, on a envie d'en faire le modéle de ſa conduite ; cette envie eſt honnête & mérite d'être approuvée de toute la terre ; mais ce qu'on appelle proprement envie eſt toujours pris en mauvaiſe part.

Un homme envieux ne peut avoir d'amis, parce qu'il n'eſt pas d'humeur à en ſupporter les défauts, & qu'il n'en peut voir l'heureux établiſſement ſans chagrin. Rien ne ſatisfait un homme de cet eſprit, il ne faut paroître ni heureux, ni malheureux avec lui ; il mépriſe le malheu-

reux, & l'heureux lui fait passer de fâcheux momens.

Il n'est pas surprenant qu'un homme qui n'a point de naissance & qui a peu de bien, porte envie aux Nobles & aux riches; mais que les Nobles & les riches portent quelquefois envie à un Bourgeois, c'est ce que l'on auroit peine à croire, si l'experience ne nous le faisoit pas connoître.

Nous nous mettons toujours le bonheur des autres devant les yeux, & nous ne regardons le nôtre qu'à travers. Nous sommes si accoûtumés à notre bonne fortune, que nous n'y sommes plus sensibles, & celle que nous reconnoissons depuis peu dans un particulier, l'emporte sur la nôtre, quoique nous en aïons presque toujours joui.

Comme notre vie est bornée à quelques années, notre esprit est de même borné à quelques connoissances; tout ce qui est au-delà, n'est pas à son point de vûe, & c'est pour lui comme s'il n'étoit point. Pourquoi donc envier à ceux qui ont plus de lumieres que nous, celles que nous n'avons pas?

Chacun a son talent, nous devons l'en laisser jouir paisiblement, comme il nous laisse jouir du nôtre; notre bonheur ne dépend pas de celui des autres, mais de nous, & c'est assez pour être heureux

que d'être contens de ce que nous ſommes.

Il eſt tant de charges dans le monde, tant de ſortes de grandeurs, tant de biens, pourquoi envier ce que M... en poſſede ? Pourquoi nous acharnons-nous ſur cet homme ? a-t-il tous les biens de la terre & tous les emplois du ſiécle ? Laiſſons-lui ce qu'il a, & ſongeons à ce que nous pouvons avoir. N'examinons pas comment il eſt devenu ce qu'il eſt, mais penſons ſerieuſement qu'il ne tient qu'à nous d'être plus que nous ne ſommes ; la verru tient lieu de tout à un eſprit bien fait, à un homme raiſonnable, à un Chrétien.

Les richeſſes, les emplois, l'eſtime, ou la vertu, ſeront toujours les heureuſes ſuites de notre travail & de nos bonnes actions ; l'un eſt récompenſé d'une maniere & l'autre de l'autre, mais c'eſt toujours récompenſe, & celui qui paroît quelquefois ſi bien partagé, n'eſt pas toujours en effet celui qui eſt le mieux.

Si l'on me demande, d'où vient que l'envie regne par tout, & qu'il y a peu de gens, de quelque qualité & de quelque profeſſion qu'ils ſoient, que l'on ne voie ſujets à ce vice, je dirai deux choſes ; la premiere eſt, que perſonne ne ſe fait juſtice à ſoi-même ni aux autres ; la ſeconde, que chacun s'eſtime & s'aime plus qu'il ne doit, & n'eſtime & n'aime pas aſſez les autres.

Si nous nous en croïons, c'eſt notre eſprit, notre ſcience, notre éloquence, en un mot, c'eſt notre mérite qui nous a pouſſés & élevés, & c'eſt la fortune ſeule qui a élevé les autres.

Pourquoi faiſons-nous cette diſtinction ? C'eſt qu'il eſt plus agréable & plus louable de ne devoir qu'à ſoi-même ce que l'on eſt, que de le devoir à une aveugle & à une capricieuſe ; c'eſt que notre amour propre trouve ſon compte quand nous décidons ainſi ſur notre mérite ; c'eſt que par cette diſtinction nous croïons faire connoître ce que nous valons.

Tout le monde n'eſt pas de mon ſentiment ſur l'envie, & je n'y trouve point à redire. M... ſoutient que l'envie eſt néceſſaire au public, & que ſi on la condamne dans quelques particuliers, on la doit approuver dans le commerce du monde.

Il me diſoit il y a quelques jours, que ſans un peu d'envie nous vivrions tous dans une trop grande tranquillité d'eſprit, & dans un genre de vie trop unie ; il ajoûtoit que comme un peu de poivre ou de moutarde releve une ſauſſe, un peu d'envie anime nos actions, & leur donne un goût piquant, qui nous les rend plus agréables & plus faciles ; mais je penſe qu'il nommoit envie, ce que j'appelle

émulation. Quoi qu'il en ſoit, quand cette envie ne paſſe pas les bornes de l'honnêteté & de la charité, elle peut être reçûe par tout, & même dans les Cloîtres & dans les Seminaires, ſans qu'on penſe à faire le procès à ceux qui lui en donnent l'entrée.

Ne ſoïons point envieux du bonheur apparent de ceux que l'on croit ſi bien établis dans le monde ; leur grandeur & leur felicité dureront peu ; ils ont beau s'élever, ils tomberont bientôt, leur diſgrace ou leur mort ſuivra de près leur établiſſement & leur élevation (*a*). Que ſont devenus ces hommes dont les emplois & les richeſſes ont fait tant de jaloux ? Conſiderons leurs tombeaux, & voïons ce qui leur reſte de leur magnificence & de leur grandeur.

Ces Princes & ces Géneraux d'armées, que l'ambition & le commandement ont tant diſtingués ; ces grands Capitaines autant eſtimés par leur conduite que par leur courage ; ces hommes voluptueux & effeminés, qui ſe ſont rendus ſi remarquables par leur dépenſe & par leur vie toute criminelle (*b*), ont fait bruit l'eſpace de vingt-cinq ou trente ans, & puis ils ſont morts, comme les autres, qui n'ont

(*a*) *S. Aug. in Pſ.* 8. 36.
(*b*) *S. Aug. in Pſal.* 8. 36.

pas été dans ces emplois honorables, ou dans ces honteux emportemens. (*a*)

Il eſt ſans doute que l'honneur fait la ſatisfaction de l'homme par rapport à la ſocieté civile ; que le repos fait ſa conſolation, par rapport à ſa perſonne, & que la grace fait ſon bonheur, par rapport à la ſainteté de la Religion ; mais l'envie ſeule le dépouille de tous ces glorieux avantages, puiſqu'elle lui ôte l'honneur à l'égard du monde, le repos à ſon égard & la grace à l'égard de Dieu & de la Religion. En un mot, un envieux eſt un malheureux qui vit ſans honneur & ſans repos, & preſque ſans apparence de converſion.

Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il ſait être envieux & jaloux de ſa fortune ; en voici un bel exemple. Quelqu'un aïant un jour dit au fameux Poëte Italien le Taſſe qu'il avoit une occaſion favorable de ſe venger d'un homme qui par envie & par jalouſie lui avoit rendu mille mauvais ſervices, il répondit, ce n'eſt pas le bien, la vie ou l'honneur que je deſire ôter à cet envieux, c'eſt ſeulement ſa mauvaiſe volonté. On ne pouvoit parler plus juſte, & avec plus de moderation.

(*a*) *Orig. in Pſ.* 36.

CHAPITRE II.

De ceux qui imitent les autres.

ON ne doit pas louer un homme préciſément, parce qu'il en imite un autre ; on ne doit pas auſſi le blâmer parce qu'il ne l'imite pas ; c'eſt vertu d'imiter un homme de probité, c'eſt un vice d'imiter celui qui vit dans le déreglement; ainſi quand on veut ſe faire un modéle pour ſa conduite, il faut le bien choiſir.

Il ſeroit auſſi extraordinaire aux Bourgeois, de vouloir imiter les gens de Cour dans leurs manieres, qu'il le ſeroit aux gens de Cour, de vouloir imiter les Bourgeois. Leur naiſſance & leurs emplois mettent une difference entr'eux, qui doit paroître en toutes choſes, dès que les uns tiennent des autres on les méconnoît, & ils ne paſſent plus pour ce qu'ils ſont.

L'eſprit d'un Bourgeois & d'un Gentilhomme dans une même perſonne, gâte tout, & fait que l'on cherche le Bourgeois dans le Gentilhomme ſans le trouver. L'eſprit d'un Gentilhomme & d'un Bourgeois dans un même homme, cauſe un ſi bizarre mêlange, que l'on n'y reconnoît ni l'un, ni l'autre.

Un Gentilhomme qui s'abaiſſe juſqu'à

prendre l'air & les manieres d'un Bourgeois, & un Bourgeois qui s'éleve juſqu'à prendre les manieres & l'air d'un Gentilhomme, ſont deux maſques qui font rire tout le monde, & qui le divertiſſent.

Il ne faut pas nous mettre ſur un pied à vouloir faire tout ce que nous voïons faire aux autres, ſous prétexte que nous ſommes de même profeſſion ; nous n'avons pas tous les mêmes talens & le même genie. On voit des gens ſavans écrire avec beaucoup d'eſprit & de politeſſe, qui n'ont pas le don de prêcher & de parler en public. On voit au contraire des gens prêcher avec une facilité & une éloquence incroïable, qui dans le fond n'ont pas grande étude ni grand eſprit.

Chacun doit ſe connoître, & n'entreprendre que les choſes dans leſquelles il peut réuſſir. Outrer ſes talens & ſon génie & les porter plus loin qu'ils ne peuvent aller, c'eſt manquer de conduite & de jugement ; c'eſt vouloir ſe mettre en poſſeſſion d'un héritage qui ne lui appartient pas, & ſur lequel il n'a aucun droit.

Nous avons un beau jardin plein de fleurs & de fruits, jouiſſons-en paiſiblement, & laiſſons la vigne de Naboth à celui qui en prend le ſoin & qui la cultive ſoir & matin. Ne faiſons pas le métier de Capitaine quand le Prince nous a éta-

blis pour rendre juſtice à ſes Sujets.

On peut réuſſir dans toutes ſortes de Profeſſions, mais il faut s'y donner tout entier ; dès que l'on ſe partage, & que l'on en embraſſe plus d'une, on quitte le ſolide pour l'apparent. Pour ſe faire honneur on ſe perd, & pour devenir riche on ſe ruine.

Un homme qui ſe diſtingue dans ſes geſtes, dans ſon marcher, dans ſon équipage, dans ſes meubles, dans ſes actions ; en un mot, un homme qui eſt ſingulier, n'a pas l'eſprit bien fait, & on peut aſsûrer, s'il n'imite pas les autres, que les autres le doivent encore moins imiter. Ce qui paroît de ſingulier en lui, fait croire que ce qui ne paroît pas l'eſt encore plus ; & tout ce qu'il fait, donne une fâcheuſe idée de ce qu'il dit, de ce qu'il penſe & de ce qu'il eſt.

Il arrive aſſez ſouvent, quand on veut imiter quelqu'un qui a du mérite & de la réputation, qu'on l'imite dans des choſes qui ne ſont pas ce qui le mettent au-deſſus des autres ; on s'attache à ce qui accompagne ſon mérite, & non pas à ſon mérite ; on prend l'ombre pour le corps, ainſi on a beau marcher ſur ſes pas, on ne vâ pas où il va ; on a beau ſe copier ſur lui, on ne lui reſſemble jamais.

Il faut être habile Peintre, pour faire

une bonne copie d'un bon original. De même pour bien imiter un homme que tout le monde eſtime & que le mérite fait diſtinguer, il faut avoir preſque autant de mérite, & n'être guere moins eſtimé que lui.

Heureux celui qui eſt parvenu à ce point de perfection, qu'on ne ſait ſi c'eſt lui qui imite, ou ſi c'eſt lui qui eſt imité. On dit de Philon le Juif & de Platon, qu'on ne pouvoit décider ſi Philon avoit imité Platon, ou ſi Platon avoit imité Philon.

Il y a des gens à la Cour qui menent une vie exemplaire, & il y en a qui ſans faire paroître tant de pieté en ont en effet beaucoup ; mais les uns & les autres ne ſont pas ceux qui ont le plus de ſectateurs. Qu'un homme s'habille bien, & qu'il ſoit bien à cheval, il ſe fait en un jour plus de Diſciples & plus d'Imitateurs, que les autres n'en ont fait en dix ans.

Qu'une femme paroiſſe à la Cour avec une coiffure modeſte, moins riche, & qui ne donne pas un air ſi jeune que celle des autres, elle marche ſeule dans ſon chemin, perſonne ne la ſuit, ſa coiffure ſera toujours à bon compte, & les Marchands du Palais n'en augmenteront jamais le prix. Qu'une femme trouve une nouvelle maniere de ſe coiffer & de ſe

bien mettre, toutes les autres s'étudient à ſe mettre & à ſe coiffer de même.

Quand on veut imiter quelqu'un, il faut voir ſi l'on le doit & ſi on le peut; c'eſt-à-dire, ſi le temperament, les emplois, l'humeur, l'eſprit & la profeſſion dont on eſt, permettent de l'imiter. Tout ce qui eſt bon en general peut être imité de tout le monde, mais ce qui n'eſt bon qu'à des particuliers & dans de certaines circonſtances, n'eſt pas bon à toutes ſortes de perſonnes & en tout tems : ainſi c'eſt indiſcrétion de vouloir imiter ce qui ne convient pas à notre état & à nos inclinations. Nous ne ſommes pas toujours à nous, nous nous devons ſouvent au public, & c'eſt lui faire une injuſtice, que de nous dérober à lui pour vivre en particulier & ſelon notre caprice. La prudence & l'expérience ſont deux grandes maîtreſſes ſur ce point; leurs leçons ſont toujours bonnes en quelque âge que l'on ſoit, & elles ſont toujours d'un prompt ſecours contre le faux zele.

Il n'y a point d'homme qui ne puiſſe imiter & être imité; à force d'imiter les autres on ſe perfectionne, & on eſt imité; de cette maniere nous recevons des leçons ſans en prendre, & on en reçoit de nous ſans en donner.

Ce qui entre par les yeux fait pour l'or-

dinaire plus d'impreſſion que ce qui entre par les oreilles ; & c'eſt la raiſon pour laquelle une bonne action ou un bon exemple en fait plus que vingt Prédications ; les inſtructions qui ſe font de cette maniere ne frappent point l'air en vain, elles vont droit au cœur.

Vouloir être imité dans ce que l'on fait, c'eſt s'applaudir & faire ſon éloge, c'eſt avoir de ſoi une opinion que tout le monde plus éclairé que nous n'a pas ; mais vouloir imiter les autres, c'eſt commencer à ſe connoître, & donner des preuves que l'on veut valoir quelque choſe.

Il faut tâcher de n'être jamais content de ſoi ; il faut regarder ceux qui marchent devant nous, & ne point jetter la vûe ſur ceux qui nous ſuivent ; cela fait que nous ne nous arrêtons pas, mais que nous avançons toujours dans le chemin que nous avons pris, & que nous arrivons plus ſûrement & plutôt où nous voulons aller.

CHAPITRE III.

De la Religion.

A Parler ſincerement, on peut dire qu'il y a peu de Chrétiens qui ſachent bien ce que c'eſt que leur Religion, & en quoi elle conſiſte : on eſt élevé par des Parens qui font profeſſion du Chriſtianiſme, on en fait de même profeſſion ; mais ſi on eſt de Famille noble & ancienne, on s'étudie bien plus pour l'ordinaire à vivre en homme de naiſſance & de qualité, qu'en Chrétien.

Il me ſouvient qu'étant à Veniſe, j'eus la curioſité de me trouver une fois à l'aſſemblée du Senat, qui ſe tient tous les Dimanches au matin, ſans avoir égard au jour. J'avois, à la verité, oui la Meſſe avant que d'y entrer, dont bien me prit, parce que l'on n'en ſortit qu'à midi, mais pluſieurs Nobles ne l'entendirent pas. J'avoue que je fus ſcandaliſé que ce jour qui doit être plus particulierement emploïé au culte de Dieu, fût choiſi pour les affaires de la République ; je ne pus m'en taire & je dis à un Noble que je voïois quelquefois au billard, que cela me faiſoit beaucoup de peine. Il me répondit, *Siamo, Venezziani e poi Chriſtiani*, qu'ils naiſſoient

Venitiens, & qu'ils étoient après faits Chrétiens; que quand ils avoient donné leurs soins à ce qui regardoit l'Etat, ils pensoient après à s'acquitter de leurs devoirs de Chrétiens: paroles les plus libertines & les plus impies que j'aïe ouies de ma vie. Si j'avois suivi les mouvemens de mon indignation, je lui aurois dit mille injures; mais je parlois à un Noble, & j'étois à Venise, il n'en falloit pas davantage pour me rendre sage. Je levai seulement les épaules, & lui fis connoître que sa réponse me surprenoit & m'affligeoit également; il n'en fut pas plus touché, nous nous separâmes & nous ne nous vîmes plus.

Il y a bien des gens parmi nous qui ne parlent pas si librement que ce Noble, mais qui ont les mêmes maximes & les mêmes sentimens; ils donnent tous les jours leurs premiers soins à leur établissement & à leur famille, & puis ce qui leur reste de tems est emploïé aux devoirs de leurs consciences. Combien en voïons-nous les Fêtes & les Dimanches, faire leur cour le matin, rendre & recevoir visite, solliciter leurs affaires, & enfin aller à la Messe lorsqu'il est près de midi? Ce n'est pas là parler, mais agir en Venitien.

On ne peut être trop délicat sur le fait de la Religion, ni trop zelé pour tout ce

qui la regarde. Etant à Saint-Maur il y a quelque-tems, on me conta que M. le Prince pere du dernier mort, n'y arrivoit jamais qu'il ne descendît d'abord à l'Egliſe. Ce culte extérieur marquoit un grand fonds de pieté & de religion, capable d'édifier.

Loin de faire ſervir la Religion à ſes vûes & à ſes deſſeins, il ne faut conſiderer ſes emplois, ſes biens & ſa naiſſance, que pour les faire ſervir à la Religion, & les en faire dépendre.

Le libertinage des hommes ne va pas à méconnoître qu'il y a une Religion, mais à ne pas vivre ſelon les Loix & les maximes de cette Religion. On ſait ce que l'on doit croire; on ſait de plus ce que l'on doit faire, mais on en demeure-là; on ſe contente de croire, & on remet toujours à faire ce que l'on eſt obligé de faire.

La Foi eſt le principe de toutes nos bonnes actions, mais les mauvaiſes l'obſcurciſſent & l'étouffent. Plus on eſt dans la pratique des bonnes œuvres, plus la Foi s'augmente: au contraire, quand on vit dans le déreglement, peu à peu on ceſſe de craindre, & quand on a ceſſé de craindre, on ceſſe de croire.

Le déſordre mene toujours plus loin que l'on ne penſe. C'eſt un feu qu'on ne peut éteindre quand on le veut, c'eſt un

torrent qu'on ne peut arrêter quand on le souhaite ; on se persuade qu'il n'ira qu'à la corruption des mœurs, & on ne prévoit pas que cette corruption se communique, & qu'elle s'étend presque toujours jusque sur la créance. En effet, l'experience fait connoître que la Foi ne peut guere demeurer saine avec tant de corruption.

Il faut s'attacher à la Religion, & non pas aux personnes qui font profession de cette Religion ; il faut s'attacher à notre créance & non pas à ceux qui nous l'enseignent. La cabale fait souvent agir & parler ceux qui paroissent les plus zelés, & il est difficile de démêler ce zele d'avec l'interêt ; on le déguise si bien qu'on les confond, & qu'on le prend assez souvent l'un pour l'autre.

Il y a des gens qui ne peuvent souffrir que l'on se mette de la Congrégation des Jesuites, je ne suis pas de leur sentiment ; je n'en estime pas plus un homme pour en être, mais je ne l'en estime pas moins ; il n'y a que la maniere dont vit ce Congréganiste qui me le fait louer ou blâmer. Peut-être n'en seroit-il pas moins homme de bien, peut-être ne le seroit-il pas tant : ainsi je regarde cette Congrégation comme une chose exterieure, qui peut servir ou ne pas servir à sa perfection, selon l'usage qu'il en fait.

Ceux qui vivent dans la retraite, ont ſans doute pris le meilleur parti, s'ils ſont véritablement détachés, ſi leur genre de vie ne leur donne pas une trop bonne opinion de leurs perſonnes, & ſi l'orgueil & l'amour propre n'entrent pas dans toutes leurs actions, ou au moins s'ils ne marchent pas ſur leurs pas.

Quoique toutes les vertus du Chriſtianiſme forment & entretiennent un ſaint commerce entre Dieu & nous, il eſt néanmoins certain qu'il y a une vertu univerſelle, dont le propre effet eſt, de lier la créature raiſonnable avec ſon Créateur, & de la lui ſoumettre par des marques autentiques de reſpect & d'adoration; & cette vertu c'eſt la Religion.

Cette vertu nous donne une haute idée de la grandeur de Dieu & de ſa puiſſance, & nous porte ſans ceſſe à le louer. Cette vertu fait que non-ſeulement nous lui conſacrons notre cœur, & notre eſprit, & notre mémoire, mais encore nos langues & nos plumes pour le benir & lui rendre à toute heure mille actions de graces.

Cette vertu eſt la premiere des vertus, & nous n'en pouvons douter, ſoit que nous la conſiderions par rapport à ſon objet, ſoit par rapport à ſes fonctions & à ſa fin; on peut même aſſurer qu'elle renferme par excellence toutes les autres vertus.

Notre Religion eſt admirable dans ſes maximes, & les verités fondamentales qu'elle établit, ſont toutes divines. Dans les autres Religions on donne quelque choſe à la raiſon, beaucoup aux paſſions, & preſque tout à la nature : dans le Chriſtianiſme on combat ſes paſſions, on détruit la nature & on ſoumet la raiſon.

De tout ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde, dont nos Peres nous ont laiſſé des monumens, & de tout ce qui eſt arrivé en nos jours, il n'y a rien que la ſainte Ecriture n'ait remarqué, parce que tout cela a rapport à notre Religion, & peut contribuer à mettre les hommes en état de la connoître & de la ſuivre.

Plus les pecheurs ſont les eſprits forts, pour ne pas croire de Religion, plus ils ſont à plaindre ; plus ils ſont intrépides & aſſurés, plus ils font connoître la grandeur de leur mal ; plus ils paroiſſent contens, plus ils ſont en danger de ſe perdre. Ils reſſemblent à ces malades à qui une fievre chaude donne de puiſſantes forces ; *(a)* la mort approche de ces malades à meſure que leurs forces augmentent, & lorſqu'ils en montrent tant, on a lieu de croire qu'il n'y a preſque plus rien à eſperer pour eux. Que dis-je ? Ces impies qui

a S. Aug. in Pſ. 8, 38.

font gloire de leur libertinage & de la force d'esprit qu'ils se donnent, sont dans un pire état que les phrénétiques, puisque leur maladie sera bientôt suivie d'une mort éternelle.

Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir aussi qu'une véritable Religion. Quoique cette Religion semble n'avoir été connue que du tems que (*a*) les Fidelles furent à Antioche appellés Chrétiens, il est néanmoins certain qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle s'est fait voir dans tous ceux qui ont saintement vécu selon la Loi de la nature, ou selon la (*b*) Loi de Moïse. C'est ce qui a fait dire à Eusebe dans son Histoire de l'Eglise, que la Religion dont ces hommes pleins de probité faisoient profession, devoit passer pour la premiere & pour la plus ancienne de toutes les Religions.

La difference qui paroît entre les Justes de l'ancienne Loi & ceux de la nouvelle, ne regarde que le tems. Le Fils de Dieu fait Homme a été l'objet de la Foi des uns & des autres; ceux-là croïoient qu'il viendroit au monde pour les racheter; ceux-ci croïoient qu'il est venu, & qu'il les a en effet rachetés; (*c*) cette difference

(a) *Act. c.* 11.
(b) *Euf. l.* 1. *c.* 4.
(c) *S. Aug. Epist.* 49.

des tems n'en a pas mis dans leur créance ; ils doivent donc les uns & les autres être reconnus pour Chrétiens, appellés, & être appellés Chrétiens.

Le Myſtere de l'Incarnation (*a*) a été ſi puiſſant & ſi efficace qu'il n'a pas été moins utile à ceux qui l'ont crû parce qu'il étoit promis, qu'à ceux qui le croient parce qu'ils le voient heureuſement accompli dans toutes les circonſtances prédites par les Prophetes.

J'avoue néanmoins que les Saints de l'ancienne Loi n'ont point été appellés Chrétiens, mais je ſoutiens qu'ils en menoient la vie, & qu'ils en avoient la créance ; ils n'étoient pas Chrétiens de nom, mais ils l'étoient en effet.

Ils ne vivoient pas dans la Loi de Grace, mais ils étoient en état de grace ; la Foi en Notre-Seigneur & ſa grace ont été de tous les tems : de maniere que l'on peut aſſûrer que ces Saints étoient tout enſemble & de l'ancien & du (*b*) nouveau Teſtament, parce que vivant dans la Loi de la nature ou dans celle de Moïſe, ils appartenoient à la Loi de Grace.

Il eſt vrai qu'ils n'avoient pas le Baptême & nos autres Sacremens, mais ils n'en étoient pas moins Chrétiens, parce

(a) *S. Leo. Serm. 4. in Nat.*
(b) *S. Aug. Epiſt. 120.*

que

que ce n'eſt pas dans la diverſité des Sacremens ou des Sacrifices que conſiſte la diverſité des Religions.

Un homme qui le matin offre à Dieu des Sacrifices d'une autre maniere qu'il ne lui en * offre le ſoir, ne change pas pour cela l'objet de ſon Culte & de ſa Religion, il regle ſeulement les marques de ſa pieté ſelon la difference des lieux & des tems.

Il s'enſuit que la Religion Chrétienne a été de tous les ſiecles, & que ce n'a pas été une nouveauté aux Fideles après la venue du Meſſie de vivre dans la crainte de Dieu, de le ſervir & de l'aimer.

* *S. Aug. Epiſt.* 49.

CHAPITRE IV.

Savoir le Monde.

IL faut ſavoir le monde pour y vivre & pour n'y vivre pas; mais bienheureux ceux qui prennent le dernier parti! Rien ne porte plus à le prendre que la connoiſſance parfaite de la maniere dont on a coutume d'y vivre, & du danger dans lequel on eſt de s'y perdre.

Mais puiſque Dieu ne nous appelle pas tous dans la retraite, quand nous avons rempli nos devoirs à ſon égard, il eſt bon

que nous pensions à regler notre conduite sur ce que le monde demande de nous, afin de vivre doucement avec ceux qui y vivent comme nous, & c'est ce qu'on appelle savoir le monde.

La premiere, la plus generale, la meilleure & la plus importante maxime que l'on puisse donner sur cette matiere, c'est de ne désobliger jamais personne, de ne parler mal de qui que ce soit, de souffrir avec bonté les défauts des autres, de donner des louanges à ceux qui en méritent & d'avoir de la civilité pour tous ceux avec qui on est en commerce.

Il ne faut jamais se vanter, ni se distinguer mal à propos. Parler de sa naissance devant ceux qui n'en ont point, c'est les insulter; en parler devant ceux qui en ont, c'est se compromettre. Parler d'étude & de Lettres devant des Artisans, c'est s'en mocquer; en parler devant des gens d'épée, c'est souvent imprudence & s'exposer à contre-tems.

Celui qui se donne de ces airs élevés & de distinction, de ces airs qui se font si aisément remarquer, passe toujours pour jeune & pour vain.

Il ne faut jamais s'écouter parler, & ne faire jamais trop valoir ce que l'on dit. Interrompre quand les autres parlent, c'est indiscretion; parler toujours, c'est

imprudence ; mais donner aux autres occaſion de parler, & parler à ſon tour, c'eſt ſavoir le monde, & c'eſt le moïen de rendre une converſation douce, utile & agréable.

Il vaut mieux relever la penſée de notre ami que la nôtre. Quand on en uſe ainſi, on fait connoître que l'on eſt capable des bonnes choſes, qu'elles ſont de notre goût ; que nous leur donnons le prix qu'elles méritent ; que nous ne ſommes point incommodes ni amateurs de nos ſentimens, & que nous ne ſommes pas entêtés mal à propos de tout ce que nous diſons.

Un Eccleſiaſtique, un Prêtre, un Religieux doit toujours paroître ſage & retenu dans les Compagnies, & on peut dire qu'il ne ſait pas le monde, quand il parle, rit, badine & raille autant que les autres. Son caractere & ſon habit doivent lui impoſer une modeſtie que l'on ne demande pas de ceux qui ne ſont point de ſa profeſſion. Le moins qu'il ſe trouve dans les compagnies des femmes & de la jeuneſſe, c'eſt toujours le mieux ; s'il n'y eſt appellé pour affaire ou pour quelque œuvre de charité, il y fait toujours une méchante figure.

Un honnête homme trouve toujours bien plus ſon compte dans les Compa-

gnies des gens de qualité, que dans celles des Marchands ou du menu peuple. Le reſpect eſt l'ame des unes, & la familiarité celle des autres. Ainſi tout ce qui ſe dit chez les uns, ne paſſant jamais les bornes que la bienſéance & la civilité preſcrivent, eſt bien plus de ſon goût, que ce qui ſe dit chez les autres avec une familiarité bourgeoiſe, qui pour l'ordinaire eſt trop libre & n'engendre que du mépris.

Il ne faut point aller à la Cour pour apprendre le monde; il ne faut être que prudent & ſage; il ne faut que ſe ſouvenir de ſon nom, de ſa famille, de ce que l'on eſt, des lieux où l'on eſt, & de ceux ou de celles avec qui l'on eſt.

Les leçons que l'on ſe donne ſur ce ſujet, ſont aiſées & naturelles; on n'a qu'à faire un bon uſage de ſa nourriture & de ſon éducation; on n'a qu'à voir ſouvent des gens d'honneur & de qualité; on en ſait toujours aſſez quand on ſe fait une agréable habitude de vivre avec eux.

Savoir le monde, c'eſt vivre autrement avec un homme de Cour ou un Magiſtrat, qu'avec un Bourgeois ou un Religieux; c'eſt recevoir leurs viſites, leur en rendre de differentes manieres; il ne faut pas s'étudier là-deſſus, le bon ſens & l'expérience nous en apprennent aſſez.

Savoir le monde, c'eſt ne ſe faire jamais d'affaire avec perſonne; c'eſt porter reſpect à qui on le doit; c'eſt être familier & honnête à ſes ſemblables; c'eſt être indulgent & charitable à ſes inferieurs.

Savoir le monde, c'eſt parler de pieté avec ceux qui en font profeſſion, de charges & d'emplois avec ceux qui en ont, de nouvelles à ceux qui en ſont curieux & qui les aiment; de peinture, de ſculpture, d'architecture, de geographie & d'aſtronomie, à ceux qui en font leur paſſion.

Savoir le monde, c'eſt s'accommoder ſans peine à l'humeur, à l'eſprit & aux deſirs de nos parens, de nos voiſins, de nos amis, & generalement de tous ceux avec qui nous vivons, & avec qui nous avons affaire.

Ce n'eſt ſouvent ni la bonne mine, ni les belles actions, ni l'enjouement de l'humeur, ni la vivacité de l'eſprit qui plaiſent dans un homme, mais un certain air, & un je ne ſai quoi d'honnête & d'engageant, qui fait qu'il eſt bien venu par-tout. Il y a des gens qui ſont mieux faits que lui, & qui ont en effet plus de mérite, qui ne ſont pas néanmoins ſi bien reçûs & pour leſquels on ne marque pas la même joie quand on les voit.

Vous avez beau avoir de la naiſſance, du bien, de la jeuneſſe & des bonnes qua-

lités, si vous n'avez le don de plaire, vous n'en êtes pas plus aimé; & si vous ne savez pas vivre agréablement avec le monde, le monde n'en vit pas plus agréablement avec vous.

Savoir le monde, c'est être toujours égal, toujours sage & toujours bienfaisant; c'est ne brusquer & ne chagriner jamais personne; c'est être complaisant en tout tems & en tous lieux, & toujours prêt à souscrire aux volontés de ses amis; c'est ne soûtenir jamais ses opinions avec chaleur, déferer beaucoup à celles des autres; c'est n'avoir jamais de contre-tems.

Savoir le monde, c'est faire bon visage à tous ceux que l'on voit; c'est en ménager en toutes occasions les humeurs & les esprits; c'est en approuver, ou au moins en excuser toujours la conduite; c'est donner lieu à tout le monde d'être content de nous.

Enfin savoir le monde, c'est n'être à charge à personne, c'est vivre sans contrainte, c'est n'être jamais incommode par trop de circonspection & trop de ceremonie, c'est ne pas outrer l'honnêteté que l'on se doit les uns aux autres.

En un mot, savoir le monde, c'est vivre dans une certaine liberté qui n'est ni trop respectueuse, ni trop familiere, dans une certaine liberté que ceux qui ont le

plus de politeſſe, ont établie parmi eux, que l'uſage & la coutume ont autoriſée, & qui eſt bien reçûe par-tout.

CHAPITRE V.

Des Rapports.

UN homme qui ſait vivre, un honnête homme ne fait jamais de rapports, parce qu'il en prévoit les dangereuſes conſequences; il ſait que les rapports ſont toujours des affaires; qu'ils brouillent les parens & les amis, & qu'ils font naître des ſoupçons ou des querelles, qui ont de fâcheuſes ſuites.

Les rapports nuiſent toujours à celui qui les fait, & à celui à qui on les fait, & à celui ou à celle de qui on les fait. Ce ſont des coups de lance qui en tuent ou bleſſent trois tout à la fois.

Il y a peu de rapports qui ſe faſſent ſans exageration; ce ſont des pelotes de nége qui groſſiſſent à meſure qu'elles paſſent par differentes mains.

Celui qui fait un rapport ne peut avoir que deux vûes; ou d'obliger celui à qui il le fait, ou de ſe ſatisfaire en le faiſant. Il n'entre jamais dans les interêts de la perſonne de qui il le fait, & c'eſt toujours à ſes dépens qu'il le fait.

Loin d'obliger celui à qui on fait un rapport, on lui cauſe mille ſujets de chagrin & de jalouſie, & cette jalouſie donne ſouvent lieu à une prompte colere & à une vengeance précipitée. Dans cet état on n'écoute plus ſa raiſon, ni les conſeils de ſes parens ou de ſes amis; on s'abandonne tout à ſa paſſion, & on pouſſe les choſes à l'extrêmité.

Voilà le plaiſir & le ſervice que rend celui qui a l'indiſcrétion de faire de ſemblables rapports. Il a beau s'en repentir, il n'en eſt plus tems; il a allumé un feu qu'il ne peut éteindre, & il a mis un poignard dans le ſein de cet homme jaloux, il ne l'en peut retirer, ſa plaie eſt mortelle, & il n'y a plus pour lui aucun remede.

Celui qui fait un rapport ne peut auſſi y trouver ſon compte, puiſque d'une part il ſe fait un ennemi de la perſonne de laquelle il parle, & que de l'autre il doit ſe faire un honteux reproche d'avoir par ſon imprudence troublé le repos de ſon ami, & de l'avoir conduit ſur le bord du précipice, où il eſt prêt à ſe jetter.

Un ami doit toujours mettre un voile ſur le viſage de ſon ami, pour l'empêcher de voir ce qui peut lui donner de la peine; il doit à ſon égard s'impoſer un ſilence perpetuel ſur les choſes qui peu-

vent le chagriner ; il n'y a point de prétexte, quelque ſpécieux qu'il paroiſſe, qui l'autoriſe à parler dans ces rencontres.

Une des premieres loix de l'amitié & de la ſocieté civile, eſt d'en bannir pour jamais toutes ſortes de rapports ; il y a mille choſes qui regardent notre famille qui ne ſont point du reſſort de l'amitié ; c'eſt l'outrer que de lui faire prendre des ſoins qui ne ſont point de ſa portée & de ſa connoiſſance.

Un ami doit être délicat ſur ce qui regarde ſon ami, & il ne doit jamais lui apprendre ce qui peut lui déplaire ; une méchante nouvelle paſſée par la bouche d'un ami, en eſt plus ſenſible à celui qui la reçoit.

Il y a de la malhonnêteté à nous de rapporter ce qu'un autre a dit par imprudence. Pourquoi déſobligeons-nous cet homme, qui ne nous en a jamais donné ſujet, & qui peut-être dit mille biens de nous dans le tems que nous l'outrageons ? Il y a toujours de la lâcheté à attaquer les gens quand ils ne ſont point en état de ſe défendre.

Si les rapports que l'on nous fait de nous ſont à notre avantage, nous ne les aimons pas ; la raiſon eſt, que nous ſouffrons avec peine, que les choſes que nous avons cachées par vertu ſoient connues,

que notre modeſtie en eſt offenſée, & que les louanges qu'elles nous attirent, ne ſont pas de notre goût.

Si ces rapports ſont contre nous, on nous pouvoit épargner les chagrins qu'ils vont nous cauſer. Ainſi tous les faiſeurs de rapports ſont toujours regardés d'un mauvais œil, & ils ne doivent par tout paſſer que pour des flatteurs & des imprudens.

Il eſt impoſſible que celui qui fait le honteux métier de rapporteur, ne donne beaucoup de priſe ſur lui; c'eſt ce qui fait qu'on lui rend ſouvent ce qu'il a prêté, & qu'on le lui rend avec plaiſir & avec uſure; rien ne tombe par terre de ce qu'il dit & de ce qu'il fait, & l'on prend grand ſoin de le faire connoître en tous tems & en tous lieux pour ce qu'il eſt.

Un homme me vint un jour trouver, pour me faire la confidence que M... avoit mal parlé de moi en bonne compagnie; je lui dis que je m'étois fait un calus ſur les rapports, que je n'y étois pas ſenſible, & que ce que l'on m'apprenoit par cette voie, m'entroit par une oreille, & ſortoit par l'autre. J'ajoûtai que tout ce que l'on dit des abſens eſt pour l'ordinaire ſuſpect, & que les bleſſures que je ne recevois que de loin, ne me faiſoient jamais de mal; qu'au reſte c'étoit à ceux en pre-

ſence de qui on avoit parlé de moi, de prendre mon parti, ou de ſe déclarer contre, puiſque c'étoit ſeulement pour eux qu'on avoit parlé.

Quand on parle dans une compagnie d'un homme abſent, tous ceux qui compoſent cette compagnie doivent être garands de ce que l'on en dit, puiſque la juſtice les oblige à ne pas ſouffrir que l'on condamne ceux qui ne ſont point appellés pour ſe défendre; s'ils permettent cette injuſtice; ils autoriſent par approbation ou par leur ſilence, tout ce que l'on dira d'eux quand ils ſeront ſortis.

Si on ne parloit jamais des abſens, il n'y auroit plus de rapports, & celui qui ſe mettroit ſur le pied d'en vouloir faire, paſſeroit pour un ennemi de la ſocieté civile, pour un homme à être chaſſé de toutes les compagnies & pour un fourbe ſans honneur & ſans probité.

M... vint une fois dire à M... qu'on ne l'avoit pas épargné dans un lieu où il s'étoit trouvé, & qu'on avoit dit de lui mille choſes qui lui auroient donné du déplaiſir s'il les avoit ouïes. Cet homme plein d'eſprit, je puis ajoûter, & plein d'une véritable probité, reçût ce rapport d'une maniere à ſurprendre celui qui le lui avoit fait. Il lui dit; ſi on me connoiſſoit, bien, Monſieur, on en pourroit dire

beaucoup plus sans que je fusse en droit de me fâcher ; je suis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainsi de moi en mon absence ; s'ils en parloient en ma presence comme ils le pourroient, je rougirois de honte & de confusion ; je vous prie de leur en marquer ma reconnoissance. Jamais donneur d'avis ne fut plus déconcerté. Je pense qu'il n'aura plus l'entêtement d'en faire de sa vie.

M... avoit raison de prendre ainsi les choses ; il n'y a que les vérités qui offensent ; & comme il n'avoit rien à se reprocher sur ce qui avoit donné occasion à ce rapport, il étoit assuré que tout ce que l'on avoit dit à son désavantage étoit faux & controuvé. Ce froid & cette presence d'esprit à recevoir de pareils rapports, justifient celui à qui on les fait, condamnent celui qui les fait, & encore plus ceux qui sont cause qu'on les fait.

Il n'y a point d'homme de bien, tel qu'il soit, de qui on ne puisse rendre les intentions suspectes, & de qui les actions ne puissent paroître intereſſées ; mais il va son train ordinaire, il ne change en rien sa conduite, il ne fait remarquer en lui ni inconstance ni foiblesse, il ne veut que sa conscience pour garante de son genre de vie, & que Dieu pour témoin de ce qui se passe dans son cœur. Toutes

les médiſances que l'on en peut faire, ſont autant de coups de canon tirés en l'air, qui ſont du bruit, mais qui ne peuvent faire de bréche à ſa réputation ni à ſa vertu.

Un homme ſage n'écoute jamais les rapports, & par ce moïen il ferme la bouche à celui qui lui en veut faire. On s'épargne bien de fâcheux momens quand on ſe déclare contre les rapports, & on en procure de bons à ceux qui étoient d'humeur à en faire, & que l'on guérit de cette paſſion.

On ne doit jamais avoir de langue ni d'oreille pour les rapports, & je ne ſai lequel eſt plus coupable de celui qui les écoute ou de celui qui les fait; mais je ſai bien que rien n'entretient davantage un homme dans la honteuſe habitude d'en faire, que l'audience facile qu'on lui donne, & la joie qu'on lui témoigne de les entendre.

Il n'y a ni bien ni honneur à faire des rapports, & s'il étoit permis de mal juger des gens, dès qu'un homme me feroit un rapport, je le croirois ſujet à toutes ſortes de vices, puiſqu'il n'y en a point que l'on puiſſe éviter plus facilement. Ouï, un ſeul rapport qu'un homme m'auroit fait, ſeroit capable de me donner une idée de ſon genie & de ſon humeur, dont je ne reviendrois jamais.

Nous ne devons point nous flatter sur notre conduite, on y peut toujours donner quelque atteinte; mais nous excusons bien plus volontiers ceux qui en parlent à notre insçû, que ceux qui nous viennent dire eux-mêmes que l'on en parle. Les uns gardent avec nous quelques mesures, puisqu'ils n'en parlent qu'en notre absence, & les autres ne nous ménagent en aucune maniere, puisqu'ils nous disent à nous-mêmes ce que nous serions bien aises de ne savoir pas. Chacun connoît ses défauts, mais il est fâché que les autres les connoissent, & encore plus qu'on lui vienne dire qu'ils les connoissent; c'est mettre un homme à la derniere épreuve & pousser sa patience à bout.

C'est une imprudence de rapporter ce que l'on ne sait que par quelque particulier qui peut mentir ou exagerer, & c'est une injustice de croire ce que l'on nous dit de cette maniere. Cependant, c'est une injustice que l'on ne commet que trop souvent, parce qu'on est peu en garde de ce côté-là, & que l'on se laisse d'autant plus aisément aller à la commettre, qu'il semble que l'on n'y a point de part, & qu'elle ne regarde que celui qui a fait le rapport, de la verité duquel on le fait garant.

L'infidelité d'un ami qui a trahi notre ſecret, ne nous met point en droit d'en uſer de même à ſon égard; notre devoir ne dépend pas du ſien; ſa mauvaiſe conduite n'autoriſe point la nôtre. Il a violé le ſecret que je lui avois confié, c'eſt une faute qui n'eſt pas excuſable, mais il a été mon ami, il mérite que je le conſidere, non pour ce qu'il m'eſt à preſent, mais pour ce qu'il m'a été; le ſecret que je lui dois eſt une vieille dette, elle ſubſiſte toujours, & je ne lui dois pas moins ce ſecret maintenant, que je lui devrois l'argent qu'il m'auroit prêté quand nous étions amis.

Un rapport d'une bagatelle fait par un ami, ne nous donne pas lieu de rompre avec lui, il faut ſouffrir cette petite indiſcretion, nous la rendre utile, & tâcher d'en profiter; elle nous doit apprendre à nous ménager davantage, & à ne nous pas communiquer ſi facilement, ſur-tout dans les choſes qui ſont de conſequence.

Il me ſouvient encore d'une belle parole d'un homme de ma connoiſſance. Un de ſes amis auſſi imprudent qu'il vouloit paroître fidele & affectionné, lui vint dire qu'on l'avoit mis en jeu dans une compagnie, & que ſes manieres d'agir en de certaines rencontres, avoient été fort relevées & condamnées. Il répon-

dit qu'il étoit fort obligé à ceux qui prenoient le soin de remarquer ses défauts, & qu'il tâcheroit de s'en corriger. Il ajoûta qu'il n'étoit pas du sentiment de Platon, qui croïoit ne devoir jamais parler de ceux qui blâmoient ses actions; qu'il estimoit au contraire en devoir parler & s'en souvenir, afin de leur faire du bien, ou du moins de leur en souhaiter.

CHAPITRE VI.

De l'Esprit.

TOut le monde se flatte sur l'esprit, il y a peu de gens qui ne croient en avoir; cependant il y en a peu qui en aient en effet. Avoir de l'esprit, n'est pas avoir de ce brillant & de cette vivacité, qui vont si vîte & si loin; l'avantage de concevoir aisément, n'est qu'une partie de l'esprit.

Il faut de la solidité, du jugement, de la force & de la penetration dans l'esprit. Ces dernieres parties sont les plus necessaires & les plus essentielles; elles sont l'ame de l'esprit, la vivacité n'en est que le corps, dont la beauté faute souvent aux yeux.

Un esprit qui a de la vivacité est une pierre qui a de l'éclat; celui qui a de la

vivacité & du jugement, eſt un diamant qui a tout ce qu'il lui faut pour le rendre précieux.

Ce qu'on appelle aujourd'hui bel eſprit, n'en a que le nom, & ce bel eſprit eſt de tous les eſprits celui qui l'eſt le moins.

Celui qui veut paſſer pour bel eſprit, reſſemble à un brave que l'on ne voit jamais à l'armée, qui ne porte l'épée que dans les Villes, & qui ne s'y fait diſtinguer que par ſes plumes & ſes habits dorés. C'eſt un brave d'Opera & de Comedie; il ne paroît brave que dans ces lieux de plaiſir, & fait plus de bruit lui ſeul dans une compagnie, que n'en font ſix braves véritables qui ont bien ſervi pluſieurs campagnes.

Le bel eſprit ne paroît jamais parmi les Savans & ceux qui font profeſſion de Lettres, il ne ſe trouve qu'avec des gens du ſiecle qui n'aiment que les plaiſirs, & qui ſont peu capables de juger des bonnes choſes; de belles paroles, un peu de feu & beaucoup de hardieſſe, voilà le caractere du bel eſprit, & en quoi il conſiſte.

Dès qu'un homme s'eſt déclaré bel eſprit, il tranche & décide ſur tout, il ſe produit par-tout, & rien n'eſt bon que par ſon eſtime & par l'approbation qu'il en donne.

La qualité de bel eſprit coûte peu ; un Sonnet aſſez bien tourné & dont la chute eſt heureuſe, quelques Stances dérobées, mais déguiſées & habillées de neuf, ou quelques traductions aiſées à faire, mettent un homme en droit de s'ériger en bel eſprit, & de paſſer pour tel.

La difference qu'il y a entre un homme qui a de l'eſprit & un bel eſprit, eſt la même que l'on met entre un Gentilhomme & un Hobereau ; l'un a cent titres de nobleſſe qu'on ne lui peut diſputer, l'autre en a un ou deux qu'on pourroit ne lui pas paſſer.

Il ſemble que la nature ſe ſurpaſſe elle-même en de certains ſiécles, & que quand elle nous donne des Rois & des Heros d'une grandeur d'ame extraordinaire, elle penſe à nous donner en même-tems des gens qui ſoient capables de parler d'eux, & de les louer comme ils le méritent, des gens qui ne ſe diſtinguent par leur eſprit & par lar éloquence, que pour rendre leur ſiecle plus remarquable, & que pour immortaliſer davantage la gloire du Prince ſous lequel ils vivent.

Tel a été le ſiécle d'Alexandre, dans lequel ont fleuri Socrate, Platon, Ariſtote & Demoſthene. Tel a été le ſiécle d'Auguſte, ſous lequel Virgile, Horace, Ovide & pluſieurs autres ont excellé d'une ma-

niere à être encore autant eſtimés qu'ils l'étoient dans leur tems.

Tel a été le quatriéme ſiécle, dans lequel vivoit l'Empereur Théodoſe, qui a immortaliſé ſon nom par ſon mérite & par ſa vertu; ſiécle de tous les ſiécles le plus illuſtre par les écrits de ſaint Chryſoſtome, de ſaint Ambroiſe, de ſaint Jerôme & de ſaint Auguſtin; écrits dont la doctrine & la pieté leur ont fait donner le glorieux titre de Docteurs & de Peres de l'Egliſe.

Tel eſt le ſiecle dans lequel nous vivons ſous l'heureux Regne de LOUIS LE GRAND. Combien y voïons-nous de gens d'un mérite extraordinaire, & d'une érudition à faire honte aux ſiécles paſſés? Combien d'excellens Ecrivains s'y diſtinguent, ſoit dans les matieres de pieté; ſoit dans celles qui ne regardent que les belles Lettres? Je n'oſe entreprendre de les nommer, parce qu'ils ſe preſentent en foule à mes yeux. Ainſi ſemblable à un homme qui entre dans un parterre, & qui ſe trouvant embaraſſé ſur le choix de tant de belles fleurs qu'il y voit n'en cueille pas une, je ne veux parler d'aucun de ces Ecrivains, pour ne pas donner lieu de croire que je le prefere à tous les autres.

Dès qu'un homme n'a point de naiſ-

ſance ni de bien, il ſe retranche ſur l'eſprit, & ſon eſprit lui tient lieu de tout : c'eſt pour lui une place-d'armes, dans laquelle il ſe croit en ſureté, & il eſt perſuadé qu'on ne l'en peut faire ſortir. L'eſprit qu'il ſe donne, & que ſouvent il n'a pas, le conſole de ſes pertes & de ſes chagrins ; heureux de n'en avoir pas plus, puiſqu'il ne ſerviroit qu'à lui faire reſſentir plus vivement ſes diſgraces.

Je n'ai jamais connu qu'un homme qui ſe ſoit fait juſtice ſur ce point. On m'a conté de lui qu'étant un jour avec deux ou trois perſonnes de ſa profeſſion, il leur dit, *Vous êtes bienheureux vous autres d'avoir de l'eſprit.* Je ne ſai ce que penſerent ceux à qui il avoit parlé ſi ingenument, mais la réflexion que j'y ai faite, eſt qu'il falloit qu'il eût du diſcernement, pour faire cette diſtinction entre lui & ceux à qui il parloit, & c'eſt peut-être là l'unique preuve qu'il ait jamais donnée de ſon eſprit.

Ceux qui paroiſſent avoir le plus d'eſprit & qui parlent beaucoup, font ſouvent des fautes conſiderables, auſquelles ceux qui n'ont pas l'eſprit ſi brillant, ni ſi vif, ne ſont pas ſujets. C'eſt ſans comparaiſon comme ces chevaux, qui allant lambe ou l'entre-pas, bronchent plus de fois en un jour, que ceux qui n'ont qu'un

pas reglé, ne font dans tout un voïage.

Ces genies aiſés & à qui rien ne coûte, vont quelquefois ſi vîte, qu'ils en perdent haleine, & l'on peut aſſûrer que le jugement les ſuit de ſi loin, qu'il n'accompagne preſque jamais ce qu'ils écrivent ou ce qu'ils diſent; leurs penſées ſont des fleches tirées en l'air, qui perdent toute leur force avant que de tomber dans les lieux où ils les veulent jetter.

M... paſſe pour avoir de l'eſprit la premiere fois qu'on le voit; à la ſeconde viſite on en rabat la moitié, & à la troiſiéme on ne lui en trouve plus du tout. La raiſon eſt, que c'eſt un homme qui a du monde & qui parle aſſez de tout; & comme à la premiere vûe on n'examine pas les gens de ſi près, & qu'on ne ſe donne pas la liberté d'approfondir les choſes, il ſe tire d'affaire & ſe ſauve comme il peut; mais on n'a pas pour lui la même indulgence dans la ſuite; ainſi on découvre ſon foible, & c'eſt toûjours par là qu'on le prend, & que l'on le reconnoît pour ce qu'il eſt.

Un homme qui a beaucoup d'eſprit, mais qui n'a point la politeſſe ni l'agrément que les converſations du monde donnent, ne laiſſe pas d'être homme d'eſprit: on peut dire de lui que c'eſt un diamant brut, qui a beſoin d'être taillé &

mis en œuvre, afin qu'on sache ce qu'il vaut.

Un homme qui a de la politesse, mais qui n'a point de fond d'esprit & point de solidité, ressemble à un diamant du Temple propre à parer une Musicienne de l'Opera, ou une Actrice de la Comedie.

Je fus un jour fort surpris dans une premiere visite que je rendois à une Dame. A peine étions-nous entrés en conversation, qu'elle me cita saint Basile : à ces grands mots je me crus perdu, & ne me trouvant pas capable de fournir à un entretien qui débutoit par un passage d'un Pere Grec, je pensai me lever & avouer mon insuffisance. Elle reconnut mon embarras, & s'étant un peu humanisée, je vis bien que c'étoit un éclair qui avoit paru, qui ne seroit suivi d'aucun orage accompagné de foudres. Je rappellai toute ma presence d'esprit, & j'en eus assez pour juger que cette Dame avoit quatre ou cinq lieux communs qu'elle avoit coûtume de jetter à la tête des gens, afin de leur donner une avantageuse idée de son mérite. Son dessein ne réussit pas à mon égard, le feu qu'elle avoit allumé me parut un feu de paille, qui ne produisoit qu'une épaisse fumée, & qui ne duroit qu'un moment. J'eus néanmoins l'honnêteté de ne lui pas dire ce que je pensois

d'elle, mais je n'ai pas eu peine à être fidele à la réſolution que je pris de ne la revoir de ma vie.

Une demi-douzaine de femmes de mérite & d'eſprit, en ont gâté deux mille. Ces femmes de diſtinction ont parlé & ont écrit, & elles ont fait naître ſans y penſer l'envie à beaucoup d'autres de parler & d'écrire comme elles; elles ont été les vives ſources de mille ruiſſeaux bourbeux. Les louanges qu'elles ſe ſont juſtement attirées par leurs écrits, ont été les innocentes cauſes des invectives & des injures que l'on a vomies contre les ouvrages des autres incapables de s'élever au-deſſus de leur ſexe. Les heures que les unes ont ſi bien emploïées, en ont bien fait perdre à celles qui les ont voulu paſſer comme elles ſur le Parnaſſe & avec les Muſes.

Il y a des terres qui portent toutes ſortes de grains & de fruits, & qui en portent en tout tems, mais cela eſt rare. Il y a de même des eſprits feconds de toutes manieres & capables de tout; mais il s'en voit peu. C'eſt avoir de l'eſprit, que de connoître la capacité de ſon eſprit, & de juger à quoi il eſt propre.

Il y a autant de ſortes d'eſprit que de viſages; tous les viſages ne plaiſent pas, il en eſt de même des eſprits. On a beau

l'avoir fin, vif, penetrant & universel, il faut quelque chose de plus ; il faut un je ne sai quoi d'agréable & d'engageant pour plaire.

La raison pour laquelle un esprit élevé est peu du goût du monde, & que le bel esprit plaît & se fait aimer par tout, c'est que l'un n'a que la superficie de l'esprit, dont tout le monde est capable, & que l'autre est grand & solide, qui sont des qualités ausquelles peu de gens peuvent prétendre & parvenir.

Quelque bon & grand esprit que l'on ait, il faut toûjours le cultiver ; c'est une terre qui devient inutile à son Maître quand elle ne porte pas, & qu'elle ne remplit pas ses greniers ; c'est une mere qui perd son lait quand elle n'en nourrit pas son enfant : c'est un diamant qu'il faut tailler & retailler à toute heure, pour en faire connoître la valeur & le prix.

Il ne faut pas qu'un homme d'esprit passe d'un louable travail à une molle oisiveté : il ne faut pas qu'il descende du Parnasse pour aller chercher les Jardins d'Epicure : il ne faut pas qu'il quitte les Muses pour ne plus aimer que la bonne chere & les plaisirs.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Des Ouvrages d'esprit.

PLus on lit de certains Ouvrages qui paroissent pleins d'esprit, moins on y en trouve. A les bien examiner, on n'y découvre que de faux brillans & point de solidité ; c'est un peu de dorure sur du plâtre ou sur du ciment, rien n'y est relevé, & rien n'y paroît qui soit capable de satisfaire les connoisseurs.

Je suis persuadé qu'il y a eu de beaux Ouvrages en toutes langues & en tout tems. Les Egyptiens ont excellé dans la sublimité des pensées, les Chaldéens dans les sciences, les Grecs dans l'éloquence, & les Romains dans la politesse du discours : ainsi ce n'est pas chez les Grecs seuls qu'il faut chercher la science & la maniere de bien écrire, comme Ciceron nous l'a voulu faire croire, & après lui Quintilien.

Homere, à la louange duquel on a dit qu'il avoit passé (*a*) les bornes de l'esprit humain ; & Demosthene qui a été l'étonnement & l'admiration de toute la Grece, ont été regardés comme des prodiges ; cependant si Virgile & Ciceron eussent

(*a*) *Quint. lib.* 12. *c.* 2.

vécu dans leur tems, ils leur auroient disputé l'honneur d'être les deux plus grands hommes de leur siécle, & leurs Ouvrages auroient suspendu le jugement des Savans, sur la préference des uns & des autres.

Si Messieurs de Balzac & Voiture eussent été du tems de Ciceron, ils auroient pû de même disputer de l'éloquence avec cet Orateur, quoique dans une Langue differente.

Si Messieurs de Corneille & Racine, qui, à l'honneur de la République des Lettres & de toute la Nation, ont porté la Poësie Françoise au plus haut point qu'elle ait jamais été, & qu'elle sera peut-être jamais, eussent aussi été du siécle de Virgile, ils ne lui auroient en rien cedé, soit pour la pureté de la Langue, soit pour la netteté du discours, soit pour la noblesse des expressions, soit pour la sublimité des pensées, soit pour le génie qui brille par tout, soit pour la beauté des Vers.

On peut même dire à l'avantage de ces excellens Modernes, que l'ancien & fameux Poëte n'a pas été comme eux sujet à des rimes, qu'il ne s'est jamais vû contraint en aucune chose dans sa maniere d'écrire, & qu'ainsi il n'a pas eu peine à suivre ses pensées & à les exprimer ; au lieu que nos Messieurs ont reconnu avec

plaiſir la Loi de la rime, & qu'ils ont tellement naturaliſé cette rime, qu'il ſemble que la raiſon en dépende pour paroître avec éclat.

On trouve toujours dans leurs Ouvrages que la rime ſuit la raiſon, & qu'elle en eſt toujours la ſavante & l'agréable interpréte : on n'y voit jamais la raiſon gémir comme une eſclave ſous la Loi d'une rime incommode, & l'on peut dire que la rime y court toujours après la raiſon, & jamais la raiſon après la rime ; il ſemble en un mot, que dans leurs Ouvrages la raiſon & la rime ſoient deux ſœurs qui ne ſe ſéparent point, & qui ſont toujours d'une parfaite intelligence.

(*a*) Ou bien on peut dire que dans leurs Ouvrages la raiſon eſt une autre Judith, & la rime une autre Abra ; que l'une coupe la tête de la pareſſe ou de l'ignorance, & que l'autre porte le glaive, dont ſa Maîtreſſe ſe ſert pour remporter cette glorieuſe Victoire.

Je demande excuſe à mon Lecteur, ſi je me ſuis laiſſé emporter en faveur de nos illuſtres Poëtes ; ç'a été un torrent à la violence duquel je n'ai pû m'oppoſer, mais je reprens le fil de mon diſcours.

Toute l'antiquité s'eſt déclarée pour Homere contre Virgile, & tous les mo-

(*a*) *Judith. c.* 10.

dernes prennent le parti de Virgile contre Homere ; il en eſt de même de Demoſthene & de Ciceron. Les Ecrivains de notre ſiécle trouveront auſſi dans ceux qui viendront après eux des défenſeurs autentiques de leur Proſe & de leurs Vers, & cela arrivera ſans doute, lorſque tout le monde ne ſera plus ſi entêté & ſi prévenu en faveur de l'antiquité.

(*a*) Un certain Dionyſius dit autrefois à Heliodore Secretaire de l'Empereur Adrien, & que Céſar pouvoit le combler d'honneur & de biens, mais qu'il ne pouvoit le rendre ſavant & éloquent. En effet, c'eſt l'eſprit, le travail & l'application qui font mériter ces deux belles qualités ; la naiſſance n'y contribue en rien, elle peut même être regardée comme un obſtacle preſque inſurmontable aux belles Lettres. Cependant ces qualités ont donné dans les yeux de quelques Empereurs ; ils les ont trouvées ſi belles & ſi fort à leur gré, que ne ſe contentant pas d'être les maîtres du monde, ils ont encore voulu paſſer pour Orateurs ou pour Poëtes.

La modeſtie de Numerien qui vivoit à la fin du troiſiéme ſiécle, eſt remarquable ſur ce ſujet ; il permit qu'on lui dreſsât une Statue ſous le titre d'Orateur très-

(*a*) *Xiph. in Adr.*

éloquent, ſans y faire ajoûter celle d'Empereur, faiſant connoître par cette conduite que la Puiſſance ſouveraine n'augmente en rien le mérite d'un ſavant homme.

La bonté d'une piece qui commence à paroître, ne dépend donc pas de la faveur, ou des richeſſes ; on peut à la verité acheter le ſuffrage de quelques particuliers, pour la publier & en faire par tout l'éloge, mais cela ne la fait pas changer de nature. Ce qui eſt bon l'eſt toujours, & ce qui ne l'eſt pas, ne le peut devenir.

L'hiſtoire nous apprend que quelques Empereurs ont été amateurs de leurs Ouvrages, qu'ils ont banni ou fait mettre en priſon pluſieurs de leurs ſujets, pour n'avoir pas voulu donner des louanges à leur Proſe, ou à leurs Vers, que ces gens de bon goût avoient jugé ne pas mériter ; mais cette injuſtice n'a pas donné des traits de beauté à leurs écrits ; ils n'en ont été ni plus eſtimés, ni mieux reçûs.

Un Ouvrage d'eſprit eſt comme une maiſon que l'on veut bâtir, il y entre toutes ſortes de materiaux ; il y faut de la vivacité, de la ſcience, du jugement & de l'éloquence, & par deſſus tout, beaucoup d'agrément dans les penſées & dans les expreſſions ; il faut que rien n'y paroiſſe extrême, que rien n'y ſoit outré ;

il faut en bannir les distinctions recherchées & étudiées, & les pointes fades & du vieux tems.

On veut dans les Ouvrages d'esprit une veritable beauté, & non une beauté fardée, qui se trouve pour l'ordinaire dans des jeux ou dans des chutes de mots. On veut une beauté naturelle qui consiste dans des traits bien formés & dans des parties bien proportionnées.

Il ne faut, pour qu'un discours paroisse beau, qu'un peu de blanc & de rouge, c'est-à-dire, qu'un peu de feu dans les pensées, & qu'un peu de choix dans les termes & dans la maniere de parler; il faut pour qu'un discours soit beau en effet, de l'élevation & de la solidité dans les pensées, du jugement dans les moïens de les bien mettre au jour, de la netteté dans les périodes, & de l'éloquence dans les expressions.

On reconnoissoit il y a vingt ans l'Ouvrage d'un Provincial au style dont il étoit écrit. Il avoit beau y faire voir de l'esprit, le peu d'ordre, d'agrément & de politesse qui s'y trouvoit, marquoit toujours la main dont il sortoit : mais à présent que les Academies se sont établies en plusieurs Provinces, les belles Lettres y fleurissent comme à Paris : la cime du Parnasse s'est étendue jusques sur l'An-

ſou, la Guienne & la Provence, & les Muſes ſe trouvent auſſi agréablement ſur les bords de la Loire, de la Garonne & du Rhône, que ſur ceux de la Seine.

La ſcience & l'éloquence d'Athenes & de Rome, ainſi que deux grands Fleuves qui ont eu un long & rapide cours, ſont venues ſe confondre & ſe perdre dans celles de Paris, comme dans les eaux de la mer : & cette vaſte mer qui n'a point de bornes s'eſt communiquée aux Provinces ſans rien perdre de ſes eaux, & ſans déroger au tribut qu'elles lui doivent.

Le centre de la ſcience & de l'éloquence eſt toujours fixé à Paris : tout ce qui s'en trouve dans chaque Province, eſt une ligne qui, par une differente route, tend toujours à ſon centre.

Paris eſt la mere de la ſcience & de l'éloquence : celles qui paroiſſent dans les Provinces en ſont les filles. Si ſes filles lui reſſemblent, elles doivent tout ce qu'elles ont de beau, d'agréable & de riche, au ſoin qu'elle a pris de les élever.

Une Lettre de conſolation doit être autrement écrite que celle d'un compliment ſur un mariage avantageux, ou ſur une nouvelle dignité : le ſtyle gai & enjoué plaît dans de certaines rencontres, & le ſerieux dans d'autres ; mais qu'il ſoit ſe-

rieux ou qu'il ſoit gai, il faut toujours ſe ſouvenir de celui à qui on écrit, & pourquoi on lui écrit.

Quand on ne perd jamais ſon ſujet de vûe, on écrit juſte, on ne prend point le change, & on ne finit pas un billet par des termes de condoleance, lorſqu'on l'a commencé par quelques mots pour rire, & par quelques plaiſanteries.

Il faut dans toutes ſortes d'Ouvrages garder une modeſtie chrétienne. Nous vivons dans un ſiécle où la pureté de la Langue regne de toute maniere : la délicateſſe non-ſeulement des Dames, mais encore de tous les gens raiſonnables eſt ſi grande ſur ce point, que c'eſt aſſez pour méſeſtimer un Livre & le rebuter, que d'y trouver des expreſſions un peu libres.

Le ſecret pour bien écrire, eſt de s'attacher moins aux mots qu'aux penſées : & à l'égard des penſées, de s'attacher moins à celles qui ſont forcées ou qui brillent, qu'à celles qui ſont ſimples & naturelles. La raiſon s'accommode peu des penſées recherchées & outrées, & celles qui n'ont que du brillant, nous plaiſent ſeulement en paſſant, & ne ſont pas capables de nous arrêter ; mais celles qui ſont ſimples & naturelles ſe goûtent à longs traits, & plus on les lit, plus on y trouve d'agrémens & de beauté.

Il n'eſt pas juſte de demander des Dames & des gens d'épée, des lettres d'un ſtyle auſſi correct que de ceux qui font profeſſion de bien écrire : ainſi, les unes ne ſont pas moins bonnes que les autres, & ſouvent elles plaiſent davantage.

Il y a des beautés régulieres qui n'agréent pas tant que de jolies perſonnes : il en eſt de même des écrits ; ce qui eſt en effet le plus beau & le meilleur, ne plaît quelquefois pas tant, qu'une certaine maniere d'écrire libre, galante & agréable.

Il ne faut pas toujours être ſi délicat en matiere d'Ouvrages, il faut un peu d'indulgence pour ce qui nous plaît & ce qui nous divertit. Ceux qui ſe ſont donné la peine d'écrire dans le deſſein de nous donner quelques momens de plaiſirs, méritent bien qu'on leur pardonne les petites fautes qui leur ſont échapées : & c'eſt en cela que conſiſte une partie de la reconnoiſſance que nous leur devons, & que nous ne leur pouvons refuſer.

Ceux qui écrivent le plus, ne ſont pas ceux qui écrivent le mieux : un méchant Peintre fait plus de tableaux en un mois qu'un bon n'en fait en trois ans. Ce n'eſt pas ce que nous faiſons qui nous fait mériter de l'eſtime, c'eſt la maniere dont nous le faiſons. L'Imitation & l'Introdu-

ction à la vie dévote, ont plus fait de veritables converſions, que mille & mille livres de dévotion qui ont paru depuis, & dont le trop grand nombre fait qu'ils portent ſur le front leur condamnation; ou ſi l'on n'en veut pas parler dans ces termes, il faut au moins avouer que leur nombre les rend inutiles & de nul uſage.

Il y a des gens qui croïent qu'il faut lire les Romans pour apprendre à bien parler & à bien écrire, & moi je dis que c'eſt le vrai moïen de ne parler jamais bien, & d'écrire toujours mal. Pour écrire ou parler juſte, il faut être veritable & naturel : celui qui écrit d'un ſtyle de Roman n'eſt bon qu'à être imprimé, qu'à empêcher de dormir pluſieurs filles ou femmes, & je ne ſai combien de jeunes gens oiſifs & incapables de s'appliquer à quelque choſe de bon, qu'à paſſer après par les mains de toutes les Beurieres des Halles, & qu'à ſervir enfin à allumer le feu des Bourgeoiſes de Paris.

Il y a aſſez de gens qui ſavent pour eux, mais il y en a peu qui ſachent pour les autres; il ſuffit à un homme qui n'eſt ſavant que pour lui, que ſon eſprit ſoit ſa bibliothéque, & que tout ce qu'il ſait y ſoit en confuſion comme des Livres les uns ſur les autres; mais un Savant pour le public doit avoir de l'ordre dans

ce qu'il ſait, il doit s'énoncer & écrire avec netteté ; tout ce qu'il dit ou écrit ſans méthode, ne ſert qu'à remplir de ténébres ceux qu'il veut inſtruire, au lieu de les éclairer.

Que ceux qui écrivent peu, mais bien, s'en conſolent. Les quatre vers de M. de Brebeuf ſur l'invention de l'écriture, ont à jamais immortaliſé ſon nom : cependant ce ne ſont que quatre vers, mais ils paroiſſent ſi naturels & faits avec tant de facilité, qu'il ſemble que l'eſprit n'y ait eu aucune part.

CHAPITRE VIII.

De l'eſprit Critique & Satirique.

LA difference de nos ſentimens ſur ce qui ſort de nos mains, & ſur ce qui n'en ſort pas, eſt une injuſtice que l'on ne peut excuſer. Cette ijnuſtice eſt une fille qui ne peut avoir pour pere que l'amour propre, & pour mere que la jalouſie : ainſi tout ce qui paroît de cette maniere eſt toûjours blâmable & criminel.

Un homme de ma connoiſſance me dit un jour, qu'il n'avoit qu'à jetter les yeux ſur un livre, pour remarquer tout ce qui s'y trouvoit de foible, de mal imaginé, de

mal ſuivi & de mal exprimé. Je lui répartis qu'il étoit bienheureux d'avoir tant de lumieres, mais qu'il n'étoit pas le ſeul qui en eût, & que ceux qui en avoient, décidoient peut-être de ſes Ouvrages avec la même promptitude qu'il décidoit de ceux des autres.

Il n'eſt pas mal-aiſé de trouver à redire à ce que les autres font, mais on auroit ſouvent beaucoup de peine à faire mieux. Ceux qui cenſurent ainſi, ſont des peres qui n'ont des yeux que pour leurs enfans; c'eſt aſſez que les autres ne ſoient pas à eux, pour les trouver laids & difformes.

C'eſt une méchante maxime à un homme, de faire le difficile ſur toutes ſortes d'écrits; s'il croit montrer par cette conduite qu'il a le goût bon, il ſe trompe; on prend ſouvent ſa délicateſſe pour un manque de jugement, & on ſe perſuade qu'il n'en parle pas comme il le devroit, parce que ce qu'il y a de beau & de relevé paſſe la portée de ſon eſprit.

Dès qu'on veut s'ériger en Critique, & dès qu'on s'eſt mis en tête de trouver à redire à tout, on ſe fait bien des ennemis. Perſonne n'échappe à un homme de cet eſprit: il ne pardonne rien ni à ſes parens, ni à ſes amis; il faut que tout le monde ſe reſſente de ſa bile & de ſa mauvaiſe humeur; s'il ne contredit, s'il n'offenſe

quelqu'un, il n'eſt point content, & tout ſon plaiſir eſt de n'en jamais faire.

On n'a pas de peine à croire qu'un homme de cette trempe ne ſe plaît guere à vivre avec les autres ; & comment y vivroit-il, puiſqu'il ne peut vivre avec lui-même ?

Cenſurer le vice en general, eſt une vertu, mais le reprendre dans un particulier, c'eſt agir avec imprudence & contre la charité, c'eſt en vouloir moins au vice qu'à la perſonne.

Il faut haïr le crime & le déteſter, mais il faut épargner le criminel & l'aimer ; il faut condamner le mal & le fuir, mais il faut excuſer celui qui le commet, & tâcher de le gagner.

Il y a des gens qui ont l'ame ſi belle & l'eſprit ſi bien fait, qu'ils expliquent tout à bien. Il y a au contraire des eſprits ſi peu raiſonnables, qu'ils voient toujours d'un faux jour les actions des autres, & donnent toujours un mauvais tour à tout ce qu'ils diſent & à tout ce qu'ils font.

Rien n'eſt plus aiſé que de s'ériger en Critique : on n'a qu'à avoir bonne opinion de ſa perſonne, qu'à vouloir ſe faire diſtinguer, & qu'à porter toujours deux balances, dans l'une deſquelles on ne manque pas d'abaiſſer toutes ſortes d'Auteurs, & de s'élever dans l'autre.

Ce n'eſt point l'eſprit qui rend les gens Satiriques, c'eſt l'humeur, c'eſt l'envie, c'eſt la valeur, c'eſt le temperament. Un homme qui a fait quelque Ouvrage, qui n'a pas été ſi bien reçû qu'il s'en étoit flaté, croit rendre juſtice aux autres, quand il les traite comme il en a été traité, & ſouvent le jugement qu'il fait de leurs écrits en précede la lecture. Il ſe fait un plaiſir de les décrier; ſi c'eſt avec raiſon, ce qu'il n'examine pas, cette diſcuſſion lui paroît inutile, il ſe venge, c'eſt aſſez.

Si nous avions de la droiture & de l'équité, ce que nous trouvons de naturel, de nouveau & de bon dans ce qui paroît des autres, nous en feroit excuſer ce qui n'y eſt pas ſi bien penſé, ni ſi juſtement exprimé. Qu'une perche dans un arpent ne ſoit pas de même nature que le reſte, on ne laiſſe pas de dire que c'eſt une bonne terre, & celui à qui elle appartient a lieu de s'en louer; qu'un partere plein de fleurs ne brille pas tant de deux ou trois endroits que dans tous les autres, ce parterre ne laiſſe pas d'être agréable, d'être trouvé beau & de plaire.

La mélancolie & la bile d'un Auteur ne doivent pas préjudicier à la réputation d'un autre. Celui qui ſouffre avec impatience l'applaudiſſement que l'on donne à

un Ouvrage qui n'eſt pas de lui, doit voir avec la même peine des gens plus nobles & plus riches que lui, puiſqu'il n'y a pas plus de raiſon de ſe chagriner de l'un que de l'autre.

La Satire qui ne s'attache qu'au vice en general, & qui ne tombe point ſur les particuliers, corrige agréablement les hommes de leurs foibleſſes, de leurs erreurs & de leurs entêremens, & elle leur donne une haute idée de l'honnêteté & des bonnes mœurs.

La Satire, à bien parler, ne regarde que les eſprits mal-faits, les fripons & les libertins : pour être bonne & bien reçûe, il faut qu'elle ſoit vive, morale, plaiſante & ſpirituellement tournée; mais ſur-tout qu'elle ſoit faite dans des termes qui ne puiſſent offenſer les oreilles chaſtes des Dames & des gens raiſonnables.

Dans un portrait Satirique, mais qui n'eſt que general, chacun s'y reconnoît ou méconnoît autant qu'il lui plaît ; on ſe l'applique & on en profite ſi l'on veut. Si on ne ſe l'applique pas, au moins on conçoit que ce portrait n'eſt guere avantageux, & on fait après de plus en plus ce que l'on peut, pour ne lui pas reſſembler.

Meſſieurs Deſpreaux & Moliere ont pouſſé ce genre d'écrire au plus haut point

qu'il pouvoit aller, & M. de la Fontaine dans ses Fables, a insinué la même morale, mais d'une maniere plus douce & plus facile.

On doit louer la Satire qui est generale, en ce que sans offenser personne, elle est utile & plaît à ceux qui la lisent, & qu'elle fait voir que l'esprit de l'homme est capable de tout.

Ceux qui ont ce talent peuvent s'en servir avec honneur, & l'estime que l'on a pour leurs Ouvrages est donné à juste titre; on ne les flatte pas quand on approuve en eux ce qui le mérite; mais ce tour d'esprit est si particulier & si rare, qu'il ne faut pas s'étonner si on en trouve peu qui réussissent.

Je ne sai si ceux qui se mettent en possession de condamner tout ce qu'ils voient, ne sont pas leurs propres censeurs, & si leur Satire ne tombe pas souvent sur eux-mêmes.

On ne me fera pas croire que tout ce que l'on dit contre les particuliers sur le ton de Critique, ne fait pas tant de mal que l'on pense; que l'esprit y a plus de part que le cœur, & qu'on ne doit regarder ce qui se dit ou s'écrit de cette maniere, que comme des productions d'un esprit vif, gai, & qui sait ce que c'est que le monde.

Tant de gens s'intereſſent & penſent être marqués dans les Ouvrages de cette nature, qu'ils ne ſont pas bien aiſes de divertir les autres, ou de les inſtruire à leurs dépens. Ils rendent l'Auteur reſponſable de tout ce que l'on dit en conſequence de ſon Ouvrage, ils veulent qu'il ait penſé tout ce que ſes écrits ont fait penſer, & le menent ainſi malgré lui plus loin qu'il n'a voulu aller.

Pour moi j'aimerai toujours mieux nos Virgiles & nos Horaces François, que nos Juvenals & nos Perſes; le genie honnête, libre & élevé des premiers me plaira toujours plus que celui des autres, quoiqu'il ſoit plein de feu, d'agrément & de force.

CHAPITRE IX.

Des gens de bien.

L'Apôtre n'avoit rien à ſe reprocher. Il avoit emploïé pour la gloire de Dieu tout ce qu'il avoit de connoiſſances; il avoit ſouffert dans les fonctions de ſon Miniſtere tout ce que l'on y pouvoit ſouffrir, & cependant il n'oſoit dire qu'il étoit (*a*) juſte, & qu'il étoit en état de grace.

Après cet exemple, qui de nous peut

(a) *1. Cor. 4.*

avoir la préſomption de s'eſtimer homme de bien ; & qui peut déclarer que celui qui le paroît, l'eſt en effet ? Tout ce que nous voïons faire de louable, doit nous faire croire que ceux qui le font craignent Dieu, & qu'ils l'aiment, mais c'eſt une témerité de l'aſſurer.

Un homme qui n'agit que dans la vûe de Dieu, & rien que pour lui, eſt certainement homme de bien, mais où eſt cet homme ? La lanterne de Diogene ſeroit inutile pour le chercher & le trouver. Quand prêt à faire une action de charité on a oublié le monde, on ne s'eſt pas toujours oublié ſoi-même, & ſouvent un peu d'amour propre ou de vanité ſe trouve en notre chemin, lorſque nous allons faire une bonne œuvre.

Il arrive même aſſez ordinairement, que celui qui a oublié le monde dans ſa mémoire, ne l'a pas oublié dans ſon cœur, & lorſqu'il croit en être abſolument détaché, il reconnoît que le monde vit encore plus en lui, qu'il ne vit dans le monde.

Quand une action genereuſe ſe fait avec éclat, elle perd pour l'ordinaire beaucoup de ſon mérite, parce qu'il eſt preſque impoſſible que la nature n'y trouve ſon compte, & que celui qui va faire cette action ne s'y ſente pas un peu porté, par la ré-

putation qu'elle va lui donner ; ce qui se fait dans le fond d'un désert, ou dans un lieu separé de l'embarras du siecle, est bien plus agréable à Dieu. Une ame en cet état vuide de tout ce qu'il y a dans le monde, ne se remplit que de son Créateur, elle ne pense qu'à lui plaire & qu'à lui marquer son amour, ou pour mieux parler, cette ame n'agit plus, c'est Dieu qui agit en elle ; on n'a pas peine à juger de l'excellence, du mérite & de la sainteté de cette action, quand elle est faite de cette maniere.

Celui qui dans une maison réguliere a le moins de talent, est peut-être celui qui est le plus homme de bien. Une Sœur Converse a souvent plus de vertu qu'une Religieuse du Cœur, & même que la Maîtresse des Novices ; elle est plus humble, elle a moins d'occasions de s'applaudir sur ce qu'elle fait, elle est regardée comme la derniere de la maison, & elle se regarde elle-même comme telle ; c'est assez pour être la premiere aux yeux de Dieu.

Il ne suffit pas pour être vertueux que nous ne fassions pas de mal, il faut de plus que nous pratiquions le bien ; souvent nous ne faisons pas le mal, parce que nous ne sommes pas en état de le faire, ou que notre humeur & notre tem-

perament ne nous y portent pas ; s'en abſtenir ainſi n'eſt pas un grand effort, & il n'y a en cela ni mérite ni vertu.

Il ne faut qu'une mauvaiſe inclination pour rendre un homme vicieux, mais il en faut pluſieurs bonnes pour le rendre vertueux ; c'eſt pour cela qu'il y a ſi peu de gens de bien, & qu'il y en a ſi grand nombre qui ne le ſont pas.

Il eſt facile à un homme qui n'aime ni la crapule, ni le vin, de ne s'enyvrer jamais, mais il n'eſt pas facile à un homme qui aime l'argent, de n'être pas avare. Il n'eſt pas de même facile à un homme élevé dans les plaiſirs, d'y renoncer pour jamais.

Le mérite d'une action augmente ſouvent par les circonſtances & par les motifs de celui qui la fait ; c'eſt ce qui eſt cauſe que celui qui donne peu, donne quelquefois plus que celui qui donne beaucoup.

Deux Religieuſes font toutes deux l'Oraiſon ſoir & matin ; elles aſſiſtent toutes deux au Service de l'Egliſe, & la ferveur de l'une ſemble ne pas l'emporter ſur celle de l'autre ; cependant il y a quelquefois bien de la difference entre leur exterieur & ce qui ſe paſſe dans le fond de leurs cœurs. Il en eſt ainſi de toutes les actions qui ſont faites en apparence de la même

maniere, & par des perſonnes de même caractere & de même perfection.

De deux ou trois Eccléſiaſtiques qui parlent enſemble de la vertu, ce n'eſt pas toujours celui qui en parle le plus, ni même celui qui en parle le mieux, qui eſt en effet le plus homme de bien; mais c'eſt celui des trois qui deſire le plus de l'être, & qui travaille le plus à le devenir. On ne peut eſtimer la vertu ſans l'aimer, & on ne peut l'aimer ſans en avoir; c'eſt elle qui eſt cauſe qu'on l'aime, & que l'on a toujours peur de la perdre.

Une belle femme aime la beauté, non par l'amour qu'elle a pour la beauté, mais par l'amour qu'elle ſe porte; c'eſt ce qui fait qu'elle n'aime pas la beauté dans les autres, & qu'elle eſt jalouſe de celles qui lui reſſemblent.

Cela ne ſe peut dire d'un homme de bien; il aime la vertu dans les autres, parce qu'il ne s'aime pas, & que c'eſt la vertu qu'il aime.

Un homme de probité ſe contente de faire le mieux qu'il peut ce qu'il doit faire, ſans penſer à ce que l'on en dira; les réflexions que les autres y pourront faire n'entrent jamais dans ſes vûes; il fait le bien, parce qu'il l'aime, & il l'aime parce qu'il eſt aimable, & qu'il le doit aimer.

Quand il se cache il trouve Dieu ; quand il ne se cache pas, il ne voit que Dieu ; tout ce qui l'environne est comme l'air, qui ne fait point changer de posture ni d'action à celui qui agit ; & on peut dire pour lors que le monde est avec cet homme, mais que cet homme n'est pas avec le monde.

Il me souvient d'une belle parole de saint François de Sales sur ce sujet. Il avoit été en conference pour une affaire de pieté avec une Dame de la Cour. Quelqu'un lui demanda ensuite si cette Dame étoit belle, il répondit qu'il n'en savoit rien. Et ne l'avez-vous pas vûe, repartit l'autre ? Oui, dit le Saint, je l'ai vûe, mais je ne l'ai pas regardée.

Il en est de même de tous les gens de Vertu, qui dans des assemblées publiques font quelque bonne action. Ils sont avec le monde comme s'ils n'y étoient pas, ils voient le monde, & ils ne le regardent pas.

Un homme de bien, qui dans l'Eglise est vû de toutes parts, n'en ferme pas plus les yeux, on ne les éleve pas plus au Ciel ; il n'en est pas aussi plus longtems à genoux : il se contente d'un exterieur modeste, en voilà assez pour ceux qui le voient, mais dans le fonds de son cœur, il s'abandonne aux doux mouvemens de

la Grace, il écoute Dieu & en adore la grandeur, la puiſſance & la bonté; tout ce qui ſe paſſe ainſi ne vient point à la connoiſſance de ceux qui le voient, & c'eſt ce qu'il ſouhaite.

L'homme de bien l'eſt en tout; s'il change ſa maniere de vivre, c'eſt pour s'accommoder aux lieux où il eſt & aux emplois dans leſquels il ſe trouve engagé; il a toujours les mêmes vûes, la même fin & les mêmes deſſeins; il change ſeulement de route pour aller où il veut aller, & cherche de nouveaux moïens de ſervir Dieu & de procurer ſa gloire.

Un homme de bien qui parle de la vertu & qui inſtruit les autres, reſſemble à une mere qui ſe nourrit du pain & de la viande qu'elle mange, avant que d'en nourrir ſon enfant. Celui qui n'eſt homme de bien qu'en apparence, ne laiſſe pas de parler aſſez ſouvent de la vertu; mais pour ſuivre la penſée de ſaint Iſidore, on peut dire que cet hypocrite reſſemble au Corbeau Famelique, qui apportoit à Elie du pain, dont il ne ſe nourriſſoit pas lui-même.

Se propoſer dans de certaines actions une fin honnête, & n'en uſer pas de même dans les autres, c'eſt faire dans la morale ce que font les faux-monnoïeurs dans le commerce, qui pour donner cours

à une piece fausse, la couvrent d'une petite feuille d'or ou d'argent, & la marquent au Coin du Prince.

Un homme de bien est toujours d'accord avec lui-même; ce qu'il veut aujourd'hui, il le voudra toujours; toutes ses actions se font à même fin, il ne se cache & ne se montre pas plus dans les unes que dans les autres : c'est toujours même zele, même prudence, même modestie & même humilité. Celui qui n'est homme de bien qu'en apparence, n'agit pas toujours par un même principe; il ôte souvent à ses emplois & à ses exercices le mérite qu'ils pourroient avoir, parce qu'il n'est jamais tout entier ce qu'il devroit être : c'est un homme qui se partage & qui se divise lui-même, c'est un homme dans lequel tout se combat & tout se contredit; ses dehors démentent ce qu'il a dans le cœur, & il n'est rien moins que ce qu'il paroît être.

Pour être homme de bien dans les Benefices, il le faut être autrement que dans les Charges du siecle & dans le mariage : ces différens états demandent de différentes manieres d'agir. Tel seroit homme de bien s'il n'étoit que Laïque, qui n'en fait pas assez pour l'être dans sa profession, & tel Laïque en fait plus qu'il ne doit : ils ne sont ni l'un ni l'autre dans

les

les voies où Dieu les appelle, ou s'ils y ſont, l'un y marche trop lentement, & l'autre trop vîte ; l'un s'arrête & ſe détourne ; l'autre à force d'aller va trop loin & s'égare.

Le malheur qu'il y a pour ceux qui veulent vivre en gens de bien, c'eſt que perſonne ne s'étudie à l'être ſelon ſa profeſſion, & qu'il y a peu de Directeurs qui bornent le zele de ces nouveaux commençans, ou qui leur faſſent entendre qu'ils n'en ont pas aſſez. On voit des gens retirés ou des Religieux, & on en fait le modéle de ſa vie : ce n'eſt pas là ce que Dieu demande d'un Magiſtrat, d'un homme d'épée ou d'un Marchand.

Les pratiques de dévotion des autres nous plaiſent pour l'ordinaire, & celles que nous pourrions pratiquer dans l'état où nous ſommes, ne nous reviennent pas : ainſi il y a peu de gens de bien, parce qu'il y en a peu qui faſſent ce qu'ils doivent, & qui ne faſſent que ce qu'ils doivent.

On s'entête des mortifications des autres & de leurs auſterités, & on ne ſe ſouvient plus de ce que l'on eſt ; on meſure ſes forces ſur celles d'autrui, & on n'a aucun égard ni à ſon temperament ni à ſa profeſſion ; un homme aſſis ſur les fleurs de lys veut vivre en Benedictin, &

cette bizarre conduite fait qu'il ne vit ni en Benedictin ni en Magistrat, & qu'il n'est ni l'un ni l'autre.

Le secret de la dévotion est de ne la jamais outrer, de ne se rendre jamais singulier, & de ne se faire jamais distinguer par des excès & par des extrémités remarquables.

Une vie unie & toujours égale marque un grand fond de pieté : il est bon de ne rien faire d'extraordinaire, mais il faut toujours tâcher de faire extraordinairement bien tout ce que l'on fait.

CHAPITRE X.

Des Dévots.

IL y a bien plus de gens qui veulent paroître dévots, qu'il n'y en a qui desirent de l'être. On se fait souvent honneur de la dévotion, on la fait servir à ses vûes & à ses desseins, & on en fait peu profession, que l'interêt ou l'ambition n'en soit la véritable cause.

Il y a une grande difference entre un homme de bien & un Dévot. Celui-là aime la vertu, travaille sans cesse à l'acquerir, & en fait mille actes en secret ; celui-ci ne cherche que les apparences de

la vertu : ce qui ſe fait ſans éclat n'eſt pas à ſon gré, & il eſt content pourvû qu'il paſſe pour Dévot.

Un homme véritablement touché parle peu & va à la pratique ; celui qui ne l'eſt pas & qui le veut paroître, parle beaucoup & ne ſonge point à faire ce qu'il dit ; l'un ſe mortifie en tout ce qu'il peut, l'autre cherche ſes aiſes & ſes commodités en toutes rencontres ; l'un eſt doux & modeſte, l'autre bruſque & impatient ; l'un ſe hait, pour ainſi dire, & l'autre s'aime.

Un faux Dévot ſouhaite d'être conſideré & honoré par-tout ; il devient l'ennemi irréconciliable de celui qui ne lui rend pas tout l'honneur qu'il croit lui être dû ; il eſt ſi attaché à ſes ſentimens, qu'il les ſoutient toujours avec opiniâtreté ; il ne connoit de raiſon que celle qu'il ſe donne, & il penſe qu'on ne la peut trouver que dans ſa tête, dans ſes paroles & dans ſes écrits.

Un homme de bien eſt toujours égal & honnête à tout le monde ; un Dévot eſt tantôt gai, tantôt chagrin, il s'offenſe de tout & ne ménage perſonne ; l'un eſt bon à ſes domeſtiques, en prend un très-grand ſoin dans leurs maladies & les récompenſe de leur ſervice ; l'autre chaud & prompt n'en peut rien ſouffrir, & la moindre faute eſt un légitime prétexte pour les renvoier.

Un homme de probité n'eſt point difficile pour le boire & pour le manger ; il n'y a rien de trop bon ni de trop bien apprêté pour le Dévot ; l'un ſe cache avec ſoin dans ſes aumônes & dans ſes bonnes œuvres, l'autre les fait à grand bruit & aux yeux de tout le monde ; l'un eſt humble, & l'autre eſt vain ; l'un ne penſe qu'à plaire à Dieu, l'autre qu'à plaire au monde.

Un homme qui ne peut plus faire de figure dans le ſiecle, prend ſouvent le parti de s'ériger en Dévot. Cela eſt bientôt fait : il n'a qu'à réformer un peu ſon exterieur, qu'à faire le ſevere, qu'à trouver à redire à tout, & qu'à hanter des gens de bien.

Une femme que l'on a vûe aimer beaucoup le monde, & que l'on y remarquoit à cauſe de ſa vanité & de ſa dépenſe, n'a pas plutôt atteint l'âge à ne pouvoir plus continuer ſon genre de vie ſans ſe faire moquer d'elle, qu'on la voit tout d'un coup parler ſur le ton de Dévote, & cela, parce qu'elle ne met plus de rouge ni de mouches, qu'elle ne va plus au bal, au cours ni à la comedie, & qu'elle eſt devenue modeſte dans ſa coiffure & dans ſes habits.

De même une Joueuſe qui a beaucoup perdu, qui n'a plus de credit, & ſur la

parole de laquelle on ne peut plus jouer, paſſe dans un moment d'une extrêmité à l'autre, & parle plus haut dans une aſſemblée faite pour le ſecours des pauvres, que toutes celles qui y vont depuis dix ans, & qu'un zele qui a continué depuis tant de tems, fait paſſer pour les plus charitables de la Paroiſſe.

On me dira peut-être, Il n'y a donc point de véritable retour pour ceux & celles qui ont beaucoup été dans le monde : Dieu me garde d'avoir une telle penſée, il y a un retour aſſurément, mais il n'eſt pas facile, & on ne trouve pas Dieu ſi aiſément, après l'avoir ſi peu cherché.

Nos plus grandes peines viennent de nos mauvaiſes habitudes & de nos paſſions déreglées. Pour trouver du ſoulagement dans ces peines, nous n'en devons pas chercher dans nos maiſons de campagne, dans les charges ou dans la confidence de nos amis, ces remedes ſont toujours foibles pour de ſi grands maux. Si nous rentrons dans nous-mêmes pour y chercher ce que nous n'avons pû rencontrer ailleurs, nous n'y (*a*) trouvons ſouvent qu'une ſeditieuſe révolte & qu'une guerre domeſtique : tout nous y paroît en trouble & en armes, & nous reconnoiſſons que nous n'avons point de plus

(a) S. *Aug. in Pſ.* 14.

grand ennemi que nous-mêmes. C'eſt un ennemi que nous avons toujours ſur les bras, qui nous fait front par-tout, & qui ne nous donne jamais un moment de repos.

Que faut-il donc faire dans ces rencontres ? il faut recourir à Dieu, il doit être ſeul notre refuge, mais pour nous le rendre favorable, il faut recourir à lui avec autant de ferveur & d'empreſſement que d'amour & de foi.

Recourir à Dieu de cette maniere, n'eſt pas ſe faire dévot d'habitude & de profeſſion. Recourir à Dieu de cette maniere, n'eſt pas regarder la dévotion comme un azile dans ſes pertes & dans ſes diſgraces : recourir à Dieu de cette maniere, n'eſt pas ſe faire Dévot par interêt ou par vanité.

La dévotion eſt un voile qui cache bien des défauts. Dès qu'on s'eſt mis ſur le pied de Dévot, on ſe permet bien des choſes que l'on refuſe à ceux qui ne paſſent pas pour tels. On ſe voit dans la pratique des bonnes œuvres, on eſt toujours en commerce avec des gens de bien, on n'entend parler que de charités, on ſe forme ſur cela une idée de ſon merite & de ſa probité : & ce Dévot qui ſe regarde comme n'étant plus ſujet aux foibleſſes ordinaires des hommes, tombe ſouvent dans le peché des Anges.

La premiere choſe que fait un Dévot ou une Dévote, c'eſt de chercher un Directeur qui ne ſoit pas ſi ſevere, & qui s'accommode un peu à ſes infirmités. Un Dévot ſe croit une perſonne publique, qui merite qu'on ait pour lui des égards qu'on n'auroit pas pour d'autres; il eſt fort entêté des ſervices qu'il rend aux Pauvres & à l'Egliſe, il en perſuade le Directeur, qui dans cette vûe le ménage en toutes rencontres: ainſi la nature ne pâtit point, & elle ſe trouve à ſon aiſe avec cet homme de détachement & de grace.

Il en eſt du Dévot comme du bel eſprit, on eſt l'un & l'autre à juſte prix, mais on ne peut paſſer pour homme d'eſprit ou pour homme de probité, ſi on n'a beaucoup de l'un ou de l'autre.

Dès qu'on ſouhaite paſſer pour Dévot, on fait connoître qu'on ne l'eſt pas. L'humilité eſt le ſceau ou la preuve eſſentielle de la véritable pieté. La dévotion dans les Hypocrites, reſſemble à la pouſſiere que le vent emporte à toute heure, & dans les gens de bien, elle eſt comme un arbre qui a pris de bonnes racines, & que les vents ou (*a*) les orages ne peuvent abattre.

Si je parle de Dévots d'une maniere à ne pas faire deſirer d'en augmenter le nom-

(a) *Pſal.* 1.

bre, on ne doit pas s'en prendre à la dévotion, mais au caractere & à l'esprit des faux Dévots. Ma pensée n'est pas de décrier la véritable pieté, on n'en sauroit parler en trop bons termes, il n'y a pas même assez de langues pour en faire l'éloge; mon dessein est seulement de faire connoître la dévotion mondaine & intéressée, afin que l'on ne s'y trompe pas.

Rien ne préjudicie plus à la veritable pieté que le faux zele & le métier de ces Dévots du siécle. Ce qu'ils ont de vanité, d'avarice ou de mauvaise foi, fait que l'on impute injustement les mêmes défauts à ceux qui sont humbles & pleins de droiture & de charité.

La difference qu'il y a entre un veritable & un faux Dévot, est la même qui se trouve entre une beauté naturelle & une beauté fardée. L'une paroît toujours ce qu'elle est sans soin & sans artifice; l'autre n'est plus rien, dès que le blanc & le rouge lui manquent, ou qu'elle n'a pas eu le tems de les emploïer pour se maintenir dans le rang qu'elle avoit obtenu par leur secours.

La veritable pieté est toujours reconnue pour ce qu'elle est, sans que celui qui en fait profession, s'étudie à la faire paroître; au contraire, la fausse pieté a besoin que celui qui s'en fait honneur veille sans

ceſſe à garder des meſures & à ſe contraindre, afin qu'il paſſe pour ce qu'il n'eſt pas.

Les vrais & les faux Dévots ſe trouvent ſouvent enſemble, & leurs pareils emplois font lier une étroite ſocieté entr'eux. On peut même dire qu'ils ſe plaiſent à être les uns avec les autres, parce que les premiers ont bonne opinion de ceux qu'ils croient leurs ſemblables, & que les derniers veulent faire paſſer cette bonne opinion que l'on a d'eux, dans l'eſprit de leurs parens & de leurs amis. La charité eſt le motif qui unit les uns, la vanité ou l'interêt, eſt le motif qui unit les autres.

Un faux Dévot eſt ſouvent un avare ou un ambitieux maſqué, qui ne s'attribue ce beau nom, que pour mieux cacher ſon avarice ou ſon ambition; il faut bien du diſcernement pour ne s'y pas méprendre.

Qu'un faux & qu'un véritable Dévot ſoient en concurrence pour un emploi ou pour un Benefice, il arrive peu que le véritable Dévot ſoit préferé. La raiſon eſt, qu'il demeure tranquille, laiſſe à la diſcretion de celui qui doit nommer, à faire le choix qu'il trouvera à propos, & que le faux Dévot uſe de toutes les adreſſes, de toutes les intrigues & de toutes les ſoupleſſes que ſon eſprit lui fournit pour par-

venir à ses fins. Il n'y a que le tems qui fasse connoître que l'on a été surpris, & que l'on n'a pas choisi celui qui meritoit de l'être.

Un faux Dévot paroît presque toujours ce qu'il n'est pas, & ne paroît presque jamais ce qu'il est; il se donne à lui-même pour tromper le monde, le conseil que Jeroboam donna à (*a*) sa femme pour tromper le Prophéte Ahias. Il change son exterieur, mais le cœur ne change pas; & au lieu que Rebecca donna à (*b*) Jacob les habits d'Esaü pour surprendre Isaac, il se donne les habits de Jacob pour surprendre l'estime de tous ceux qui le voient.

(a) *III. Reg. c. 4.*
(b) *Gen. c. 27.*

CHAPITRE XI.

De la Médiſance.

LA Médiſance eſt le plus infâme de tous les vices ; il eſt d'autant plus à craindre, que quiconque tombe dans ce défaut, donne ſouvent un coup mortel à un homme qui ne connoît pas la main qui le tue ; & l'on peut aſſurer que tous les Médiſans ſont des lâches, des traîtres & des aſſaſſins.

J'appelle Médiſans tous ceux qui parlent mal des autres, ſoit que ce qu'ils en diſent ſoit vrai, ſoit qu'il ne le ſoit pas ; la raiſon eſt, qu'ils font un égal préjudice, & que l'on reçoit également tout ce que l'on apprend de ces deux manieres. En effet la coutume eſt, que l'on ne ſuſpend pas ſon jugement dans ces rencontres, on ſe perſuade que le bruit commun eſt garant de la verité de la choſe, & pour la croire on ne ſe tient pas obligé de l'examiner de plus près.

Nous ne recouvrons pas notre réputation perdue par une médiſance, comme nous recouvrons notre ſanté perdue par un excès que nous avons fait, ou par un accident qui nous eſt arrivé. L'un dépend

de notre conſtitution, de notre temperament & de notre régime de vie, l'autre ne dépend point de nous : nous ſommes entre les mains du public, qui ne fait grace à perſonne, & qui, quand il eſt prévenu, ne revient preſque jamais ſur les impreſſions qu'on lui a données.

Il eſt étrange que nous ſoïons ſi éclairés ſur les actions de nos parens & de nos amis, & que nous ſoïons aveugles ſur les nôtres. Il eſt ſurprenant que nos yeux groſſiſſent toujours les objets pour les autres, & qu'ils les rappetiſſent ſans ceſſe dans tout ce qui nous regarde. Nos fautes nous paroiſſent des fourmis & des moucherons, lorſque celles des autres ſe preſentent à nous comme des chameaux & des élephans. Si nous avons tant de lumieres pour porter un prompt jugement ſur ce que l'on dit & ſur ce que l'on fait par-tout, d'où vient que nous demeurons dans les ténebres, pour ce que nous diſons & pour ce que nous faiſons ?

Il y a quelque tems que M..... me vint dire : Savez-vous que M..... a fait une méchante action ? Je lui répondis, non je ne le ſai pas. Il eſt bon, me dit-il, que tout le monde le ſache, ſur quoi je lui repartis, qu'au contraire il étoit bon que perſonne ne le ſût, & que l'honnêteté que l'on ſe devoit les uns aux autres & la cha-

rité obligeoient à taire de pareilles actions. J'ajoutai qu'il ne falloit pas qu'il fût du nombre de ceux qui croient faire leur éloge quand ils condamnent la conduite des autres.

Trois jours après, M.... m'arrêta dans une rue pour me faire une confidence, qu'apparemment il avoit faite à plusieurs autres avant moi, & cette confidence se terminoit à me dire, que M..... avoit eu une affaire qui lui faisoit tort. Je lui dis que j'avois peine à croire ce qu'il me rapportoit, parce que celui dont il me parloit étoit homme prudent & sage, & qu'il l'avoit bien fait voir depuis peu dans une occasion où il avoit paru avoir infiniment d'esprit & de conduite. Je conjurai ensuite mon Médisant de faire plutôt valoir les bonnes actions que de publier celles qu'il croïoit mauvaises. Je remarquai que ce que je lui disois le touchoit; cela fut cause que je n'en demeurai pas là, & que je le fis convenir qu'il étoit bien cruel, que ce que l'on faisoit quelquefois de mal par surprise, fût relevé avec tant de rigueur, & que ce que l'on faisoit de bien avec application, fût enseveli dans un éternel oubli, & que l'on n'en parlât jamais.

Un mois après l'experience acheva de me convaincre sur le grand nombre de Médisans, & voici comment cela arriva.

Etant en compagnie, M..... me tira à part pour me dire, qu'un de mes amis avoit bien manqué de jugement dans une rencontre ; qu'il ne racommoderoit jamais ce qu'il avoit gâté, & qu'il me vouloit apprendre le détail de cette fâcheuse affaire. Comme il se mettoit en état de me la conter, je lui fis un compliment qui le surprit & qui ne lui plût guéres. Je lui dis que je m'étois mis en possession il y avoit déja du tems, de n'entendre jamais parler mal de personne ; que s'il avoit quelque chose de bon à me dire de mon ami, je l'écouterois avec plaisir, si non, que je le priois de me dispenser d'une audience qui me feroit de la peine & qui me donneroit du chagrin. Un peu de rougeur parut sur son visage, soit de honte, soit de dépit : je ne fis pas semblant de la remarquer, & pris congé de lui sans pousser les choses plus loin. Nous nous séparâmes, lui peu content de moi, comme je crois, & moi fort satisfait d'avoir ainsi reçû ce Médisant. J'en ai toujours usé depuis de cette maniere, dont je me suis très-bien trouvé.

Nous sommes tous si malheureusement nés, que le mal nous touche plus que le bien, cela se voit par experience. Que l'on nous rapporte une douzaine de bonnes actions, elles feront moins d'impression

ſur nous qu'une mauvaiſe que l'on nous aura appriſe. Nous avons à choiſir parmi ces douze belles actions, celle qui nous plaît le plus pour la publier : c'eſt à quoi nous ne penſons pas ; mais nous n'avons pas aſſez de langues pour faire ſavoir la mauvaiſe à tout le monde. Rendons-nous juſtice ſur ce procedé. D'une part il marque un grand fond de corruption dans notre cœur & dans notre eſprit ; & de l'autre, il fait bien connoître le peu d'honnêteté & de charité que nous avons les uns pour les autres.

Que l'on apprenne à un homme du monde une action extraordinaire & d'éclat, il a peine à la croire, il en veut des preuves & des témoins, & croit que ce ſeroit foibleſſe de s'en rapporter legerement à ce que l'on en dit : Que la médiſance lui en forge une honteuſe & déteſtable, il ajoûte foi au premier récit qu'on lui en fait. Demandez-lui la raiſon de cette difference, il vous répondra que les Dévots ſe donnent les uns aux autres mille bonnes actions, auſquelles ils n'ont jamais penſé, & n'aura pas l'équité de dire auſſi que l'on attribue pluſieurs méchantes actions à des gens qui n'ont jamais eu le deſſein ni la volonté de les commettre. Il eſt prudent & circonſpect pour ſe rendre ſur ce que l'on dit de l'une,

& il ne trouve aucune difficulté à croire l'autre. Dans une de ces rencontres il faut qu'il ſoit convaincu, puiſque c'eſt une bonne action ; dans l'autre il eſt perſuadé d'abord, parce que ç'en eſt une mauvaiſe.

Après une bataille gagnée, on dit il y a quelque tems dans un lieu où j'étois, que M..... avoit reçû un coup de mouſquet dans le dos. Un homme de la compagnie ne manqua pas de dire, que cette bleſſure ne lui étoit pas fort glorieuſe, puiſqu'il ne pouvoit l'avoir reçû qu'en fuïant. Je pris la parole & dis à cet homme, que les plus braves s'expoſoient ſouvent à de ſemblables bleſſures, parce qu'ils s'engageoient trop parmi les ennemis, & qu'étant enveloppés, ils reçoivent des coups de toutes parts, & qu'ils étoient ainſi tués ou bleſſés. J'ajoutai que ce fut de cette maniere que Judas, ce grand & illuſtre Machabée, finit glorieuſement ſes jours en gagnant la victoire.

Je ne ſai ſi mon avis l'emporta ſur le ſien, mais je ſai bien qu'il n'en falloit pas davantage à un eſprit mal fait & grand parleur, pour aller conter la choſe comme il l'avoit penſée.

Si un Gentilhomme, un Officier de merite & de diſtinction, bleſſé à la vûe d'une armée, n'eſt pas ainſi à couvert

d'une médiſance, comment un particulier, un homme ſans nom, ſans crédit & ſans autorité, s'en pourra-t-il défendre.

Bien ſouvent un homme parle mal d'un autre, parce que s'il s'étoit trouvé en ſa place, il auroit commis le mal dont il l'accuſe; ſa foibleſſe lui donne une idée de celle de l'autre, & le reproche de ſa conſcience appuïe ſa médiſance & en eſt tout le fondement. Il eſt perſuadé qu'il auroit ſuccombé à la tentation, il ne lui en faut pas davantage pour publier que l'autre n'y a pû réſiſter. Voilà comment la plûpart des choſes ſe paſſent en ce monde, de quelle maniere on décide ſur les actions d'autrui, & ſur quel pied on s'en rend les arbitres & les juges.

Un homme de ma connoiſſance me dit un jour, qu'il avoit eu dans ſa jeuneſſe la malheureuſe habitude de parler mal de tout le monde; que preſentement pour réparer ce qu'il avoit gâté, il diſoit du bien de toutes ſortes de perſonnes; qu'il en diſoit même qui n'étoit pas; mais qu'il aimoit mieux emploïer des fauſſetés à l'avantage des autres, que des veritès à leur déſavantage. Sa fin & ſon motif étoient bons; c'eſt ce qui me donna lieu de lui dire ce que ſaint (*a*) Auguſtin a autrefois penſé touchant les deux ſages.

(a) *S. Aug. lib. cont. Mend. c. 15.*

femmes des Egyptiens, Zephora & Phua qui firent un menſonge officieux pour ſauver la vie à pluſieurs innocens, que Dieu récompenſeroit aſſurément ſes vûes & la pureté de ſes intentions, & je lui conſeillai de continuer, ſans néanmoins bleſſer la verité, à établir la réputation de tout le monde, à en dire par tout du bien, & à n'en perdre jamais les occaſions.

Il y a, ce me ſemble, plus de lâcheté à médire de quelqu'un, qu'à lui dire des injures. La raiſon eſt, que celui qui fait une médiſance, attaque un abſent; il n'a perſonne en tête qui lui réſiſte, & cette maniere d'agir ne peut être que d'un homme ſans cœur & ſans honneur, qui ne riſque rien, & qui prend toutes ſes ſuretés. Celui qui dit des injures, ne les dit pas en ſecret & à l'oreille d'autrui, il ne les confie pas à un Etranger ſur la Religion d'un ſerment, il attaque ſon ennemi en face, il ne lui cele & ne lui déguiſe rien & ſans craindre de s'attirer ſa colere, il le combat à forces égales. Ainſi je n'ai pas de peine à conclure, que ſi celui qui dit des injures eſt le plus emporté, l'autre eſt le plus dangereux, mais que l'action de l'un eſt plus excuſable que celle de l'autre.

Il me ſemble que l'on peut avec raiſon comparer les Médiſans aux vautours &

aux corbeaux, qui ne cherchent jamais les fleurs ni les fruits, mais seulement les charognes sur lesquelles ils se jettent pour se repaître. Les médisans en usent de même; ils n'ont jamais d'égard aux bonnes actions, ils ne sont curieux que des mauvaises, & ne s'arrêtent qu'à celles qu'ils peuvent censurer & critiquer.

On peut aussi comparer les Médisans à la mer, & cette comparaison me paroît encore plus juste & plus belle que l'autre. Comme la mer ensevelit dans ses abîmes l'or, l'argent, les pierreries & tout ce qu'il y a de précieux dans le vaisseau qu'elle engloutit, & qu'elle ne pousse sur les rivages que quelques puants cadavres, & d'inutiles restes d'un fâcheux naufrage; de même les Médisans cachent les bonnes qualités de ceux qu'ils veulent perdre. Ils ne parlent jamais de tout ce qui leur attireroit des louanges; ils representent sans cesse leurs défauts, sans se ressouvenir jamais de leurs vertus, ils suppriment leurs belles actions, & ne font mention que de ce qui leur est échapé par surprise, par foiblesse ou par imprudence.

Ce n'est pas assez à un homme de n'être pas auteur d'une médisance, il faut de plus qu'il n'en soit pas complice; c'est-à-dire, que ce n'est pas assez de ne l'avoir pas inventée, il faut encore qu'il ne la dé-

bite & qu'il ne la répande pas. Je ne sai si celui qui entre le premier dans une Ville pour la piller, y fait plus de tort que ceux qui le suivent, qui ruinent, qui saccagent & qui mettent le feu par tout.

Je finis ce Chapitre par la réponse du Tasse, cet illustre Auteur de la Jerusalem. On lui rapporta qu'un homme qui s'étoit déclaré son ennemi, médisoit de lui en tous lieux. Laissez le faire, repartit le Tasse, il vaut mieux qu'il dise du mal de moi à tout le monde, que si tout le monde lui en disoit de moi. Diogene avoit coûtume d'assûrer que de toutes les morsures de bêtes sauvages, la plus dangereuse étoit celle du Médisant, & des Domestiques, celle du flateur.

CHAPITRE XII.

De ceux qui vivent ensemble.

LE Prophéte Roïal * s'écrie, que c'est une bonne & agréable chose que les Freres demeurent ensemble, & qu'ils soient unis. Cette exclamation doit servir à nous faire faire une serieuse reflexion sur la douceur que nous trouvons à être les uns avec les autres; mais il faut que

* *Ps.* 133.

ceux qui ſont unis de cette maniere, le ſoient plus par l'honnêteté & la charité, que par une demeure exterieure & locale.

Rien ne contribue plus à faire goûter la douceur de demeurer enſemble, que la paix & l'union; & le premier pas qu'il faut faire pour avoir cette paix avec les autres, c'eſt de l'avoir avec ſoi même. Un homme ſans paſſion & qui vit dans la regle, s'accommode aiſément à toutes ſortes d'humeurs & d'eſprits, & il eſt difficile de trouver cette paix avec les autres, quand elle ne regne pas dans notre cœur.

Le moïen qu'un homme chagrin, inquiet, inégal & inconſtant puiſſe plaire? Le moïen qu'un homme qui n'eſt jamais content de lui, le puiſſe être des autres? Le moïen qu'un homme s'accommode à ce que les autres veulent, quand il ne ſait pas ce qu'il veut lui-même?

La ſource & la cauſe ordinaire de la peine que l'on a à vivre enſemble, vient de ce que l'on ne ſe ménage pas aſſez & de ce que l'on n'a pas aſſez de complaiſance les uns pour les autres. Nous voulons que l'on entre aveuglément dans nos interêts, quand nous n'avons pas les mêmes égards pour ceux avec qui nous vivons; nous ne pouvons ſouffrir leur humeur, lorſque nous voulons hautement qu'ils s'accommodent à la nôtre; en un

mot, on ne nous aime pas, parce que nous n'avons pas l'esprit de nous faire aimer.

C'est pour cela que le Sage assure, que la douceur dans les paroles & dans la maniere de vivre, multiplie les amis, & * qu'il appelle cette douceur l'arbre de vie, parce qu'elle procure par tout la paix, le repos & l'union.

Nous nous faisons tous honneur de notre opinion. Contredire à toute heure celle des autres, c'est les chagriner dans ce qui les touche le plus; vouloir toûjours l'emporter sur eux, c'est vouloir sans cesse s'élever & se distinguer, & cela n'est pas agréable à ceux qui sont de notre commerce & de notre societé.

On n'aime pas qu'un homme domine dans ses opinions, & qu'il s'érige un empire sur les sentimens de tous ceux qu'il voit. Cet ascendant qu'il veut prendre, & cet air décisif ne se souffrent qu'avec impatience. Il a beau croire que les lumieres des autres ne sont que des tenebres auprès des siennes, on n'en convient pas, & on ne reconnoît pas en lui tout l'esprit & toute la raison qu'il se donne.

Quand un homme soûtient ses opinions avec chaleur, on croit que c'est la passion & non la raison qui le fait agir, on regar-

* *Eccles. chap. 6.*

de cette paſſion comme une injuſte violence, à laquelle on s'oppoſe avec obſtination, & cette obſtination à combattre ce que l'on ſoûtient avec chaleur, altere leur eſprit, & trouble la paix de ces deux partis ſi oppoſés & ſi differens.

Celui qui croit qu'on lui doit déferer en tout, ſe trompe; il n'a pas tant de ſcience ni tant d'eſprit que les autres ne prétendent en avoir autant, & chacun en cela ſe tient ſur le qui-vive.

Le privilege de décider, qu'un bel eſprit ou qu'un Savant s'attribue, n'eſt reconnu & reçû qu'autant qu'il plaît à ceux qui ne lui diſputent pas; il ne dépend pas de lui ſeul; & ſe le donner ainſi avec hauteur, c'eſt le moïen de n'en pas jouir paiſiblement.

Pour conſerver la paix dans une ſocieté bien établie, ce n'eſt pas aſſez de ne contredire perſonne, ou par coûtume, ou par une autorité que l'on ſe donne mal à propos; il faut de plus avoir une reciproque indulgence, & ſe pardonner tous beaucoup de choſes.

Nous ne devons pas agir comme ſi tout nous étoit dû, & comme ſi nous ne devions rien aux autres; nous ſommes tous foibles & pleins de défauts.

Il faut nous prendre & nous conſiderer ſur ce pied, & quiconque veut profiter

des agrémens que l'on trouve dans une honnête societé, doit volontairement s'accommoder à tout ce que l'on en doit aussi souffrir.

Les défauts des autres doivent être regardés avec des yeux de complaisance & de compassion, & non avec des yeux de chagrin & d'impatience ; lorsque nous les regarderons ainsi, nous n'aurons pas peine à nous y accoûtumer.

La bizarrerie d'un homme doit-elle faire impression sur un esprit bien fait ? Non certes, il la doit regarder comme une bizarrerie, & la recevoir pour telle. Un homme sage doit-il changer sa conduite, parce que celui avec qui il demeure en change à tout moment ?

Il seroit ridicule qu'un homme s'impatientât & se mît en colere, parce que tout d'un coup la pluïe survient & succede au beau tems. Il n'est pas moins impossible de changer l'humeur & l'esprit des gens, que d'empêcher le changement des saisons, & de les accommoder à nos vûes, à nos desseins & à nos souhaits.

La grande habitude que l'on a les uns avec les autres, fait que l'on se connoît trop bien, & que ne se pouvant rien cacher, on s'en estime & on s'en aime beaucoup moins. Pour vivre dans une parfaite intelligence, il faut ne se pas voir si sou-

vent ;

vent ; on ſe brûle quand on s'approche trop du feu, & on ſe brouille quand on ſe voit de ſi près & ſi ſouvent.

Lorſqu'on commence à ſe voir, on ſe déguiſe & on ſe contraint aiſément, mais à la longue on ſe fait connoître pour ce que l'on eſt. On ne voit les gens qu'en perſpective & de loin dans les premieres viſites, mais celles qui ſuivent les font voir de plus près & au naturel.

On me dit il y a quelque tems que trois hommes demeuroient enſemble depuis dix ans, & qu'il n'y avoit point d'autre engagement entr'eux, que celui de la civilité & de l'amitié. Je repartis que l'on pouvoit conclure qu'ils étoient tous trois fort honnêtes gens, & qu'ils avoient l'eſprit bien fait.

Ne ſe plaire qu'avec les Grands, c'eſt s'élever au-deſſus de ce que l'on eſt, & faire voir une ambition peu reglée. Ne ſe plaire qu'avec ſes inferieurs, c'eſt s'abaiſſer lâchement & n'avoir pas le cœur bien placé. Se plaire avec ſes ſemblables, & tâcher de s'en faire aimer, c'eſt avoir des ſentimens d'un galant homme, qui ſe ſoutient dans ſa condition avec honneur.

Quand on eſt toujours avec les Grands, on ſe captive & on s'impoſe une loi de reſpect dont on ne peut ſe diſpenſer.

Quand on eſt toujours avec ſes inferieurs, on ſe fait une habitude de vivre d'une maniere peu proportionnée à ſa naiſſance. Quand on eſt toujours avec ſes ſemblables, on n'oſe ſe démentir & ſe rendre indigne du rang & de la famille dont on eſt.

On voulut mettre il y a quelque tems un Gentilhomme auprès d'un Prince. Ceux qui s'emploïerent pour cela, en dirent tous les biens poſſibles, & parlerent de ſon eſprit & de ſon mérite comme de quelque choſe de fort extraordinaire, il n'en fallut pas davantage pour ne l'y pas faire recevoir. Les Grands & ceux qui les approchent, ou qui ſont de leur confidence, ne veulent pas de ces gens ſi diſtingués, ils les craignent & ne les aiment pas.

Avec ſes ſemblables, il faut ſouvent cacher une partie de ce que l'on vaut, pour ſe rendre plus familier. On gagne plus à ſe faire aimer qu'à ſe faire paſſer pour habile ou pour bel eſprit. Rien n'eſt plus incommode à une ſocieté que celui qui veut toujours s'en rendre le chef.

Pour goûter la douceur qui ſe trouve à vivre dans une ſocieté, il ne faut ni manquer d'eſprit, ni en avoir trop; ces deux extrémités ſont également nuiſibles. On peut même aſſurer que pour l'ordinaire on n'a plus de complaiſance

pour celui qui a peu d'eſprit, que pour celui qui en a beaucoup ; on a de la bonté pour l'un & de la jalouſie pour l'autre.

Un ſecret infaillible pour vivre bien dans une ſocieté, c'eſt de ne ſe mêler des interêts des autres, qu'autant qu'ils le veulent & qu'ils nous témoignent le deſirer. Sous prétexte de vouloir être utile, on fait ſouvent remarquer plus de curioſité que d'affection, & plus d'empreſſement pour ſavoir les choſes, que de paſſion pour rendre ſervice.

Donnez à tout le monde des marques de votre civilité & de votre honnêteté, & tout le monde vous en donnera. Louez ceux qui le méritent ; excuſez ceux qui en ſont dignes, ne blâmez jamais perſonne, & vous gagnerez le cœur de tout le monde. Obligez tous ceux avec qui vous avez commerce, rendez-leur de bons offices en toutes rencontres ; en un mot, aimez-les, & ils vous aimeront.

CHAPITRE XIII.

De la Vanité.

LE Prophéte Roïal * aſſure, que nous ſommes tous menteurs ; il pouvoit ajoûter que nous ſommes auſſi tous vains

* *Pſal.* 116.

& qu'il n'y a de la difference entre nous, que dans la maniere de l'être. C'eſt ſe faire grace, c'eſt ſe méconnoître, & c'eſt vouloir ſe diſtinguer ſans raiſon, que de ne pas convenir de cette vérité.

La bonne mine, la bravoure, les emplois, l'eſprit & la naiſſance, ſemblent autoriſer la bonne opinion que chacun a de ſoi, & nous ne croïons pas faire injuſtice à ceux à qui nous nous préferons, quand nous ſommes perſuadés que ces avantages nous élevent au-deſſus d'eux.

On m'a ſouvent voulu faire croire, que M... étoit fier & glorieux; jamais homme ne l'a moins été: ſes belles livrées, ſon magnifique équipage, le nombre de ſes Domeſtiques & ſon grand air, lui font tort. A le pratiquer, on le trouve en toutes rencontres civil, familier & obligeant, une demiheure de ſa converſation dément toutes les apparences, & détruit toutes les préventions que l'on avoit contre lui.

On ne doit pas croire qu'un homme eſt vain, à cauſe qu'il paroît l'être. Il ne doit paſſer pour tel, que quand ſes paroles ou ſes actions font connoître qu'il l'eſt en effet.

Il y a une ſi grande liaiſon entre la douceur & l'humilité, qu'elles ſont preſque inſeparables. Saint Bernard dit, que ce

ſont deux ſœurs *. L'une ſe cache autant qu'elle peut, toujours retirée dans le fond du cœur, elle ne cherche ni à paroître, ni à ſe produire; l'autre au contraire ſe fait connoître en tous tems, & donne indifferemment à tout le monde des preuves de ce qu'elle eſt.

On peut dire qu'il en eſt de même de la vanité & de la fierté; elles vont rarement l'une ſans l'autre, & ſi l'une ſe cache en toutes rencontres, l'autre ſe fait voir à tous momens.

On ne veut jamais paſſer pour vain, c'eſt un défaut qu'on prend ſoin de ſe cacher à ſoi-même; mais on ne ſe fait point une honte de paſſer pour fier, & pour homme qui prétend qu'on le diſtingue, & qui croit bien mériter qu'on faſſe attention à ce qu'il eſt.

Voulez-vous ſavoir ſi un homme eſt vain? ne lui rendez pas tous les honneurs qu'il penſe lui être dûs. Sa fierté offenſée fera bientôt paroître ſa vanité, & l'une viendra au ſecours de l'autre, pour vous donner une parfaite idée de celui que vous deſirez connoître.

J'étois il y a fort peu de jours dans une compagnie, où je vis deux hommes d'un caractere bien different. L'un avoit du mérite, & l'autre croïoit en avoir. On

* *S. Bern. Serm. 12. in verb. Apoſt.*

donna beaucoup d'applaudiſſemens au premier, & il étoit juſte qu'on les lui donnât. Le ſecond qui remarquoit avec impatience qu'on ne penſoit point à le louer comme il le ſouhaitoit, interrompoit ſouvent le diſcours, afin de donner occaſion de parler de lui ; mais la longue perſeverance à ne pas prendre le change pouſſa ſa patience à bout, & fut cauſe qu'il s'en alla. Une ſi bruſque ſortie ſurprit, mais comme on n'avoit pas eu la complaiſance de le louer tandis qu'il étoit preſent, on n'eut pas auſſi la foibleſſe de le condamner lorſqu'il fut parti. Le motif qui l'avoit obligé à prendre une ſi prompte réſolution, fut d'abord connu de toute la compagnie, & un petit ſourire fut la ſeule peine que ſon chagrin & ſa vanité lui attirerent.

Si nous n'étions pas prévenus injuſtement de notre mérite, nous découvririons à toute heure dans les autres quelque vertu qui nous manque, & nous trouverions toujours des raiſons pour nous mettre au-deſſous d'eux ; mais nous ſommes ſi délicats amateurs de tout ce qui part de nous, que nous croïons quand on loue quelqu'un, que l'on nous dérobe les louanges qu'on lui donne.

C'eſt un abus de s'imaginer qu'on ne puiſſe faire une action d'éclat, ſans y être

pouſſé par la vanité. Chacun peut ſe diſtinguer ſelon ſes emplois, ſans penſer à s'attirer des louanges. La joie de bien faire ſon devoir eſt une récompenſe aſſez glorieuſe pour celui qui cherche à s'en acquitter avec honneur, ſans qu'il porte ſes vûes plus loin.

Il en eſt des bonnes actions à l'égard de la vanité, comme de la patience à l'égard de la paix du cœur. Quand on s'eſt accoutumé à ſouffrir ſans ſe plaindre; on ſe poſſede dans les douleurs & dans les afflictions, & le repos de l'eſprit n'en eſt point troublé. De même à force de faire de bonnes actions ſans vanité, on s'en forme une habitude. La droiture & la probité ſe naturaliſent en nous, & ſe tournant en notre ſubſtance, elles deviennent la regle de tout ce que nous faiſons.

Un Prince ſuce la grandeur avec le lait; l'air qu'il reſpire eſt un air plein du reſpect qui lui eſt dû. Tout lui apprend qu'il eſt Prince, & rien ne lui dit qu'il eſt homme, & homme ſujet à mille foibleſſes comme tous les autres. Il ne faut donc pas être ſurpris s'il ſe regarde ſans ceſſe comme Prince, dont le nombre eſt fort petit dans chaque Etat, & s'il ne regarde ceux qui l'approchent que comme des hommes, dont toute la terre eſt couverte.

Si nous passons des Palais des Princes dans les maisons de ces Favoris de la fortune, dont les richesses & les grandes Charges, font tant de jaloux, nous n'y trouvetons que des gens qui s'estiment & qui s'aiment, que des gens tout remplis de la magnificence de leurs meubles & de leurs équipages. Enyvrés comme ils sont de tout ce qui flate la chair & les sens : le moïen qu'ils ne s'applaudissent pas sur leur apparent bonheur ? le moïen qu'ils se fassent des leçons chrétiennes dans cette abondance ? le moïen qu'ils ne s'élevent pas quand tout les éleve ? & le moïen qu'ils ne se distinguent pas eux-mêmes, quand tout les distingue ?

Ce n'est pas toujours dans les grands trains & dans les dépenses excessives que la vanité se trouve, elle est souvent le vice des pauvres & des malheureux. Lorsqu'elle paroît avec éclat, elle fait des envieux & des ennemis, mais quand elle ne se montre qu'avec des habits déchirés & pleins de pieces, elle trouve des flateurs & des amis; cependant elle est pour lors d'autant plus à craindre, qu'elle est moins connue, & si on ne la regarde de bien près déguisée comme elle est, on s'y laisse tromper, & on lui donne des louanges qu'elle ne mérite pas.

Il ne faut pas se persuader qu'un hom-

me eſt humble & ſans vanité, parce qu'il eſt pauvre. Il ne faut pas croire auſſi pour être vain que ce ſoit aſſez d'être riche; on peut être riche & conſideré ſans être vain, comme on peut être humilié & pauvre ſans être humble.

La vanité eſt de tout Païs, il n'eſt point pour elle de terre étrangere, elle a été & ſera de tous les ſiécles. Elle ſe trouve dans toutes ſortes d'états, & elle ſe trouvera encore à la fin du monde dans toutes ſortes de profeſſions; il n'y a que la maniere d'être riches ou pauvres qui nous rende humbles ou vains.

Quoiqu'on doive dire à la louange de ceux qui vivent dans la retraite & hors du commerce du monde, qu'en ſe cachant comme ils font, ils renoncent de cœur & d'eſprit à la vanité, ils ne ſont pas néanmoins les ſeuls qu'on puiſſe croire véritablement humbles. On en trouve dans les grands emplois du ſiécle, & même à la Cour, & leur humilité eſt d'autant plus grande qu'elle trouve par-tout des obſtacles, que tout la combat & qu'elle fait triompher de tout.

La plûpart des gens d'épées parlent avec tant de retenue de ce qu'ils ont fait, que cela doit donner de la confuſion à un Poëte, à un Avocat, à un Prédicateur, quand il veut qu'on faſſe l'éloge d'un Ou-

vrage auquel il a travaillé beaucoup de tems, & qui ne lui a couté ni bras ni jambe.

On n'a pas sujet d'être content de soi, quand on n'a fait une bonne action que dans la vûe d'en recevoir de l'applaudissement. La louange doit être regardée comme l'ombre d'une bonne action ; elle la suit & ne la précede pas : ainsi celui qui se porte à la faire dans le dessein d'en être loué, renverse l'ordre des choses, puisqu'il fait marcher devant lui ce qui doit le suivre.

L'homme a pour la vanité un si grand penchant, que souvent il se fait honneur du bien d'autrui. Je connois un Officier qui ne croïant pas parler devant un homme de sa profession & Officier comme lui, nous faisoit croire qu'il avoit monté le premier à la bréche d'une Ville qui avoit été assiegée. Ce second Officier l'aïant écouté paisiblement sans l'interrompre & sans le contredire, lui répartit : Tout ce que vous avancez, Monsieur, touchant ce qui se passa dans cette occasion, me surprend, & de la maniere que vous parlez, il y a long-tems que vous devriez être mort, parce que je n'ai monté que le septiéme à cette même bréche, & je suis sûr que ceux qui y étoient montés avant moi, ont tous été tués. L'un fut

plus crû que l'autre, & il parut que ce dernier ne rapportoit cette action, que pour apprendre à celui qui s'étoit vanté ſi mal à propos, à compter toujours les choſes comme elles ſe ſont paſſées, & à ne ſe pas faire un mérite d'une bravoure qu'il s'attribuoit fauſſement.

On ſe fait encore quelquefois honneur d'une chanſon ou d'un Sonnet qu'on n'a point fait, & ceux que l'on trompe n'en connoiſſant point l'Auteur, ne ſont point d'humeur à s'inſcrire en faux ſur une bagatelle de cette nature. Ainſi il arrive aſſez ſouvent que celui qui ne peut ſe faire un mérite de ce qui ſort de ſon fond, tâche de s'en faire un du vol qu'il a fait à ſon voiſin.

Il faut que nous ſoïons bien peu raiſonnables pour rechercher avec autant d'empreſſement, ce que nous ne pouvons poſſeder qu'avec beaucoup d'inquiétudes. Les ſuperbes équipages, les honneurs & les grands emplois, ont ſans doute de l'éclat, mais c'eſt un éclat qui trompe ceux qui en ſont éblouis. Ces marques de grandeur & de puiſſance entretiennent * notre vanité, & nous empêchent de reconnoître que le monde eſt pour nous plus à craindre quand il nous engage à l'aimer, que lorſqu'il nous oblige à le mépriſer.

* *S. Aug. Epiſt.* 144.

Persuadons-nous donc une bonne fois, que plus les biens temporels ont d'attraits pour flatter nos sens, plus les biens éternels ont de charmes pour fortifier nos esperances & purifier notre amour.

CHAPITRE XIV.

Se piquer de quelque chose.

UN Philosophe qui a l'esprit bien fait, mais qui n'a pas les lumieres de la Foi, ne se pique que d'une chose, qui est de ne se piquer de rien. Il connoît combien son esprit est borné, & le peu de tems qu'il a à vivre; il se represente ce qu'il y a à savoir dans l'Histoire, dans la Morale, dans la Médecine, dans les Mathematiques & dans les Secrets de la Nature. Ce nombre innombrable de choses qu'il peut apprendre, l'accable, & il voit que ce qu'il sait est si peu, qu'il se croit obligé d'avouer qu'il ne sait rien; c'est se rendre justice, & c'est rendre témoignage à la vérité que de parler de cette maniere.

Un Philosophe Chrétien en doit dire & faire plus qu'un Philosophe Païen; il doit se piquer de connoître Dieu & de le craindre; il doit se piquer de connoître notre Religion & celui qui en est l'Auteur

& le Chef ; il doit ſe piquer de croire tout ce que l'Egliſe croit.

Un homme de qualité doit ſe piquer de ne jamais rien faire qui ſoit capable de deshonorer ſa famille & ſon nom ; il doit ſe piquer de ne jamais rien faire qui puiſſe donner la moindre atteinte à ſon honneur & à ſa réputation.

Ne ſe piquer pas d'être Chrétien & de craindre Dieu, c'eſt manquer de Foi & de Religion ; ne ſe pas piquer de vivre ſans reproche ſelon le monde, c'eſt manquer de cœur & d'honneur.

Se piquer d'avoir toujours de beaux équipages, d'être bien meublé, de tenir bonne table & de faire grande dépenſe, c'eſt marquer qu'on n'a pas le goût bon, & que l'on borne ſes ſoins & ſes plaiſirs à ce qui ne les mérite pas ; il faut tâcher de ſe diſtinguer par des endroits plus ſolides & plus honorables.

Se faire remarquer par ſa bravoure & par ſa conduite parmi les gens d'épée, par ſa droiture & par ſa probité parmi les Magiſtrats, par ſa ſcience & par ſon zele parmi les Evêques, les Docteurs & les Abbés, c'eſt quelque choſe de plus louable & de plus eſtimé.

Se piquer de bien danſer, de bien jouer au mail ou au triquetrac, & de bien placer une balle dans un tripot ; c'eſt faire

voir qu'on eſt jeune & que l'on ne connoît pas encore les bonnes choſes.

Il y a quelque tems que je me trouvai avec un Abbé, à qui on parla de chevaux, & de la difficulté qu'il y avoit à les bien choiſir. Il dit qu'il ſe piquoit de s'y connoître & de ne s'y pas laiſſer tromper. Je lui répartis qu'il feroit mieux de ne s'en piquer pas, & puiſque Dieu lui avoit fait la grace de lui donner un rang conſiderable dans le monde, de laiſſer aux Courtiers & aux Maquignons l'avantage de bien ſavoir leur métier. J'ajoutai, qu'il ſeroit ſurprenant que ces ſortes de perſonnes ſe piquaſſent de décider ſur les matieres Beneficiales & de ſavoir les Peres de l'Egliſe.

Je ne ſai ſi cet Abbé avoit plus raiſon qu'un autre de ma connoiſſance, qui ſe piquoit de tirer en volant mieux qu'homme de France. Comme il s'en piquoit ſouvent, un gognard lui dit un jour, qu'il l'alloit faire paſſer par tout pour le premier & le meilleur Abbé du Roïaume, puiſqu'il prenoit tant de ſoin de ſes Moines & qu'il les nourriſſoit de cailletaux & de perdreaux.

Un Gentilhomme n'en fut pas quitte à ſi bon compte. Il ſe piquoit de chanter proprement, & le diſputoit même aſſez ſouvent à ceux qui en font profeſſion;

cela fut cauſe qu'un Muſicien ſans garder de meſures & ſans faire réflexion ſur celui à qui il parloit, lui dit un jour qu'il feroit bien mieux de ſe faire remarquer à l'Armée dans quelque belle occaſion, que d'être de tous les concerts & que d'avoir toujours une place dans le parterre de l'Opera. L'inſolence du Muſicien déplut fort au Plumet; il vouloit s'en venger, mais on accommoda l'affaire; l'un fit excuſe, l'autre la reçût, & ils s'en retournerent tous deux toujours fort entêtés de leur *Ge, re, ſol, ut*, & de leur *Sol, la, mi, la*.

Un homme qui ſe pique d'étude & d'eſprit, trouve tous les jours des gens qui ont plus d'eſprit & plus d'érudition que lui, qui néanmoins ne s'en piquent pas. Pour ſe piquer de quelque choſe, on n'en eſt pas plus habile, on marque ſeulement que l'on veut paſſer pour ce qu'on n'eſt pas & pour ce que l'on voudroit être.

Un Brave ne ſe pique jamais de l'être; il laiſſe ce partage à ceux qui ne le ſont qu'à demi. Un Docteur doit encore moins ſe piquer de ſcience, parce que la ſcience eſt d'une ſi grande & ſi vaſte étendue, qu'on peut demeurer d'accord qu'il y a très-peu de Savans, mais qu'il y a bon nombre de gens qui ſont moins ignorans que les autres.

Un homme qui veut paſſer pour ſa-

vant ou pour bel esprit, se fait tous les jours des affaires dont il se tire avec peine, il se met un fardeau sur les épaules si lourd & si pesant, qu'il s'en trouve souvent accablé.

Il me souvient qu'étant à la campagne chez un Gentilhomme de mes amis, deux Religieux y arriverent un soir; ils furent reçûs avec toute l'honnêteté qui étoit dûe à leur caractere & à leur profession. Un de ces Peres plein de feu se fit écouter avec grande autorité. Comme il se piquoit de science & d'esprit, & qu'il parloit beaucoup, il en dit plus dans une heure qu'un autre n'auroit pû faire en deux. Un Ecclesiastique qu'il prit sans doute pour le Curé ou pour le Vicaire du Village, fut un de ses plus paisibles auditeurs, & il lui laissa dire tout ce qu'il voulut. Comme personne ne lui tenoit tête, il tranchoit & décidoit sur tout. Enfin comme son heure de parler étoit passée, & qu'il prenoit haleine, cet Ecclesiastique crut qu'il étoit à propos de relever une partie de ce qu'il avoit dit, & fit connoître en peu de tems qu'il avoit beaucoup de Litterature, qu'il raisonnoit juste, qu'il ne se jettoit pas de branche en branche, qu'il ne prenoit point le change, & qu'il alloit droit au fond des questions, tant sur le fait que sur le droit.

La maniere de s'énoncer & la solidité de son discours surprirent beaucoup son adversaire, & lui imposerent un respectueux silence. Je puis dire à l'avantage de cet Ecclesiastique, que sa modestie dans cette rencontre parut encore plus que sa science; il menoit le Religieux par la main, & le faisoit marcher pas à pas, sans qu'il parût le conduire, & l'éclairoit sans faire valoir sa lumiere. Le Religieux en fut édifié & chagrin tout ensemble, & demanda au Maître de la maison le nom & l'emploi de l'Ecclesiastique avec qui il avoit eu affaire. C'est, lui répondit le Gentilhomme, un Docteur de mes amis. Cela dit, il n'y eut plus moïen de faire parler celui qui se piquoit tant d'esprit & de science, & sans vouloir se compromettre davantage, il prit le parti de s'en aller le lendemain dès la pointe du jour.

Rien n'est plus plaisant que de voir deux hommes se piquer de Peinture. A les entendre d'abord, & à leur voir prendre le tour dont ils parlent, on a lieu de penser qu'ils savent tous deux tout ce que l'on peut y savoir; mais en leur donnant une audience paisible, on en rabat plus de la moitié, & tous les coups de pinceau qu'ils donnent à leurs portraits, sont autant de traits qui les défigurent & qui les empêchent de ressembler.

Si on les en croit sur ce qu'ils disent ; ils ont le discernement juste, ils connoissent parfaitement les manieres tendres & dures. L'un dit hardiment, ce tableau n'est pas correct, l'autre, le coloris m'en plaît ; l'un, les attitudes en sont belles, mais le dessein n'en est pas savant ; l'autre, il y a de l'imagination & du genie dans ce tableau, mais il est contre l'histoire, & le Peintre s'est donné des libertés qui ne sont pas permises ; l'un trouve que les figures en sont bien placées ; l'autre qu'elles sont trop confuses & qu'elles ne disent pas assez clairement ce qu'elles devroient dire.

On voit bien qu'ils parlent tous deux de la peinture dans les termes dont il faut en parler ; mais ils les appliquent à contre-tems, & louent souvent un Peintre d'une chose dont il en faudroit louer un autre. Ce sont des demi-savans qui ont eu commerce avec les bons & les véritables connoisseurs.

Il y a quelque tems qu'un homme voulut à toute force jouer du claveſſin dans une compagnie où j'étois, il croïoit en jouer parfaitement & s'en piquoit ; cependant il ne satisfit pas. Quand il fut parti, on en parla fort à son désavantage ; un de ceux de la Compagnie dit en plaisantant, que quand il voudroit il ne

joueroit pas mal, qu'il n'avoit pour cela qu'à ne pas jouer ; ces trois mots plurent plus que le jeu.

Si chacun faiſoit bien ſon métier & s'acquittoit bien des devoirs de ſa profeſſion, on ne ſe piqueroit jamais de rien ; on ſe pique peu de bien faire ce qu'on doit faire ; c'eſt pour l'ordinaire des choſes qui ne ſont pas de notre état dont nous nous piquons. Faire bien ce qu'on doit, nous paroît trop commun ; on veut aller au-delà & ſe faire un mérite par ce qu'on pourroit ne pas faire, & ce que les autres ne font pas.

Un homme de qualité me diſoit un jour, qu'il falloit ſe piquer de quelque choſe ; qu'un bon Conſeiller alloit au Palais ſoir & matin ſans porter ſes vûes plus loin ; qu'un riche Marchand étoit dans ſa boutique toute la ſemaine, & ne ſe mêloit que de ſon trafic ; que cette vûe lui paroiſſoit trop tranquille & trop bourgeoiſe ; qu'en ſe piquant de quelque choſe, on s'impoſoit une néceſſité de la bien ſavoir & de la bien faire, & que cela faiſoit diſtinguer un homme & le mettoit au-deſſus des autres.

Se piquer de cette maniere, n'eſt pas dans mon ſens une choſe que l'on puiſſe blâmer, pourvû que l'amour propre & l'ambition n'y aient point de part. Ainſi,

on peut conclure que se piquer de quelque chose, peut être une bonne ou mauvaise maxime, selon les choses dont on se pique, & selon les vûes & les motifs qui font qu'on s'en pique.

CHAPITRE XV.

De la Conscience.

IL n'y a point d'homme qui ne veuille passer pour être délicat sur le fait de la conscience; mais deux choses font que souvent cet homme n'en vit pas mieux; la premiere est, que sa délicatesse est imaginaire; la seconde, qu'il se fait une conscience à sa mode.

Sa délicatesse est imaginaire, parce qu'il se forme une idée d'une délicatesse qu'il n'a point. Cette délicatesse qu'il se donne n'est que pour des crimes énormes, ou que pour des vices auxquels il ne se sent pas porté par humeur & par inclination.

Il se fait une conscience à sa mode, parce qu'il ne fait point scrupule de mille choses qui regardent ses interêts, son ambition ou ses plaisirs; ainsi il se croit fort délicat sur les devoirs de sa conscience; parce qu'il ne fait pas conscience de tout ce qu'il veut faire, & que sa délicatesse

ne tombe que ſur ce qu'il ne veut pas faire.

Un homme de conſcience de cette maniere ne doit gueres vivre en repos. Il reſſemble à un malade qui ſe défend le vin & les fruits, & qui mangeant par excès de toutes ſortes de viandes, eſt à toute heure en danger de mourir.

Tout le monde ſait que nous nous devons ſoûmettre à la Loi de Dieu, & c'eſt notre conſcience qui nous fait connoître à quoi cette Loi s'étend & les reproches que nous avons à nous faire ſur ce ſujet.

Notre conſcience eſt un miroir dans lequel nous nous reconnoiſſons pour ce que nous ſommes. C'eſt dans ce miroir que notre ame voit à découvert le bien qu'elle fait ou qu'elle néglige, le mal qu'elle commet ou qu'elle évite, les tentations auſquelles elle réſiſte ou auſquelles elle ſuccombe. Nous avons beau nous flater, ce miroir eſt toujours fidéle & nous repreſente toujours notre interieur tel qu'il eſt.

Notre conſcience eſt encore comme un grand Livre, dans lequel nos penſées, nos paroles & nos actions ſont écrites; c'eſt un regiſtre qui tient compte de tout. Ce livre ou ce regiſtre s'ouvre quelquefois de lui-même, & c'eſt lorſque nos peines d'eſprit & les reproches que nous nous

faiſons, nous portent à changer de vie; mais ce Livre ſe renferme preſque auſſitôt, parce que nous ne nous appliquons pas aſſez à profiter des bons mouvemens que nous reſſentons, & que ces bons mouvemens durent peu manque d'y être fidéles.

J'oſe dire de plus après ſaint Bernard, que notre conſcience eſt comme un égoût où toutes les ordures de notre vie vont ſe décharger, & cet égoût eſt quelquefois ſi plein qu'il regorge; mais de peur que la mauvaiſe odeur qui en ſort ne nous incommode & ne nous faſſe peine, nous le rebouchons incontinent & nous le couvrons de fleurs, c'eſt-à-dire, de vains projets de converſion & de fauſſes eſperances d'un véritable détachement. Pour peu que nous le rebouchions ainſi, nous reprenons le train ordinaire de notre vie, & nous nous endurciſſons plus que jamais dans le mal.

Quand un homme meurt dans la grace de Dieu, & que ſa conſcience n'a rien à lui reprocher, dès que ſon ame eſt ſeparée du corps, il voit dans Dieu tout ce qu'il a fait & ſouffert pour lui. Quelle joie & quelle conſolation!

Quand un homme meurt dans le peché, il reçoit une lumiere bien differente; une lumiere funeſte qui ſe répand ſur

toutes les ordures & ſur toutes les abominations de ſa vie, lui fait connoître ſans confuſion & ſans ſucceſſion de tems tout le mal qu'il a commis ; & pour lors, quel ſujet d'affliction & de déſeſpoir !

Tant que l'on jouit d'une ſanté parfaite, on ſe pardonne aiſément ſes mauvaiſes habitudes. Le prétexte en eſt facile & favorable. On ſe repreſente la foibleſſe humaine & les occaſions journalieres & preſſantes du peché, il n'en faut pas davantage pour les excuſer.

Souvent même nous tirons de l'impunité de nos déſordres paſſés, une pernicieuſe aſſurance pour l'avenir, & après avoir long-tems étouffé les juſtes remords de notre conſcience, nous nous procurons une tranquillité d'eſprit, qui doit nous faire trembler.

Le peché reſſemble à une racine d'épine. Quoique nous manions cette racine, & que nous la preſſions dans nos mains, elle ne nous fait point de mal, & ſouvent elle nous paroît moins rude que ne le ſont les racines des autres plantes ; mais à meſure qu'elle pouſſe, elle s'arme de pointes, & quelquefois elle pique de telle ſorte, que les bleſſures qu'elle fait ſont mortelles.

Il en eſt de même du peché. Nous ne remarquons pas d'abord tout le mal qu'il

nous fait, mais dans la suite nous le ressentons vivement, & il devient quelque fois si grand que l'on n'en guerit jamais.

Qu'importe à un homme de n'être pas heureux sur la terre, pourvû qu'il le soit dans le Ciel; Qu'importe qu'il soit mort au monde, aux honneurs, aux plaisirs, à lui-même, pourvû que par la pureté de sa conscience, il demeure écrit sur le Livre de Vie?

Celui qui vit dans la retraite, jouit d'une paix d'esprit & d'une joie interieure, que la pureté de sa conscience lui donne, & que la corruption du monde ne lui peut ôter.

Celui qui vit dans l'embarras du siécle & dans les plaisirs, se livre lui-même à de pressans remords, & l'on peut assurer (*a*) que les tenebres des cachots les plus noirs, & de l'enfer même, n'approchent pas de l'horreur & des tenebres qui regnent dans sa conscience.

(*b*) Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux & à regarder le Ciel, pour entendre sa voix, pour apprendre les merveilles de celui qui l'a créé; nous n'avons de même qu'à jetter les yeux sur notre conscience pour entendre sa voix, qui nous reproche sans cesse l'abus que nous faisons de nos lumieres & de notre santé.

(*a*) *S. Aug. Epist. 151.*
(*b*) *S. Chrys. hom. 9. & ad popul. Antioch.*

Malheureux

Malheureux eſt celui qui ne la veut pas écouter, ou qui la fait parler ſelon qu'il le deſire, puiſque quelque injuſtice qu'elle lui conſeille, ou quelque plaiſir qu'elle lui permette, il eſt toujours celui qui perd le plus, & qui en ſera le plus puni.

Celui qui a le moins de conſcience, eſt quelquefois celui qui en parle le plus, & qui veut le plus que l'on croïe qu'il en a.

On ne peut ſuivre une meilleure regle que celle de la conſcience; mais il ne la faut pas corrompre, afin qu'elle s'accommode à nos humeurs & à nos foibleſſes.

Pourquoi voïons-nous des pecheurs ſe convertir véritablement & de bonne foi, & pourquoi en voïons-nous qui ne ſe convertiſſent qu'en apparence & pour quelques jours, ſi ce n'eſt parce que les uns font une ſerieuſe réflexion ſur ce que leur conſcience leur dit, & que les autres n'en font qu'une legere; que les uns l'écoutent attentivement, & que les autres ne l'écoutent que dans le tumulte du monde, & encore tout pleins de leurs paſſions?

Un homme qui ne veut pas païer ce qu'il doit, ne veut ni voir ni entendre ſes créanciers, il les fuit & ſe cache dès qu'ils paroiſſent. Il en eſt de même du pecheur à l'égard de ſa conſcience; il ne

veut ni jetter les yeux sur elle, ni l'entendre. Dès qu'elle se présente à lui, cent faux prétextes lui servent de voile pour se cacher; il se dérobe à elle, & la perd de vûe.

Que la conscience d'un homme de bien, est differente de celle d'un mondain, d'un avare & d'un voluptueux. Le premier examine sans cesse ce que sa conscience demande de lui, & il ne l'a pas plûtôt connu, qu'il court & qu'il vole à l'exécution; l'autre n'a jamais le tems ni la volonté de la consulter, & encore moins d'executer ce qu'elle lui conseilleroit.

Un homme qui aime le jeu & la Comedie, ne fait pas conscience de donner presque tout son tems à l'un, & de perdre souvent plusieurs heures à l'autre.

Celui qui veut vivre en vrai Chrétien, fait conscience que le jeu soit sa plus ordinaire occupation, & ne regarde pas la Comedie comme un divertissement digne de ses soins & de son attachement.

Le jeu & la Comedie sont deux choses bien differentes à l'égard de l'un & de l'autre. Et pourquoi? C'est que la conscience de l'un est plus timorée & plus délicate que celle de l'autre; que l'un s'applique continuellement à écouter sa conscience, & que l'autre n'y pense jamais;

c'eſt que l'un préfere les devoirs & même les conſeils de ſa conſcience à tous les plaiſirs de la vie, & que l'autre ne les préfere pas.

L'un & l'autre ont les mêmes commandemens de Dieu & de l'Egliſe à obſerver; mais la conſcience de l'un les lui fait regarder d'un autre œil que celle de l'autre.

Il y a beaucoup de différence entre un Seigneur & un Païſan, entre une Dame de qualité & ſa Servante; mais je ſuis perſuadé que la conſcience de la Servante & du Païſan eſt preſque toujours meilleure que celle de la Dame & du Seigneur. La Nobleſſe, la Cour, les emplois font croire aux gens du ſiecle, que leur conſcience a des privileges que le menu peuple ne connoît pas; cela eſt cauſe qu'ils ſe croient diſpenſés de beaucoup de choſes, que les autres obſervent fort exactement.

Tous les Chrétiens ſont également obligés à de certains devoirs. Si les grands Seigneurs ne s'en acquittent, il eſt à craindre lorſqu'ils en ſeront punis comme Chrétiens, qu'ils ne ſoient pas épargnés comme grands Seigneurs.

Il ne faut pas ſe faire une conſcience trop délicate, ni s'en faire une qui ne la ſoit pas aſſez; la prudence & le conſeil

doivent là-dessus regler notre conduite.

Nous ne sommes pas tous appellés au même genre de vie ; ainsi la conscience ne doit pas être la même dans tout le monde. Il y a des devoirs attachés à chaque état dont on ne peut se dispenser ; ces devoirs sont différens selon la diversité des professions ; aussi c'est ce qui met de la différence dans les consciences.

Tout le monde doit avoir la même délicatesse sur les devoirs généraux des Chrétiens, mais cette délicatesse peut être plus ou moins grande selon les devoirs des particuliers.

Il ne faut pas avoir de la délicatesse de conscience pour un Commandement de Dieu, plûtôt que pour un autre, elle doit être la même pour tous. Tel va jusqu'au conseil dans des choses particulieres, qui viole impunément un Commandement dans les autres.

On voit souvent des gens jeûner les Vendredis ou les Samedis, qui ne peuvent se reconcilier avec leurs ennemis. D'autres donnent largement l'aumône, mais ils ont un attachement criminel, & d'autres enfin font scrupule de toutes choses, à l'exception de celles qui fait leur passion.

La délicatesse de conscience de toutes ces sortes de personnes, ne doit passer

que pour fauſſe & imaginaire. Que dis-je ? On peut aſſûrer qu'ils n'ont point du tout de conſcience, ou que s'ils en ont une, elle eſt prête à s'élever contre eux devant le Tribunal du Souverain Juge de tous les hommes.

CHAPITRE XVI.

De la Sincerité.

AUtant que l'homme par ſa nature corrompue, aime le déguiſement & le menſonge, autant il aime la verité, quand la Grace & l'honneur le font agir. Comme la pureté doit regner en nous de toutes manieres, de même la verité doit ſe rendre maîtreſſe, non-ſeulement de notre cœur & de notre eſprit, mais encore de tout ce qui paroît en nous, & de tout ce qui ſort de nous ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que nos paroles ſoient toujours d'accord avec nos penſées & nos actions, & que rien en nous ne ſe démente.

Il ne faut jamais parler contre la verité, mais on peut ne la pas faire connoître ; on doit même quelquefois en faire un ſecret comme d'une choſe que l'on n'eſt pas obligé de reveler. Il y a des rencontres où l'on peut taire la vérité & ne la pas pu-

blier, mais il n'y en a point où l'on puisse la déguiser & mentir.

La sincerité a toujours été estimée de tout le monde ; elle a toujours été regardée comme le partage & le caractere d'un honnête homme ; on n'a jamais fait cas d'un fourbe ou d'un imposteur. Le déguisement & le mensonge ont toujours été en horreur à toutes les Nations.

Comme dans quelque occasion qui se présente, & quelque prétexte que l'on ait, la chasteté n'apprend pas à faire des actions impudiques ; que la pieté n'apprend point à offenser Dieu ; que la charité n'apprend pas à nuire à notre prochain, nous devons assurer que la verité ne peut aussi nous apprendre à * mentir ; & qu'ainsi le mensonge ne peut jamais être excusable, quelque fin & quelque motif que se propose celui qui ment.

Le mensonge a en soi une difformité, que l'homme du monde le mieux intentionné ne lui peut ôter (*a*). Cette difformité est si grande, qu'elle a été reconnue par les Philosophes Païens, qui ont déclaré que le mensonge étoit de soi mauvais & blâmable.

Si nous en croïons Elien, qui vivoit dans le second Siecle sous l'Empereur

* *S. Aug. contr. Mend. c.* 19.
(a) *Arist. lib.* 4. *Eth.* 7.

Adrien, Pythagore avoit coutume de dire, que les Dieux avoient fait à l'homme deux graces conſiderables, en lui donnant le moïen d'être ſincere & de rendre de bons offices à ſes amis.

(*a*) Il y a beaucoup de choſes dans le texte ſacré qui paroiſſent menſongeres, leſquelles ſont néanmoins de ſolides vérités, & que l'on reconnoît pour telles lorſqu'on les examine de près. En effet, quand on tâche d'en penetrer la ſignification, on découvre qu'elles ſont dites par figures, par analogie & par rapport à celles qu'elles ſignifient, & dont elles nous donnent l'idée & la connoiſſance. En un mot, pour parler dans les termes de S. Auguſtin, ce ne ſont pas des menſonges, mais des myſteres.

Ce qui eſt pris à la lettre par ceux qui ſont peu éclairés, eſt entendu ſpirituellement par ceux qui ont plus de lumiere (*b*). Dans ce que la ſainte Ecriture nous rapporte, il faut ſouvent quitter l'hiſtoire & le fait, pour découvrir le myſtere & ce qui eſt ſignifié.

Ce n'eſt pas mentir que de dire des fauſſetés, quand on les dit d'une maniere à faire connoître qu'on ne les dit pas pour tromper, mais par divertiſſement & pour rire.

On peut mentir en diſant vrai, ou en

(a) *S. Aug. lib. cont. Mend. c.* 10.
(b) *S. Greg. hom. 6. in Ezech.*

parlant faux ; c'eſt aſſez pour mentir que de dire autre choſe qu'on ne penſe, quand ce que l'on dit ſeroit vrai, ou que ce que l'on penſe ſeroit faux. La raiſon eſt, que le monde ne ſe prend pas de la verité ou de la fauſſeté des choſes que l'on dit, mais de l'intention & de l'eſprit avec leſquels on les dit.

Celui qui débite des choſes comme vraies & qui ne le ſont pas, ou qui avance des choſes comme fauſſes & qui ſont vraies, les diſant comme il les croit, ſe trompe, mais il n'a pas deſſein de tromper les autres. Il parle faux, mais il ne ment pas, ſa parole eſt conforme à ſa penſée ; il ne dit que ce qu'il a dans l'eſprit ou dans le cœur ; on le peut juſtement accuſer d'erreur, d'ignorance ou de témerité, mais non pas de menſonge.

Il paroît par tout ce que je viens de dire, à quoi l'on doit s'en tenir ſur les plaiſanteries & ſur les contes que l'on fait ; il paroît de même qu'il ne faut pas legerement condamner de menſonge tout ce qui eſt faux.

Notre Langue n'eſt pas toujours d'accord avec notre cœur, & elle va quelquefois plus vîte que notre penſée ; c'eſt ce qui eſt cauſe que la malice a ſouvent moins de part à ce que nous diſons, que la legereté & l'imprudence.

A nous entendre tous parler, il n'y a pas un de nous qui ne ſoit ſincere & qui ne veuille que les autres le ſoient avec lui. Cependant il y en a peu qui le ſoient en effet, & ceux qui le ſont paſſent ſouvent pour imprudens ou pour gens qui ne ſavent pas vivre.

De tout ce qui regarde la ſincerité, on n'en aime que le nom. Etre ſincere dans la maniere de parler du Siecle, c'eſt dire ſur les louanges tout ce que l'on penſe & par delà, & ne s'expliquer ſur ce que l'on peut condamner qu'avec beaucoup de prudence & de circonſpection.

On ne peut trop louer un homme à ſon gré, & l'on ne peut ſur ce chapitre avoir trop de ſincerité; mais pour peu que l'on blâme ſa conduite, on paſſe les bornes de la ſincerité, on chagrine & on offenſe.

Un homme de ma connoiſſance me pria, il y a quelques tems, qu'il pût me conſulter ſur un ouvrage qu'il avoit fait. Je lui dis qu'il me faiſoit beaucoup d'honneur; mais que je ne me croïois pas capable d'en bien juger. Il inſiſta & me preſſa de lui dire ſincerement ce que j'en penſois. J'en lûs attentivement quelques pages en ſa preſence, mais cette ſincerité qu'il demanda de moi, fut cauſe que je perdis ſon eſtime & ſon amitié. En me quittant, il me dit d'un ton bruſqu

chagrin que je lui en voulois d'ailleurs.

Cette repartie m'apprit à mieux connoître la sincerité que le monde demande de nous ; & qu'il veut que nous aïons. Heureux celui qui ne peut s'accommoder de cette sincerité, & qui prend le parti du silence plûtôt que d'être sincere de cette maniere.

Le moïen que nous aimions la sincerité dans les autres, quand nous ne l'aimons pas dans nous-mêmes ? Nous nous flattons sans cesse ; nous nous déguisons nos veritès, & nous nous accoûtumons si bien à la bonne opinion que nous avons de nous sur toutes choses ; que tout ce que l'on dit qui pourroit nous la faire perdre ou la diminuer, n'est pas de notre goût.

Celui qui n'a pas assez d'esprit pour paroître sincere en nous flatant adroitement, n'aura jamais grande liaison avec nous. Nous ne voulons ni un homme sincere de bonne foi, ni un flatteur à outrance ; nous voulons un homme sincere à la mode & comme on l'est dans le monde ; c'est-à-dire, un homme qui soit prudent & reservé sur nos défauts, spirituel & adroit sur les louanges que nous croïons mériter. Un homme de cette trempe est un galant homme ; il sait parfaitement son monde & fait tous les jours des amis.

La sincerité s'apprend peu à la Cour ;

c'eſt le lieu du monde où l'on déguiſe le mieux ce que l'on penſe; chacun y a ſes vûes & ſes deſſeins, & ſi l'on en fait confidence, elle eſt preſque toujours fauſſe; on fait croire que l'on ſonge à un tel emploi quand on penſe à un autre, & c'eſt à qui ſe trompera le mieux.

La ſincerité eſt toujours louable, mais elle doit être prudente. On eſt obligé de parler toujours ſincerement, mais on n'eſt pas toujours obligé de parler. Qui veut ſe conſerver des amis, ſe maintenir dans les bonnes graces des Grands, ne ſe point faire d'affaire avec ſes parens & ceux avec qui il eſt en commerce, doit apprendre à ſe taire.

Un ſilence diſcret & reſpectueux ſera toujours plus utile, que la ſincerité la plus adroite & la plus ſpirituelle. On ne s'eſt jamais repenti de s'être teu, mais on s'eſt ſouvent repenti d'avoir parlé.

Quelque prudence dont on uſe en parlant, c'eſt toujours parler. Les grands Seigneurs & les gens du monde ſont en poſſeſſion d'expliquer nos paroles comme il leur plaît, & ils reviennent peu ſur ce qu'ils croient que l'on a dit.

La ſincerité eſt quelquefois auſſi criminelle que le menſonge, & c'eſt quand on en uſe à contre-tems. Parler avec ſincerité des choſes ſur leſquelles on doit ſe

taire, c'eſt offenſer ceux de qui on parle, & c'eſt manquer de prudence, d'honnêteté & de charité.

CHAPITRE XVII.

Du Commerce avec les femmes.

DEux hommes d'une vertu conſommée, & qui en ont donné des preuves authentiques, s'entretenant il y a quelques jours ſur le commerce avec les femmes, l'un dit qu'il étoit réſolu de n'en plus voir; que ſous prétexte de pieté elles faiſoient perdre beaucoup de tems dont les momens ſont précieux; l'autre ſoutient au contraire, qu'il étoit bon de les voir, & qu'il ne ſortoit jamais d'avec elles que beaucoup édifié.

Ils pouvoient tous deux avoir raiſon. Il y a aujourd'hui tant de Dames diſtinguées par leur vie exemplaire, qu'un peu de converſation avec elles fait plus d'effet qu'un Sermon d'une heure. Il eſt beau de voir une perſonne qui a de la naiſſance & du bien, mourir toute vivante au monde & à ſoi-même, & faire regner la vertu ſur le trône de la beauté, de la nobleſſe & de la vanité.

Ce n'eſt plus un prodige dans nos jours de voir une Dame ſe rendre plus conſide-

rable par ſon zele & par ſon détachement, que par l'ancienneté de ſa Maiſon, & par les traits de ſon viſage; ce n'eſt plus une nouveauté de voir une perſonne du premier rang être la premiere & la derniere à l'Egliſe; ce n'eſt plus une choſe qui ſurprenne de voir une Dame ſortir de ſon Hôtel dans un équipage proportionné à ſa qualité, pour aller viſiter les Honteux de ſa Paroiſſe, ou ſervir les Pauvres de l'Hôtel-Dieu; nous avons des Princeſſes qui font de ces pieux exercices les occupations ordinaires de leur vie.

Le moïen de voir de tels exemples ſans être touché. Le moïen qu'un commerce ſi ſaint ne ſoit utile à ceux qui l'entretiennent? La vertu eſt belle d'elle-même, je l'avoue, elle a des charmes qui plaiſent, & qui des yeux paſſent aiſément au cœur; mais lorſqu'elle ſe trouve dans une perſonne bien faite & de naiſſance, elle paroît avec de nouveaux attraits, & elle brille avec éclat.

Pluſieurs autres Dames ſe font remarquer par leur mérite & par leur eſprit. Ces Dames reglées dans leurs mœurs & établies dans une pieté ſolide, ſans en faire néanmoins ſi hautement profeſſion, mépriſent les bagatelles du ſiecle, & ne s'attachent qu'à ce qui peut contenter l'eſprit & l'élever de plus en plus. On en voit

quelques-unes parmi elles avoir le goût auſſi bon, auſſi délicat que ceux qui ont beaucoup d'étude, & que les entretiens avec les Savans ont rendus habiles & amateurs des belles choſes.

Le moïen de ne ſe pas plaire avec les Dames de cette diſtinction ? Le moïen de n'en pas aimer la converſation & la compagnie ? Il n'y a rien à craindre pour le cœur dans ces ſortes de commerce. Tout y eſt pour l'eſprit ; l'eſprit en eſt le doux & l'agréable lien.

Qui voudroit ſe priver du commerce des Dames conſiderées de l'une ou de l'autre de ces manieres, ſe priveroit d'une part d'un veritable bien, & de l'autre d'un plaiſir innocent, honnête & qui produit mille bons effets.

Il y a un autre commerce de femmes, qu'il eſt quelquefois dangereux d'avoir. Je ne parle pas de ces femmes qui n'ont ni probité, ni honneur ; un commerce avec elles n'eſt pas ſeulement dangereux, il eſt abſolument criminel & honteux. Je parle de celles qui ſont ſans reproches, mais qui aiment le monde, qui ne ſont pas encore revenues de la bagatelle, qui n'ont point de réſolution fixe ſur leur genre de vie, & qui conſultent ſouvent les gens de bien ſans en devenir meilleures ; & c'eſt cette ſorte de femmes qu'un de ces

Meſſieurs ne vouloit plus voir, l'experience lui faiſant connoître que l'on les ramene peu, & que l'on a beaucoup de peine à les gagner.

Cependant ſi les gens de retraite, ou d'une vie toute ſpirituelle, rompent avec les femmes de ce caractere, ceux qui ſont dans les Charges, dans la ſocieté civile, & ce qu'on appelle dans le monde, ne ſont pas obligés de ſe faire auſſi une Loi, de ne les voir plus ; mais ils doivent ſe preſcrire des manieres de les bien voir, c'eſt-à-dire, de les voir avec plaiſir & avec honneur.

Toute Joueuſe de profeſſion mérite d'être regardée avec des yeux de mépris ou d'indifference ; on ne doit jamais lier aucune ſocieté avec elle, il y a toujours plus à perdre qu'à gagner.

Un eſprit de pareſſe & d'oiſiveté regne dans les habitudes de cette nature. Un homme devient incapable de tout, & je le tiens bien malheureux de ne penſer jamais qu'à perdre le tems. Cette vie molle & efféminée eſt ſouvent plus dangereuſe qu'une vie abſolument dereglée, parce qu'il eſt plus aiſé de changer l'une que l'autre ; qu'il y a des momens que l'on ſe reconnoît ſur le crime, & qu'il y en a peu que l'on emploie à faire réflexion ſur cette vie languiſſante, ou pour mieux dire,

ſur cette vie toute morte & ſi peu Chrétienne.

Je ne condamne pas le jeu quand on le conſidere comme jeu ; mais dès qu'il fait toute l'occupation d'un homme ou d'une femme, rien n'eſt ſi contraire aux Loix de la police, rien n'eſt plus capable de perdre la jeuneſſe, & de ruiner les familles.

Une Coquette n'eſt guere moins à craindre qu'une Joueuſe, elle engage à la dépenſe & elle inſpire un eſprit de roman. Toute la ſocieté que l'on peut avoir avec elle, ſe termine à la louer ſans ceſſe ſur ſa beauté, ſur ſa coiffure & ſur ſes habits. Un homme capable de quelque choſe de bon, un honnête homme peut-il ſe réſoudre à faire ainſi toute ſa vie le métier de Comedien, & à ſe faire honneur d'un attachement ſi peu raiſonnable.

Il y a une certaine maniere de vivre avec les femmes que l'on peut voir, qui en rend le commerce agréable. Et quelle eſt cette maniere, ſinon celle de l'honnêteté & de la bienſéance ? On va ſouvent voir une Dame, parce qu'il y a toujours compagnie chez elle ; que c'eſt un réduit de gens d'eſprit & de qualité, qu'on y parle toujours de bonnes choſes, ou au moins d'indifferentes, que l'on ſe fait connoître & que l'on ſe met ſur un pied à

pouvoir ſe paſſer de jeu & de Comedie, qui ſont les plus ordinaires occupations des gens du ſiecle qui n'ont rien de meilleur à faire.

C'eſt une bonne école pour un jeune homme, que la maiſon d'une Dame de ce caractere. Il y prend l'eſprit d'un honnête homme, d'un homme qui ne penſe qu'à ſe faire de louables habitudes, d'un homme enfin qui veut reſſembler aux gens de mérite & de diſtinction qu'il y trouve.

Dans les ſocietés que l'on a avec les Dames, tantôt c'eſt la beauté de leur eſprit qui engage, tantôt c'eſt la douceur & l'égalité de leur humeur, & tantôt c'eſt leur maniere de recevoir le monde. Il y a toujours quelqu'une de ces bonnes qualités qui fait que l'on ſouhaite d'en avoir la connoiſſance & d'être de leurs amis; lorſque plus d'une de ces qualités ſe trouvent en elles, la ſocieté en eſt plus forte, plus conſtante & plus agréable.

Madame... me demanda un jour, pourquoi Madame... avoit toujours ſi bonne compagnie chez elle, vû que l'on n'y donnoit pas à jouer? Je lui dis qu'il y avoit pour cela trois puiſſantes raiſons. La premiere, parce qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, mais d'un tour aiſé & agréable; la ſeconde, parce que ſon humeur étoit fort égale, & que ſa modeſtie & ſa

vertu ne l'empêchoient pas d'être fort gaie & de dire les choſes d'une maniere à beaucoup plaire ; & la troiſiéme, qu'elle étoit civile & obligeante en un point qu'on ne pouvoit l'être davantage.

Cette réponſe ne plût pas tout-à-fait à la Dame qui m'avoit interrogé. Elle croïoit avoir d'auſſi bonnes qualités & pour le moins autant de mérite que j'en reconnoiſſois dans celle que je venois de louer, & elle ſe perſuadoit que la complaiſance qu'elle avoit pour jouer quelquefois, devoit lui donner ſur l'autre quelque avantage ; mais je ne me crus pas obligé d'entrer dans ſes ſentimens. Tout le monde n'eſt pas d'humeur à flater ceux & celles qui deſirent plus de l'être.

Je fis le ſoir le récit à un de mes amis, de la converſation que j'avois eue avec cette Dame, il me ſurprit quand il m'aſſura que les trois raiſons que j'avois apportées, n'étoient pas les meilleures, & qu'il en ſavoit une plus forte ; je le priai dans ce moment de me l'apprendre. C'eſt, dit-il, que Madame... eſt beaucoup eſtimée, & qu'elle n'eſt point aimée. Si l'amour ſe joignoit à tant de belles qualités & qu'il fût de la partie, ſoit du côté de ceux qui rendent des viſites, ſoit du côté de celle qui les reçoit, il y auroit longtems que ce commerce avec les mêmes

perſonnes ſeroit rompu, & tous les jours il s'en feroit de nouveaux.

Mon ami raiſonnoit juſte, & j'ai fait depuis réflexion que la ſageſſe & la vertu d'une femme, faiſoit ſouvent rompre de telles ſocietés, ſans que l'on en ſût la véritable cauſe. L'amour a beau ſe déguiſer; il ſe trahit quelquefois lui-même; une parole qui lui échape, gâte tout, & le fait connoître pour ce qu'il eſt, & il n'eſt pas plûtôt connu, qu'on le hait, qu'on le chaſſe & qu'on ne le veut plus voir.

Il faut pour lors que celui qui a le déplaiſir de n'oſer plus aller où il alloit, s'en prenne à ſon imprudence. Il devoit être le maître de ſa paſſion & connoître que la vertu de celle qu'il aimoit, l'emportoit de beaucoup ſur toutes les bonnes qualités qui la lui faiſoient paroître ſi aimable.

Le congé qu'on lui a fait donner ſous quelque ſpécieux prétexte, n'augmentera pas ſon amour, mais il augmentera ſon eſtime. On ne peut aimer & haïr en même-tems, mais on peut eſtimer & haïr; on hait la perſonne qu'on aimoit, parce qu'elle n'aime pas, & parce qu'elle n'aime pas on l'eſtime.

Rien n'eſt plus capable de rendre un homme ſage, qu'une femme ſage; & on peut maintenant dire à la louange des

Dames, qu'elles apprennent à vivre à ceux qui les voient. A parler de bonne foi, elles ont plus de vertu que les hommes, & si elles sont un peu plus dans la bagatelle, l'innocence s'y conserve toujours, & la pureté des mœurs n'en souffre aucune atteinte.

Un peu de jeunesse & un peu d'amour propre leur fait aimer ce qu'elles mépriseront un jour, mais elles aiment déja ce qu'elles aimeront un jour davantage.

CHAPITRE XVIII.

De la Raillerie.

IL y a peu de railleries qui ne soient offensantes. Il y en a peu par conséquent qui n'aient de fâcheuses suites; mais de toutes les railleries, celles que l'on peut faire des Princes & des Souverains, se doivent éviter avec le plus de soin. On se repent toujours d'avoir pris de pareilles libertés & d'avoir perdu le respect qu'on leur doit.

L'histoire nous apprend que l'Empereur Domitien qui vivoit à la fin du premier Siecle, mena une vie si molle & si oisive, que quand il se retiroit dans son cabinet, il s'amusoit à prendre des mou-

ches & à les percer avec un poinçon fort aigu, comme les enfans font les hanetons. C'eſt ce qui donna lieu à la réponſe qûe fit un certain Vibius Criſpus. Un homme de la Cour lui aïant demandé, (*a*) ſi perſonne n'étoit avec l'Empereur, il lui dit qu'il n'y avoit pas ſeulement une mouche. Ce bon mot lui couta cher.

Pour peu que l'on ait de prudence & de charité, on ſe donne bien de garde de railler des défauts d'autrui. Dès qu'un homme ſage en peut remarquer quelqu'un, il défend à ſes yeux de le voir & à ſa bouche d'en parler.

Tout homme qui raille eſt ennemi de ſa réputation & de ſon repos; il met les armes à la main de ceux qu'il maltraite, & ſouvent il en reçoit plus de coups qu'il n'en a donné.

Un homme qui a raillé dans une compagnie, n'en eſt pas plûtôt ſorti, qu'on l'examine depuis les pieds juſqu'à la tête, & tel qui n'avoit rien dit de lui pendant qu'il étoit préſent, le déchire à belles dents en ſon abſence. Cependant perſonne ne prend ſon parti, perſonne ne l'excuſe, perſonne ne le plaint; & quelque retenu que l'on ſoit, chacun par ſon ſilence ſemble lui reprocher ſa conduite & approuver ce que l'on en dit.

(a) *Sueton, in vita Domitiani.*

Un Railleur doit être regardé comme perturbateur du repos public ; & en effet, perſonne ne trouble plus que ces ſortes de gens, qui trouvent à redire à tout, qui plaiſantent de tout, & qui n'épargnent ni Magiſtrats, ni parens, ni amis.

On peut dire de celui qui entend raillerie, que c'eſt un homme d'eſprit ; & on peut dire le contraire de celui qui la fait. L'un ſe fait une affaire de gaieté de cœur & ſans raiſon ; l'autre ſe tire bien de cette affaire par ſa conduite & par ſa prudence ; l'un eſt blâmé de tout le monde, & l'autre en eſt loué.

Celui qui n'eſt pas écouté dans ſon air guoguenard & railleur, reſſemble à une femme pleine de mouches & de fard. Loin de plaire, on le mépriſe, & l'on en évite avec ſoin la compagnie.

J'avoue que ſouvent le ton & la maniere dont on fait une raillerie, eſt cauſe qu'on l'excuſe & qu'on ne s'en offenſe pas ; mais il faut en même-tems demeurer d'accord, que quelquefois ceux de qui ont fait cette raillerie, ou ceux en préſence de qui on la fait, n'ont pas le diſcernement juſte ſur ce ton, & qu'ils s'attachent plus à ce que l'on dit, qu'à la maniere dont on le dit.

Rien à mon ſens ne fait plus de tort à

un homme, que de ſe mettre ſur le pied de railleur. Dès qu'on s'eſt donné cette réputation, on perd la confiance de ſes amis & l'eſtime des gens d'honneur. On ne peut faire de cas d'un homme qui borne ſes vûes & ſes ſoins à paſſer pour plaiſant, & à divertir aux dépens d'autrui. Rien ne paroît ſolide, rien d'honnête, rien de louable dans cette conduite.

Celui qui raille avec eſprit, ſe fait des ennemis avec eſprit, & donne à connoître qu'il eſt peu capable de quelque choſe de meilleur. Il fait croire que toute la vivacité, la force & la pénétration de ſon eſprit ne s'étendent qu'à une fade ou injurieuſe plaiſanterie, & qu'elles ne paſſent pas la bagatelle.

Il y a des gens qui pour ſe donner la liberté de railler ſans qu'on la leur puiſſe diſputer, commencent par eux-mêmes, & ſe tournent les premiers en ridicule. C'eſt acheter bien cher cette liberté.

Un homme de ma connoiſſance, fort porté par inclination & par habitude à railler, ſe prenoit à partie dès qu'il entroit dans une compagnie, & diſoit cent plaiſantes choſes de ſon nez & des autres traits de ſon viſage. Après cela il ſe croïoit tout permis & perſonne ne lui échapoit; mais en vérité il y avoit encore plus à redire à l'humeur & à l'eſprit de cet homme qu'à

son nez, à ses yeux & au tour de son visage. Il donnoit ainsi prise sur lui à tout ce qu'il y avoit de gens raisonnables & qui savoient vivre.

On ne croit pas qu'un homme qui plaisante & qui raille souvent, soit capable de secret ou d'affaire : on a peur qu'il ne tourne en plaisanterie tout ce qu'on lui pourroit dire de conséquence. On ne prie jamais cet homme de donner son avis sur un mariage ou sur un emploi qui se présente ; on est persuadé que le sérieux & le solide ne sont pas du tour de son esprit.

Dans une République bien policée, on en devroit chasser tous les Railleurs ; c'est une peste qui infecte & qui corrompt mille gens, qui pourroient rendre de bons services au Public & à l'Etat. Cette peste est d'autant plus dangereuse & se communique d'autant plus aisément qu'elle paroît toujours plaisante & agréable.

Un des hommes du monde qui railloit le plus spirituellement, m'a avoué que dans une rencontre il s'étoit servi de ce malheureux talent contre un Magistrat qui ne l'avoit jamais désobligé, qu'il s'en fit après tant de reproches à lui-même, qu'il résolut de s'interdire & de se défendre toutes sortes de paroles qui auroient l'air de plaisanterie & de raillerie. Il m'a avoué de plus qu'il avoit eu honte d'avoir

pris

pris à partie des gens qui valoient mieux que lui, & que ces traits de jeuneſſe lui avoient paru ſi dignes de haine & de mépris, qu'il ne lui étoit point arrivé depuis de tomber dans de pareilles fautes, dont il avoit une joie ſenſible.

Les railleries ne ſont bonnes ni à faire ni à entendre. On ne peut être trop délicat ni trop ſcrupuleux ſur cette matiere. En effet, la charité n'eſt pas moins offenſée dans celui qui écoute une raillerie avec plaiſir, que dans celui qui la fait avec eſprit. Si on n'applaudiſſoit point aux Railleurs, cette race de faineans & d'eſprits mal tournés ſeroit bientôt exterminée, & les converſations en ſeroient par tout plus honnêtes, plus douces & plus agréables.

A force de nous accoutumer à railler, nous perdons l'eſtime & l'amitié que nous devons tous avoir pour ceux avec qui nous vivons, & nous nous formons une fauſſe idée de notre mérite & de nos perfections. L'un eſt contre l'honnêteté & la charité, l'autre contre la juſtice & la vérité.

Railler un homme ſur un malheur qui lui eſt arrivé, c'eſt l'inſulter; le railler ſur une bonne action qu'il a faite, c'eſt vouloir paſſer pour libertin. Le railler ſur un vice que l'on remarque en lui, c'eſt

prendre avantage sur celui qui ne se défend pas ; le railler sur un défaut de nature, sur un œil, sur un pied, sur un bras qu'il n'a pas comme les autres, c'est s'élever sans respect contre la divine Providence, & ne la pas adorer dans tout ce qu'il lui plaît d'ordonner. En un mot, railler purement pour se divertir & pour divertir les autres, c'est perdre le tems dans une criminelle oisiveté, & l'on doit rechercher des plaisirs plus honnêtes & plus innocens.

Plus nous sommes au-dessus des autres par la naissance, les emplois & le bien, plus nous devons être circonspects à ne leur rien dire qui les puisse chagriner. Le rang qui nous éleve ne nous donne pas droit de les mépriser & de les brusquer. Ils n'osent nous railler, parce qu'ils nous craignent ; ne les raillons pas afin qu'ils nous aiment.

Heureux celui qui n'a point de défauts notables, sur lesquels on le puisse railler, mais encore mille fois plus heureux celui qui regarde les autres, comme s'ils n'en avoient pas, & qui sans avoir égard à la difference qui se trouve entr'eux & lui, les traite comme il en est traité ; c'est-à-dire, qui agit avec eux avec la même prudence & la même honnêteté, qu'ils font paroître pour son mérite & pour sa personne.

Quand on veut vivre doucement les uns avec les autres, il faut tous ſe pardonner quelque choſe, & tous ſe faire grace en quelques rencontres. Il faut ſans ceſſe avoir en main des lunettes qui éloignent les objets & qui rapetiſſent ſi bien les défauts des autres, qu'ils ne nous paroiſſent plus.

Celui qui diſant un bon mot, croit s'ériger en homme d'eſprit, ſe trompe; il en aura toujours aſſez s'il paſſe pour honnête homme, & s'il ſait ſe conſerver ſes amis.

M.... eſt content quand il a fait une raillerie fine & d'un tour adroit & ſpirituel. M.... dit qu'il l'eſt encore plus quand il s'eſt empêché d'en faire, & qu'il a ſacrifié quelques paroles qui lui auroient fait honneur, à la reputation des autres, & au repos de ſa conſcience.

La raillerie eſt encore plus meſſeante aux beau Sexe. C'eſt une tache à une perſonne bien faite de n'avoir pas l'eſprit de même. Ce n'eſt pas aſſez qu'on diſe d'elle qu'elle eſt belle, il faut qu'on diſe auſſi qu'elle eſt bonne. Son humeur obligeante plaira toujours plus que ſes charmes, & rien ne lui attirera plus l'eſtime de tout le monde, que ſon honnêteté & ſa modeſtie. Ainſi, elle doit toujours s'abſtenir de railler, & ſon principal ſoin doit être de

dire du bien de toutes celles qui ſont de ſa ſocieté & de ſes plaiſirs.

Tout le monde eſtime & aime Madame... parce qu'elle n'a de ſa vie parlé mal de perſonne, & qu'elle prend à tout moment le parti des abſens. Railler quelqu'un, ou la chaſſer de la compagnie où elle eſt, c'eſt la même choſe. On ne la peut aſſez louer ſur ce chapitre ; ainſi on ſe fait un plaiſir de l'avoir, ſoit à la Ville, ſoit à la Cour, & l'on peut aſſurer qu'elle a pour amis & pour amies tous ceux & toutes celles qui la connoiſſent.

M... de qui on faiſoit un jour cent railleries en ſa preſence, & que l'on traitoit d'homme ſans cervelle & ſans jugement, ſurprit tous ceux avec qui il étoit, lorſqu'ils remarquerent qu'il ne s'en offenſoit pas ; mais pour faire ceſſer cette ſurpriſe, il leur apprit que Seneque avoit coutume de dire, qu'il falloit naître Roi ou fou ; que n'étant pas né Roi, il s'étoit trouvé obligé de s'accommoder de l'autre titre, & qu'ainſi celui qui l'avoit traité de fou, n'avoit pas tant de tort qu'ils penſoient. Cette réponſe fit rougir ceux qui ſe l'étoient attirée & donna une haute idée de la moderation & de la vertu de celui qui l'avoit faite.

La réponſe du Taſſe dans une pareille rencontre, ne fut pas moins ſpirituelle ni

moins eſtimée. Un homme l'aïant raillé d'une maniere fort déſobligeante, il demeura dans un ſilence qui étonnoit le Railleur. Un autre de la compagnie dit d'un ton aſſez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne pas parler dans de ſemblables occaſions. *Vous vous trompez*, répondit le Taſſe, *un fou ne ſait pas ſe taire.*

CHAPITRE XIX.

De l'Interêt.

LE Poëte, pour exprimer ce que l'interêt (*a*) a de pouvoir ſur nos cœurs & ſur nos eſprits, dit, que la faim des Mortels pour lors, eſt ſi grande & ſi preſſante, qu'il n'y a rien qu'ils ne faſſent quand ils la reſſentent.

Les preſens font ouvrir les yeux & les oreilles à ceux qui ne veulent ni voir ni entendre, & ils font faire tout ce que l'on veut à ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu. Que dis-je; ils la font même perdre ſouvent à ceux qui l'ont. C'eſt ce qui a fait dire à (*b*) ſaint Ambroiſe, que nous nous laiſſons aiſément prendre dans les filets, quand ceux qui nous ſont tendus ſont faits d'or ou d'argent.

(a) *Virg. lib. 1. Eneid.*
(b) *S. Amb. de Bono mortis, c. 5.*

C'eſt ce qui a fait auſſi penſer à ſaint Auguſtin, qu'il n'y avoit point de poiſon plus * dangereux que celui que l'on prépare & que l'on preſente dans une coupe d'or. C'eſt, dit-il, le plus efficace des poiſons ; il va d'abord gagner le cœur & donne la mort à l'ame en un moment.

Combien d'injuſtices faites dans le Jugement ! combien d'innocentes Vierges corrompues ! combien de meurtres & d'homicides commis ! Enfin que de déteſtables actions faites pour avoir de ce riche métail que l'on va chercher dans les entrailles de la terre !

On ne ſauroit trop gemir ſur le nombre de ces ames mercenaires, lâches & criminelles, qui ſacrifient à leur interêt la gloire de Dieu & le repos de leur conſcience ; mais auſſi on ne peut trop ſe réjouir du grand nombre de ces genereux Chrétiens, ſur leſquels l'interêt n'a aucun pouvoir, que la droiture, la juſtice & la Loi de Dieu gouvernent, & qui regardent avec des yeux de mépris & de haine tout ce qui pourroit flater leur cupidité & leur ambition.

Il me ſouvient d'une action d'une Dame de qualité, qui fait bien voir la grandeur de ſon ame & la ſolidité de ſa vertu. Il ne lui manquoit que du bien, parce qu'elle

* *S. Aug. lib. 2. de Ord. c. 8.*

étoit autant distinguée par sa beauté que par le rang qu'elle tenoit dans le monde. Un homme extrêmement riche, & à qui rien ne coutoit, lui fit faire des propositions pour mériter l'honneur de ses bonnes graces. Ces propositions paroissoient avantageuses au-delà de tout ce que l'on en pouvoit croire, & elles étoient proportionnées d'une part à la naissance & à la beauté de celle à qui elles étoient faites, & de l'autre, aux richesses & à la passion de celui qui les faisoit faire.

La Dame coupa court, & lui fit dire, qu'il étoit vrai qu'elle ressentoit plus que personne le malheur de n'être pas à son aise, mais que quelque haine & quelque aversion qu'elle eût pour l'état où elle se trouvoit, elle en avoit encore plus mille fois pour le peché, & sa bonté l'empêcha de s'emporter & de perdre celui qui avoit été assez aveuglé pour oublier le respect qu'il lui devoit.

Il me souvient d'une autre action, qui n'est pas véritablement d'un si grand éclat, mais qui est plus extraordinaire. Elle est d'un Confesseur d'une Maison Religieuse. Une Dame le vint trouver, & lui apportant deux cens pistoles, le pria de les vouloir emploïer à quelque parement d'Autel, ou à quelque autre usage & profit de sa Maison, tel qu'il le jugeroit à

propos. Le Confeſſeur la remercia, & lui dit : Il y a, Madame, dans notre voiſinage des néceſſités plus preſſantes que celles de notre Maiſon ; elle n'eſt pas riche à la vérité, mais elle n'eſt pas dans le beſoin, & vous devez regarder les Pauvres de votre Paroiſſe pour les dignes objets de vos aumônes & de vos charités ; & ſur ce que cette Dame lui fit entendre que l'un n'empêcheroit pas l'autre, il lui répondit que ces honteux, ces affligés & ces malheureux méritoient bien qu'elle emploïât le tout à leur ſecours. Je n'ajoute rien, je ſai le nom du Confeſſeur & de la Dame.

L'un fit voir dans cette rencontre avec quel déſintereſſement il donnoit conſeil à ſa penitente ; l'autre fit connoître avec quelle ſoumiſſion elle recevoit ſes avis, & avec quelle fidelité elle tâchoit d'en profiter. Cependant on veut tous les jours faire paſſer cet Ordre pour très-intereſſé. S'il eſt permis d'en juger par l'action de ce Particulier, on lui fait grande injuſtice.

Ce que je viens de rapporter doit être d'autant moins ſuſpect, que je n'ai jamais eu aucune étroite liaiſon avec ces bons Peres, que je n'ai point étudié chez eux, que je ſuis fort homme de Paroiſſe & que je ne leur ai jamais confié le ſecret de ma conſcience.

Les gens du ſiécle font tout par interêt ; ceux qui n'en ſont point de cœur & d'affection, & qui ſont à Dieu, n'y ont aucun égard. Je connois deux Communautés de bons Prêtres à Paris *, qu'on ne peut aſſez louer ſur ce chapitre ; jamais Prêtres n'ont moins enviſagé le bien, & jamais Prêtres n'ont travaillé plus utilement pour l'Egliſe. Auſſi on peut aſſurer que leurs Communautés ſont devenues le modele de toutes celles qui ſe ſont depuis établies dans ce Dioceſe, & par tout le Roïaume.

A bien examiner tout ce qui ſe paſſe dans le monde, on reconnoît, que l'interêt ſeul eſt cauſe de tous les ſoins que l'on y prend, & de tous les pas que l'on y fait. On s'attache à un Prince ou à un grand Seigneur. Pourquoi ? parce qu'ils peuvent faire du bien, & il ſeroit contre la prudence & le bon ſens de s'y attacher autrement.

Le lierre s'attache à un mur, parce qu'il eſt ſon appui & qu'il lui ſert à s'élever. Il en eſt de même du Gentilhomme à l'égard d'un Prince ou d'un grand Seigneur. Il faut être ſoutenu dans ſa profeſſion ; par le moïen d'un puiſſant appui on s'éleve, & tout réuſſit.

* *Meſſieurs de la Communauté de S. Nicolas du Chardonnet & de S. Sulpice.*

Un Seigneur n'eſt pas fâché que l'on s'attache à lui par interêt ; cela marque ſa grandeur & ſa puiſſance ; mais il eſt fâché que l'on faſſe trop paroître cet interêt, & que l'on ne ſe repoſe pas aſſez ſur ſa bonté & ſur ſa generoſité, pour prendre ſoin de ceux qui le ſervent.

Un Prince ne ſouffriroit pas un Gentilhomme auprès de lui s'il ſavoit que ce Gentilhomme n'en eſperât rien. La raiſon eſt, qu'il ſe trouveroit redevable à ce Gentilhomme de tous ſes ſoins, & cela le chagrineroit. L'avantage que l'un auroit de ſervir pour rien, rendroit à l'autre ſon ſervice déſagréable. Nous ne voulons point avoir obligation à celui qui nous en devroit avoir ; on eſt ſi délicat ſur ce point, que l'on n'en peut revenir.

Un Domeſtique qui nous ſerviroit ſans gages, ne ſeroit pas celui qui nous plairoit le plus ; nous ne ſerions pas en droit de lui rien dire ou de lui rien demander qui pût lui donner de la peine, & il ſeroit en droit de ſe plaindre du peu de conſideration, qu'en quelques rencontres nous pourrions avoir pour lui ; il iroit trop du nôtre qu'un Domeſtique pût nous reprocher notre conduite, quand nous ne pourrions blâmer la ſienne. Les noms de Maître & de Domeſtique ne mettroient pas ſeuls aſſez de difference entr'eux ; il

faut d'une part qu'il ſe trouve de la dépendance, & de la reconnoiſſance de l'autre; il faut que d'un côté on ſerve pour être récompenſé, & que de l'autre on récompenſe après avoir été ſervi.

Je reprochois un jour à une Religieuſe, que ſa Communauté étoit trop intereſſée. Elle me dit en riant : Vous avez bien fait, Monſieur, de ne vous pas marier, vous n'auriez pas pris le ſoin d'amaſſer du bien à vos enfans; & elle ajouta, qu'elle pardonnoit aux peres & aux meres, quand ils ne témoignoient pas tant d'empreſſement pour faire leurs enfans riches, puiſqu'ils ne ſavoient pas s'ils méritoient de l'être; mais que les Communautés ſavent bien que leurs enfans vivront toujours d'une maniere à faire un bon uſage de ce qu'elles leur amaſſeront. Cette diſtinction ne ſeroit pas tombée par terre, ſi j'euſſe eu le tems de la relever, & ſi le lieu où j'étois ne m'eût pas empêché de faire une répartie telle que je l'imaginois.

Un Directeur trop ſevere, qui ne pardonne rien pour les autres, qui invective le plus contre les commodités de la vie, & qui ne prêche que mortification & penitence, devient ſouvent fort traitable ſur tout cela pour celles qui ſe mettent ſous ſa conduite. Son interêt le fait chan-

ger de langage ; ſes Poulettes prennent un ſoin particulier de lui, leur table en eſt meilleure, les bouillons ne lui manquent pas, ni les confitures dès qu'il eſt un peu indiſpoſé. Ainſi ſa ſeverité ne tombe plus que ſur celles qui ne lui rendent aucun ſervice, & qui n'entrent pas dans les vûes & dans les interêts de ſa réputation & de ſa ſanté.

Il me ſouvient qu'une bonne Veuve, qui paſſoit ſoixante ans, me conta un jour, qu'étant allée dîner chez une de ſes amies à deux lieues de Paris, elle y trouva un de ces ſortes de Directeurs inquiets & zelés, qui outrent la dévotion en toutes rencontres, & qui portent tout à l'extrémité. Cette Dame ne fut pas plutôt deſcendue de caroſſe, que le Directeur l'entreprit, & lui dit qu'elle feroit bien mieux de donner aux Pauvres ce qu'elle emploïoit pour nourrir ſes chevaux ; que ce ſeroit devant Dieu une action heroïque, & qu'elle ne pouvoit ainſi ſe dépouiller pour revêtir les Pauvres, ſans mériter le Paradis.

La Dame ne goûta en aucune maniere ſon conſeil donné ſans raiſon & ſi fort à contre-tems ; mais elle étoit chez une amie, & elle avoit affaire à un Prêtre eſtimé & reſpecté dans la maiſon. Elle ſe contenta de changer de diſcours. Il fallut

s'en revenir le ſoir ; le Directeur ne manqua pas de lui demander une place dans ſon caroſſe. Elle la lui refuſa de bonne grace, & le pria de ſe ſouvenir du conſeil qu'il lui avoit donné le matin, & que tout homme qui parloit ainſi devoit toujours aller à pied. On eut beau s'entremettre, on ne put jamais ménager une place pour ce Prêtre Directeur, & la Dame revint ſans lui, avec une petite joie interieure, dont elle ne ſe pouvoit taire.

Le plus intereſſé des hommes eſt celui qui tâche à le paroître moins. L'interêt le mieux caché eſt toujours celui qui eſt le plus veritable. C'eſt ſouvent agir contre ſes interêts que de les faire connoître, & c'eſt quelquefois travailler pour ſes interêts, que de porter ceux des autres.

Les interêts ſont de differente nature. Il y en a qui paroiſſent d'abord ; les autres ne ſont pas ſi aiſés à reconnoître : il faut de l'eſprit & de la délicateſſe pour en bien juger ; mais le tems & la maniere d'agir font enfin démêler le faux & l'apparent d'avec le vrai, & l'on ne s'y trompe plus.

Une piſtole ou deux font faire à un Soldat, ce qu'il ne feroit pas pour ſon Capitaine, ſes parens & ſes amis. Un Avocat ſe prépare à plaider une cauſe avec un ſoin extrême, il y paſſe les jours & les nuits,

& pourquoi ? Afin de passer pour habile homme, & de se mettre en état de mener une vie douce & agréable.

Un homme interessé a toujours les yeux ouverts ; il voit de loin & de près tout ce qui peut nuire ou contribuer à sa fortune ; tous les soins qu'il se donne le menent au chemin qu'il veut prendre & tous les pas qu'il y fait le conduisent droit où il veut aller. S'il arrête quelquefois dans ce chemin, c'est pour prendre haleine & arriver plûtôt.

CHAPITRE XX.

Des honnêtes gens.

IL en eſt de l'honneur comme de l'eſprit, tout le monde croit en avoir. Qu'on n'ait point de naiſſance, point de Charge, point de ſanté, point de bien, & que l'on ſoit par conſéquent fort malheureux ſelon le monde, on ſe retranche ſur l'honneur, & il n'y a perſonne qui ne diſe que la fortune lui a tout enlevé mais qu'elle ne peut lui ôter l'avantage d'être honnête homme, & de paſſer pour tel.

La qualité d'honnête homme ne peut juſtement être refuſée qu'à un fripon, qu'à un libertin & qu'à un homme de mauvaiſe vie ; mais comme chacun ſe cache le mieux qu'il peut pour ne ſe pas faire connoître, on la donne ſouvent à ceux qui ne la méritent pas.

C'eſt une conſolation pour un malheureux, qu'on le plaigne & qu'on le traite comme s'il ne l'étoit pas ; ou pour mieux dire, c'eſt une conſolation pour un malheureux, que l'on reconnoiſſe en lui au milieu de ſes diſgraces, des qualités qui font qu'on le conſidere, & que l'on agit avec lui avec diſtinction.

Ce n'eſt ni la naiſſance, ni l'eſprit, ni le bien, qui rend ceux qui ont ces avantages honnêtes gens, & c'eſt la maniere dont ils uſent de ces avantages. Deux Magiſtrats ou deux Officiers d'armée qui ſont dans un même poſte, ne ſont pas pour cela également honnêtes gens; c'eſt leur façon de vivre qui les rend tels. Il y a bien des conditions requiſes pour faire un honnête homme. Il faut qu'il s'acquitte parfaitement de ſes devoirs à l'égard de Dieu, à ſon égard & à l'égard de ceux avec qui il a à vivre; c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'il ait de la pieté, qu'il ſoit ſans paſſion, & qu'il oblige tout le monde autant qu'il le peut. Un honnête homme de cette maniere eſt bien rare.

Pourvû que l'on ſoit civil & agréable en compagnie, que l'on aime les plaiſirs, que l'on ſache vivre avec cette politeſſe que la routine du monde apprend, que l'on ait quelque habitude chez les Grands, on paſſe aiſément pour honnête homme; il n'en faut pas davantage dans l'uſage du ſiecle, pour faire donner ce nom & cette qualité à celui qui eſt peut-être fort libertin, & qui n'a peut-être ni cœur ni honneur.

Chez les Dames, pourvû qu'un homme ſoit fort reſpectueux, qu'il ſache & débite des nouvelles, qu'il ſoit toujours prêt

de donner la Comedie ou d'aller à la promenade, & que ſon équipage ſoit en bon état, c'eſt un fort galant & fort honnête homme.

A l'Armée, pourvû qu'un homme ſoit brave & intrepide, qu'il donne volontiers à manger, qu'il prête de bonne grace de l'argent à ſes amis & aux Officiers de ſa Brigade ou de ſon Regiment, c'eſt un des plus honnêtes hommes que le Roi ait dans toutes ſes Troupes.

Qu'un Magiſtrat ſoit aſſidu à ſa Charge, qu'il reçoive avec civilité ceux & celles qui vont le ſolliciter, & qu'il ait de la droiture dans ſes jugemens, c'eſt un parfaitement honnête homme.

Que ceux qui ne ſont point dans l'emploi ne bruſquent perſonne, qu'ils paroiſſent toujours complaiſans & bienfaiſans, ils ont beau avoir quelque habitude criminelle, ou être ſujets à quelque autre paſſion déreglée, on n'y a point d'égard, ils ſont honnêtes gens.

Que toutes ces ſortes de perſonnes aient quelque bonne qualité, & qu'ils en aient de mauvaiſes, on n'eſt pas obligé de les examiner de ſi près; ils ſont honnêtes gens ſelon le monde, & c'eſt aſſez.

Celui qui voudroit s'inſcrire en faux ſur la qualité d'honnête homme, quel-

quefois si mal donnée, trouveroit mille gens qui lui romproient en visiere & qui s'emporteroient sur cette injustice prétendue.

Le monde est plein d'honnêtes gens de cette trempe, mais il n'est pas plein de gens de pieté dans ce qui regarde la Religion, & de gens d'équité à l'égard de tous ceux avec qui ils ont affaire.

Tel est souvent honnête homme chez ses amis, qui ne l'est gueres chez lui, soit à l'égard de sa femme ou de ses enfans, soit à l'égard de ses Domestiques.

Un Officier General ou Subalterne, est souvent honnête homme à la tête d'une Armée & dans l'occasion, qui ne l'est gueres dans le jeu, où il s'emporte brutalement & avec excès.

Que le monde en pense ce qu'il voudra, je ne tiendrai jamais pour honnête homme, celui qui se laisse dominer par une passion, soit d'avarice, soit d'amour, soit d'ambition. Tout ce que je puis dire de cet homme, c'est qu'il a de bons intervalles, & que dans le fond il ne peut être honnête homme avec une foiblesse de cette nature.

Un honnête homme l'est en tous lieux & toujours, il n'est point sujet à des bizarreries & à des entretiens qui surprennent.

Chacun de nous doit plus s'étudier à vivre en honnête homme, qu'à paſſer pour honnête homme; & l'on ne vit pas longtems de cette maniere, ſans ſe faire connoître pour ce qu'on eſt.

A parler ſincerement, c'eſt peu de choſe que d'être honnête homme ſelon le monde. A moins de l'être comme le doit être un Chrétien qui craint Dieu, & qui aime ſon prochain: cette qualité ne doit point faire d'envie.

Le titre ou la qualité d'honnête homme ſe donne trop aiſément pour l'eſtimer beaucoup, elle va dans mon ſens d'un pas égal avec celle de Comte & Marquis, que l'on jette à la tête de bien des gens, qui n'ont pas un pouce de terre en fief.

Le caractere d'un véritablement honnête homme, eſt d'être également zelé & reſpectueux pour tout ce qui a du rapport à la Religion, également délicat & prudent, pour tout ce qui regarde l'honneur, également chaud & promt pour le ſervice de ſes amis, également plein de reconnoiſſance & d'amitié pour ceux à qui il a obligation; également plein de juſtice & de bonté pour ſes Domeſtiques, également plein d'amour & de reſpect pour ceux qui lui ont donné la naiſſance, & enfin également plein de ſoin & de tendreſſe pour ſa femme & ſes enfans.

C'eſt à toutes ces marques que l'on doit reconnoître les honnêtes gens. Celui qui ne les a pas, n'a que les dehors trompeurs & les fauſſes apparences d'un honnête homme. C'eſt une méchante copie d'un bon original; c'eſt un portrait qui ne reſſemble que dans les traits groſſiers de ce qu'il devroit mieux repreſenter; ou pour parler plus juſte, c'eſt la figure ou le cadavre d'un honnête homme. L'ame & l'eſprit n'y ſont point, & on peut aſſurer qu'un honnête homme ainſi bâti, ne doit être reputé honnête homme que parmi ceux qui ne le ſont pas plus que lui.

Si l'on trouve que je demande un trop grand nombre de bonnes qualités dans un honnête homme, pour que l'on en puiſſe trouver beaucoup de cette ſorte, je ne ferai pas un procès à ceux qui en exigeront moins. Nous ne convenons pas tous ſur nos ſentimens, & je ne prétens pas combattre ceux des autres en rapportant ſimplement les miens. Ainſi je laiſſe la liberté à tout le monde de ſe faire un honnête homme à ſon goût & à ſa mode.

Si on m'oblige néanmoins à déclarer en peu de mots ce que c'eſt qu'un honnête homme, ſelon l'idée que je m'en fais; je dirai que c'eſt un homme qui a un bon ſens, une probité inviolable, une humeur douce, un cœur capable de tout

bien, un esprit agréable, un naturel fait pour la vertu & pour plaire à tout le monde, un air qui attire les yeux de tous les autres, & qui marque l'empire que son ame a sur les cœurs, par la modestie de son visage, & par la tranquillité de son esprit.

CHAPITRE XXI.

De l'Affectation.

IL faut avoir l'esprit bien mal fait pour blâmer toutes les affectations. Il y en a à la vérité, que l'on ne peut s'empêcher de condamner, parce qu'elles sont criminelles; mais il y en a pour lesquelles on peut avoir de l'indulgence & que l'on peut souffrir. Il y en a même que l'on doit approuver & louer.

Un Prédicateur remarque, qu'il presse & qu'il touche, quand il se sert de certaines expressions tendres & fortes tout ensemble, & qu'il accompagne ces expressions d'un ton de voix qui penetre jusqu'au cœur. Affecter de toucher de cette maniere, c'est savoir user de ses talens avec avantage, c'est les emploïer utilement, c'est remplir les devoirs d'un bon & véritable Prédicateur, c'est travailler avec fruit au salut des ames & à la gloire de Dieu dans leur conversion.

Une femme affecte de plaire par ſes habits, par ſes œillades, par ſes paroles & par ſon immodeſtie, dans le deſſein de donner de l'amour à ceux qu'elle veut engager. Tout ce qu'elle fait dans cet eſprit eſt criminel. Ainſi toutes les mouches qu'elle ſe met ſur le viſage, tout le rouge & tout le blanc qu'elle emploie pour ſe faire un teint frais & uni, & toutes les peines qu'elle prend pour ſe donner un air jeune, ſont autant de chefs ſur leſquels on a lieu de lui faire ſon procès & de la condamner.

Une femme qui affecte de certaines petites minauderies, ſans autre deſſein que de vouloir paroître plus jeune & plus belle, mérite en vérité qu'on l'excuſe. On en pardonne bien d'autres aux hommes, qui devroient être au-deſſus de mille choſes qu'ils affectent.

Les perruques devenues ſi à la mode, ne plairoient pas tant, ſi elles n'accompagnoient pas ſi bien le viſage, & ſi elles ne cachoient pas dix ou douze bonnes années, qu'elles ſemblent ôter à ceux qui les portent. Cela fait, quoiqu'elles ſoient toujours fort incommodes, qu'on les aime en tout tems.

Cette affectation de ne paroître pas ſi âgé que l'on eſt, ſe ſouffre ſans peine dans l'un & dans l'autre ſexe, parce qu'elle

n'eſt pas contre les bonnes mœurs, & qu'elle ne fait préjudice à perſonne. L'entêtement de paroître plus jeune que l'on n'eſt, eſt ſi general, que je ne ſai ſi les perruques ne ſeroient pas d'un agréable ſecours aux Prêtres, aux Religieux & aux Religieuſes, pour les flater ſur leur âge, ſi leur profeſſion leur permettoit d'en porter.

Les anciens étoient trop ſcrupuleux & trop ſéveres ſur ce point. L'hiſtoire profane nous apprend, qu'un certain vieillard nommé Eoeus, s'étant preſenté devant Archidamus Roi des Lacedemoniens, en qualité d'Ambaſſadeur d'un des Princes ſes voiſins, fut honteuſement renvoïé comme un homme à la parole duquel on ne pouvoit ſe fier, parce que voulant paroître jeune, il avoit peint ſes cheveux gris, & que par ce déguiſement qu'il avoit affecté, il faiſoit juger qu'il ne pouvoit être ſincere dans le fond de ſon cœur, encore moins dans ſes paroles.

Nous ſavons mieux vivre que ces Lacedemoniens, & nous ne voulons pas outrer la ſeverité juſqu'à ce point, que d'ôter aux Etrangers la liberté de telle maniere qu'il leur plaît, & encore moins de l'ôter à ceux que le droit des gens oblige de recevoir avec honnêteté.

Notre politeſſe qui ſe remarque moins

dans nos habits que dans nos mœurs, fait que nous n'insultons pas les vêtemens qui nous semblent bizarres, & notre civilité s'étend jusqu'à en faire à ceux, que les humeurs & les inclinations ont plus separés de nous, que les montagnes & les mers.

Un Seigneur, dans le voisinage duquel j'ai long tems demeuré, ne sortoit jamais les soirs en Hiver, qu'avec quatre flambeaux, & même quand il alloit à vingt pas de son Hôtel, chez une Dame où il jouoit & mangeoit très-souvent, il n'en rabatoit rien ; toujours les quatre flambeaux marchoient devant lui ; ainsi quand on voïoit quatre flambeaux accompagner ou préceder un carosse, on étoit sûr que c'étoit ce Seigneur. L'affectation de se distinguer de cette maniere, auroit été blâmée dans un autre ; mais il avoit tant de belles qualités, qu'on lui pouvoit bien passer cette singularité sans la lui reprocher ; elle étoit en lui comme une ombre dans un tableau, qui ne sert qu'à le faire estimer davantage, & qu'à en augmenter le prix.

Il faut toujours agir naturellement & de bonne foi sans rien affecter ; mais lorsque l'affectation est utile & agréable, elle perd son nom, & elle cesse d'être affectation. C'est avoir de la conduite que d'affecter

fecter de dire ou de faire ce qui peut plaire à ſon Prince, à ſes parens & à ſes amis.

A l'égard du Prince, le bien qu'il nous peut faire, & le rang qu'il tient parmi nous, rendent ces affectations legitimes. A l'égard des autres, la ſocieté civile & l'amitié les autoriſent & les font eſtimer par tout.

Il ne faut point affecter de dire que l'on n'aime ni le jeu, ni le cours, ni la danſe, ni la comedie; mais il faut agir de telle ſorte, que l'on voïe en effet que nous ne les aimons pas. L'affectation eſt toujours priſe en mauvaiſe part; & dès que l'on affecte de faire paroître qu'on aime ou que l'on hait quelque choſe, on fait croire que l'on veut condamner ceux qui n'aiment pas ce qu'on aime, ou qui ne haïſſent pas ce qu'on hait. Cette affectation paſſe toujours pour une cenſure recherchée & étudiée.

L'affectation n'eſt pas plus approuvée dans les Pauvres que dans les riches. Il y a des mendians à qui on donneroit beaucoup davantage, s'ils n'affectoient pas de paroître plus eſtropiés ou plus malades qu'ils ne le ſont. Ils ont recours à cent artifices pour émouvoir à la compaſſion, & c'eſt ce qui la diminue ou l'étouffe abſolument.

Il y a quelque tems qu'un homme d'esprit me parla juste sur ce sujet. Ce pauvre, me dit-il, seroit bientôt riche & en parfaite santé, s'il n'affectoit pas de paroître si pauvre & si malade.

Une Dame véritablement charitable, prit la chose d'une autre maniere dans une pareille rencontre. Un gueux la persecutant en ma presence d'un ton plaintif & moribond, elle lui donna l'aumône; sur quoi aïant pris la parole, je lui dis, qu'il falloit être bonne pour donner à ces sortes de gueux, qui veulent passer pour ce qu'ils ne sont pas. Elle me répondit fort spirituellement, qu'elle ne leur donnoit pas en vûe de leurs maux apparens, mais en vûe de leur véritable nécessité, qui devoit être bien grande, puisqu'elle les obligeoit à trouver dans l'industrie & dans le déguisement, les moïens de subsister & de vivre.

Il y a des occasions où il faut toujours affecter de paroître ce que l'on est; c'est-à-dire, chaste, plein de foi, plein de zele pour tout ce qui regarde l'Eglise, & plein de respect & de fidélité pour son Prince. Il y en a d'autres où il suffit de ne pas changer sa conduite, sans affecter de paroître ce que l'on est. La prudence fait prendre là-dessus de justes mesures, & fait embrasser l'un ou l'autre de ces partis se-

lon les circonſtances dans leſquelles on ſe trouve, & ſelon les perſonnes avec qui on eſt.

Les plus établis dans le bien, n'affectent point de parler de la vertu. Ils vont toujours leur train ſans s'arrêter, & ſans ſe détourner à droit ni à gauche. Celui qui affecte d'en parler, donne à connoître qu'il commence, & qu'il veut déja paſſer pour ce qu'il n'eſt pas encore.

Une affectation qui ſe fait remarquer, donne une idée du contraire de ce que l'on affecte ; il n'eſt point de feſtin pareil à celui d'un avare.

Il me ſouvient qu'étant prié d'aller dîner chez un Abbé, qui a la réputation de remplir ſouvent ſon coffre fort, & de ne le gueres vuider, & que l'on croît être fort ménager, en toutes rencontres, on me demanda le matin ce que je faiſois ce jour-là. Je répondis, que je dînerois chez M.... Chez M... me répartit celui qui m'avoit interrogé ? Vous ferez aſſurément grande chere. Cet Abbé donne peu ſouvent à manger mais quand il en donne, c'eſt toujours d'une maniere exquiſe & délicate; rien n'y eſt épargné, & pour cauſe. Il croit, ajouta-t-il, par quelques repas de cette nature, paſſer pour liberal & pour homme à qui rien ne coute pour regaler ſes amis.

Celui qui n'aime pas la dépense & qui veut se marier, affecte de se mettre en bel équipage, & veut qu'on soit persuadé que ce qui a de l'éclat est de son goût. Cependant il est certain qu'il pâtit, qu'il peste dans le fonds de son cœur contre la coutume, & qu'il se fait violence, mais il n'y a point de remede; il faut dans cette conjoncture paroître malgré lui ce qu'il n'est pas, afin de mieux paroître un jour ce qu'il est.

C'est une égale tromperie de vouloir passer pour plus vertueux ou pour plus vicieux que l'on est. Cette affectation est criminelle; mais elle l'est plus dans une rencontre que dans l'autre. Vouloir passer pour vertueux, est une marque que l'on estime la vertu, & vouloir passer pour vicieux, est une preuve que l'on fait gloire de l'emportement & du libertinage.

Ceux qui affectent d'être civils & obligeans à tout le monde, se font par tout des amis, mais ceux qui le sont en tout tems & en tous lieux sans affecter de l'être, sont encore plus considerés, estimés & aimés.

CHAPITRE XXII.

Des Amis.

IL y a tant de belles & de bonnes qualités requiſes à un homme pour en vouloir faire ſon ami, que je ſuis ſurpris d'entendre dire à des gens qu'ils en ont quantité; dès lors que le nombre eſt grand, on peut aſſurer que ce ſont de faux amis, ou que ce ne ſont des amis que de nom.

Heureux eſt celui qui a un bon & un véritable ami, c'eſt un tréſor qu'il doit conſerver avec ſoin, & il doit s'eſtimer aſſez riche de l'avoir trouvé & de le poſſeder, ſans penſer à en chercher, & à s'en faire un ſecond.

On doit la même fidelité à ſon ami qu'à ſa femme, quoique ce ſoit d'une autre maniere; & comme un homme qui eſt content de ſa femme & qui l'aime, n'en peut prendre une autre ſans paſſer pour un ſcelerat, de même un homme qui a un ami dont il ſe loue, ne peut ſonger à en faire un nouveau, ſans ſe faire ſon procès, & ſans ſe rendre indigne de paſſer pour honnête homme.

La plûpart des amis du monde tiennent à peu. Ils ont été faits dans le jeu, dans les divertiſſemens, dans le bal, dans la pro-

menade, ou dans des visites rendues à la même personne. Cessez de jouer, n'allez plus au bal, à la Comedie, à la promenade, & ne soïez plus assidu à vos visites, adieu vos amis; vous les perdez avec la même facilité que vous les avez faits.

Etant à Rome, un ami de cette trempe, qui m'avoit quelquefois vû chez M. le Duc de Chaunes, pour lors Ambassadeur de France, & chez M. l'Ambassadeur de Malte, me vint un jour emprunter trente pistoles, sous prétexte qu'une Lettre de change de pareille somme qu'il attendoit & dont il avoit avis, n'étoit pas encore arrivée. Son compliment me surprit. J'avoue que je ne m'attendois pas à en recevoir un de sa part de cette nature, & il me semble qu'il n'étoit pas avec moi sur un pié à prendre cette liberté, ou au moins je ne le croïois pas; mais comme il étoit persuadé qu'il étoit mon ami, & que j'étois le sien, je le traitai comme il m'avoit traité. Je lui fis entendre que la loi entre amis est égale pour la demande & pour le refus, & que j'étois aussi bien fondé pour l'un, qu'il pensoit l'être pour l'autre.

J'eus néanmoins beaucoup de peine à le convaincre sur cette liberté réciproque de l'amitié. Je vis bien qu'il ne la goûtoit pas, & je pris delà occasion de lui dire,

qu'il n'étoit pas tant de mes amis qu'il le penſoit être, puiſqu'il ignoroit cette maxime, qui eſt une des fondamentales de l'amitié, qui permet également d'emprunter & de ne pas prêter, ſelon le beſoin dans lequel on eſt.

Comme nous ne convenions pas ſur nos principes, il ne faut pas s'étonner ſi notre amitié reçût ce jour-là une mortelle atteinte. Il me quitta fort chagrin, & j'eus quelque joie d'avoir gagné trente piſtoles par la maniere dont j'avois reçû ſon compliment; c'étoit en effet les gagner, que de ne les pas perdre en les lui prêtant. Il n'avoit pas la réputation d'être fort exact à païer ſes dettes, & il s'étoit même fait des loix toutes particulieres ſur l'amitié, dont je n'avois jamais oui parler. Il tenoit pour certain que les prêts faits de cette maniere entre deux amis, changeoient de nature, & qu'ils devenoient des dons & des preſens. Quand on ne lui vouloit pas paſſer cette maxime, il diſoit que la coutume l'établiſſoit & la confirmoit.

A entendre parler cet homme, il étoit un des meilleurs & plus chauds amis qu'on pût avoir; il le faiſoit en effet aſſez connoître à ceux qui le recevoient ſur ce pied-là; il ne les quittoit point, toujours à leur table & toujours dans leurs plaiſirs; mais comme je ne m'accommodois pas de

ces ſortes d'amis, je ne fus pas fâché qu'il ne me comptât pas pour un des ſiens, & qu'il fût perſuadé qu'il ne ſeroit jamais des miens.

Il n'eſt pas ſurprenant que l'on prête des ſommes conſiderables à des amis, puiſque l'on en donne par honnêteté, generoſité, & charité à des gens qui ne le ſont pas; mais il eſt d'un galant homme de ne pas ſe laiſſer ſurprendre par de faux amis, & de faire paroître aux gens qui ſans raiſon prennent le titre & le nom d'amis, qu'on ne les reçoit point pour tels.

Je ne conſeillerai jamais à un homme de ſe marier; je ne lui conſeillerai auſſi jamais de ſe faire un ami. Il n'y a gueres moins d'engagement avec l'un qu'avec l'autre, & l'obligation de partager les peines, les diſgraces & les afflictions avec tous les deux eſt égale. On a aſſez de ſes chagrins, ſans en chercher ailleurs & de nouveaux.

Que l'on mette dans une balance les agrémens & les avantages d'avoir un ami, & que l'on mette dans une autre ceux de n'en avoir pas, je crois que cette derniere l'emportera toujours ſur la premiere; mais quand le poids de l'une & de l'autre ſeroit juſte, la liberté eſt un aſſez grand bien pour ſe déclarer en faveur

de celui qui n'eſt pas obligé de reveler ſon ſecret qu'à lui-même.

Quand un ami en uſe avec nous comme nous le ſouhaitons, il fait ſon devoir; quand il n'en uſe pas comme nous le deſirons, nous en avons du déplaiſir; mais je ne ſai ſi nous ne ſommes pas beaucoup plus ſenſibles à l'un qu'à l'autre. Je ne ſai ſi trois confidences qu'il nous a faites, nous ont été auſſi agréables, qu'un ſecret qu'il nous a caché nous a donné de chagrin. Trois ſervices rendus ſont bientôt oubliés par le refus d'une bagatelle.

Ce n'eſt pas une action glorieuſe de garder le ſecret d'un ami; l'obligation que nous avons ſur ce ſujet eſt ſi étroite & ſi naturelle, qu'il ne faut qu'un peu de raiſon ou de bon ſens pour ne s'en vouloir jamais diſpenſer; mais c'eſt une action infâme que le violer. Comme la confiance eſt le gage le plus eſſentiel de la ſincere amitié, c'eſt une lâcheté qu'on ne ſauroit pardonner, que d'abuſer d'un ſecret, & de trahir, en le revelant, celui qui nous l'a confié.

Il arrive aſſez ſouvent, qu'un homme qui nous a donné cent preuves de ſon amitié, qui a été l'eſpace de ſix ans le fidéle dépoſitaire de nos penſées les plus cachées, ſe brouille avec nous pour un interêt de peu de conſequence, pour une

jalousie, pour un point d'honneur, en un mot pour une parole qui nous est échapée; & cet homme discret qui ne parloit jamais, devient tout d'un coup un valet de Terence, qui semblable à un tonneau percé, ne peut rien retenir. Cet homme si secret devient un éco qui se fait entendre par tout. Faites après fonds sur votre ami, & publiez en tous lieux, que c'est la consolation d'un honnête homme d'avoir un ami.

Les amis sont obligés de garder le même silence, & d'avoir la même discretion que les Confesseurs; mais la difference qui s'y trouve, est que les uns sont toujours hommes, & qu'ils agissent toujours naturellement; & que les autres n'agissent pas purement en hommes, mais en hommes fortifiés par la grace du Sacrement de l'Ordre qu'ils ont reçû; ce qui fait que les premiers n'oublient pas ce qu'ils ont sû, & que par imprudence ou par vengeance ils peuvent quelquefois en parler; que les autres oublient ce qu'on leur dit, ou que s'ils ne l'oublient pas, la grace du Sacrement les fait agir comme s'ils l'avoient oublié, & comme s'ils ne l'avoient jamais sû.

Si on se fait une loi & un plaisir d'avoir un ami, au moins que l'on n'en ait qu'un. Comme on n'a pour les secrets de

ſa conſcience qu'un Confeſſeur, il faut auſſi pour le ſecret de ſes affaires, de ſon Domeſtique & de ſes interêts temporels, n'avoir qu'un ami. Quand on change de Confeſſeur ou de Directeur, on ne s'en trouve pas mieux, & cette diverſité de direction apporte toujours de l'inégalité dans notre conduite. Il ne ſe peut auſſi que le changement d'amis ne préjudicie notablement à nos affaires & à nos interêts.

D'un ami que nous avions, nous nous en faiſons pour l'ordinaire un ennemi, ſi nous rompons avec lui ſans raiſon, & ſans qu'il nous ait donné lieu à ce changement. Ainſi quand nous nous ſommes trompés dans notre choix, il vaut mieux ſouffrir une peu de notre imprudence, que de nous expoſer à la vengeance d'un homme qui ſe croit mépriſé & offenſé; il faut faire bonne mine, ſe ſoutenir autant qu'on le peut, & ne pas démentir dans un moment & à la vûe de tout le monde; tout ce que nous avons dit & fait depuis dix ans.

En matiere d'amitié, il ne faut pas aller plus vîte que celui avec qui nous la voulons lier. Il nous plaît, il revient à notre humeur, s'il nous paroît avoir toutes les qualités néceſſaires à un bon & prudent ami, mais il n'en eſt peut-être pas de même de nous à ſon égard. Il n'a

peut-être pas pour nous les mêmes ſentimens que nous avons pour lui. Ne faiſons pas toutes les avances, attendons au moins qu'il faſſe une partie du chemin. Ne nous jettons point à la tête des gens; il faut ſe connoître avant que de s'eſtimer, & il faut s'eſtimer avant que de s'aimer.

Il vaut mieux que l'on nous accuſe d'indifference quand nous n'avons point d'amis, que d'inconſtance & d'ingratitude quand nous les quittons & que nous les trahiſſons. L'indifference que l'on nous reproche en ce cas, nous procure une tranquillité d'eſprit dont on s'accommode aſſez; mais l'inconſtance & l'ingratitude dont on nous charge, nous perdent de réputation, & quand on l'a une fois perdue, il n'y a plus de joie dans la vie.

Nous ſommes tous ſi foibles & ſujets à tant d'imperfections, que ſi nous n'avons de l'indulgence pour nos amis, & s'ils n'en ont auſſi pour nous, notre amitié ne durera qu'autant que nos interêts l'entretiendront, & qu'ils nous y feront trouver notre compte; & quand nous romprons avec eux, notre bouche fera ſeulement connoître ce qui s'eſt paſſé il y a long-tems dans notre cœur.

Un homme qui ſe dit notre ami, ne doit pas être crû ſur ſa parole, comme il

ne doit pas ſe fier à ce que nous lui en diſons ; il faut s'en donner des preuves de part & d'autre, avant que de ſe le dire, & rien ne fait mieux croire qu'en effet on eſt amis, que quand l'experience le fait réciproquement connoître.

Avant que de ſe déterminer à faire un ami d'un homme que l'on eſtime, il faut y penſer long-tems ; on ne peut après s'y méprendre, & je ne blâmerois pas celui qui y penſeroit toute ſa vie.

Nous avons tous tant d'adreſſe pour nous déguiſer ; & notre induſtrie nous fournit tant de moïens de paroître ce que nous ne ſommes pas, qu'une habitude de quelques ſemaines ou de quelques mois, ne donne gueres une idée juſte & certaine de ce que l'on eſt. On ſe laiſſe prévenir ; une parole obligeante, un petit ſervice qui ne coute gueres, mais rendu de bonne grace, nous mene ſouvent trop loin, & l'on ne s'en repent pour l'ordinaire, que quand il n'en eſt plus tems.

On dit du Taſſe, qu'un homme voulant lui faire croire qu'il étoit de ſes amis contre l'opinion de tout le monde, demeura le dernier dans un bateau avec lui pour lui donner la main & l'aider à deſcendre ; & que le Taſſe, plein d'eſprit. connoiſſant ſon deſſein, lui dit : ce n'eſt pas pour deſcendre, Monſieur, que je voudrois être

aidé, c'eſt pour monter. Ils étoient tous deux à la Cour d'Alphonſe dernier Duc de Ferrare, & le Taſſe ſavoit que l'autre jaloux de ſa fortune, lui nuiſoit en toutes rencontres autant qu'il le pouvoit.

Les véritables amis ſont ceux que la pieté a fait amis ; ils ont mêmes vûes, même fin, mêmes motifs, & comme la charité en eſt la liaiſon, on peut aſſurer, qu'ils reſſemblent aux premiers Chrétiens, qui n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame.

C'eſt à ce ſujet qu'une Dame de mes amies, a dit fort à propos.

Les vulgaires Amis aiment par politique,
Selon leurs interêts ils changent tous les jours,
La marque d'une Ame Heroïque,
Eſt de n'aimer jamais, que pour aimer toujours.

Fin du ſecond Tome.

TABLE DES LETTRES

Contenues en ce Volume.

LETTRE CXCIX. *Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Caumartin la douairiere.* Page 1

LET. CXCV. *De felicitation sur une grace reçûe du Roi, à M. le Maréchal de Montrevel,* 3

LET. CXCVI. *De civilité pour le commencement de l'année, & de nouvelles sur les affaires publiques, à M. de Frejus,* 4

LET. CXCVII. *Compliment à M. de Villeneuve, Capitaine de Grenadiers du Regiment de Courtz Suisse,* 6

LET. CXCVIII. *De pieté & d'instruction à la sœur Angelique du Saint-Esprit,* 7

LET. CXCIX. *Compliment à Madame de Marbeuf, Présidente à Rennes,* 9

LET. CC. *Des avantages de la Retraite, & de la vanité du monde, à Madame la Marquise de Senectere,* 11

LET. CCI. *De compliment & de felicitation*

à M. le Maréchal Duc de Villars, Commandeur des Ordres du Roi, 12
LET. CCII. *De pieté & d'inſtruction à M. l'Abbé Flechier ſon neveu,* 13
LET. CCIII. *Compliment à Madame de Guenegaud,* 15
LET. CCIV. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 16
LET. CCV. *De remercîment & de civilité au R. P. Dom. Mabillon, ſur l'Oraiſon funebre de M. le Cardinal de Furſtemberg, prononcée par M. l'Abbé le Prevoſt, qu'il lui avoit envoïée,* la-même.
LET. CCVI. *De compliment & de felicitation à M. Feſchi Nonce Extraordinaire auprès de S. M. nommé à l'Archevêché de Genes,* 18
LET. CCVII. *Sur une conſpiration nouvelle des Fanatiques découverte,* 19
LET. CCVIII. *Sur le même ſujet,* 21
LET. CCIX. *Conſolation Chrétienne à une Religieuſe, ſur la mort d'une Abbeſſe,* 22
LET. CCX. *Compliment à Monſieur le Maréchal Duc de Villars,* 23
LET. CCXI. *Compliment à M. l'Abbé Baſtide, ſur le Panegyrique de S. Hilaire, dont il lui avoit fait preſent,* 25
LET. CCXII. *De condoleance à M. de Montauban, ſur la mort de M. ſon Frere,* 26
LET. CCXIII. *Compliment au Pere de la Rue, ſur l'Oraiſon funebre de M. de Meaux,* 27

LET. CCXIV. *De pieté à la Sœur Angelique du Saint-Eſprit*, 28
LET. CCXV. *De civilité à M. Margon, Brigadier des Armées du Roi*, 30
LET. CCXVI. *De civilité à une Demoiſelle, ſur ſa maladie*, la-même.
LET. CCXVII. *Recommandation pour un homme accuſé d'un crime, à Madame la Préſidente Druillet*, 31
LET. CCXVIII. *Conſolation Chrétienne à Madame de l'Iſlebonne, ſur la mort de M. le Prince d'Elbœuf ſon neveu*, 32
LET. CCXIX. *De civilité & de nouvelles ſur les affaires publiques, à M. l'Archevêque de Saragoſſe*, 34
LET. CCXX. *Conſolation Chrétienne à Madame de Senectere, ſur la mort de ſa fille*, 36
LET. CCXXI. *De civilité & de nouvelles à un Officier*, 37
LET. CCXXII. *De civilité au P. Vignes*, 39
LET. CCXXIII. *Compliment ſur la mort d'une Dame*, la-même.
LET. CCXXIV. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi*, 40
LET. CCXXV. *De civilité à Madame de Monfalcon*, 41
LET. CCXXVI. *De civilité & de pieté à la ſœur Angelique du Saint-Eſprit*, 42
LET. CCXXVII. *De civilité & de nouvelles publiques à M. l'Archevêque de Saragoſſe*, 43

LET. CCXXVIII. *Compliment à Madame la Maréchale Ducheſſe de Villars*, 46
LET. CCXXIX. *De civilité à une Demoiſelle*, 47
LET. CCXXX. *De civilité à Madame de Monfalcon, qui lui avoit recommandé un Eccleſiaſtique, & quelque autre affaire*, 49
LET. CCXXXI. *De civilité & de nouvelles publiques, à M. l'Archevêque de Saragoſſe*, 50
LET. CCXXXII. *Au R. P. Mourques, ſur un établiſſement de Sœurs griſes retardé*, 52
LET. CCXXXIII. *Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Boucard Superieure des Urſulines de Sommieres*, 53
LET. CCXXXIV. *De civilité à une Demoiſelle, qui lui avoit ſouhaité une heureuſe année*, 54
LET. CCXXXV. *De remercîment & de compliment à M. l'Abbé de Maulevrier Aumônier du Roi, Agent General du Clergé de France*, 55
LET. CCXXXVI. *Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame la Préſidente de Marbeuf*, 56
LET. CCXXXVII. *Compliment chrétien pour le commencement de l'année à Madame de Liſlebonne*, 58
LET. CCXXXVIII. *Compliment aux Da-*

mes de Tornac Religieuſes, ſur la mort de leur pere, 60
LET. CCXXXIX. *A Mademoiſelle de Monclare la Fare, ſur la mort de M. de Tornac ſon oncle,* 61
LET. CCXL. *De civilité & de pieté à la même,* 63
LET. CCXLI. *De civilité & de pieté à M. le Pelletier, ſur la Tranſlation de M. ſon fils à Orleans,* 64
LET. CCXLII. *Compliment à M. d'Uſez, ſur la nomination de M. ſon Neveu à l'Evêché d'Angers,* 66
LET. CCXLIII. *Compliment à M. l'Abbé Poncet, nommé à l'Evêché d'Angers,* la-même.
LET. CCXLIV. *De civilité à une Demoiſelle,* 67
LET. CCXLV. *De pieté à Madame de Marbeuf, ſur la retraite de ſa fille au Calvaire,* 69
LET. CCXLVI. *De civilité & de pieté à une Demoiſelle,* 72
LET. CCXLVII. *De civilité à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, ſur ſon arrivée dans cette Ville,* 73
LET. CCXLVIII. *Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, ſur ſes heureux ſuccès,* 74
LET. CCXLIX. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 76

LET. CCL. *De pieté à Mademoiſelle de Monclar la Fare, ſur ſa vocation aux Hoſpitalieres,* 77
LET. CCLI. *De civilité au P. Vignes,* 78
LET. CCLII. *Compliment à M. le Cardinal Gualtiery, ſur ſa promotion,* 79
LET. CCLIII. *De pieté à une Demoiſelle, ſur ſa vocation à l'état de Religieuſe Hoſpitaliere,* 80
LET. CCLIV. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 83
LET. CCLV. *Sur la Croix de S. Gervaſi, à M. l'Evêque de Montpellier,* la-même.
LET. CCLVI. *De civilité & de pieté à une Demoiſelle,* 85
LET. CCLVII. *De pieté & de civilité à une Demoiſelle,* 86
LET. CCLVIII. *De civilité à M. le Chevalier de N..... Il y eſt parlé des affaires publiques du tems,* 87
LET. CCLIX. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 88
LET. CCLX. *Compliment à M. le Pelletier, ſur la mort de M. l'Evêque d'Orleans ſon fils,* 89
LET. CCLXI. *Compliment à M. de San-Vitale, nommé Aſſeſſeur du S. Office,* 90
LET. CCLXII. *De nouvelles ſur les affaires publiques, à Madame de Marbeuf,* 91
LET. CCLXIII. *De civilité à S. E. Monſeigneur le Cardinal de Janſon, Evêque de*

Beauvais, Grand Aumônier de France, 93
LET. CCLXIV. *De civilité & de pieté à M. le Pelletier,* 94
LET. CCLXV. *Compliment à Monſeigneur de San-Vitale, Aſſeſſeur du ſaint Office,* 95
LET. CCLXVI. *De civilité à la Sœur Angelique du Saint-Eſprit,* 97
LET. CCLXVII. *De compliment à Madame de l'Iſlebonne,* 98
LET. CCLXVIII. *De civilité & de pieté à Mademoiſelle de Montclar la Fare,* 99
LET. CCLXIX. *De civilité & de compliment à M. le Prieur d'Aubort,* 100
LET. CCLXX. *De compliment & de felicitation, à M. le Vice-Legat d'Avignon,* 101
LET. CCLXXI. *Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, ſur ſon heureuſe Campagne,* 102
LET. CCLXXII. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 103
LET. CCLXXIII. *De civilité & de compliment à M. Moreau,* la-même.
LET. CCLXXIV. *Compliment aux Dames de Tornac Religieuſes, ſur la mort d'une belle-Sœur,* 105
LET. CCLXXV. *Réponſe Chrétienne à un compliment pour le commencement de l'année, aux Dames de Boucard,* 106
LET. CCLXXVI. *De pieté à une Demoi-*

ſelle, ſur la mort d'une amie, 107
LET. CCLXXVII. *De civilité & de compliment, au General des Chartreux,* 109
LET. CCLXXVIII. *De civilité à la ſœur Angelique du Saint-Eſprit,* 110
LET. CCLXXIX. *De compliment, à M. le Maréchal Duc de Villars,* 111
LET. CCLXXX. *De civilité & de compliment à Madame la Maréchale Ducheſſe de Villars,* 113
LET. CCLXXXI. *Compliment à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, ſur une perte conſiderable,* 114
LET. CCLXXXII. *De civilité au même, en lui envoïant de quoi remplacer la perte conſiderable qu'il avoit faite,* 115
LET. CCLXXXIII. *De civilité chrétienne à Madame de Boucard Religieuſe,* 116
LET. CCLXXXIV. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 117
LET. CCLXXXV. *De civilité & de nouvelles au même,* 118
LET. CCLXXXVI. *De civilité & de pieté à une Demoiſelle,* 119
LET. CCLXXXVII. *De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars,* 121
LET. CCLXXXVIII. *Compliment de condoléance à M. l'Abbé Boſſuet, ſur la mort de M. de Meaux ſon oncle,* 122
LET. CCLXXXIX. *Compliment chrétien à M. le Pelletier, ſur la nomination de*

M. son fils à la Charge de premier Présidents, 123
LET. CCXC. *Compliment à M. le Pelletier, sur sa nomination à la Charge de Premier Président*, 125
LET. CCXCI. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi*, la même.
LET. CCXCII. *De Compliment à M. le Maréchal Duc de Barvvik, sur la Victoire d'Almanza*, 126
LET. CCXCIII. *De civilité au même*, 127
LET. CCXCIV. *De civilité & de pieté à une Demoiselle*, 128
LET. CCXCV. *De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars*, 129
LET. CCXCVI. *De civilité à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon*, 131
LET. CCXCVII. *De civilité au même*, 133
LET. CCXCVIII. *De pieté à la sœur Angelique du Saint-Esprit*, 134
LET. CCXCIX. *Compliment à Monseigneur l'Archevêque de Saragosse*, 135
LET. CCC. *Compliment de condoléance à Mesdames de Toiras & de Bernis, sur la mort de leur mere*, 137
LET. CCCI. *De civilité & de nouvelles à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon*, 138
LET. CCCII. *De civilité & de pieté à une Demoiselle*, 140
LET. CCCIII. *De civilité à M. le Comte Gros*, 142

LET. CCCIV. *A M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, sur un bruit désavantageux qu'on avoit répandu contre lui,* 143
LET. CCCV. *De compliment, & de nouvelles, à M. le Maréchal Duc de Villars,* 145
LET. CCCVI. *De compliment & de felicitation à Madame la Maréchale Duchesse de Villars,* 147
LET. CCCVII. *De civilité & de pieté à une Demoiselle, sur la mort de M. son pere,* 148
LET. CCCVIII. *De pieté à Madame d'Arnaud,* 149
LET. CCCIX. *De civilité à une Demoiselle qui avoit perdu M. son pere, & qui songeoit à se retirer,* 151
LET. CCCX. *Compliment à M. le Maréchal Duc de Barvvik, Grand d'Espagne,* 152
LET. CCCXI. *De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Viani, Prieur de saint Jean d'Aix,* 153
LET. CCCXII. *De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Bastide,* 154
LET. CCCXIII. *De compliment & d'éloge à M. l'Abbé du Jarry,* 155
LET. CCCXIV. *De civilité au Pere Vignes, sur la mort de M. le Marquis de Villefranche,* 157
LET. CCCXV. *A M. de B... pour le prier d'empêcher l'établissement d'une Confrérie*

rie de Penitens, 158
LET. CCCXVI. *De civilité & de compliment à M. le Maréchal Duc de Villars*, 161
LET. CCCXVII. *De civilité & de compliment à M. l'Archevêque d'Avignon*, 162
LET. CCCXVIII. *De civilité & de nouvelles sur les affaires publiques, à M. l'Archevêque de Saragosse*, 163
LET. CCCXIX. *Consolation Chrêtienne à Mademoiselle de Montclar*, 165
LET. CCCXX. *De civilité à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon*, 166
LET. CCCXXI. *De remerciment & de compliment à M. de Sandricourt, Gouverneur de Nismes*, 167
LET. CCCXXII. *De compliment à Madame la Presidente de Marbeuf*, 168
LET. CCCXXIII. *De civilité à Madame de Montfalcon, qui lui avoit recommandé des prisonniers étrangers*, 169
LET. CCCXXIV. *De civilité & de recommandation à M. de Villegli, Conseiller au Parlement de Toulouse*, 170
LET. CCCXXV. *Compliment à M. le Comte de Grignan Lieutenant General en Provence*, 171
LET. CCCXXVI. *De condoléance à M. le Prieur d'Aubort*, 172
LET. CCCXXVII. *De compliment & de félicitation à la Sœur Agnez de la Croix, de Rennes*, 173

LET. CCCXXVIII. *A M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, ſur la mort de Madame ſa belle-ſœur,* 174
LET. CCCXXIX. *Compliment à M. l'Evêque de Marſeille, nommé à l'Archevêché d'Aix,* 176
LET. CCCXXX. *Sur un faux bruit qui avoit couru d'un differend entre M. de Montpellier & lui,* 177
LET. CCCXXXI. *Sur un procez où il avoit été condamné, à Toulouſe; à M. l'Abbé de N.....* 178
LET. CCCXXXII. *De condoleance à M. de Margon, Brigadier des Armées du Roi,* 180
LET. CCCXXXIII. *Compliment à Madame la Préſidente de Marbeuf, ſur la Profeſſion de ſa fille au Calvaire,* 181
LET. CCCXXXIV. *Réponſe à une recommandation de M. Gonthieri Archevêque d'Avignon,* 183
LET. CCCXXXV. *De civilité à Madame la Ducheſſe de Roquelaure,* 184
LET. CCCXXXVI. *De civilité & de pieté à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon,* 185
LET. CCCXXXVII. *D'honnêteté & d'affaires à M. de Valernot, Abbé de ſaint Æuf,* 186
LET. CCCXXXVIII. *Conſolation Chrétienne à M. de Colonde, ſur la mort de ſa femme,* 187

LET. CCCXXXIX. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi*, 189
LET. CCCXL. *De remerciement à M. Sartre, Seigneur de Caveirac*, 190
LET. CCCXLI. *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi*, 191
LET. CCCXLII. *D'affaire particuliere & de nouvelles publiques, à M. l'Abbé Ménard*, 192
LET. CCCXLIII. *De civilité & de pieté à une Demoiſelle*, 193
LET. CCCXLIV. *De civilité & de nouvelles à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon*, 194
LET. CCCXLV. *De civilité à M. l'Archevêque d'Avignon*, 196
LET. CCCXLVI. *De civilité chrétienne aux Dames de Boucard*, 197
LET. CCCXLVII. *De civilité & de pieté à M. le Pelletier*, 198
LET. CCCXLVIII. *De condoleance à Monſeigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris*, 200
LET. CCCXLIX. *Compliment chrétien au General des Chartreux*, 201
LET. CCCL. *De civilité & de pieté à une Demoiſelle*, 202
LET. CCCLI. *De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année*, 204
LET. CCCLII. *De civilité & de pieté à une Demoiſelle*, 205

LET. CCCLIII. *Compliment chrétien à Madame de C.... pour le commencement de l'année*, 207

LET. CCCLIV. *De civilité & de remerciement au Pere Annat, General de la Congregation des Peres de la Doctrine Chrétienne*, 208

LET. CCCLV. *De civilité pour le commencement de l'année*, 209

LET. CCCLVI. *Compliment au P. Chifflet*, 210

LET. CCCLVII. *Compliment à un Prédicateur, ſur un Sermon qu'il devoit prêcher, & qu'il lui avoit communiqué*, 211

LET. CCCLVIII. *De pieté à une Demoiſelle*, 212

LET. CCCLIX. *De nouvelles à M. l'Abbé Menard*, 214

LET. CCCLX. *De civilité à M. Maboul, nommé Evêque d'Alet, ſur une de ſes Oraiſons funebres*, 215

LET. CCCLXI. *Sur la neceſſité d'aſſiſter les Pauvres, plutôt que de bâtir des Egliſes*, 217

LET. CCCLXII. *Sur la mort de M. le Prince de Conty*, 219

LET. CCCLXIII. *De pieté à une Demoiſelle ſur ſon entrée aux Carmelites*, 220

LET. CCCLXIV. *De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le remercier d'un de ſes Livres*, 221

LET. CCCLXV. *De pieté à une Demoiſelle*, 223
LET. CCCLXVI. *De civilité & de pieté à M. le Pelletier*, 225
LET. CCCLXVII. *D'affaires publiques, à M. l'Abbé Menard*, 226
LET. CCCLXVIII. *De pieté à une Demoiſelle*, 227
LET. CCCLXIX. *De civilité & de pieté à M. le Pelletier, ſur le recouvrement de ſa ſanté*, 229
LET. CCCLXX. *A M. Portalés, pour le diſſuader de ſe faire Prêtre*, 231
LET. CCCLXXI. *De nouvelles à M. l'Abbé Menard*, 233
LET. CCCLXXII. *Compliment à M. de Baſville, ſur la mort de M. de Lamoignon ſon frere*, 234
LET. CCCLXXIII. *De conſolation à M. le Pelletier, ſur les infirmitez de la vieilleſſe*, 235
LET. CCCLXXIV. *Compliment à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, ſur la mort du Prince Pamphile qui avoit une penſion ſur l'Archevêché d'Avignon*, 239
LET. CCCLXXV. *De civilité au même*, 240
LET. CCCLXXVI. *De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année*, 241
LET. CCCLXXVII. *Compliment Chrétien à*

M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, pour le commencement de l'année, 243

LET. CCCLXXVIII. *Compliment Chrétien à Madame de C.... pour le commencement de l'année,* 244

LET. CCCLXXIX. *De civilité & de remerciment à M. Benoiſt, Auditeur de Rote,* 246

LET. CCCLXXX. *De civilité, au même,* 247

LET. CCCLXXXI. *De civilité, au même,* 249

LET. CCCLXXXII. *Au même, pour s'excuſer de recommander l'affaire qu'il avoit à Rome,* 251

LET. CCCLXXXIII. *De civilité, au même, qui lui avoit recommandé un de ſes parens,* 252

LET. CCCLXXXIV. *De civilité, au même, en lui envoyant une piece de Poëſie,* 253

LET. CCCLXXXV. *Remerciement au même, pour la part qu'il avoit priſe à la mort d'un de ſes proches,* 254

LET. CCCLXXXVI. *De civilité, au même,* 255

LET. CCCLXXXVII. *De remerciment & de civilité, au même,* 256

LET. CCCLXXXVIII. *De civilité, au même, pour s'excuſer de ce qu'il n'avoit pû aller à Avignon,* 257

LET. CCCLXXXIX. *De civilité, au même,*

qui lui avoit souhaité les bonnes Fêtes, 258
LET. CCCXC. *Remerciment au même, pour quelques nouvelles, & des Livres qu'il lui avoit achetez*, 259
LET. CCCXCI. *De civilité & de remerciment, au même*, 260
LET. CCCXCII. *De civilité & de remerciment, au même*, 261
LET. CCCXCIII. *De consolation à Madame l'Abbesse de S. Ausone, sur la mort de M. son frere*, 262
LET. CCCXCIV. *De civilité à M. Fieschi Archevêque d'Avignon, en lui envoyant l'histoire du Cardinal Ximenez*, 263
LET. CCCXCV. *De civilité & de pieté à la sœur Angelique du Saint-Esprit*, 265
LET. CCCXCVI. *Consolation Chrétienne à M. de Salvador, sur la mort de son épouse*, 266
LET. CCCXCVII. *De recommandation à M. le Président de Riquet, sur une Cure en litige*, 267
LET. CCCXCVIII. *A Madame la Présidente de Druillet, sur le même sujet*, 268
LET. CCCXCIX. *A Madame de C... sur la mort de son mari*, 269
LET. CCCC. *De consolation*. 271
LET. CCCCI. *De recommandation pour un homme qui avoit une affaire*, 272
LET. CCCCII. *De civilité & de pieté à une Demoiselle*, 273

LET. CCCCIII. *De civilité chrétienne, aux Religieuſes de Sommieres,* 275
LET. CCCCIV. *De civilité à Madame de Theyran, Religieuſe de Sommieres,* 276
LET. CCCCV. *De civilité, à la même,* 277
LET. CCCCVI. *De civilité, à la même,* 278
LET. CCCCVII. *Compliment ſur le rétabliſſement de la ſanté, à Madame Boucaud Religieuſe,* là-même.
LET. CCCCVIII. *A M. d'Aldeguier, après la perte d'un procez où il avoit été pour lui,* 279
LET. CCCCIX. *Compliment à M. l'Evêque de Caſtres, ſur la mort d'un ami,* 280
LET. CCCCX. *Compliment au même,* 281
LET. CCCCXI. *Compliment chrétien à Mademoiſelle d'Aubijoux, ſur les ceremonies du Baptême qu'elle avoit reçûës,* 283
LET. CCCCXII. *Compliment à M. de Riquet, ſur la mort de ſon Epouſe,* 284
LET. CCCCXIII. *Sur l'antiquité de l'Hiſtoire, & de ceux qui l'ont écrite,* 285
LET. CCCCXIV. *Sur les qualitez de ceux qui écrivent l'Hiſtoire, & ſur l'eſtime qu'on en a fait dans toutes les Nations, & dans tous les tems,* 293
LET. CCCCXV. *Compliment à M. de Furſtemberg Evêque de Paderbonne. On y loüe quelques Vers de ce Prélat,* 302
LET. CCCCXVI. *De M. l'Evêque de Paderbonne, à M. Flechier, pour le remercier*

de quelques Oraiſons funebres qu'il lui avoit dédiées, 304
LET. CCCCXVII. *Compliment à M. de Acedo*, 306
LET. CCCCXVIII. *D'affaires particulieres, à M. l'Archevêque de Piſe*, 308
LET. CCCCXIX. *De compliment, au même, pour le feliciter ſur une dignité à laquelle le Roi d'Eſpagne l'avoit élevé*, 310
LET. CCCCXX. *Au Pape Clement XI. pour ſolliciter la Beatification de M. Vincent de Paul, dont on fait la vie & l'éloge en abregé*, 312
LET. CCCCXXI. *De compliment & d'éloge, ſur un ouvrage de politique, compoſé par M. de Acevedo*, 319
LET. CCCCXXII. *Compliment au même, ſur la nomination de M. ſon oncle à l'Archevêché de Tolede, & à la charge d'Inquiſiteur*, 322

TABLE DES REFLEXIONS
Sur les Caracteres des Hommes.

CHAPITRE I. *De l'Envie*, 1
CHAP. II. *De ceux qui imitent les autres*, 11
CHAP. III. *De la Religion*, 17
CHAP. IV. *Sçavoir le Monde*, 25
CHAP. V. *Des Rapports*, 31
CHAP. VI. *De l'Eſprit*, 40

CHAP. VII. *Des Ouvrages d'esprit*, 49
CHAP. VIII. *De l'esprit Critique & Satyrique*, 59
CHAP. IX. *Des Gens de bien*, 65
CHAP. X. *Des Dévots*, 74
CHAP. XI. *De la Médisance*, 83
CHAP. XII. *De ceux qui vivent ensemble*, 92
CHAP. XIII. *De la Vanité*, 99
CHAP. XIV. *Se piquer de quelque chose*, 108
CHAP. XV. *De la Conscience*, 116
CHAP. XVI. *De la Sincerité*, 125
CHAP. XVII. *Du commerce avec les femmes*, 132
CHAP. XVIII. *De la Raillerie*, 140
CHAP. XIX. *De l'interêt*, 149
CHAP. XX. *Des honnêtes gens*, 159
CHAP. XXI. *De l'Affectation*, 165
CHAP. XXII. *Des Amis*, 173

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Livre intitulé: *Reflexions sur les differens caracteres des Hommes*: & soit dans les maximes, soit dans les exemples, je n'y ai rien trouvé qui ne puisse contribuer à former les mœurs. Fait à Paris ce 20 Mars 1715.

Signé, COUTURE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public des *Reflexions ſur les Caracteres des Hommes, par M. Eſprit Fechier, Evêque de Niſmes*: s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilege ſur ce néceſſaires. Nous avons permis & permettons par ces preſentes audit Eſtienne, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de 1500. liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, domnages & intérêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans Notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, & un dans celle de Notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur Voyſin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire

jouir l'Expoſant ou ſes Ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de Nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le dix ſeptiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quinze, & de notre regne le ſoixante-douziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

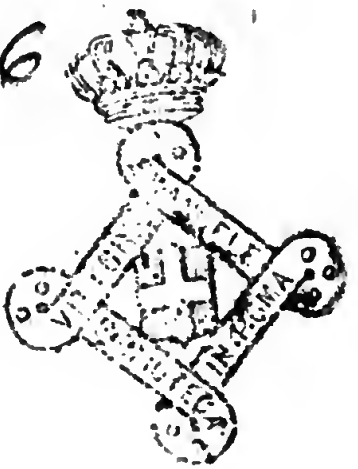
Signé, FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 934. N. 1193. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13 Août 1703. A Paris le 24. Avril 1715.

Signé, ROBUSTEL.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.

MAG 2021 A26



messire Esprit fléchier
Evêque de nismes, mort —
le 16 février 1710 — ——
il étoit fils d'un Mr d'étoffes
& prêtre de la Doctrine chrétienne